



RPR

BIBLIOTECA CENTRALA  
A  
UNIVERSITAȚII  
DIN  
BUCUREȘTI

No. Curent 18784 Format I

No. Inventar 24666 Anul \_\_\_\_\_

Secția Depozit I Raftul II

Tome XII

OEUVRES COMPLÈTES

du Comte

Léon TOLSTOÏ

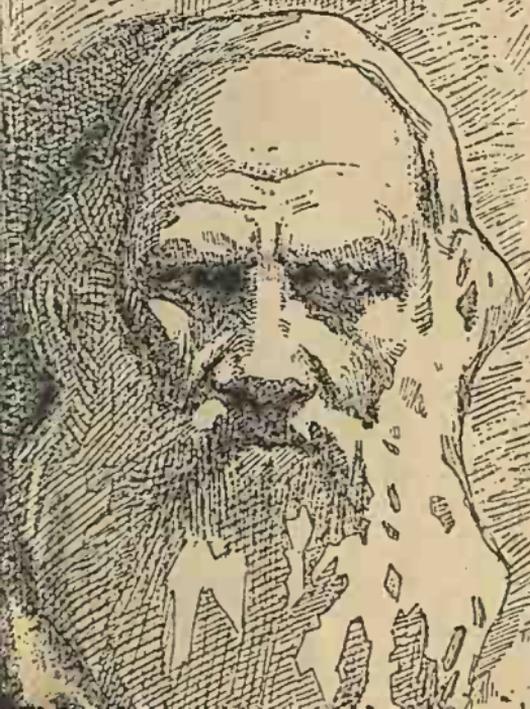
*Publ. roy. ex. h. r. t. s.*

**GUERRE ET PAIX**

TOME SIXIÈME

Traduction  
de

J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur.-Paris

CTE LÉON TOLSTOÏ

---

OEUVRES COMPLÈTES

XII

---

GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME SIXIÈME

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en septembre 1904.

---

*Cette édition définitive des Œuvres Complètes du*  
*C<sup>T</sup>E LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par*  
*M. J.-W. Bienstock.*

---

*Cette traduction littérale et intégrale est révisée et an-*  
*notée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux*  
*de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.*

---

EDITION LITTERALE ET INTÉGRALE  
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

*In. 820*

CTE LÉON TOLSTOÏ

# ŒUVRES COMPLÈTES

XII

GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME SIXIÈME



PARIS — 1<sup>er</sup> ARR.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR  
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1904

*24666.*

1961

L

CC/23/06

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ  
 BUCUREȘTI  
 Cota 18784  
 INVIZIBIL 24666

*De cet ouvrage il a été tiré à part  
 dix exemplaires sur papier de Hollande,  
 numérotés et paraphés par l'éditeur.*

**B.C.U. Bucuresti**



**C24666**

# GUERRE ET PAIX

(1864-1869)

---

## QUATORZIÈME PARTIE

---

### I

La bataille de Borodino, avec l'occupation de Moscou, suivie de la fuite des Français sans nouvelle bataille, est un des phénomènes historiques les plus instructifs.

Tous les historiens sont d'accord que l'activité extérieure des États et des peuples, dans leurs chocs mutuels, s'exprime par les guerres, que grâce au plus ou moins de succès militaires, la force politique des États et des peuples augmente ou diminue.

Quelque étrange que soit la description des his-

toriens narrant comment un roi ou un empereur, après une querelle avec un autre roi ou empereur, réunit son armée pour combattre l'armée de son ennemi, remporte la victoire, tue trois, cinq, dix mille hommes et, grâce à cela, conquiert l'État et le peuple de quelques millions d'hommes, quelque incompréhensible que soit le fait que la défaite d'une armée, une centième partie de toute la force du peuple, oblige celui-ci à se soumettre, tous les faits historiques (tels que nous les connaissons) confirment l'exactitude de ce phénomène : à savoir que les succès plus ou moins grands de l'armée d'un peuple contre l'armée d'un autre peuple sont des causes ou au moins des indices essentiels de l'augmentation ou de la diminution de la force des peuples. L'armée remporte la victoire, et aussitôt, les droits du peuple victorieux augmentent au détriment du vaincu. L'armée a subi la défaite et aussitôt, selon l'importance de cette défaite, le peuple aliène certains droits ; et son armée est-elle anéantie, il se soumet entièrement.

C'est ainsi (selon l'histoire) depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Toutes les guerres de Napoléon confirment cette règle : à cause de la défaite des troupes autrichiennes, l'Autriche est privée de ses droits, et les droits et les forces des Français sont accrus. La victoire des Français sous Iéna et Auerstædt anéantit l'indépendance de la Prusse.

Mais tout d'un coup, en 1812, les Français remportent la victoire sous Moscou. Moscou est prise, et, après cela, sans nouvelle bataille, ce n'est pas la Russie qui a cessé d'exister, mais une armée de six cent mille hommes, et ensuite toute la France de Napoléon. Il est impossible de faire concorder ces faits avec les règles historiques. Il est impossible de dire que le champ de Borodino est resté aux Russes, qu'après Moscou il y eut une bataille qui anéantit l'armée de Napoléon.

Après la victoire des Français à Borodino, il n'y eut pas une seule bataille non seulement générale mais d'une importance quelconque, et l'armée française cessa d'exister. Que signifie cela? S'il s'agissait de l'histoire de la Chine, nous pourrions dire que ce n'est pas un phénomène historique. (C'est là une de ces échappatoires coutumières aux historiens quand quelque chose ne leur va pas.) S'il s'agissait d'un choc très bref auquel ne participaient que peu de troupes, nous pourrions accepter ce fait comme une exception. Mais cet événement s'est accompli sous les yeux de nos pères pour lesquels se décidait la question de la vie ou de la mort de la patrie, et cette guerre fut la plus grande de toutes les guerres connues.

La période de la campagne de 1812, depuis la bataille de Borodino jusqu'à l'expulsion des Français, a prouvé que la bataille gagnée n'est pas du tout la cause de la conquête: ce n'est qu'un pas,

un indice de conquête. Cette période de la campagne a prouvé que la force qui décide du sort des peuples n'est pas dans les conquérants, même pas dans les armées et les batailles, mais en quelque autre chose.

Les historiens français parlant de la situation de l'armée française avant la sortie de Moscou affirment que tout dans la grande armée était en ordre, à l'exception de la cavalerie, de l'artillerie et de l'intendance, et qu'il n'y avait pas de foin pour nourrir les chevaux et les bêtes à cornes.

Rien ne pouvait y remédier, puisque les paysans des environs brûlaient leur foin et ne le donnaient pas aux Français.

La bataille gagnée ne donnait pas le résultat habituel parce que les paysans Karp et Vlass, après la sortie des Français, arrivaient à Moscou, avec des chariots, pour piller la ville et, en général, ne montraient pas personnellement des sentiments héroïques, et parce qu'une innombrable quantité de semblables paysans n'apportaient pas de foin à Moscou, même pour les fortes sommes qu'on leur en offrait, et le brûlaient.

---

Imaginons-nous deux hommes qui se battent en duel à l'épée, selon toutes les règles de l'escrime. Le combat dure assez longtemps. Tout à coup, l'un des adversaires se sent blessé. Comprenant que ce

n'est pas une plaisanterie, qu'il s'agit de sa vie, il lâche l'épée et, saisissant le premier bâton qui lui tombe sous la main, commence à s'en servir. Mais imaginons que l'adversaire qui a si bien employé le moyen le meilleur et le plus simple pour atteindre le but, en même temps, animé des traditions chevaleresques, veuille cacher la chose et raconte avec insistance qu'il a vaincu selon toutes les règles de l'art. Peut-on se représenter quel embrouillement aurait la description d'un tel duel ?

L'escrimeur qui exigeait la lutte selon les règles de l'art, c'était les Français, l'adversaire qui avait quitté l'épée pour le bâton, c'était les Russes ; les hommes qui tâchent d'expliquer tout selon les règles de l'escrime, ce sont les historiens qui ont décrit ces événements.

Depuis l'incendie de Smolensk commençait une guerre qui ne ressemblait à aucune autre.

L'incendie des villes et des villages, le recul après les batailles, le coup de Borodino et de nouveau un recul, l'incendie de Moscou et la capture des maraudeurs, la prise des convois, la guerre des partisans, tout cela n'était qu'exceptions à la règle.

Napoléon le sentit et depuis que, dans l'attitude régulière de l'escrime, il s'était arrêté à Moscou et, au lieu de l'épée de l'adversaire, avait remarqué le bâton levé sur lui, il ne cessa de se plaindre à Koutouzov et à l'empereur Alexandre que la guerre était menée contre toutes les règles. (Comme s'il

existait des règles quelconques pour tuer des hommes!)

Malgré les plaintes des Français, malgré que des Russes, de position supérieure, crussent honteux, on ne sait pourquoi, de se battre avec des bâtons et voulussent se tenir suivant les règles EN QUARTE, OU EN TIERCE, faire une feinte habile EN PRIME, etc., le bâton de la guerre populaire se soulevait avec une force menaçante et majestueuse, et, sans tenir compte des goûts et des règles, avec une sotte simplicité mais utilement, sans tâcher de rien comprendre, se soulevait et s'abaissait, frappant les Français, jusqu'à l'anéantissement de l'invasion.

Et le succès n'est pas au peuple qui, comme les Français, en 1813, saluant selon toutes les règles de l'art, tourne l'épée par la garde et, gracieusement la donne au vainqueur magnanime, le succès est au peuple qui, au moment des épreuves, sans demander comment d'autres ont agi en pareil cas, facilement, simplement, soulève le premier bâton qu'il rencontre et frappe jusqu'à ce qu'en son âme le sentiment de l'offense et de la vengeance fasse place au mépris et à la pitié.

## II

Un des écarts les plus évidents et les plus avantageux de ce qu'on appelle les règles de la guerre, c'est l'action d'hommes épars contre des hommes qui se serrent en tas. Les actions de cette sorte se manifestent toujours dans les guerres qui prennent un caractère populaire. Elles consistent en ce qu'au lieu de se mettre foule contre foule, les hommes se disposent à attaquer isolément et s'enfuient aussitôt qu'on se jette sur eux en grande masse, ensuite attaquent de nouveau quand l'occasion se présente. C'est ce que faisaient les guérillas en Espagne, les Montagnards au Caucase et les Russes en 1812.

Cette sorte de guerre a été appelée guerre de partisans et l'on a pensé que ce nom expliquait son importance. Cependant, cette sorte de guerre non seulement ne correspond à aucune règle mais est tout à fait contraire à la règle bien connue

et admise comme de tactique infaillible. D'après cette règle, celui qui attaque doit concentrer ses troupes afin d'être, au moment de la bataille, plus fort que son adversaire.

La guerre de partisans (qui réussit toujours, comme nous le montre l'histoire) est tout à fait contraire à cette règle. Cette contradiction provient de ce que la science militaire suppose la force des troupes proportionnée au nombre. La science militaire dit : plus il y a d'hommes, plus la force est grande. LES GROS BATAILLONS ONT TOUJOURS RAISON.

En disant cela, la science militaire est semblable à cette mécanique qui dirait se basant seulement sur l'examen des forces relativement à leurs masses, que les forces sont égales ou différentes entre elles selon que leurs masses sont égales ou non.

La force c'est le produit de la masse par la vitesse.

Dans l'activité militaire la force des troupes est aussi un produit des masses par un autre facteur, un  $x$  inconnu.

La science militaire, voyant dans l'histoire, par une quantité innombrable d'exemples, que la masse des troupes ne concorde pas avec la force, que de petits détachements vainquent parfois de plus grands, reconnaît vaguement l'existence de ce facteur inconnu et tâche de le découvrir, tantôt

dans la construction géométrique, tantôt dans l'armement, tantôt, le plus souvent, dans le génie des capitaines. Mais ces différents termes pris comme multiplicateurs ne donnent pas de résultats concordant avec les faits historiques.

Cependant, il n'y a qu'à renoncer à l'opinion fausse — établie pour faire plaisir aux héros — sur l'influence des ordres des autorités supérieures pendant la guerre pour trouver cette inconnue.

Cet  $x$ , c'est l'esprit de l'armée, c'est-à-dire le désir plus ou moins grand de se battre et de se soumettre au danger, le désir de tous les hommes qui composent l'armée, tout à fait indépendamment de la question de savoir s'ils se battront sous le commandement de génies ou non, en trois ou deux lignes, avec des bâtons ou des fusils à trente coups par minute.

Les hommes qui ont le désir le plus grand de se battre se placent toujours dans les conditions les plus avantageuses pour la bataille.

L'esprit de l'armée, c'est le multiplicateur de la masse qui donne le produit de la force.

Définir et exprimer l'importance de cet esprit, de ce multiplicateur inconnu, c'est le problème de la science.

Ce problème n'est soluble que si nous cessons de placer, arbitrairement, au lieu de l' $x$  inconnu, les conditions dans lesquelles se manifeste la force, à savoir : les ordres des capitaines, l'arme-

ment, etc., et de les prendre pour multiplicateurs. Nous devons reconnaître cette inconnue en toute son intégralité, c'est-à-dire comme le désir plus ou moins grand de se battre et de s'exposer au danger. Ce n'est qu'en exprimant par des équations les faits historiques connus, et par la comparaison de l'importance relative de cette inconnue, qu'on peut espérer la trouver elle-même.

Dix hommes, ou dix bataillons, ou dix divisions, combattant contre quinze hommes, ou quinze bataillons, ou quinze divisions, les ont vaincus, c'est-à-dire les ont tués et faits prisonniers, tous, jusqu'au dernier, et eux-mêmes ont perdu quatre unités. Ainsi, d'un côté, quatre sont détruits, de l'autre, quinze, alors 4 égaient 15, c'est-à-dire :  $4x = 15y$

$$\text{donc : } \frac{x}{y} = \frac{15}{4}.$$

Cette équation ne donne pas la valeur de l'inconnue, mais le rapport entre les deux inconnues. En introduisant dans ces équations les unités historiques diverses (les batailles, les campagnes, les périodes de guerre), on obtient des séries de nombres entre lesquelles des lois doivent exister et peuvent être découvertes.

La règle de tactique : il faut agir par masses en attaquant et séparément en reculant, confirme involontairement cette vérité : que la force d'une armée dépend de son esprit. Pour conduire les hommes sous les boulets, il faut plus de discipline

— et elle n'est atteinte que par le mouvement en masse — que pour se défendre contre ceux qui attaquent. Mais cette règle, dans laquelle on perd de vue l'esprit de l'armée, se trouve toujours en défaut, ce qui est surtout frappant quand l'esprit de l'armée témoigne d'un grand enthousiasme ou d'une grande dépression : dans toutes les guerres populaires.

Les Français, en se retirant en 1812, bien qu'ils dussent, selon les règles de la tactique, se défendre en groupes, se serraient en tas parce que l'esprit de l'armée était tombé si bas que la masse seule la retenait. Au contraire, les Russes, selon les règles de la tactique, devaient attaquer en masse et, en réalité, se dispersaient parce que l'esprit était très fort et que les personnes isolées n'avaient pas besoin d'ordres pour battre les Français, ni de contrainte pour s'exposer à la peine et au danger.

### III

La guerre de partisans avait commencé depuis l'entrée de l'ennemi à Smolensk.

Avant que cette guerre fût acceptée officiellement par notre gouvernement, des milliers de personnes de l'armée ennemie — maraudeurs, retardataires, fourrageurs — étaient massacrées par les Cosaques et les paysans, qui tuaient ces hommes aussi inconsciemment que les chiens mordent jusqu'à la mort un chien enragé.

Denis Davidov comprit le premier, par son instinct russe, l'importance de ce terrible bâton qui, sans s'occuper des règles de l'art militaire, anéantissait les Français. Et c'est à lui que revient la gloire des premières tentatives pour régulariser ce procédé de guerre.

Le premier détachement des partisans de Davidov fut reconnu le 24 août, et aussitôt beaucoup d'au-

1942  
tres s'organisèrent. Plus la campagne avançait, plus ces détachements devenaient nombreux.

Les partisans détruisaient la grande armée par petites parties. Ils ramassaient ces feuilles jaunies qui tombaient d'elles-mêmes de l'arbre desséché — l'armée française — et parfois, ils secouaient cet arbre. En octobre, pendant que les Français couraient vers Smolensk, il y avait des centaines de ces détachements, d'importance et de caractères divers. Il y avait des détachements qui singeaient tous les procédés de l'armée régulière, avec l'infanterie, l'artillerie, l'état-major, les commodités de la vie. Il y avait des détachements spéciaux de Cosaques, de cavalerie ; il y en avait de petits, de fantassins et de cavaliers ; il y en avait de paysans et de propriétaires que personne ne connaissait. Un certain sacristain devenu chef d'un détachement fit pendant un mois quelques centaines de prisonniers ; une nommée Vassilissa tua des centaines de Français.

Les derniers jours d'octobre furent les plus chauds de la guerre de partisans. La première période de cette guerre, pendant laquelle les partisans s'étonnaient eux-mêmes de leur audace, croyaient à chaque instant être pris par les Français, et, sans desseller, sans même presque descendre de cheval, se cachaient dans les forêts, s'attendant à chaque instant à la poursuite, était déjà passée. Maintenant la campagne se dessinait, et tous voyaient

clairement ce qu'on pouvait entreprendre contre les Français et ce qu'on ne pouvait risquer contre eux.

Maintenant, seuls les chefs des détachements qui avaient les états-majors, et, selon les règles de la guerre, marchaient loin des Français, croyaient encore beaucoup de choses impossibles. Et les petits partisans qui depuis déjà longtemps avaient commencé leur œuvre et suivaient les Français de très près trouvaient possible ce que les chefs des grands détachements n'osaient même envisager. Les Cosaques et les paysans qui se faufilaient parmi les Français croyaient déjà tout possible.

Le 22 octobre, Denissov, un des partisans, se trouvait ainsi que son détachement dans toute l'ardeur de la passion partisane. Depuis le matin, il était en marche avec ses hommes. Tout le jour ils avaient chevauché dans les forêts bordant la grande route et guettaient un grand convoi français de matériel de cavalerie et de prisonniers russes. Ce convoi s'était détaché du reste de l'armée et sous bonne escorte — on le savait par les émissaires et les prisonniers — se dirigeait vers Smolensk. Non seulement Denissov, mais Dolokhov (qui était aussi un partisan commandant un petit groupe) qui suivait de près Denissov, et aussi des chefs de grands détachements avec états-majors avaient connaissance de ce transport et le guettaient.

Deux de ces chefs de grands détachements, un Polonais et un Allemand, presque en même temps et chacun à part, envoyèrent à Denissoff l'invitation de se joindre à eux afin de surprendre le convoi.

— Non, mon cher ça ne va pas, dit Denissoff en lisant les invitations.

Il écrivit à l'Allemand que malgré son vif désir de se trouver sous les ordres d'un général si glorieux et célèbre, il se voyait obligé de refuser, attendu qu'il était déjà rentré sous le commandement du général polonais. Il écrivit la même chose au général polonais en lui disant qu'il se trouvait déjà au service de l'Allemand.

Denissoff agissait ainsi parce qu'il avait l'intention, sans avoir à en rendre compte à des chefs, d'unir ses petites forces à celles de Dolokhov pour attaquer et prendre ce convoi. Le 22 octobre, le convoi allait du village Mikhouline au village Chamchevo. Du côté gauche de la route il y avait de grandes forêts qui parfois touchaient la route elle-même et parfois s'en éloignaient à une *verste* et plus. Dans ces forêts, tantôt s'enfonçant dans leur profondeur, tantôt se montrant à la lisière, Denissoff marcha tout le jour avec son détachement, sans perdre de vue les Français qui s'avançaient.

Le matin, non loin de Mikhouline, à un endroit où la forêt côtoyait la route, les Cosaques du détachement de Denissoff s'emparèrent de deux fourgons

français qui s'étaient embourbés. Les fourgons étaient pleins de selles de cavalerie ; ils les emmenèrent dans la forêt. Après cela, jusqu'au soir, le détachement, sans attaquer, suivit le mouvement des Français. Il fallait, sans les effrayer, les laisser arriver jusqu'à Chamchevo ; là, se joignant à Dolokhov, qui devait arriver vers le soir au conseil, dans la forêt, dans la maison du garde, à une *verste* de Chamchevo, à l'aube, se jeter sur eux de deux côtés, comme une avalanche, les écraser et les capturer tous. Derrière, à deux *verstes* de Mikhouline, où la forêt bordait la route, on avait laissé six Cosaques qui devaient prévenir dès que se montreraient de nouvelles colonnes de Français.

Devant Chamchevo, Dolokhov, de la même façon, devait examiner la route pour savoir à quelles distances se trouvaient d'autres troupes françaises.

On supposait que quinze cents hommes accompagnaient le convoi. Denissov avait deux cents hommes, Dolokhov à peu près autant. Mais la supériorité du nombre des Français n'arrêtait pas Denissov. La seule chose qu'il lui fallait encore savoir exactement, c'était à quelles troupes ils auraient affaire. Pour cela Denissov avait besoin de prendre *une langue* (un homme de la colonne ennemie). Pendant l'attaque du matin, tout s'était fait si hâtivement que tous les Français qui étaient près des fourgons avaient été tués, on n'avait pris vivant qu'un seul gamin, un tambour, qui ne pouvait dire

positivement combien il y avait d'hommes dans la colonne.

Denissoy croyait dangereux d'attaquer une seconde fois : il ne fallait pas donner l'éveil à la colonne, c'est pourquoi il envoya en avant à Chamchevo un paysan de son détachement, Tikhone Tcherbaty, afin d'attraper au moins si possible un des fourriers français qui étaient là-bas.



#### IV

C'était une chaude et pluvieuse journée d'automne. Le ciel et l'horizon étaient couleur d'eau trouble. Tantôt le brouillard semblait descendre, tantôt, tout à coup, tombait une pluie oblique, forte. Denissov, en *bourka*, dégouttant l'eau, allait sur un cheval de race, maigre, aux flancs creux. Lui et son cheval, qui secouait les oreilles, se recroquevillaient sous la pluie. Il regardait soucieusement en avant. Son visage maigre, entouré d'une barbe épaisse, courte, noire, semblait furieux. A côté de Denissov, lui aussi en *bourka*, marchait, sur un grand cheval du Don, un capitaine de Cosaques, le compagnon de Denissov.

Le capitaine Lovaïski, le troisième cavalier, était un homme long, plat comme une planche, blond ; son visage était blanc, avec de petits yeux étroits, clairs ; sa physionomie et toute sa per-

sonne portaient une expression de calme et de contentement de soi.

Bien qu'on n'eût pu dire quelle était la particularité du cheval et du cavalier, cependant, du premier coup d'œil sur le capitaine et Denissov, on voyait celui-ci tout mouillé, gauchement installé sur son cheval, tandis que le capitaine semblait tout à fait à son aise : ce n'était pas un homme à cheval mais un homme faisant corps avec le cheval, un seul être possédant une double force.

Un peu devant eux allait le guide, un paysan mouillé jusqu'aux os, en cafetan gris et bonnet blanc. Un peu derrière, sur un petit cheval maigre, fin, de Kirguis, à queue et crinière longues, les lèvres déchirées jusqu'au sang, suivait un jeune officier en capote bleue française. A côté d'eux chevauchait un hussard, qui avait en croupe un garçon en uniforme français déchiré et bonnet bleu. Le gamin, avec ses mains rouges de froid, s'accrochait au hussard, secouait ses jambes nues pour tâcher de les réchauffer et, les sourcils soulevés, regardait autour de lui. C'était le tambour français pris le matin. Derrière, sur le chemin étroit, humide, piétiné, les hussards suivaient par rangs de trois ou quatre. Puis c'étaient les Cosaques, les uns en *bourka*, les autres en capotes françaises, quelques-uns avec des couvertures de chevaux jetées sur la tête. Tous les chevaux roux et bais semblaient noirs à cause de la pluie dont ils étaient

trempés, et, avec leurs crinières collées, leurs cous paraissaient étrangement minces. La vapeur se soulevait aux flancs des chevaux : les habits, les selles, les guides, tout était mouillé, glissant, humide comme le sol et comme les feuilles tombées qui jonchaient la route. Les hommes, les sourcils froncés, tâchaient de ne pas remuer pour réchauffer l'eau qui arrivait jusqu'à leur corps et ne pas laisser pénétrer de nouvelle eau froide qui coulait sur les habits, les genoux, la nuque.

Au milieu des Cosaques, deux fourgons attelés de chevaux français et russes avançaient bruyamment à la file sur le chemin plein d'eau.

Le cheval de Denissov, en faisant le tour de la mare qui était sur sa route, alla de côté et lui fit frapper le genou contre un arbre.

— Hé! diable! cria-t-il avec colère, en grinçant des dents. Il cravacha trois fois la bête en projetant de la boue sur lui et ses camarades. Denissov était de mauvaise humeur à cause de la pluie et de la faim (il n'avait presque rien mangé depuis le matin) et surtout parce qu'il n'avait encore aucune nouvelle de Dolokhov, de plus l'homme qu'on avait envoyé prendre un prisonnier ne revenait pas.

« C'est peu probable qu'il y ait encore une autre occasion comme aujourd'hui d'attaquer le transport. Attaquer seul, c'est trop risquer, et remettre à un autre jour, quelque gros partisan nous enlèvera le butin sous le nez », pensait Denissov en re-

gardant toujours en avant, espérant voir l'envoyé de Dolokhov.

Arrivé sur la plaine, d'où l'on voyait loin, Denissov s'arrêta.

— Quelqu'un vient ! dit-il.

Le capitaine regarda dans la direction indiquée par Denissov.

— Ils sont deux : un officier et un Cosaque. Seulement, on ne peut pas supposer que ce soit le lieutenant-colonel lui-même, dit le capitaine.

Les cavaliers disparurent dans une descente de la montagne. Quelques minutes plus tard, ils se montrèrent de nouveau. Devant, galopait, harassé, en agitant sa nogaïka, un officier ébouriffé, mouillé jusqu'aux os, les pantalons relevés jusqu'aux genoux. Derrière lui, debout sur les étriers, suivait un Cosaque. Cet officier, un garçon très jeune, au visage large et rouge, aux yeux vifs et gais, s'approcha de Denissov et lui tendit une enveloppe mouillée.

— De la part du général, dit-il. Excusez si ce n'est pas tout à fait sec...

Denissov, en fronçant les sourcils, prit l'enveloppe et se mit à la décacheter.

— Voilà, on dit tout le temps que c'est dangereux, dangereux, dit l'officier s'adressant au capitaine, pendant que Denissov lisait l'enveloppe. D'ailleurs, moi et Komarov, — il désigna le Cosaque, — nous nous étions préparés. Nous avons

chacun deux pistolets... Et qu'est-ce? demanda-t-il en apercevant le tambour français. Un captif? Vous étiez déjà dans un combat? Peut-on leur causer?

— 'ostov! Pétia! s'écria alors Denissov, qui avait parcouru la missive. Mais pou'quoi n'as-tu pas dit que c'est toi? — Et Denissov, avec un sourire, se retourna et tendit la main à l'officier.

C'était Pétia Rostov.

Tout le long du chemin, Pétia s'était préparé à se tenir devant Denissov comme un officier sérieux, sans faire aucune allusion à la connaissance d'autrefois. Mais dès que Denissov lui sourit, Pétia s'épanouit, rougit de joie et oublia l'attitude difficile qu'il avait décidé de prendre. Il se mit à raconter comment il avait pu passer devant les Français, combien il était heureux d'avoir été chargé d'une telle mission, qu'il se trouvait déjà à la bataille, sous Viazma, que là, un hussard s'était distingué.

— Eh bien, je suis heureux de te voir! l'interrompit Denissov dont le visage reprit son expression soucieuse.

— Mikhaïl Theoklititch, s'adressa-t-il au capitaine, c'est de nouveau de cet Allemand. Il sert près de lui.

Et Denissov fit connaître au capitaine le contenu du papier apporté tout à l'heure: le général allemand insistait pour que Denissov se joignît à lui afin d'attaquer le transport.

— Si nous ne le p'enons pas demain, il nous l'a'achera sous le nez, conclut-il.

Pendant que Denissov causait avec le capitaine, Pétia, gêné par le ton froid de Denissov, et l'attribuant à ce que ses pantalons étaient relevés, se mit à les rabattre sous son manteau, en faisant en sorte que personne ne le vit et tâchant de garder l'air le plus martial possible.

— Y aura-t-il un ordre quelconque de la part de Votre Haute Seigneurie ? s'adressa-t-il à Denissov en portant la main à la visière.

Puis se remettant à jouer l'aide de camp d'un général, rôle auquel il s'était préparé :

— Ou peut-être dois-je rester près de Votre Haute Seigneurie ?

— L'o'd'e, fit pensivement Denissov. Mals, peux-tu 'ester ici jusqu'à demain ?

— Oh ! s'il vous plaît... Puis-je rester auprès de vous ? s'écria Pétia.

— Mais, que t'a o'donné exactement le géné'al ? de 'etou'ner immédiatement ? demanda Denissov.

Pétia rougit.

— Mais, il n'a rien ordonné. Je pense que je puis?... fit-il d'un ton interrogateur.

— Bon ! dit Denissov, et, s'adressant à ses subordonnés, il ordonna au groupe de se rendre à l'endroit de repos fixé dans la forêt, et à l'officier monté sur le cheval kirguis (il remplissait les fonctions d'aide de camp) d'aller chercher Do-

lokhov, de savoir où il se trouvait et s'il viendrait le soir. Denissov lui-même, avec le capitaine et Pétia, avait l'intention de s'approcher de la lisière de la forêt qui était du côté de Chamchevo, afin d'examiner l'endroit où se disposaient les Français et où, le lendemain, devait être dirigée l'attaque.

— Eh bien ! le barbu ! fit-il au guide paysan. Conduis-nous à Chamchevo !

Denissov, Pétia et le capitaine, accompagnés de quelques Cosaques et du hussard qui conduisait le prisonnier, se dirigèrent à gauche, à travers le ravin, vers la lisière de la forêt.

## V

La pluie cessait, le brouillard tombait, des gouttes d'eau se détachaient des branches des arbres. Denissov, le capitaine et Pétia suivaient en silence le paysan en bonnet qui, les pieds chaussés de *lapti*, marchait sans faire de bruit sur les racines et les feuilles mouillées et les menait à la lisière de la forêt.

Arrivé là, le paysan s'arrêta, regarda circulairement et se dirigea vers un rideau d'arbres assez espacés. Près d'un grand chêne encore couvert de feuilles il s'arrêta, et, d'un signe mystérieux de la main, appela les officiers. Denissov et Pétia s'approchèrent de lui. De l'endroit où le paysan s'était arrêté on voyait des Français. Tout près, au bas de la forêt, sur une petite colline, s'étendait un champ de blé. A droite, sur un ravin escarpé, se voyait un petit village avec sa maison seigneuriale au toit démolí. Dans ce village, dans la maison des sei-

gneurs, dans le jardin, près du puits et de l'étang et sur toute la route allant au village, à une distance d'à peu près deux cents *sagènes*, on apercevait dans le brouillard une foule de gens, et l'on percevait nettement leurs cris, en langue étrangère, poussés pour activer les chevaux, et leurs appels mutuels.

— Amenez ici le prisonnier, fit Denissov d'une voix basse, sans quitter des yeux les Français.

Le Cosaque descendit de cheval, prit le gamin et ensemble ils s'approchèrent de Denissov.

Celui-ci, désignant les Français, demanda quelles étaient ces troupes. Le gamin, les mains gelées dans ses poches, souleva les sourcils et regarda effrayé, Denissov. Malgré son désir évident de dire tout ce qu'il savait, il s'embrouillait dans ses réponses et confirmait seulement tout ce qu'on lui demandait. Denissov, les sourcils froncés, se détourna de lui et, s'adressant au capitaine, lui communiqua ses considérations.

Pétia, faisant de rapides mouvements de la tête, regardait tantôt le tambour, tantôt Denissov, tantôt le capitaine, tantôt les Français dans le village et sur la route, et tâchait de ne rien laisser passer d'important.

— Que Dolokhov vienne ou non, il faut les prendre !

— Hein ? dit Denissov, les yeux brillants.

— L'endroit est bon ! fit le capitaine.

— Nous enverrons l'infanterie par en bas, par les marais, continua Denissov. Ils s'avanceront vers les jardins; vous dirigerez vos Cosaques de là, — Denissov désigna la forêt derrière le village, — et moi, avec mes hussards, d'ici. Et au premier coup...

— On ne pourra pas passer par le creux, il y a une mare, objecta le capitaine. Les chevaux pourraient s'embourber, il faudra prendre plus à gauche.

Pendant qu'ils parlaient ainsi à mi-voix, en bas, dans le creux, craqua un coup, une fumée blanche parut, puis une autre, et les cris, paraissant joyeux, de centaines de voix des Français qui étaient à mi-côte s'entendirent. Au premier moment, Denissov et le capitaine reculèrent. Ils étaient si près qu'il leur sembla être la cause de ces cris et de ces coups.

Mais ni les coups ni les cris ne se rapportaient à eux. En bas courait un homme vêtu de quelque chose de rouge. Évidemment c'était sur lui qu'on avait tiré, contre lui que criaient les Français.

— Mais c'est notre Tikhone ! dit le capitaine.

— C'est lui, c'est lui !

— Quel gaillard ! fit Denissov.

— Il s'en tirera ! opina le capitaine en clignant des yeux.

L'homme qu'on appelait Tikhone, arrivé à la rivière, s'y jeta si brusquement que l'eau jaillit. Il

disparut pour un moment puis, tout noir, sortit à quatre pattes et s'éloigna en courant. Les Français qui le poursuivaient s'arrêtèrent.

— Est-il habile ! fit le capitaine.

— Quelle canaille ! prononça Denissov avec une expression de dépit. Et qu'a-t-il fait jusqu'ici ?

— Qui est-ce ? demanda Pétia.

— Un de nos Cosaques. Je l'ai envoyé chercher une langue quelconque.

— Ah oui ! fit Pétia, qui hocha affirmativement la tête aux premiers mots de Denissov bien qu'il ne comprit pas un traître mot de ce dont il s'agissait.

---

Tikhone Tcherbaty était dans ce groupe de partisans un des hommes les plus nécessaires. C'était un paysan du village Pokrovskoié. Quand, au commencement de ses exploits, Denissov arriva à Pokrovskoié, et, comme toujours, appelant l'ancien du village, lui demanda quelles nouvelles il y avait des Français, le *starosta* répondit, comme tous les *starosta*, avec l'air de se justifier, qu'il ne savait et ne pouvait savoir absolument rien. Mais quand Denissov lui eut expliqué qu'il se proposait de battre les Français, et quand il demanda si les Français, par hasard, n'étaient pas venus ici, le *starosta* répondit que des maraudeurs étaient bien venus, mais que,

dans leur village, seul Tikhone Tcherbaty s'occupait de ces affaires-là.

Denissov fit appeler Tikhone, le félicita pour ses actes, lui dit devant le *starosta* quelques mots sur la fidélité au tzar et à la patrie, sur la haine des Français que devaient éprouver les fils de la patrie.

— Nous ne faisons pas de mal aux Français, dit-il, devenant gêné à ces paroles de Denissov. Nous nous sommes seulement amusés avec les gailards. C'est vrai que nous avons tué deux dizaines de maraudeurs, mais nous n'avons fait aucun mal...

Le lendemain, quand Denissov qui avait déjà oublié ce paysan sortit de Pokrovskoié, on l'informa que Tikhone désirait se joindre aux partisans et demandait à être agréé d'eux. Denissov l'accepta. Au commencement, Tikhone ne faisait que le gros travail des bûchers, il apportait de l'eau, dépeçait les chevaux, etc. ; bientôt il montra une grande ardeur et une grande capacité pour la guerre partisane. Durant la nuit, il s'en allait marauder, et chaque fois rapportait des vêtements et des armes françaises, et, quand on le lui ordonnait, il ramenait aussi des prisonniers. Denissov déchargea Tikhone des grosses besognes ; il commença à l'emmener en expédition et l'inscrivit parmi les Cosaques.

Tikhone n'aimait pas monter à cheval et allait

toujours à pied, sans jamais être en retard sur les cavaliers.

Il avait, en fait d'armes, un mousquet qu'il portait plutôt par genre, une pique et une hache dont il se servait comme un loup se sert de ses dents : aussi bien pour saisir les puces de son pelage que pour broyer les os les plus durs. Tikhone, avec une sûreté égale, se servait de sa hache pour fendre les bûches ou, la prenant par la tête, coupait de fines baguettes ou taillait des cuillers. Dans le groupe de Denissov, Tikhone occupait une place tout à fait particulière. Quand il fallait faire quelque chose de très difficile ou de vilain : avec l'épaule sortir un chariot de l'ornière, tirer par la queue un cheval d'une mare, dépecer un cheval, s'introduire au milieu même des Français, faire pendant la journée cinquante verstes, tous, en riant, montraient Tikhone.

— Que diable ça peut-il lui faire, un gaillard si solide ! disait-on de lui.

Une fois, un Français que Tikhone avait fait prisonnier lui tira un coup de pistolet qui l'atteignit dans le dos. Cette blessure, que Tikhone soigna exclusivement, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, avec de l'eau-de-vie, était dans tout le détachement le sujet des plus joyeuses plaisanteries, auxquelles, du reste, Tikhone se livrait très volontiers.

— Quoi ! mon cher, ça n'ira plus ?

— Est-ce que ça te fait mal? disaient les Cosaques.

Et Tikhone grimaçant exprès feignait de se fâcher et injurait le Français d'une façon amusante. Cet accident eut ce seul effet sur Tikhone, qu'après cette blessure il amena rarement des prisonniers.

Tikhone était l'homme le plus utile et le plus courageux du groupe. Personne n'avait découvert plus de guet-apens que lui, personne n'avait fait davantage de prisonniers, ni tué plus de Français, et, à cause de cela, il était l'amusement de tous les Cosaques et des hussards, et lui-même se mettait volontiers au diapason.

Maintenant, Tikhone avait été envoyé par Denissov à Chamchevo pour y prendre une langue. Mais soit qu'il ne se fût pas contenté d'un seul Français, soit qu'après avoir dormi toute la nuit, il se fût caché le jour dans un buisson, au milieu même des Français, comme Denissov le voyait de la hauteur, il était découvert par eux.

## VI

Après avoir causé encore un moment avec le capitaine de l'attaque du lendemain que Denissov, vu la proximité des Français, avait décidée, il revint sur ses pas.

— Eh bien! mon ami, maintenant allons nous sécher, dit-il à Pétia.

Arrivé près de la chaumière, Denissov s'arrêta, sondant la profondeur de la forêt.

Dans la forêt, entre les arbres, marchait à grands pas légers, sur de hautes jambes, de longs bras pendants, un homme en veste, en *lapti* et bonnet de Kazan, le fusil à travers l'épaule et une hache à la ceinture. En apercevant Denissov, hâtivement l'homme jeta quelque chose dans le buisson, puis, ôtant son bonnet mouillé, aux bords rabattus, il s'approcha de son chef : c'était Tikhone.

Son visage creusé de variole et de rides, avec de petits yeux étroits, brillait de contentement. Il leva

haut la tête, parut retenir son rire et regarda fixement Denissov.

— Eh bien! Où as-tu été te balader? demanda Denissov.

— Où je me suis baladé! Je suis allé chercher les Français, répondit Tikhone hardiment, d'une basse rauque et en même temps chantante.

— Pourquoi t'es-tu terré pendant la journée? Animal! Et pourquoi n'as-tu rien pris?

— Prendre? J'ai pris, dit Tikhone.

— Où est-il donc?

— Mais d'abord je l'ai pris dès l'aube, continua Tikhone en écartant ses pieds plats en *lapti*, et je l'ai conduit dans la forêt. Je vois qu'il n'est pas très bon, je pense : j'irai en chercher un meilleur...

— La canaille! C'est comme ça! fit Denissov au capitaine. — Pourquoi n'as-tu pas amené celui-ci?

— Mais pourquoi l'amener? interrompit vivement Tikhone, avec colère : Il n'est pas bon. Est-ce que je ne sais pas lesquels il vous faut!

— Quel animal! Eh bien?

— Je suis allé en chercher un autre. J'ai grimpé comme ça dans la forêt et je me suis couché.

Tikhone, tout à fait à l'improviste, se coucha adroitement sur le ventre pour montrer comment il avait fait.

— Il en est arrivé un, continua-t-il. Je l'ai attrapé comme ça.

Tikhone bondit rapidement, agilement.

— Allons chez le colonel, dis-je. Il se met à crier. Et il y en avait quatre. Ils se jettent sur moi avec les épées. Je lève ma hache :— Qu'est-ce que c'est ! Christ soit avec nous ! s'écria Tikhone en agitant la main, fronçant les sourcils et bombant la poitrine :

— C'est ça ! Nous avons vu de là-haut comment tu t'es enfui à travers la mare ! fit le capitaine en clignant des yeux.

Pétia avait grande envie de rire, mais il voyait que tous s'en retenaient. Ses yeux couraient du visage de Tikhone à celui du capitaine et à Denissov, ne comprenant pas ce que tout cela signifiait.

— Ne fais pas le bouffon ou l'imbécile, dit Denissov en toussotant avec colère. Pou'quoi n'as-tu pas amené le p'émier ?

Tikhone, d'une main se gratta le dos, de l'autre la tête et, tout d'un coup, tout son visage s'épanouit en un sourire bonasse, brillant, qui montra le vide d'une dent. Denissov sourit. Pétia éclata d'un rire gai auquel fit chorus Tikhone lui-même.

— Mais, quoi ! Il était tout à fait mauvais, dit Tikhone. L'habit même ne valait rien. A quoi bon l'amener ? Et il était insolent, Votre Seigneurie. Comment, dit-il, moi le fils d'un général ! Je n'irai pas !

— Animal ! fit Denissov. Il me fallait l'into'oger.

— Mais je l'ai fait, répartit Tikhone. Il dit qu'il connaît très peu de chose. Il y a beaucoup des nôtres, dit-il, mais tous sont mauvais. Poussez un « Ah! » et vous les ferez tous captifs, conclut Tikhone en regardant gaîment et résolument dans les yeux de Denissov.

— C'est bon, je te fe'ai donner cent coups de fouet et tu cesse'as de fai'e l'imbécile! dit sévèrement Denissov.

— Mais pourquoi se fâcher? Quoi? Est-ce que je n'ai pas vu vos Français? Attendez, la nuit viendra, j'en amènerai trois, ceux que tu voudras.

— Eh bien, pa'tons! dit Denissov, et jusqu'à la chaumière il resta silencieux et de mauvaise humeur.

Tikhone marchait derrière et Pétia entendit que les Cosaques se moquaient de lui à propos de bottes qu'il avait jetées dans le buisson.

Quand le rire qui avait saisi Pétia aux paroles et au sourire de Tikhone passa, et qu'il comprit que Tikhone avait tué un homme, il se sentit mal à l'aise. Il regarda le tambour captif et quelque chose lui serra le cœur. Mais cette gêne ne dura qu'un moment. Il sentit le besoin de redresser la tête, de prendre un air martial et, d'un ton important, il interrogea le capitaine sur l'entreprise du lendemain, afin de ne pas être indigne de la société dans laquelle il se trouvait.

L'officier envoyé rencontra Denissov sur son che-

min et lui apprit que Dolokhov, en personne, serait là tout à l'heure et que, de son côté, tout allait bien.

Aussitôt Denissov devint gai et appela Pétia.

— Eh bien ! Maintenant pa'le-moi de toi, dit-il.

## VII

A son départ de Moscou, après avoir quitté ses parents, Pétia avait rejoint son régiment et peu après avait été promu ordonnance du général qui commandait un grand détachement. Depuis sa promotion d'officier et surtout depuis son entrée dans l'armée active, où il participa à la bataille de Viazma, Pétia se trouvait constamment dans un état heureux, excité par le plaisir d'être grand et dans une hâte enthousiaste, perpétuelle, de ne pas laisser échapper l'occasion de se montrer un vrai héros. Il était très heureux de ce qu'il avait vu et ressenti dans l'armée, mais en même temps il lui semblait toujours que le véritable héroïsme ne se manifestait que là où il n'était pas. Et il tâchait d'aller au plus vite où était l'héroïsme.

Quand, le 21 octobre, son général exprima le désir d'envoyer quelqu'un à Denissov, Pétia demanda si instamment d'être désigné que le général

ne put le lui refuser. En le laissant partir, le général se rappela un acte fou de Pétia à la bataille de Viazma : Au lieu d'aller par la route à l'endroit où il était envoyé, il s'était dirigé par la ligne, sous le feu des Français, et là avait deux fois tiré du pistolet. Aussi, au départ de Pétia, le général lui avait-il expressément défendu de participer à n'importe quelle action de Denissov. C'est pourquoi Pétia avait rougi quand Denissov lui avait demandé s'il pouvait rester.

Avant d'arriver à la lisière de la forêt, Pétia croyait strictement de son devoir de retourner immédiatement, mais quand il vit les Français, quand il vit Tikhone, quand il apprit que, pendant la nuit, il y aurait une attaque, avec la mobilité propre aux jeunes gens, il décida que son général, que jusqu'alors il respectait beaucoup, n'était qu'un sale Allemand, que Denissov était un héros ainsi que le capitaine et Tikhone, et qu'il serait honteux de les quitter au moment critique.

Le crépuscule tombait déjà quand Denissov, Pétia et le capitaine arrivèrent à la chaumière. Dans la demi-obscurité on apercevait des chevaux sellés, des Cosaques, des hussards qui arrangeaient de petites baraques sur la plaine et (pour que les Français ne vissent pas la fumée) faisaient du feu dans les ravins de la forêt. Dans le vestibule de la petite isba, un Cosaque en manches retroussées découpait du mouton. Dans l'isba se trouvaient trois officiers

du détachement de Denissov ; avec un battant de porte ils installaient une table. Pétia enleva ses vêtements mouillés qu'il fit mettre à sécher et, aussitôt, se mit à aider les officiers à préparer le diner.

Au bout de dix minutes, la table couverte d'une serviette était prête. Sur la table, il y avait de l'eau-de-vie, du rhum, du pain blanc, du mouton rôti et du sel.

Pétia, assis avec les officiers devant la table, déchirait à pleines mains, sur lesquelles coulait la graisse, le mouton gras, odorant. Il se trouvait dans un état d'enthousiasme enfantin, d'amour tendre pour tous les hommes, et, à cause de cela, il était sûr de l'affection des autres.

— Alors que pensez-vous, Vassili Theodorovitch ? disait-il à Denissov. Ça ne fait rien que je reste avec vous pour une journée ?

Et sans attendre la réponse, il la fit lui-même :

— On m'a ordonné d'aller en reconnaissance. Eh bien ! J'apprends... Seulement vous me laisserez au plus fort... Je n'ai pas besoin de décoration, mais je voudrais...

Pétia serra les dents et regarda autour de lui en agitant la tête et les mains.

— Au plus fort... répéta Denissov en souriant.

— Je vous prie seulement de me donner un commandement. Pourvu que je commande, qu'est-

ce que cela vous fait ? continuait Pétia. Ah ! vous voulez un couteau ? dit-il à l'officier qui voulait couper du mouton.

Et il lui tendit son couteau de poche.

L'officier vanta le couteau.

— Prenez-le si cela vous fait plaisir, j'en ai plusieurs pareils... fit Pétia en rougissant. Mon Dieu ! j'ai tout à fait oublié ! s'écria-t-il tout à coup. J'ai des raisins secs, excellents, vous savez, sans pépins... Nous avons un nouveau vivandier et il a des choses exquisés. J'en ai acheté dix livres. Je suis habitué aux choses douces. Vous en voulez ?

Et Pétia courut au vestibule, chez son Cosaque, et en rapporta un sac dans lequel il y avait environ cinq livres de raisins secs.

— Mangez, messieurs, mangez. Vous avez peut-être besoin d'une cafetière, capitaine ? J'en ai acheté une superbe à notre vivandier. Il a des choses magnifiques. Et il est très honnête, c'est le principal. Je vous l'enverrai... absolument. Et peut-être avez-vous déjà usé vos briquets, ça arrive. J'en ai pris avec moi. Ils sont là-bas — il montra le sac — cent briquets. J'ai payé ça très bon marché. Prenez tout ce qu'il vous faut, s'il vous plaît, tout...

Et, tout à coup, craignant d'avoir exagéré, Pétia s'arrêta et rougit.

Il se mit à chercher s'il n'avait pas fait quelque bêtise, et, en se remémorant les événements de ce jour, il se rappela le tambour français.

« C'est très bien ici, mais que fait-il? Où l'a-t-on mis? Est-ce qu'on lui a donné à manger? Peut-être lui a-t-on fait du mal? » se dit-il. Mais à la pensée qu'il avait exagéré à propos des briquets, il se sentit gêné.

« Je pourrais le demander, pensa-t-il, mais on dira : lui-même est un gamin et il s'apitoie sur un gamin. Je leur montrerai quel gamin je suis! Sera-ce honteux de le demander? Bah, qu'importe! »

Et aussitôt, en rougissant et regardant avec quelque gêne les officiers qui peut-être se moqueraient de lui, il dit :

— Peut-on appeler ce garçon fait prisonnier, lui donner quelque chose à manger?... Peut-être...

— Où est ce malheu'ieux gamin? dit Denissov qui ne trouvait aucune honte à l'appeler. Faites-le venir ici. On l'appelle VINCENT BOSSE. Appelez-le.

— C'est moi qui l'appellerai, fit Pétia.

— Appelle, appelle! Pauv'e gosse! répéta Denissov.

A ce moment, Pétia était déjà près de la porte, il se faufila parmi les officiers et s'approcha de Denissov.

— Permettez-moi de vous embrasser! dit-il. Ah! c'est bien! C'est bien!

Il embrassa Denissov et courut dans la cour.

— BOSSE! VINCENT! cria Pétia, en s'arrêtant dans la porte.

— Que voulez-vous, m'sieu? demanda une voix dans l'obscurité.

Pétia répondit qu'il avait besoin du garçon français pris ce jour.

— Ah! Vessinia! fit le Cosaque.

Les Cosaques avaient déjà changé son nom Vincent en celui de Vessinia, et les paysans et les soldats en celui de Vissenia. Dans les deux variantes le nom, dérivé de printemps (1), rappelait la jeunesse du garçon.

— Il se chauffe là-bas, près du bûcher. Eh! Vissénia! Vissénia! Vissénia! avec des rires, entendait-on dans l'obscurité.

— C'est un brave garçon, dit le hussard qui était près de Pétia. Nous lui avons donné à manger, il avait une faim de loup!

Des pas s'entendirent dans l'obscurité, et, les pieds nus clapotant dans la boue, le tambour s'approcha de la porte.

— AH! C'EST VOUS! dit Pétia. VOULEZ-VOUS MANGER? N'AYEZ PAS PEUR, ON NE VOUS FERA PAS DE MAL, ajouta-t-il timidement en lui touchant tendrement la main. ENTREZ, ENTREZ.

— MERCI, MONSIEUR, répondit le tambour d'une voix tremblante presque enfantine, et il se mit à essuyer sur le seuil ses pieds sales.

Pétia voulait lui dire beaucoup de choses mais

(1) En russe « Vesna ».

il n'osait pas. Gêné, il était debout près de lui dans le vestibule. Ensuite, dans l'obscurité, il lui prit la main et la serra.

— ENTREZ, ENTREZ, répétait-il seulement dans un murmure caressant.

« Ah ! que pourrais-je lui faire ? » se disait-il.

Il ouvrit la porte et laissa entrer devant lui le garçon. Quand le tambour fut dans l'isba, Pétia, trouvant maintenant humiliant de faire attention à lui, s'assit plus loin.

Mais il tâta l'argent qu'il avait dans sa poche et se demandait si ce ne serait pas ridicule de le donner au tambour.

## VIII

Après le tambour, à qui, sur l'ordre de Denissov, on donna de l'eau-de-vie, du mouton, et qu'on vêtit d'un cafetan russe afin de le garder dans le détachement, l'attention de Pétia fut attirée par l'arrivée de Dolokhov.

Dans l'armée, Pétia, plusieurs fois, avait entendu parler du courage extraordinaire de Dolokhov et de sa cruauté envers les Français, aussi, dès l'entrée de Dolokhov dans l'isba, Pétia, sans le quitter du regard, prit-il un air de plus en plus brave, levant haut la tête, pour ne pas être indigne même d'une telle société.

L'aspect de Dolokhov frappa étrangement Pétia par sa simplicité.

Denissov habillé en Tcheckmène, portait la barbe; sur sa poitrine pendait une petite image de saint Nicolas et dans son langage, dans toutes ses manières, il montrait la particularité de sa situation.

Au contraire Dolokhov, qui autrefois à Moscou portait le costume persan, maintenant avait l'air d'un officier de la garde très raffiné. Son visage était soigneusement rasé, il portait un veston ouaté d'officier de la garde, avec la croix de Saint-Georges à la boutonnière, et un bonnet très simple.

Il déposa dans un coin sa *bourka* mouillée, s'approcha de Denissov sans saluer personne, et, aussitôt, se mit à poser des questions concernant l'affaire. Denissov lui raconta les intentions qu'avaient sur le convoi les grands détachements, la mission de Pétia et sa réponse aux deux généraux. Ensuite il exposa tout ce qu'il savait du détachement français.

— C'est ça, mais il faut savoir de quelle armée il s'agit et leur nombre, dit Dolokhov. Il faudra partir examiner. On ne peut se lancer dans un combat sans être sûr de leur nombre. J'aime faire chaque besogne proprement. Voilà, un de ces messieurs ne voudrait-il pas partir avec moi dans leur camp? J'ai avec moi un uniforme.

— Moi! moi!... J'irai avec vous! s'écria Pétia.

— Tu n'as pas besoin d'y aller, lui dit Denissov. Je ne te laisse'ai à aucun prix.

— C'est bon! Pourquoi ne puis-je pas partir? s'écria Pétia.

— Mais parce que tu n'as pas besoin...

— Non, excusez... parce que... parce que... j'irai

et voilà tout. Vous m'emmenez ? demanda-t-il à Dolokhov.

— Pourquoi pas ! répondit distraitement Dolokhov en regardant le visage du tambour français.

— Ce gamin est ici depuis longtemps ? demanda-t-il à Denissov.

— On l'a p'is aujou'd'hui, mais il ne sait 'ien, je le laisse p'ès de moi.

— Bien. Et les autres, où les mets-tu ? demanda Dolokhov.

— Comment où ! je les 'envoie cont'e 'ecu ! dit en rougissant Denissov. Et je peux di'e avec o'gueil que je n'ai pas un seul homme sur la conscience. Est-ce difficile de 'envoyer t'ente ou même t'ois cents soldats à la ville sous esco'te, au lieu de souiller, disons le mot, l'honneu' du soldat ?

— Tiens, aux seize ans du petit comte il sied de tenir de pareils propos, dit Dolokhov avec un sourire froid, mais à ton âge il faut renoncer à ces balivernes.

— Quoi ! je ne dis rien, Je dis seulement que j'irai absolument avec vous, reprit timidement Pétia.

— Oui, mon cher, il est temps pour nous de cesser ces galanteries, continua Dolokhov, comme s'il eût trouvé un plaisir particulier à parler de ce sujet qui agaçait Denissov. Eh bien ! Pourquoi as-tu pris celui-ci, dit-il en hochant la tête. Parce que tu

as pitié de lui? Nous les connaissons bien tes recrus. Tu envoies cent prisonniers et ils arrivent trente. Ils meurent de faim ou on les tue. Alors ne vaut-il pas mieux ne les pas prendre ?

Le capitaine, en clignant ses yeux clairs, hochait approbativement la tête.

— Cela ne fait rien. On ne peut raisonner ici. Je ne veux pas prendre le péché sur moi. Tu dis qu'on mourra. C'est bon, seulement que ce ne soit pas à cause de moi.

Dolokhov rit.

— Et pourquoi ne m'ont-ils pas attaqué? ils en ont eu vingt fois l'occasion. Et s'ils nous attrapent, toi et moi, malgré ta chevalerie ils nous pendront à un arbre. — Il se tut — Cependant, il faut travailler. Envoie chercher mon Cosaque avec les bagages, j'ai deux uniformes français. Eh bien! viens-tu avec moi? demanda-t-il à Pétia.

— Moi? Oui, oui, absolument! s'écria Pétia qui rougit presque aux larmes et regarda Denissov.

Derechef, pendant que Dolokhov discutait avec Denissov sur ce qu'il fallait faire des prisonniers, Pétia se sentait gêné, mais de nouveau il ne comprenait pas très bien ce qu'ils discutaient. « Si les grands pensent ainsi, c'est qu'il le faut, alors c'est bien, se disait-il. Et principalement il faut que Denissov n'aille pas penser que je lui permettrai de me donner des ordres. J'irai dans ce camp des Français avec Dolokhov. Je le peux aussi bien que lui. »

A toutes les exhortations de Denissov pour qu'il ne partît pas, Pétia répondait qu'il avait l'habitude de faire convenablement sa besogne et qu'il ne pensait jamais au danger.

— Car enfin, avouez vous-même que si l'on ne sait pas au juste combien ils sont là-bas, on risque des centaines de vies, tandis que nous, nous serons seuls. Et enfin, je le désire beaucoup et j'irai absolument, absolument... Ne me retenez plus. Ce serait pire, dit-il.

## IX

Après avoir pris la capote et le shako français, Pétia et Dolokhov partirent sur cette plaine d'où Denissov avait examiné le camp, et, sortant de la forêt dans la pleine obscurité, ils descendirent dans les creux. Arrivés en bas, Dolokhov ordonna au Cosaque qui les accompagnait de l'attendre là, et, au grand trot, il partit sur la route, vers le pont. Pétia, tout ému, marchait à ses côtés.

— Si l'on nous attaque, je ne me rendrai pas vivant ; j'ai un pistolet, chuchota Pétia.

— Ne parle pas russe, lui murmura rapidement Dolokhov. Au même moment, dans la nuit retentit l'appel : QUI VIVE ? qu'accompagna un cliquetis d'armes.

Le sang monta à la face de Pétia, et il saisit son pistolet.

— LANCIERS DU 6<sup>e</sup>, prononça Dolokhov, sans augmenter ni ralentir l'allure de son cheval.

La forme noire de la sentinelle parut sur le pont.

— MOT D'ORDRE ?

Dolokhov retint un peu son cheval et alla au pas.

— DITES DONC, LE COLONEL GÉRARD EST ICI ? dit-il.

— MOT D'ORDRE ? répéta la sentinelle sans répondre, en barrant le chemin.

— QUAND UN SOUS-OFFICIER FAIT SA RONDE, LES SENTINELLES NE DEMANDENT PAS LE MOT D'ORDRE !... cria Dolokhov en s'emportant tout à coup, et, avançant sur la sentinelle : — JE VOUS DEMANDE SI LE COLONEL EST ICI ?

Sans attendre la réponse de la sentinelle qui laissait le chemin libre Dolokhov alla au pas sur la montée.

Dolokhov remarquant par l'ombre un homme qui traversait la route, l'arrêta et lui demanda où étaient le colonel et les officiers. L'homme, un soldat, le sac sur l'épaule, s'arrêta et s'approcha très près du cheval de Dolokhov, qu'il caressa de la main et simplement, amicalement, il raconta que le colonel et les officiers se trouvaient tout en haut de la colline, à droite, dans la cour de la ferme (il appelait ainsi la maison seigneuriale).

Par la route, de chaque côté de laquelle on entendait des conversations françaises, Dolokhov arriva dans la cour de la maison seigneuriale.

À la porte cochère il descendit de cheval et s'approcha d'un grand bûcher autour duquel étaient assis quelques hommes qui causaient très

haut. Quelque chose bouillait dans leur marmite et un soldat en bonnet et capote bleue, à genoux, éclairé par le feu, mêlait quelque chose avec une baguette.

— OH, C'EST UN DUR A CUIRE, prononçait un des officiers assis dans l'obscurité, de l'autre côté du bûcher.

— IL LES FERA MARCHER, LES LAPINS, ricana un autre.

Tous les deux se turent et fixèrent l'obscurité au bruit des pas de Dolokhov et de Pétia qui s'approchaient du bûcher avec leurs chevaux.

— BONJOUR, MESSIEURS ! prononça nettement et à haute voix Dolokhov.

Les officiers, dans l'ombre du bûcher, se remuèrent et un officier grand, au long cou, en contournant le bûcher, s'approcha de Dolokhov.

— C'EST VOUS, CLÉMENT ? dit-il. D'OU DIABLE... mais voyant qu'il se trompait il n'acheva pas, et, en fronçant un peu les sourcils, il salua Dolokhov et lui demanda ce qu'il désirait.

Dolokhov lui raconta que lui et son camarade cherchaient leur régiment, et s'adressant à tous, en général, il demanda si les officiers ne savaient pas quelque chose du 6<sup>e</sup> régiment.

Personne ne savait rien. Pétia crut s'apercevoir que les officiers commençaient à les regarder avec hostilité et méfiance. Pendant quelques secondes tous se turent.

— SI VOUS COMPTEZ SUR LA SOUPE DU SOIR, VOUS VENEZ TROP TARD, dit avec un rire contenu une voix près du bûcher.

Dolokhov répondit qu'ils n'avaient pas faim et qu'il leur faudrait la nuit même, aller plus loin. Il confia les chevaux au soldat qui surveillait la marmite et s'accroupit près du bûcher, à côté de l'officier au long cou.

Cet officier regardait Dolokhov sans baisser les yeux ; il lui demanda de nouveau de quel régiment il était. Dolokhov, feignant de ne pas entendre, alluma une courte pipe française qu'il tira de sa poche et se mit à questionner les officiers afin de savoir si la route était libre de Cosaques.

— LES BRIGANDS SONT PARTOUT ! répondit l'officier qui était de l'autre côté du bûcher.

Dolokhov exprima que les Cosaques n'étaient dangereux que pour les retardataires comme eux, mais non pour un grand détachement, et que, probablement, ils n'oseraient attaquer.

Personne ne répondit.

« Eh bien ! Maintenant il va partir, » pensait à chaque instant Pétia, qui, debout devant le bûcher, écoutait la conversation.

Mais Dolokhov reprit de nouveau la conversation et se mit à demander tout carrément combien ils avaient d'hommes et combien de prisonniers.

En parlant des prisonniers russes qui étaient dans leur détachement, Dolokhov dit :

— LA VILAINE AFFAIRE DE TRAINER CES CADAVRES APRÈS SOI, MIEUX VAUDRAIT FUSILLER CETTE CANAILLE !

Et il éclata d'un rire si étrange que Pétia crut que les Français allaient s'apercevoir de la tromperie et que malgré lui, il recula d'un pas.

Personne ne répondit aux paroles et au rire de Dolokhov, et l'officier français qu'on ne voyait pas (il était couché enveloppé dans son manteau) se souleva et chuchota quelque chose à ses camarades. Dolokhov se leva et appela le soldat à qui il avait confié les chevaux.

« Donnera-t-on ou non les chevaux ? » pensa involontairement Pétia en s'approchant de Dolokhov.

On donna les chevaux.

— BONJOUR, MESSIEURS ! dit Dolokhov.

Pétia voulait dire BONSOIR, mais il ne pouvait prononcer une seule parole. Les officiers chuchotaient entre eux. Dolokhov prit son temps pour monter sur le cheval qui ne restait pas tranquille ; ensuite, au pas, il franchit la porte cochère. Pétia allait à côté de lui, désirant et n'osant se retourner pour voir si les Français les poursuivaient ou non. Une fois sur la route, Dolokhov ne prit plus à travers champs mais suivit le village et un moment il s'arrêta pour écouter.

— Tu entends ? dit-il.

Pétia reconnut des sons de voix russes et aperçut près des bûchers les figures sombres des prisonniers russes.

En bas, près du pont, Pétia et Dolokhov passèrent devant la sentinelle qui, sans prononcer un mot, marchait le long du pont, et ils arrivèrent au creux où le Cosaque les attendait.

— Eh bien ! Maintenant, adieu, préviens Denissov que ce sera à l'aube, au premier coup, dit Dolokhov, et il voulut partir, mais Pétia s'accrocha à lui avec les mains.

— Non ! Vous êtes un tel héros ! Ah ! comme c'est bien ! Comme c'est beau ! Comme je vous aime !

— Bon, bon, dit Dolokhov, mais Pétia ne le laissait pas partir et, dans l'obscurité Dolokhov le vit se pencher vers lui. Il voulait l'embrasser. Dolokhov l'embrassa, rit et, tournant son cheval, disparut dans la nuit.

## X

De retour à la chaumière, Pétia trouva Denissov dans le vestibule. Il était ému, inquiet, furieux d'avoir laissé partir Pétia et il l'attendait.

— G'âce à Dieu ! s'écria-t-il. Enfin, g'âce à Dieu ! répéta-t-il en écoutant le récit enthousiaste de Pétia. Que le diable t'empo'te ! A cause de toi je n'ai pas do'mi ! Nous pou'ons do'mir encore un peu jusqu'au matin.

— Mais non, dit Pétia, je ne veux pas dormir. Je me connais : si je m'endors, tout est fini. Et puis j'ai l'habitude de ne pas dormir avant la bataille.

Pétia resta quelque temps dans l'isba, se rappelant avec joie les détails de son excursion et se représentant vivement ce qui aurait lieu le lendemain. Ensuite, s'étant aperçu que Denissov dormait, il sortit dans la cour.

Là il faisait encore tout à fait sombre. La pluie

avait cessé, mais des gouttes tombaient encore des arbres.

Près de la chaumière s'apercevaient les silhouettes noires des huttes des Cosaques et des chevaux attachés ensemble. Derrière l'isba, se trouvaient deux chariots près desquels se tenaient les chevaux, et, dans le ravin, on distinguait la lueur rouge des feux qui s'éteignaient. Tous les Cosaques et les hussards ne dormaient pas encore. Par ci, par là, en même temps que le bruit des gouttes qui tombaient et celui de la mastication des chevaux, on entendait des chuchotements à voix basse.

Pétia sortit du vestibule, regarda autour de lui dans l'obscurité et s'approcha des chariots. Sous un chariot, quelqu'un ronflait, et près de là, des chevaux attelés broyaient de l'avoine. Dans l'obscurité, Pétia reconnut son cheval qu'il appelait Karabah ! bien que ce fût un cheval petit-russien. Il s'approcha de lui :

— Eh bien ! Karabah ! demain nous ferons de la besogne ! dit-il en flairant ses naseaux et l'embrasant.

— Quoi, monsieur, vous ne dormez pas ? demanda le cosaque qui était assis sous le chariot.

— Ah ! Ah ! Likatchov. C'est ton nom, je crois. Moi je viens d'arriver. Nous sommes allés chez les Français. Et Pétia raconta en détail au Cosaque non seulement leur excursion, mais aussi pourquoi ils étaient allés là-bas, pourquoi mieux vaut ris-

quer sa vie que de faire les choses en aveugle.

— Eh ! vous feriez bien de dormir maintenant, dit le Cosaque.

— Non, je suis habitué, répondit Pétia. Et les briquets de vos pistolets ne sont pas encore usés ? J'en ai apporté avec moi. Peut-être en avez-vous besoin ? Alors prends !

Le Cosaque sortit de dessous le chariot afin de mieux voir Pétia.

— Parce que je suis habitué à tout faire avec soin, reprit Pétia. Les autres ne se préparent pas, ils font n'importe comment et après le regrettent. Moi je n'aime pas cela.

— C'est vrai ! fit le Cosaque.

— Tiens encore, mon cher, aiguise-moi mon sabre, il est émoussé... (Pétia avait peur de se tromper, il n'avait jamais été repassé). Peut-on le faire ?

— Pourquoi pas ? Sans doute, on peut.

Likatchov se leva, chercha dans son sac et bientôt Pétia entendit le son guerrier de l'acier contre la meule. Il monta sur le chariot et s'assit sur le bord. Le Cosaque, sous le fourgon, aiguisait le sabre.

— Et nos soldats dorment ? dit Pétia.

— Les uns dorment, les autres non.

— Et ce gamin-là, que fait-il ?

— Vissénia ? Il est là-bas dans le vestibule. Il dort de peur. Comme il était content !

Pétia se tut longtemps, écoutant les sons. Des

pas se firent entendre : quelqu'un s'avancait dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que tu aiguiser ? demanda un homme en s'approchant du fourgon.

— C'est pour monsieur, j'aiguisse son sabre.

— C'est bon ! dit l'homme que Pétia prit pour un hussard. La coupe est-elle restée chez vous ?

— Voilà, elle est près de la roue.

Le hussard prit la coupe.

— J'espère qu'il va faire bientôt jour, prononçait-il en bâillant et s'éloignant.

Pétia devait savoir qu'il était dans la forêt, dans le détachement de Denissov, à une *verste* de la grande route, qu'il était assis sur un chariot pris aux Français autour duquel étaient attachés des chevaux, que sous le fourgon était assis le Cosaque Likatchov qui aiguisait son sabre, que la grande tache noire à droite c'était la chaumière, la tache claire, rouge, à gauche, le bûcher qui s'éteignait, que l'homme qui venait chercher la coupe était un hussard qui voulait boire, mais il ne savait rien et ne voulait rien savoir. Il était dans le royaume magique où il n'y a rien de semblable à la réalité.

La grande tache noire, c'était peut-être la chaumière, mais peut-être la caverne qui menait aux profondeurs mêmes de la terre. La tache rouge était peut-être le feu, peut-être l'œil d'un énorme monstre. C'était peut-être vrai qu'il était assis sur le fourgon, il se pouvait aussi qu'il fût assis non

sur le fourgon, mais sur une grande tour vacillante, du haut de laquelle jusqu'à terre on tomberait toute une journée, un mois..., éternellement. Peut-être que sous le fourgon était accroupi un simple Cosaque Likatchov, mais possible que ce fût l'homme le meilleur, le plus extraordinaire, le plus courageux au monde, et que nul ne connaissait. C'était peut-être un hussard venu chercher de l'eau qui descendait dans le ravin, mais peut-être était-il déjà disparu à jamais complètement; peut-être même ne l'avait-il pas vu.

Qu'importe ce que voyait Pétia, maintenant, rien ne l'étonnait. Il était dans le royaume magique où tout est possible. Il regarda le ciel. Le ciel était aussi féerique que la terre. Il s'éclairait, et, sur les sommets des arbres, des nuages couraient rapidement et semblaient découvrir les étoiles. Parfois le ciel paraissait se nettoyer complètement, il était pur et sombre. Parfois ces taches noires paraissaient être des nuages; parfois le ciel semblait se soulever très haut, très haut au-dessus de la tête, ou parfois descendre si bas qu'on pouvait le saisir avec la main. Pétia commençait à fermer les yeux et à se pencher. Des gouttes tombaient, les conversations à voix basses continuaient, les chevaux s'ébrouaient et se battaient, quelqu'un ronflait.

Zzzzz, sifflait le sabre aiguisé. Et tout à coup Pétia entendait un chœur harmonieux chantant un hymne inconnu, solennel, doux.

Pétia était musicien comme Natacha et beaucoup plus que Nicolas, mais il n'avait jamais étudié la musique, aussi les motifs qui lui venaient spontanément en tête étaient-ils pour lui particulièrement neufs et attrayants. La musique était de plus en plus haute. Les motifs grandissaient, passaient d'un instrument à l'autre; c'était ce qu'on appelle une fugue, bien que Pétia n'eût pas la moindre idée de ce qu'est la fugue. Chaque instrument, tantôt semblable au violon, tantôt à la clarinette, mais plus parfait et plus pur, jouait son motif, et, sans l'achever, se confondait avec un autre qui commençait presque avec les mêmes notes, puis avec un troisième, un quatrième; tous se confondaient en un seul, se séparaient de nouveau, se reconfondaient tantôt en un motif solennel comme un air d'église, tantôt en un motif brillant, clair, victorieux.

« Ah! mais ça! je rêve? se dit Pétia en se penchant en avant. Ce sont mes oreilles. C'est peut-être une musique. Eh bien, joue encore, musique, joue! »

Il ferma les yeux. De divers côtés, dans le lointain, des sons tremblants commençaient à s'accorder, à se dissiper, à se confondre, et de nouveau tous se réunissaient en un même hymne doux et solennel. « Ah, c'est charmant! Qu'est-ce que c'est? Tant que je veux, et comme il me plaît... » se dit Pétia. Il essayait de diriger cet immense chœur instrumental.

« Eh bien ! Plus bas, plus bas, attention maintenant ! » Et les sons lui obéissaient. « Eh bien ! Maintenant, plus large, plus gai. Encore plus gai, plus joyeux ! » Et de la profondeur inconnue s'élevaient des sons grandissants, solennels.

« Eh bien ! Les voix, ensemble ! » ordonnait Pétia. D'abord, de loin, s'entendaient des voix d'hommes, ensuite des voix de femmes. Les sons grandissaient dans un effort régulier, solennel.

Pétia était effrayé et heureux de leur beauté surnaturelle.

Les chants se confondaient avec une marche régulière, imposante ; les gouttes tombaient et zzzzz, le sabre s'aiguissait, de nouveau les chevaux se battaient, s'ébrouaient, sans interrompre le chœur et se confondant avec lui.

Pétia ne savait combien de temps cela durait. Il avait du plaisir, et il s'étonnait et regrettait seulement de n'avoir personne avec qui le partager.

La voix sympathique de Likatchov l'éveilla :

— Votre Seigneurie, c'est prêt ! Vous couperez les Français en deux !

Pétia s'éveilla.

— Déjà le jour ! Vraiment il fait jour ! s'écria-t-il.

Les chevaux, qu'on ne voyait pas auparavant, commençaient à être distincts jusqu'à la queue, et, à travers les branches nues, montait une lueur blanchâtre. Pétia se secoua, bondit, tira de sa poche un rouble et le donna à Likatchov. Il exa-

mina son sabre, le brandit dans l'air et le glissa dans le fourreau.

Les Cosaques détachaient les chevaux, bouclaient les courroies.

— Voilà notre commandant, dit Likatchov.

Denissov sortit de la chaumière, appela Pétia et ordonna de se préparer.

Rapidement, dans la demi-obscurité, on détachait les chevaux, on serrait les courroies, on se groupait en détachements. Denissov, debout près de la chaumière, donnait les derniers ordres. L'infanterie, avec les piétinements de centaines de pieds, passa devant, sur la route et disparut rapidement parmi les arbres, dans la brume qui précède l'aurore.

Le capitaine donnait des ordres aux Cosaques.

Pétia tenait son cheval par la bride, attendant avec impatience l'ordre de monter. Son visage lavé à l'eau fraîche et surtout ses yeux brillaient, un frisson parcourait son dos et, dans tout son corps, quelque chose tremblait rapidement, régulièrement.

— Eh bien ! Chez vous, tout est-il p'êt ? demanda Denissov. Donnez des chevaux !

On amena les chevaux. Denissov se fâcha après

le Cosaque parce que la sangle était lâche et monta à cheval tout en le réprimandant.

Pétia saisit l'étrier. Le cheval, comme toujours, voulut lui mordre la jambe, mais Pétia sauta rapidement en selle, tout en jetant un coup d'œil sur le hussard qui, dans l'obscurité, s'approchait de Denissov.

— Vassilitch Feodorovitch, vous me confierez quelque chose ? Je vous en prie... au nom de Dieu... dit-il.

Denissov semblait avoir oublié l'existence de Pétia : il le regarda.

— Je te demande une chose, fit-il sévèrement : d'obéi' et de ne t'avancer nulle pa't.

Pendant tout le trajet, Denissov ne dit pas un mot de plus à Pétia et resta silencieux.

Quand ils arrivèrent à la lisière de la forêt, dans les champs, il commençait à faire jour.

Denissov dit quelque chose à voix basse au capitaine et les Cosaques dépassèrent Pétia et Denissov.

Quand tous furent devant, Denissov poussa son cheval et descendit la côte. Les chevaux, en s'appuyant sur l'arrière-train et glissant, descendirent avec leurs cavaliers dans le creux. Pétia était à côté de Denissov ; le frisson qui agitait son corps augmentait toujours. Il faisait de plus en plus clair, seul le brouillard cachait les objets lointains.

Arrivé en bas, Denissov se retourna vers le Co-

saque qui était près de lui et lui fit un signe de tête.

— Le signal ! prononça-t-il.

Le Cosaque leva la main et le coup éclata.

Au même moment s'entendirent les pas des chevaux qui s'élançaient en avant, puis encore des coups, et, de divers côtés, des cris.

Dès qu'éclatèrent les premiers sons des pas et des cris, Pétia, frappant son cheval, sans obéir à Denissov qui criait après lui, galopa en avant bride abattue. A Pétia, dès qu'éclata le premier coup, il sembla qu'il faisait clair comme en plein jour. Il s'approcha du pont. Devant, sur la route, galopaient les Cosaques. Sur le pont il se heurta à un Cosaque en retard et s'élança plus loin. Devant lui, des gens quelconques, probablement des Français, couraient de chaque côté de la route ; l'un d'eux tomba dans la boue sous les pieds du cheval de Pétia. Des Cosaques étaient près d'une isba. Du milieu de la foule s'entendit tout à coup un cri terrible. Pétia s'élança vers cette foule et, la première chose qu'il vit, ce fut le visage pâle d'un Français, la mâchoire inférieure tremblante, qui retenait la hampe d'une pique dirigée contre lui.

— Hourra !... Enfants !... Les nôtres ! cria Pétia dont le cheval, les brides flottantes, courait en avant dans la rue.

En avant, des coups éclataient. Les Cosaques, les hussards et les prisonniers russes déguenillés qui couraient des deux côtés de la route, tous pous-

saient à haute voix des cris incohérents. Un brave Français en capote bleue, sans képi, le visage rouge, les sourcils froncés, se défendait des husards avec sa baïonnette. Quand Pétia arriva près de lui, il était déjà achevé : « Encore en retard ! » se dit Pétia, et il galopa plus loin, vers l'endroit d'où venaient des coups fréquents. Les coups éclataient dans la cour de cette maison seigneuriale, où, la nuit précédente, il était allé avec Dolokhov. Les Français s'étaient cachés derrière la haie très épaisse du jardin aux nombreux bosquets et, tiraient sur les Cosaques. Près des portes cochères, Pétia, dans la fumée de la poudre, aperçut Dolokhov, le visage pâle, verdâtre, et qui criait quelque chose à ses soldats.

— Fais un détour. Attendez l'infanterie ! cria-t-il quand Pétia s'approcha de lui.

— Attendre ! Hourra !... s'écria Pétia, et, sans perdre un moment, il galopa vers cet endroit d'où venaient les coups et où la fumée de la poudre était la plus épaisse.

Une salve de détonations éclata, des balles sifflèrent et allèrent frapper quelque chose.

Les Cosaques et Dolokhov s'élançèrent derrière Pétia dans la porte cochère de la maison. Une fumée épaisse entourait les Français ; les uns, jetant leurs armes, sortaient des buissons et se rendaient aux Cosaques ; d'autres s'enfuyaient sur la montagne ou vers l'étang. Pétia galopait autour de

la cour seigneuriale et, au lieu de tenir les guides, il agitait étrangement et rapidement les deux mains, glissant de plus en plus d'un côté de la selle. Le cheval se heurta contre un bûcher qui venait de s'éteindre et Pétia tomba lourdement sur la terre humide. Les Cosaques virent que ses bras et ses jambes s'agitaient rapidement pendant que sa tête restait immobile : une balle lui avait traversé le cerveau.

Après avoir parlé à l'officier supérieur français qui était sorti de la maison, un mouchoir blanc au bout de l'épée, et avait déclaré qu'il se rendait, Dolokhov descendit de cheval et s'approcha de Pétia étendu immobile, les bras écartés.

— Fini ! dit-il en fronçant les sourcils, et il alla dans la porte cochère à la rencontre de Denissov qui arrivait.

— Tué ! s'écria Denissov en apercevant de loin le corps de Pétia dans une attitude qu'il connaissait pour celle d'un mort.

— Fini ! répéta Dolokhov qui semblait prendre plaisir à prononcer ce mot. Puis il s'approcha rapidement des prisonniers que les Cosaques, descendus de cheval, entouraient. — Pas de prisonniers ! cria-t-il à Denissov.

Denissov ne répondit point, il s'approcha de Pétia, descendit de cheval, et, de ses mains tremblantes, tourna vers lui le visage souillé de sang et de boue, déjà pâle.

« Je suis habitué aux choses douces... Un excellent raisin sec... Prenez tout... » se rappela-t il.

Les Cosaques qui étaient tout occupés entendirent des sons semblables à un aboiement : c'était Denissov qui sanglotait... Il se détourna rapidement, s'approcha de la haie et s'y appuya.

Parmi les prisonniers russes délivrés par Dolokhov et Denissov, se trouvait Pierre Bezoukhov.

Pendant tout le mouvement depuis Moscou, pour ce groupe de prisonniers où se trouvait Pierre il n'y avait eu aucun ordre de la part des autorités françaises. Le 22 octobre, ce groupe ne se trouvait plus joint aux troupes et aux convois avec lesquels il était sorti de Moscou. La moitié du convoi de biscuits qui les suivait pendant les premières étapes, avait été prise par les Cosaques, l'autre moitié était partie en avant ; il n'y avait plus un seul des cavaliers qui passaient devant, tous avaient disparu. L'artillerie qu'on voyait au commencement, en avant, était maintenant remplacée par les énormes convois du maréchal Junot, accompagnés des troupes de Westphalie. Derrière les prisonniers suivaient les bagages de la cavalerie.

A partir de Viazma, les troupes françaises qui d'abord marchaient en trois colonnes, s'avancèrent en un tas. Les indices de désordre que Pierre

avait remarqués au premier relais après Moscou étaient arrivés maintenant au plus haut degré.

La route qu'ils suivaient était jonchée de cadavres de chevaux ; des retardataires de diverses colonnes, déguenillés, se succédaient, tantôt se joignant à l'armée, tantôt se séparant de la colonne en marche.

Quelquefois, pendant la marche, il y avait de fausses alertes et les soldats du convoi, ou prenaient leurs fusils et tiraient, ou s'enfuyaient hâtivement en se bousculant les uns les autres, puis se réunissaient de nouveau et s'injuriaient mutuellement pour leur crainte vaine.

Ces trois cohues qui marchaient ensemble — les munitions de cavalerie, les prisonniers, et les bagages de Junot — formaient cependant quelque chose à part, unique, bien que chacune d'elles fondit rapidement. Les fourgons de munitions, d'abord au nombre de cent vingt, étaient réduits à soixante, les autres avaient été capturés ou abandonnés. Également, des bagages de Junot, quelques fourgons étaient abandonnés et capturés, trois fourgons étaient pillés par les soldats retardataires du corps de Davoust. Aux conversations des Allemands, Pierre comprit que la garde était plutôt pour les bagages que pour les prisonniers et qu'un de leurs camarades, un soldat allemand, avait été fusillé par ordre du maréchal lui-même parce qu'on l'avait trouvé possesseur d'une cuiller d'argent apparten-

nant au maréchal. Et de ces trois éléments le groupe des prisonniers fondait le plus. Sur trois cent trente sortis de Moscou il en restait maintenant moins de cent. Les prisonniers gênaient les soldats de garde encore plus que les selles du dépôt de cavalerie et que les bagages de Junot. Ils comprenaient que les selles et les bagages de Junot pouvaient être utiles à quelque chose, mais que des soldats affamés et gelés devant faire sentinelle et garder des Russes également affamés et gelés, mourants, qui retardaient la marche et qu'on ordonnait de tuer, c'était non seulement incompréhensible mais tout à fait révoltant. Et les soldats de garde, comme s'ils avaient peur, dans la triste situation où eux-mêmes se trouvaient, de s'adonner à la pitié pour les prisonniers, et par cela, d'aggraver leur propre situation, se montraient particulièrement sombres et sévères avec eux.

A Dorogobouge, pendant que les soldats, ayant enfermé les prisonniers dans une écurie, allaient piller leurs propres magasins, quelques soldats prisonniers firent un trou dans le mur et tentèrent de s'enfuir, mais, repris par les Français, ils furent fusillés.

L'ordre donné à la sortie de Moscou : que les officiers prisonniers marchent à part des soldats, était inobservé depuis longtemps. Tous ceux qui pouvaient marcher allaient ensemble et Pierre, depuis le troisième relais, avait rejoint Karataïev et

le chien gris qui avait choisi Karataïev pour maître.

Le troisième jour après la sortie de Moscou, Karataïev fut pris de la fièvre dont il s'était soigné à l'hôpital de Moscou, et, à mesure que son mal empira, Pierre s'éloigna de lui. Il ne savait pourquoi, mais depuis que Karataïev devenait faible, il devait faire un effort sur soi pour s'approcher de lui. Et quand il s'approchait de lui, entendant les gémissements qu'il poussait d'habitude en se couchant, et sentant son odeur de plus en plus forte, Pierre s'éloignait de Karataïev et ne pensait plus à lui.

En prison, dans la baraque, Pierre avait appris, non par sa raison, mais par tout son être, par la vie, que l'homme est créé pour le bonheur, que le bonheur est en soi-même, en la satisfaction des besoins naturels, et que tout le mal provient non de la privation mais du superflu. Mais maintenant, pendant ces trois dernières semaines de marche, il apprenait une nouvelle et consolante vérité. Il apprenait qu'il n'y a rien de terrible au monde, qu'il n'y a pas au monde de situation où l'homme soit tout à fait heureux et tout à fait libre, et qu'il n'y en a pas non plus où il soit tout à fait malheureux et privé de liberté. Il apprit qu'il y a une limite à la souffrance et une limite à la liberté, que cette limite est très proche, que cet homme qui souffrait parce que sur son lit de roses un pétale s'était replié

souffrait autant que lui qui, maintenant, dormait sur la terre nue, humide, se refroidissant un côté, réchauffant l'autre. Il apprit qu'avec ses chaussures de bal étroites il souffrait autant que maintenant, les pieds nus (ses chaussures étaient hors d'état depuis longtemps) pleins de durillons. Il apprit que lorsqu'il se maria, soi-disant volontairement, il était moins libre que maintenant, emprisonné dans une écurie.

De tout ce que lui-même, dans la suite, appelait souffrances, mais qu'alors il ne sentait presque jamais, le pire c'était les pieds nus couverts d'escarres. La viande de cheval était nourrissante et de bon goût, le salpêtre employé au lieu de sel était même agréable, il ne faisait pas trop froid et la journée était chaude pendant la marche; la nuit il y avait les bûchers; les poux qui le dévoraient réchauffaient son corps. La seule chose pénible, les premiers temps, c'était les pieds.

Le second jour de la marche, en regardant près du bûcher ses plaies, Pierre pensa qu'il ne pourrait plus marcher, mais quand tous se levèrent, il se leva en boitant, puis, une fois réchauffé, il marcha sans souffrir bien que le soir ses pieds fussent encore plus pénibles à voir; mais il ne les regarda pas et pensa à autre chose. Seulement maintenant Pierre comprenait toute la force de la vitalité de l'homme et cette capacité salutaire du changement d'attention donnée à l'homme et qui est semblable

à ces soupapes de sûreté des chaudières qui laissent sortir l'excès de vapeur dès que sa pression dépasse une certaine force.

Il ne voyait pas, n'entendait pas comment l'on fusillait les prisonniers retardataires, bien que plus d'une centaine d'entre eux eussent péri déjà d'une telle façon. Il ne pensait pas à Karataïev qui s'affaiblissait chaque jour, et qui, évidemment, bientôt devrait subir le même sort; encore moins pensait-il à soi-même.

Plus sa situation devenait difficile, plus l'avenir était terrible, plus était sans issue la situation dans laquelle il se trouvait, plus il avait d'idées joyeuses et calmantes, de souvenirs et d'images.

### XIII

Le 22, à midi, Pierre gravissait une montée boueuse, glissante, en examinant ses pieds et les aspérités de la route. De temps en temps, il jetait un regard sur la foule qu'il connaissait et qui l'entourait, ensuite, de nouveau, sur ses jambes; il connaissait l'une et les autres.

Le grisâtre Siéry, aux pattes torses, courait gaiement sur le côté de la route et, de temps en temps, pour prouver son adresse et sa joie, soulevait une patte de derrière et courait sur trois, ensuite se jetait en aboyant sur un corbeau posé sur un cadavre. Siéry était plus propre et plus gai qu'à Moscou. De tous côtés se trouvaient les charognes de divers animaux, d'hommes et de chevaux à divers degrés de décomposition et les hommes qui marchaient empêchaient les loups d'approcher, de

sorte que Siéry pouvait manger tant qu'il voulait. Il pleuvait depuis le matin et il semblait que la pluie allait enfin cesser et qu'alors il ferait beau, mais après un court arrêt la pluie tomba encore plus fort. La route, pénétrée d'eau, ne pouvait déjà plus l'absorber et des ruisseaux coulaient dans les creux.

Pierre marchait en regardant de côté, il comptait ses pas de trois en trois et marquait sur ses doigts. S'adressant à la pluie, intérieurement il ajoutait : « Eh bien ! Encore, encore ! »

Il lui semblait ne penser à rien, mais quelque part, loin, tout au fond de son âme, passait quelque chose d'important et de consolant. C'était la conclusion la plus subtile, spirituelle de sa conversation de la veille avec Karataïev.

La veille, au relais de nuit, Pierre, grelottant près d'un feu éteint, s'était levé et était allé vers le bûcher le plus proche. Là était assis Platon, la tête enveloppée d'un manteau. D'une voix nette, agréable, mais faible encore à cause de son mal, il racontait aux soldats une histoire que Pierre connaissait. Il était plus de minuit. C'était à ce moment qu'ordinairement Karataïev sortait de son accès de fièvre et était particulièrement animé. Quand Pierre s'approchant du bûcher entendit la voix faible, malade de Platon et vit son visage triste, qu'éclairait le feu, quelque chose le surprit désagréablement. Il s'effrayait de sa pitié pour cet

homme et voulait s'en aller, mais il n'y avait pas d'autre bûcher et Pierre, en tâchant de ne pas regarder Platon, s'assit là.

— Quoi ? Comment va ta santé ? demanda-t-il.

— Quelle santé ? geignit le malade. Si l'on se plaint de sa santé Dieu n'envoie pas la mort !

Et aussitôt il continua le récit commencé.

— « Et voilà, mon cher, continua Platon avec un sourire sur son visage maigre, pâle, et un éclat particulier des yeux. Voilà, petit frère... »

Pierre connaissait cette histoire depuis longtemps. Karataïev à lui seul l'avait racontée au moins six fois et toujours avec une joie particulière. Néanmoins, Pierre, ce soir, écoutait cette histoire comme si elle eût été nouvelle pour lui. L'enthousiasme doux qu'éprouvait visiblement Karataïev en parlant se communiquait aussi à Pierre. Cette histoire était celle d'un vieux marchand qui vivait très bien et très pieusement avec sa famille, et qui, un jour, partit avec un riche marchand à la foire de Nijni-Novgorod. A l'auberge, les deux marchands s'endormirent, et le lendemain, le compagnon du marchand fut trouvé étranglé et volé. Un couteau ensanglanté fut découvert sous l'oreiller du vieux marchand. On le jugea, on le punit du knout, on lui arracha les narines, suivant la loi, disait Karataïev, et on l'envoya au bagne.

— « Et voilà, mon cher (Pierre était arrivé à ce passage du récit de Karataïev), dix ans et plus se

passent, le vieux est toujours au bain, il se soumet, il ne fait rien de mal, il ne demande à Dieu que la mort. Bon ! Une nuit, les forçats s'étaient réunis, comme nous, par exemple ; le vieillard était avec eux. Alors la conversation commence : pourquoi sont-ils punis ? de quoi étaient-ils coupables devant Dieu ? On se met à raconter : l'un a tué un homme ; un autre, deux ; celui-ci a incendié, le quatrième s'est enfui, comme ça, pour rien. On se met à demander au vieux :

— « Et toi, grand-père, pourquoi souffres-tu ? »

— « Moi, mes amis, dit-il, je souffre pour mes propres péchés et pour ceux des autres. Je n'ai perdu aucune âme, je n'ai rien pris à personne, j'ai seulement distribué des aumônes aux mendiants. Moi, mes amis, j'étais marchand, j'étais riche... et il raconta tout ce qui s'était passé.

— « Moi, dit-il, je ne me plains pas pour moi, c'est Dieu qui l'a voulu, je plains seulement ma vieille et mes enfants.

« Et le vieux se mit à pleurer. Parmi eux se trouvait l'assassin du marchand.

— « Où cela s'est-il passé, grand-père ? Quand ? Quel mois ? »

« Il demanda tous les détails. Son âme souffrait. Il s'approcha du vieux et tomba à genoux.

— « C'est pour moi, vieillard, que tu souffres, dit-il. Je vous jure que cet homme est innocent. C'est moi qui ai fait le coup, et qui, pendant son som-

meil, ai mis le couteau sous son oreiller. Pardonne-moi, grand-père, au nom du Christ! »

Karataïev se tut; avec un sourire heureux il regarda le feu et arrangea les bûches.

« Le vieux dit : « C'est Dieu qui te pardonnera, nous sommes tous des pécheurs devant lui. Je souffre pour mes propres péchés. Et il se mit à fondre en larmes... Et que penses-tu, mon petit faucon? dit Karataïev éclairé de plus en plus par un sourire enthousiaste, comme si, dans ce qui lui restait à dire, se trouvait le principal charme et l'importance du récit.

— « Qu'en penses-tu? Cet assassin est venu chez les autorités. — J'ai tué six personnes, dit-il (c'était un grand malfaiteur), mais j'ai grand' pitié pour ce vieux; je ne veux pas qu'il souffre pour moi.

« Il s'est déclaré coupable. On a écrit, on a envoyé les papiers, tout ce qu'il faut. C'était loin; il fallut du temps pour que les papiers viennent jusqu'aux autorités. L'affaire arriva jusqu'à l'empereur. Alors on reçut de l'empereur l'ordre de délivrer le marchand et de lui donner une digne récompense. Le papier est arrivé, on a envoyé chercher le vieux. — « Où est le vieillard qui souffre bien qu'innocent? On se met à le chercher — la mâchoire de Karataïev trembla. — Dieu l'avait déjà gracié, il était mort! C'est comme ça, mon petit faucon », conclut Karataïev. Et longtemps, en souriant, il regarda devant lui.

Ce n'était pas le récit lui-même, mais son sens mystique, cette joie enthousiaste qui brillait sur le visage de Karataïev, l'importance mystérieuse de cette joie qui, vaguement, faisait joyeuse l'âme de Pierre.

## XIV

— A VOS PLACES ! cria tout à coup une voix.

Parmi les prisonniers et les soldats de garde il advint un joyeux branle-bas et l'attente de quelque chose d'agréable et de solennel. De tous côtés s'entendaient des cris de commandement, et, à gauche, défilant au trot devant les prisonniers, se montraient des cavaliers, bien en selle sur de beaux chevaux. Sur tous les visages passait cette expression d'attente qu'on remarque chez les personnes qui se trouvent près des autorités supérieures. Les prisonniers s'étaient ramassés en groupe, on les avait repoussés de la route, les soldats de la garde s'étaient rangés.

— L'EMPEREUR, L'EMPEREUR ! LE MARÉCHAL ! LE DUC !  
Et aussitôt après la garde, une voiture attelée de chevaux blancs passa bruyamment.

Pierre entrevit le visage calme, beau, gras et blanc d'un homme en tricorne. C'était un des ma-

réchaux. Le regard du maréchal s'arrêta sur la grande personne de Pierre et dans l'expression avec laquelle ce maréchal fronça les sourcils et détourna son visage, Pierre crut apercevoir de la compassion et le désir de la cacher.

Le général qui conduisait le dépôt, le visage rouge, effrayé, stimulait son cheval maigre et galopait derrière la voiture. Quelques officiers s'étaient rassemblés, les soldats les entouraient, tous avaient des visages émus, attendris.

— QU'EST-CE QU'IL A DIT? QU'EST-CE QU'IL A DIT? entendait Pierre. Pendant le passage du maréchal, les prisonniers étaient ramassés ensemble et Pierre aperçut Karataïev qu'il n'avait pas vu depuis le matin. Karataïev, en manteau, était assis contre un bouleau. Sur son visage, outre l'expression d'attendrissement joyeux de la veille, quand il narrait les souffrances imméritées du marchand, brillait encore une expression solennelle et douce. Karataïev regarda Pierre avec ses bons yeux ronds, maintenant humides; et l'appela pour lui dire quelque chose. Mais Pierre avait peur pour lui-même. Il fit semblant de ne pas apercevoir son regard et s'éloigna hâtivement.

Quand les prisonniers avancèrent de nouveau, Pierre se retourna. Karataïev était assis au bord de la route, près du bouleau; deux Français parlaient auprès de lui. Pierre ne se retourna plus. En boitant, il gravit la colline.

Derrière lui, vers l'endroit où était assis Karataïev, un coup retentit. Pierre l'entendit fort bien, mais au même moment il se souvint n'avoir pas encore achevé le calcul commencé avant le passage du maréchal. Il calculait combien il y avait de marches jusqu'à Smolensk. Il se mit à compter. Deux soldats français, dont l'un tenait un fusil encore fumant, couraient devant Pierre. Ils étaient pâles, et dans l'expression de leurs visages — l'un d'eux regardait tendrement Pierre — il lisait quelque chose de semblable à ce qu'il avait vu chez le jeune soldat, pendant l'exécution. Pierre regarda le soldat et se rappela comment, l'avant-veille, il avait brûlé sa chemise en la séchant au bûcher et quelles moqueries il avait encourues.

Le chien se mit à hurler près de l'endroit où était assis Karataïev. « Quel imbécile, pourquoi hurle-t-il? » pensa Pierre.

Les camarades qui marchaient à côté de Pierre, comme lui ne se tournaient pas vers l'endroit d'où l'on avait entendu d'abord le coup puis les hurlements du chien, mais une expression sévère était sur tous les visages.

Le dépôt, les prisonniers et les bagages du maréchal s'arrêtèrent au village Chamchevo. Tous s'assemblèrent près des bûchers. Pierre s'approcha d'un bûcher, mangea du cheval rôti, se coucha le dos vers le feu et aussitôt s'endormit. Il dormait du même sommeil qu'à Mojaïsk, après Borodino. De nouveau les événements réels se joignaient à ses rêves, et de nouveau quelqu'un — lui-même ou un autre — lui soufflait les mêmes pensées qu'il avait eues à Mojaïsk.

— « La vie c'est tout. La vie c'est Dieu. Tout se transporte et se meut, et ce mouvement c'est Dieu. Tant qu'il y a la vie, il y a la jouissance de la conscience de la divinité. Renier la vie c'est renier Dieu. Le plus difficile et le plus heureux c'est d'aimer cette vie dans ses souffrances et dans les souffrances imméritées. »

« Karataïev ! » se rappela Pierre.

Et tout d'un coup il se représenta vivement un petit vieux oublié depuis longtemps, le maître qui, dans son enfance, en Suisse, lui enseignait la géographie. — « Attends, dit le vieillard, et il montre à Pierre le globe terrestre. C'est une sphère vivante, mobile, sans dimensions. Toute sa surface se compose de gouttes serrées les unes contre les autres, et toutes se remuent, se déplacent, tantôt plusieurs se confondent en une seule ou une se divise en plusieurs. Chaque goutte tâche de prendre une plus grande place, mais les autres, tendant à la même chose, la serrent, parfois l'englobent, parfois se confondent avec elle.

— « Voilà la vie, dit le vieux maître.

« C'est simple et clair! pensa Pierre. Comment ne le savais-je pas auparavant? Au milieu c'est Dieu, et chaque goutte veut s'élargir pour le refléter en dimensions plus grandes, et elle grandit, se confond, se serre et disparaît sur la surface, s'enfonce dans les profondeurs et de nouveau reparait. Voici Karataïev, voici : il s'élargit, il est disparu! »

— « VOUS AVEZ COMPRIS, MON ENFANT? » dit le maître.

— VOUS AVEZ COMPRIS, SACRÉ NOM! cria une voix, et Pierre s'éveilla.

Il se souleva et s'assit. Près du hûcher, était accroupi sur la pointe des pieds un Français qui venait de repousser un soldat russe. Il faisait griller un morceau de chair embroché dans une baguette. Ses mains rouges, veinées, velues, aux doigts

courts, tournaient habilement la baguette. Le visage sombre, brun, aux sourcils froncés, se voyait clairement à la lueur des charbons.

— ÇA LUI EST BIEN ÉGAL... BRIGAND, VA! grommela-t-il en se retournant rapidement vers le soldat qui était derrière lui.

Et, tournant sa baguette, il regarda sombrement Pierre. Celui-ci, apercevant une ombre, se détourna. Le soldat russe, prisonnier, repoussé par les Français, était assis près du bûcher; de la main, il caressait quelque chose. En s'avancant un peu, Pierre reconnut le petit chien grisâtre qui, la queue retroussée, était assis près du soldat

— Ah! tu es venu? dit Pierre. Ah! Pla... commença-t-il. Mais il n'acheva pas. Tout à coup, il se rappela le regard que Platon, assis au pied de l'arbre, lui avait jeté, le coup entendu à cet endroit, les hurlements du chien, les visages criminels des deux Français qui couraient devant lui, le fusil fumant, l'absence de Karataïev à cette halte, et il était près de comprendre que Karataïev était tué. Mais à ce moment même, Dieu sait comment lui vint le souvenir de la soirée passée avec une belle Polonaise au balcon de sa maison de Kiev; et, n'ayant pas réussi à lier le souvenir d'aujourd'hui, sans faire aucune conclusion, Pierre ferma les yeux et les tableaux de l'été se mêlèrent au souvenir d'un bain, à la sphère mobile, et il se plongeait quelque part dans l'eau qui se refermait sur lui.

Avant le lever du soleil, des coups et des cris forts et fréquents l'éveillèrent. Des Français couraient devant Pierre.

— LES COSAQUES! s'écria l'un d'eux. Une minute après, une foule de visages russes entourait Pierre.

Pendant longtemps il ne put comprendre ce qui se passait. De tous côtés il entendait les cris de joie de ses camarades.

— Frères! Mes amis! mes chers! criaient en pleurant de vieux soldats qui enlaçaient les Cosaques et les hussards. Ceux-ci entouraient les prisonniers, et hâtivement, proposaient aux uns des habits, aux autres des bottes, aux autres du pain. Pierre, assis parmi eux, sanglotait et ne pouvait prononcer une parole. Il enlaça le premier soldat qui s'approcha de lui et l'embrassa en pleurant.

---

Dolokhov, près de la porte d'une maison ruinée, laissait passer devant lui une foule de Français désarmés. Les Français, émus de tout ce qui se passait, parlaient haut entre eux, mais en passant devant Dolokhov qui frappait ses bottes avec la nogaïka et les regardait d'un œil froid, vitreux, qui ne promettait rien de bon, leurs conversations cessaient. De l'autre côté se tenait un Cosaque de Dolokhov qui comptait les prisonniers et marquait

chaque centaine d'une barre de craie, sur la porte.

— Combien ? lui demanda Dolokhov.

— La deuxième centaine, répondit le Cosaque.

— FILEZ, FILEZ, dit Dolokhov, empruntant cette expression aux Français, et quand son regard rencontrait les prisonniers qui passaient, il devenait cruel.

Denissof, le visage sombre, le manteau enlevé, marchait derrière les Cosaques qui portaient dans une fosse creusée dans le jardin le corps de Pétia Rostov.

## XVI

A partir du 28 octobre, quand les gelées commencèrent, la fuite des Français prit un caractère encore plus tragique : des hommes gelaient à mort ou se grillaient près des bûchers, continuaient à filer, en pelisse, en voiture, avec les biens volés à l'empereur, aux rois, aux ducs, mais au fond, le caractère, de la fuite et de la décomposition de l'armée française ne changeait nullement.

Depuis Moscou jusqu'à Viazma, des 73.000 hommes de l'armée française, sans compter la garde (qui pendant toute la campagne n'avait fait que piller), il ne restait que 36.000 hommes. (De la différence 3.000 seulement avaient été tués dans les combats.) Voilà le premier membre de la progression qui définit mathématiquement les suivants. L'armée française fondait et se détruisait dans les mêmes proportions de Moscou à Viazma, de Viazma à Smolensk, de Smolensk à la Bérésina, de la Bérésina à

Vilna, indépendamment du froid plus ou moins grand, de la poursuite, des obstacles de la voie ou de toute autre condition prise à part.

Après Viazma, les troupes françaises, au lieu de trois colonnes, n'en formèrent plus qu'une et marchèrent ainsi jusqu'au bout. Berthier écrivait à son empereur (on sait combien les chefs restent loin de la vérité pour décrire la situation de l'armée) :

« JE CROIS DEVOIR FAIRE CONNAÎTRE A VOTRE MAJESTÉ L'ÉTAT DE SES TROUPES DANS LES DIFFÉRENTS CORPS D'ARMÉE QUE J'AI ÉTÉ A MÊME D'OBSERVER DEPUIS DEUX OU TROIS JOURS DANS DIFFÉRENTS PASSAGES. ELLES SONT PRESQUE DÉBANDÉES. LE NOMBRE DES SOLDATS QUI SUIVENT LES DRAPEAUX EST EN PROPORTION DU QUART AU PLUS DANS PRESQUE TOUS LES RÉGIMENTS, LES AUTRES MARCHENT ISOLÉMENT DANS DIFFÉRENTES DIRECTIONS ET POUR LEUR COMPTE, DANS L'ESPÉRANCE DE TROUVER DES SUBSISTANCES ET POUR SE DÉBARRASSER DE LA DISCIPLINE. EN GÉNÉRAL, ILS REGARDENT SMOLENSK COMME LE POINT OU ILS DOIVENT SE REFAIRE. CES DERNIERS JOURS, ON A REMARQUÉ QUE BEAUCOUP DE SOLDATS JETTENT LEURS CARTOUCHES ET LEURS ARMES. DANS CET ÉTAT DE CHOSSES, L'INTÉRÊT DU SERVICE DE VOTRE MAJESTÉ EXIGE, QUELLES QUE SOIENT SES VUES ULTÉRIEURES, QU'ON RALLIE L'ARMÉE A SMOLENSK EN COMMENÇANT A LA DÉBARRASSER DES NON-COMBATTANTS, TELS QUE HOMMES DÉMONTÉS, ET DES BAGAGES INUTILES, ET DU MATÉRIEL DE L'ARTILLERIE QUI N'EST PLUS EN PROPORTION AVEC LES FORCES ACTUELLES. EN OÙTRÉ,

LES JOURS DE REPOS, DES SUBSISTANCES SONT NÉCESSAIRES AUX SOLDATS QUI SONT EXTÉNUÉS PAR LA FAIM ET LA FATIGUE ; BEAUCOUP SONT MORTS CES DERNIERS JOURS SUR LA ROUTE ET DANS LES BIVOUACS. CET ÉTAT DE CHOSES VA TOUJOURS EN AUGMENTANT ET DONNE LIEU DE CRAINDRE QUE, SI L'ON N'Y PRÊTE UN PROMPT REMÈDE, ON NE SOIT PLUS MAÎTRE DES TROUPES DANS UN COMBAT.

» LE 9 NOVEMBRE, A 30 VERSTES DE SMOLENSK. »

Arrivés à Smolensk, qui se présentait à eux comme une terre promise, les Français s'entre-tuèrent pour les vivres, pillèrent leurs propres magasins et, quand il ne resta plus rien, ils coururent plus loin.

Tous marchaient ne sachant eux-mêmes où et pourquoi. Le génie de Napoléon le savait encore moins, puisque personne n'ordonnait rien. Cependant, lui et son entourage observaient leurs habitudes anciennes ; on écrivait des lettres, des rapports, des ORDRES DU JOUR ; on s'appelait : SIRE, MON COUSIN, PRINCE D'ECKMUHL, ROI DE NAPLES, etc., etc. Mais, ordres et rapports n'allaient pas au delà du papier. On ne faisait rien d'après eux parce qu'on ne pouvait rien faire, et malgré les titres de sire, d'altesse, de cousin, qu'ils se donnaient, ils se sentaient petits, misérables, méchants ; ils sentaient qu'ils avaient fait beaucoup de mal, que maintenant il fallait payer. Et ils avaient beau avoir l'air de se soucier de l'armée, chacun ne pensait qu'à soi, au moyen de s'enfuir le plus vite et de se sauver.

## XVII

Les actions des troupes russes et françaises dans cette partie de la campagne, du retour de Moscou au Niémen, sont semblables au jeu de colin-maillard : on bande les yeux à deux joueurs et en même temps on agite une sonnette pour avertir celui qui attrape. D'abord celui qui prend sonne sans avoir peur de l'ennemi, mais quand il se sent en mauvaise posture, il s'enfuit de son ennemi en tâchant de ne pas faire de bruit et, souvent, croyant s'échapper, il tombe droit entre ses mains.

D'abord les troupes de Napoléon donnèrent signe de vie : c'était pendant la première période, quand elles suivaient la route de Kalouga, mais ensuite, sur la route de Smolensk, elles s'enfuirent en retenant la sonnette et, souvent, pensant échapper aux Russes, elles tombaient droit sur eux.

Vu la fuite rapide des Français et la poursuite des Russes, et à cause de la fatigue des chevaux, le

moyen principal de reconnaître la situation dans laquelle se trouvait l'ennemi — les reconnaissances de la cavalerie — n'existait pas. En outre, à cause des changements fréquents et rapides de la situation des deux armées, les renseignements qu'on pouvait obtenir ne pouvaient venir à temps. Si, le 2, on apprenait que l'armée ennemie était, le 1<sup>er</sup>, à un certain endroit, le 3, quand on pouvait entreprendre quelque chose, cette armée avait déjà fait deux marches et se trouvait en tout autre position.

Une armée fuyait, l'autre la poursuivait. Au sortir de Smolensk, les Français avaient devant eux beaucoup de routes et l'on pourrait penser que, restant à Smolensk quatre jours, ils eussent pu apprendre où se trouvait l'ennemi, combiner quelque plan avantageux, entreprendre quelque chose de nouveau. Mais après l'arrêt de quatre jours, ils coururent de nouveau non à droite ou à gauche, et, sans aucune manœuvre ni considération, ils prirent la plus mauvaise route, déjà suivie, de Krasnoïé à Orcha.

Attendant l'ennemi derrière et non devant, les Français s'avancèrent en s'allongeant et se séparèrent en deux par une distance de vingt-quatre heures. Devant tous passait l'empereur, puis des rois, puis des ducs. L'armée russe, supposant que Napoléon allait prendre à droite, à travers le Dniéper, seule chose raisonnable à faire, tourna aussi

à droite et sortit sur la grande route près de Krasnoïé. Ici, comme au colin-maillard, les Français rencontrèrent notre avant-garde, puis, tout à fait à l'improviste, les Français saisis de peur s'arrêtèrent mais bientôt se reprirent à fuir en abandonnant les camarades qui venaient derrière. Ici, à travers le feu croisé des troupes russes, pendant trois jours passèrent l'une après l'autre les diverses parties de l'armée française : d'abord celle du vice-roi, puis celle de Davoust, et celle de Ney. Ils s'abandonnèrent les uns les autres, délaissèrent tous leurs bagages, l'artillerie, la moitié des troupes. Ils fuyaient seulement pendant la nuit, en faisant un détour du côté droit, en demi-cercle, pour échapper aux Russes.

Ney qui venait le dernier, parce que malgré la situation malheureuse ou précisément à cause de cette situation il voulait punir le parquet qui l'avait fait tomber, s'occupait de faire sauter les murs de Smolensk qui ne gênaient personne. Ney qui marchait le dernier avec son corps de dix mille hommes, rejoignit Napoléon à Orcha avec mille hommes seulement ; il avait abandonné tous ses hommes, tous ses canons, et, pendant la nuit, s'était échappé furtivement, par la forêt, à travers le Dniéper.

Après Orcha, la course se continua sur la route de Vilna, comme au colin-maillard, avec l'armée qui poursuivait. Une nouvelle rencontre eut lieu

sur la Bérésina. Plusieurs furent noyés, plusieurs se rendirent, mais ceux qui traversèrent le fleuve coururent plus loin. Le chef suprême s'enveloppa d'une pelisse, s'assit en traîneau et s'enfuit en abandonnant les siens. Qui le pouvait partait aussi, qui ne le pouvait pas se rendait ou mourait.

## XVIII

Il semble que dans cette fuite des Français, qui avaient fait tout ce qu'il fallait pour se perdre, pas un seul mouvement, depuis le détour sur la route de Kalouga jusqu'à la fuite du chef de l'armée, n'ait eu le moindre sens. Il semble impossible que les historiens qui attribuent les actes des masses à la volonté d'un seul homme puissent décrire de leur point de vue cette partie de la campagne. Mais non. Les historiens ont écrit des montagnes de livres sur cette retraite et partout l'on décrit les ordres de Napoléon et ses plans profonds, les manœuvres qui guidaient l'armée et les ordres habiles de ses maréchaux.

La retraite de Malo-Iaroslavetz, alors qu'on lui cède la route dans un pays productif et que, devant lui, est ouverte cette route parallèle sur laquelle après, le poursuivait Koutouzov, la retraite inutile sur la route ruinée nous est expliquée par

diverses considérations profondes. Par de semblables considérations, on décrit la retraite de Smolensk à Orcha, ensuite l'héroïsme de Napoléon près de Krasnoïé où, soi-disant, il se préparait à accepter la bataille, qu'il commanderait lui-même et où, s'amusant avec un bâton de bouleau, il disait :

— J'AI ASSEZ FAIT L'EMPEREUR, IL EST TEMPS QUE JE FASSE LE GÉNÉRAL.

Et malgré cela, aussitôt après, il s'enfuit plus loin en abandonnant à leur sort les parties dispersées de l'armée qui se trouvaient derrière lui.

Ensuite on nous dépeint la grandeur d'âme des maréchaux, surtout de Ney, grandeur d'âme qui consiste en ceci : une nuit, furtivement, par la forêt, il traverse le Dniéper et sans drapeau, sans artillerie, avec un dixième seulement de ses troupes, il accourt à Orcha.

Et enfin le dernier départ du grand empereur nous est représenté comme une action noble et belle. Même cette dernière fuite, qu'en bonne langue il faut appeler la dernière lâcheté, dont un enfant même aurait honte, cet acte reçoit des historiens sa justification.

Quand il est déjà impossible de tendre les fils si élastiques du raisonnement historique, quand l'acte est nettement contraire à ce que toute l'humanité appelle le bien et même à la justice, paraît chez les historiens la conception salutaire de la

grandeur. La grandeur, paraît-il, exclut la possibilité de mesurer le bien et le mal.

Pour les grands le mal n'existe pas; nulle infamie ne peut être mise au compte de celui qui est grand.

— C'EST GRAND! disent les historiens, et alors il n'y a plus ni bien ni mal, il y a le « GRAND » et le « NON GRAND »; « GRAND », c'est bien; « NON GRAND », c'est mal.

GRAND, selon eux, c'est la qualité de quelques êtres particuliers qu'ils appellent les héros. Et Napoléon qui s'enfuyait dans une belle pelisse en abandonnant et ses compagnons qui succombaient et des hommes que, selon son opinion, lui-même avait amenés là, trouve que C'EST GRAND et son âme est tranquille.

DU SUBLIME (il voit en lui-même quelque chose de SUBLIME) AU RIDICULE IL N'Y A QU'UN PAS, dit-il.

Et tout le monde depuis cinquante ans répète : SUBLIME! GRAND! NAPOLEON LE GRAND! DU SUBLIME AU RIDICULE IL N'Y A QU'UN PAS.

Et personne ne pense que le fait de reconnaître l'incommensurabilité de la grandeur avec la mesure du bien et du mal est l'aveu de sa nullité et de son infinie petitesse.

Pour nous, avec la mesure du bien et du mal que nous a donnée Christ, il n'y a rien d'incommensurable. Et il n'y a pas grandeur où il n'y a pas simplicité, bonté et vérité.

## XIX

Qui, parmi les Russes, en lisant la description de la dernière période de la campagne de 1812, n'a pas éprouvé une sorte de dépit, de contrainte, de tristesse? Qui ne s'est posé cette question : Comment n'a-t-on pas capturé, anéanti tous les Français, quand trois armées avec des forces supérieures les entouraient, quand les Français démontés, mourant de faim et de froid se rendaient en masse, et quand (les historiens nous l'apprennent) le but des Russes consistait précisément à arrêter, cerner et capturer tous les Français? Comment cette armée russe qui, inférieure en nombre aux Français, avait livré la bataille de Borodino, cette armée qui entourait les Français de trois côtés et dont le but était de les capturer, n'y est-elle pas parvenue? Les Français avaient-ils tant de supériorité sur nous, que nous, les entourant, ne pouvions les écraser? Comment cela a-t-il pu se faire?

L'histoire (celle qui s'intitule de ce nom) répond que cela arriva parce que Koutouzov, Tormassov, Tchitchagov et d'autres ne firent pas telles et telles manœuvres. Mais pourquoi ne les firent-ils pas ? Pourquoi, s'ils étaient coupables d'avoir empêché l'atteinte du but, n'ont-ils pas été jugés et punis ? Mais en admettant même que Koutouzov, Tchitchagov, etc., furent cause de l'insuccès des Russes, on ne peut cependant comprendre pourquoi, dans les conditions où se trouvaient les troupes russes sous Krasnoïé et la Bérésina (dans les deux cas les forces russes étaient supérieures), on n'ait pas capturé l'armée française avec les maréchaux, les rois, l'empereur, alors que c'était précisément le but des Russes. L'explication (donnée par les historiens militaires russes) que Koutouzov empêcha l'attaque n'est pas juste, parce que nous savons que la volonté de Koutouzov n'avait pu retenir l'attaque sous Viazma et sous Taroutino.

Pourquoi cette même armée russe qui, avec des forces moindres, remportait la victoire sous Borodino contre un ennemi en pleine vigueur, sous Krasnoïé et à la Bérésina, avec des forces supérieures, était-elle vaincue par les troupes démontées des Français ? Si le but des Russes était de couper et de capturer Napoléon et ses maréchaux, non seulement ce but n'était pas atteint, mais toute tentative pour l'atteindre échouait chaque fois d'une façon piteuse ; alors la dernière période

de la campagne se présente avec raison, aux Français, comme une série de victoires, et l'interprétation des historiens russes qui la jugent victorieuse pour nous est tout à fait fausse.

Les historiens militaires russes, autant que la logique est pour eux obligatoire, arrivent involontairement à cette conclusion et malgré les récits lyriques sur le courage, le dévouement, etc., ils sont forcés d'avouer que la fuite des Français de Moscou est marquée par une série de victoires de Napoléon et de défaites de Koutouzov. Mais, négligeant l'amour-propre national, on sent que cette conclusion renferme en soi une contradiction, parce que la série de victoires des Français les a amenés à une défaite complète, tandis que la série de défaites des Russes les a amenés à l'écrasement de l'ennemi et à la délivrance de leur patrie.

La source de cette contradiction est en ce que les historiens qui étudient les événements d'après les lettres des empereurs et des généraux, d'après les relations, les rapports, les plans, etc., supposent à la dernière partie de la campagne de 1812 un but qui n'exista jamais, un but qui, soi-disant, consistait à cerner et capturer Napoléon avec ses maréchaux et l'armée. Ce but n'exista jamais et ne pouvait exister parce qu'il n'avait pas de sens et qu'il était impossible de l'atteindre.

Ce but n'avait pas de sens, premièrement, parce que l'armée en déroute de Napoléon s'en-

fuyait de la Russie le plus vite possible, c'est-à-dire faisait ce que pouvait désirer chaque Russe. Pourquoi donc fallait-il faire diverses opérations contre les Français qui couraient aussi vite qu'ils pouvaient? Deuxièmement, il était tout à fait dénué de sens de barrer la route aux hommes qui employaient toute leur énergie à fuir.

Troisièmement, il était tout à fait stupide de perdre nos troupes pour anéantir des armées françaises qui s'évanouissaient d'elles-mêmes, sans causes extérieures, en telle proportion que, sans mettre d'obstacle à leur route, elles ne pouvaient passer la frontière en plus grand nombre qu'elles la passèrent en décembre, c'est-à-dire réduites à un centième de toute l'armée.

Quatrièmement, le désir de capturer l'empereur, les rois et les ducs était insensé, la réalisation de ce désir eût entravé au plus haut degré les actions des Russes, ainsi que le reconnaissent les diplomates les plus habiles de ce temps (Joseph de Maistre, etc.). Encore plus insensé était le désir de capturer les troupes françaises quand nos propres troupes étaient réduites de moitié avant Krasnoïé, quand, pour garder les prisonniers, il fallait les divisions de la garde et quand nos propres soldats ne recevaient pas toujours leur ration entière et que les prisonniers mouraient de faim.

Tous les plans savants pour cerner et capturer Napoléon et son armée étaient semblables à celui

d'un <sup>Зарзавин</sup> maraicher qui, pour chasser de son potager l'animal qui piétine les massifs, courrait à la porte et commencerait à frapper cet animal sur la tête. La colère seule pourrait justifier le maraicher. Mais on ne pouvait admettre cela pour les auteurs du projet, car ce n'étaient pas eux qui souffraient des massifs piétinés. Mais, outre qu'il eût été insensé de barrer la route à Napoléon et à son armée, c'était impossible.

C'était impossible, premièrement, parce que — fait d'expérience — le mouvement des colonnes, à la distance de cinq *verstes* du champ de bataille, ne coïncidait jamais avec les plans faits à l'avance, de sorte que la probabilité que Tchitchagov, Koutouzov et Vittenstein se réunissent au lieu et temps déterminés était si minime qu'elle équivalait à l'impossibilité. Koutouzov pensait ainsi, et quand il reçut le plan, il objecta que les diversions à grandes distances ne donnent jamais le résultat cherché.

Deuxièmement, il était impossible parce que, pour paralyser cette force d'inertie avec laquelle se retirait l'armée de Napoléon, il fallait avoir beaucoup plus de troupes que n'en avaient les Russes.

Troisièmement, c'était impossible parce que l'expression militaire « couper » n'a aucun sens. On peut couper un morceau de pain, on ne peut pas couper une armée. Couper l'armée, lui barrer la route, c'est absolument impossible, il y a toujours

de la place pour faire un détour, et il y a toujours la nuit, pendant laquelle on ne voit rien, ce dont les savants militaires peuvent se convaincre par les exemples de Krasnoïé et de la Bérésina, et l'on ne peut nullement capturer personne, à moins que ceux qu'on capture n'y consentent, de même qu'on ne peut capturer l'hirondelle, bien qu'on puisse l'attraper si elle se pose sur la main. On peut capturer celui qui se rend, comme les Allemands, selon les règles de la stratégie et de la tactique. Mais, avec raison, les troupes françaises ne le trouvaient pas commode parce que la mort par la faim ou le froid les attendait aussi bien dans la captivité que dans la fuite.

Quatrièmement et principalement, c'était impossible parce que jamais, depuis que le monde existe, il n'y eut de guerre dans des conditions aussi terribles que celles de 1812, et les troupes russes, en poursuivant les Français, déployaient toutes leurs forces et ne pouvaient faire rien de plus sans s'anéantir elles-mêmes.

Dans le mouvement de l'armée russe de Taroutino à Krasnoïé, cinquante mille hommes, tant malades que retardataires, étaient perdus, c'est-à-dire le chiffre de la population d'un grand chef-lieu de province. La moitié de l'armée fut perdue sans combats.

Et c'est précisément en parlant de cette période de la campagne, où les troupes sans bottes, sans pelisses, des provisions insuffisantes, sans eau-de-

vie, des mois entiers dans la neige par un froid de 15 degrés, avec sept ou huit heures de jour, le reste la nuit, pendant laquelle ne peut s'exercer l'influence de la discipline ; où les hommes sont dans le domaine de la mort, non seulement pour quelques heures, comme à la bataille, mais où des mois entiers ils vivent dans la lutte continue contre la faim et le froid, quand, pendant un mois, meurt la moitié de l'armée, c'est en parlant de cette période que les historiens racontent que Miloradovitch devait faire une marche de flanc par ci et Tormassov par là, que Tchitchagov devait se déplacer là-bas (se déplacer dans la neige montant au-dessus des genoux) et qu'il fallait cerner, couper, etc., etc.

Les Russes réduits de moitié par la mort firent tout ce qu'on pouvait et devait faire pour atteindre un but digne d'un peuple, et ils ne sont pas coupables si d'autres Russes, dans des chambres bien chauffées, échafaudaient des plans impossibles.

Toute cette contradiction étrange, incompréhensible, entre le fait et la description de l'historien vient de ce que les historiens qui ont décrit cette campagne ont fait l'historique des beaux sentiments et des paroles de quelques généraux au lieu de décrire l'histoire des événements.

Les paroles de Miloradovitch, les récompenses reçues par tel ou tel général et leurs plans, leur semblent très intéressants, mais ces cinquante mille

hommes restés dans les hôpitaux et les tombeaux ne les intéressent même pas parce qu'ils n'entrent pas dans leur étude.

Et cependant, il suffit de se détourner de l'étude des rapports et des plans généraux, d'aborder le mouvement de ces centaines de mille hommes qui prirent une part directe et immédiate à l'événement, pour que toutes les questions qui semblaient autrefois insolubles, reçoivent facilement, simplement, une solution indiscutable.

Le but de couper la route à Napoléon et à son armée n'exista jamais que dans l'imagination d'une dizaine d'hommes. Il ne pouvait exister parce qu'il était insensé et inaccessible. Le but du peuple était de délivrer sa terre de l'invasion. Ce but a été atteint, premièrement de soi-même : puisque les Français s'enfuyaient, il n'y avait qu'à ne pas arrêter leur mouvement ; deuxièmement, par les actions de la guerre nationale qui décimait les Français, et, troisièmement, parce qu'une forte armée russe suivait pas à pas les Français, prête à employer la force en cas d'arrêt de leurs troupes.

L'armée russe devait agir comme un fouet sur l'animal qui court, et les stimulateurs les plus experts savent que le plus avantageux c'est de tenir le fouet soulevé, menaçant, et non de frapper sur la tête l'animal qui court.

## QUINZIÈME PARTIE

---

### I

Quand l'homme voit un animal mourant, l'horreur le saisit : ce qu'il est lui-même — son essence — s'anéantit devant ses yeux, cesse d'exister, mais quand cet animal mourant est un homme et un homme aimé, alors, sauf l'horreur qu'inspire l'anéantissement de la vie, il ressent encore un déchirement, une blessure morale qui, comme la blessure physique, parfois tue, parfois guérit, mais toujours est douloureuse et redoute l'attouchement extérieur, irritant.

Après la mort du prince André, Natacha et la princesse Marie le sentirent également. Toutes deux moralement courbées et les yeux fermés à cause des nuages terribles de la mort suspendus au-dessus d'elles, n'osaient regarder la vie en face.

Elles gardaient prudemment leur blessure ouverte de tout attouchement douloureux. Tout : une voiture qui passait rapidement dans la rue, le souvenir d'un dîner, la question d'une bonne sur une robe qu'il fallait préparer, ou, pis encore, un mot de compassion peu sincère, faible, tout agaçait maladivement leur blessure, leur semblait une offense, et troublait ce silence nécessaire dans lequel toutes les deux tâchaient d'écouter le chœur grave, terrible qui, dans leur imagination, ne cessait pas encore et les empêchait de regarder profondément dans ce lointain infini qui, pour un moment, s'ouvrait devant elles.

Par contre, en tête à tête elles ne se sentaient pas offensées et souffrantes. Elles causaient très peu entre elles et si elles parlaient c'était de choses insignifiantes : l'une et l'autre évitaient également d'évoquer quoi que ce fût ayant trait à l'avenir.

Admettre la possibilité d'un avenir quelconque leur semblait une offense à sa mémoire. Avec une prudence encore plus grande, elles omettaient de leurs conversations tout ce qui avait quelque rapport au défunt. Il leur semblait que ce qu'elles avaient vécu et senti ne pouvait s'exprimer par des paroles. Il leur semblait que chaque évocation par les paroles des détails de sa vie violait la majesté et la sainteté du mystère qui s'était accompli sous leurs yeux.

Les réticences perpétuelles dans leurs conversa-

tions, le silence continu sur tout ce qui pouvait le rappeler, ces arrêts divers sur les limites de ce qu'on ne pouvait pas dire, montraient encore plus nettement à leur imagination ce qu'elles sentaient.

Mais la tristesse absolue est aussi impossible que la joie absolue. La princesse Marie devenue la seule maîtresse de son sort, la tutrice et l'éducatrice de son neveu, fut la première arrachée par la vie de ce monde à la tristesse des deux premières semaines. Elle recevait des lettres auxquelles il fallait répondre ; la chambre de Nikolenka était humide et il commençait à tousser. Alpatitch arrivait à Iaroslav avec un compte rendu des affaires, la proposition et le conseil de partir à Moscou, dans leur maison de Vosdvijenska qui, restée intacte, n'exigeait que de légères réparations.

La vie ne s'arrêtait pas et il fallait vivre. Quelque peine qu'éprouvât la princesse Marie à sortir de cet état contemplatif et de l'isolement dans lequel elle avait vécu jusqu'ici, quelque regret et même quelque honte qu'elle eût de laisser Natacha seule, les soucis de la vie exigeaient sa participation et elle s'y adonnait malgré elle : elle vérifiait les comptes avec Alpatitch, elle prenait conseil de Dessalles pour son neveu, donnait des ordres et faisait des préparatifs pour le départ à Moscou.

Natacha restait seule et depuis que la princesse Marie s'occupait de son départ elle l'évitait même.

La princesse Marie demanda à la comtesse de

laisser Natacha partir avec elle à Moscou, et la mère et le père y consentirent avec joie, car ils voyaient décroître de jour en jour les forces de leur fille et croyaient bon pour elle le changement d'air et les avis des médecins de Moscou.

— Je n'irai nulle part, répondit Natacha à cette proposition. Je vous prie de me laisser tranquille.

Et elle s'enfuit dans sa chambre, retenant à peine ses larmes, moins de douleur que de dépit et d'énervement.

Après s'être sentie délaissée par la princesse Marie et seule dans sa douleur, Natacha restait la plupart du temps dans sa chambre, étendue sur un divan, déchirant ou broyant quelque chose entre ses doigts fins, le regard obstiné, immobile, fixé sur ce qu'elle tourmentait entre ses doigts. Cet isolement la fatiguait, l'énervait mais lui était nécessaire. Aussitôt que quelqu'un entra chez elle, elle se levait rapidement, changeait d'attitude et d'expression, prenait un livre ou un travail de couture et semblait attendre avec impatience le départ de l'importun. Il lui semblait toujours qu'elle allait comprendre ce sur quoi, avec la question terrible, était fixé son regard intérieur.

A la fin de décembre, Natacha, en robe de laine noire, la tresse négligemment peignée, maigre et pâle, allongée sur le divan, regardait le coin de la porte. Elle regardait là où il était parti pour l'autre vie. Et l'autre vie, à laquelle jamais auparavant

elle ne pensait, qui lui semblait si lointaine, si incroyable, maintenant lui était plus proche, plus compréhensible que cette vie dans laquelle c'était ou le vide et la destruction, ou la souffrance et la peine.

Elle regardait où il était, lui, mais elle ne pouvait le voir autrement que comme il était ici. Elle le voyait de nouveau tel qu'il était à Mititschi, à Troïtza, à Iaroslav ! Elle voyait son visage, entendait sa voix, répétait leurs paroles, parfois inventait pour elle et pour lui celles qu'ils auraient pu dire.

« Le voilà, il est couché dans le fauteuil, en petite pelisse de velours, la tête appuyée sur sa main maigre, pâle, la poitrine enfoncée, les épaules soulevées ; ses lèvres sont serrées, ses yeux brillent, sur son front pâle paraît et disparaît un pli ; un de ses pieds tremble mais presque imperceptiblement. » Natacha sait qu'il lutte contre des souffrances terribles. « Quelle est cette souffrance ? Pourquoi ? Que ressent-il ? » pense-t-elle. Il a remarqué son attention, il lève les yeux et, sans sourire, se met à parler.

« Une seule chose est affreuse, dit-il, c'est de se lier pour toujours à quelqu'un qui souffre. C'est une souffrance perpétuelle. » Et il pose sur elle un regard scrutateur. Natacha, comme toujours, répond sans prendre le temps de réfléchir. Elle dit : « Cela ne peut durer ainsi. Ce ne sera pas. Vous guérirez tout à fait. »

Maintenant elle le revoyait et éprouvait de nouveau tout ce qu'elle avait éprouvé alors. Elle se souvenait du regard long, triste, sévère à ces paroles, et elle comprit le signe de reproche et de désespoir de ce long regard. « J'ai consenti, se disait maintenant Natacha, que ce serait terrible s'il devait toujours souffrir. Je l'ai dit alors parce que c'eût été terrible pour lui de le comprendre autrement. Il pensait que ce serait terrible pour moi. Il voulait encore vivre, il avait peur de la mort. Et je lui ai dit cela si brutalement, si sottement. Je ne le pensais pas, je pensais à tout autre chose. Si j'avais dit ce que je pensais, j'aurais dit : « Qu'il soit sans cesse mourant devant mes yeux, ce me sera doux en comparaison de ce que je suis maintenant ! Maintenant... il n'y a rien, personne. Le sait-il ? Non. Il ne le sait pas, il ne le saura jamais. Et maintenant il n'y a aucun remède. »

Et de nouveau il lui disait les mêmes paroles, et maintenant, en imagination, Natacha lui répondait autrement. Elle l'arrêtait et disait : « C'est terrible pour vous mais non pour moi. Sachez que sans vous, pour moi, il n'y a rien dans la vie, et souffrir avec vous c'est pour moi le plus grand bonheur. » Et il prenait sa main, la serrait comme il l'avait serrée en cette terrible soirée, quatre jours avant sa mort. En imagination elle lui disait encore d'autres paroles tendres qu'elle aurait pu dire alors et qu'elle disait maintenant :

— « Je t'aime!... Je t'aime... Je t'aime! » disait-elle en se tordant les mains, serrant les dents dans un effort convulsif.

Et une tristesse douce la saisissait, et des larmes paraissaient dans ses yeux. Mais tout à coup elle se demandait : « A qui dis-je cela ? Où est-il et qu'est-il maintenant ? » Et de nouveau tout se voilait, et de nouveau, les sourcils froncés, elle regardait là-bas où il était. Tout à coup il lui sembla pénétrer le mystère...

Mais au moment où elle croyait que se révélait à elle l'incompréhensible, le bruit du loquet de la porte frappa son oreille. Rapidement et sans précaution, l'air effrayé, entra la femme de chambre Douniacha.

— Venez chez monsieur, plus vite, dit Douniacha avec animation. Un malheur avec Piotr Ilitch!... Une lettre... dit-elle en sanglotant.

## II

Outre ce besoin général de réclusion, Natacha, tout ce temps, éprouvait un sentiment particulier d'éloignement pour les siens. Tous, le père, la mère, Sonia lui étaient si proches, si familiers, si ordinaires que toutes leurs paroles, leurs sentiments lui semblaient une sorte d'offense pour ce monde dans lequel, ces derniers temps, s'écoulait sa vie, et non seulement elle leur témoignait de l'indifférence mais les regardait hostilement. Elle entendit les mots de Douniacha sur Piotr Ilitch, un malheur, mais ne les comprit pas. « Quel malheur peuvent-ils avoir? Chez eux tout est toujours comme autrefois, immuable, tranquille », pensa Natacha.

Comme elle entraît au salon, son père sortait rapidement de la chambre de la comtesse. Son visage était contracté et mouillé de larmes.

Évidemment il s'enfuyait dans une autre chambre

pour donner libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

En apercevant Natacha, il fit un signe désespéré de la main et éclata en sanglots maladifs qui déformaient son visage rond, morne.

— Pé... Pétia... va... va... elle... t'appelle...

En sanglotant comme un enfant, il s'éloigna aussi vite que le lui permettaient ses jambes faibles, s'approcha d'une chaise, y tomba et cacha son visage dans ses mains.

Tout à coup, une sorte de choc électrique traversa Natacha tout entière. Quelque chose la frappait violemment au cœur. Elle sentit un mal horrible. Il lui sembla que quelque chose venait de se briser en elle, qu'elle allait mourir. Mais après la souffrance, elle se sentit délivrée de la défense de vivre qui pesait sur elle. A la vue de son père, aux cris effrayants de sa mère qu'elle entendait à travers la porte, elle oublia instantanément elle-même et sa douleur. Elle courut vers son père. Lui, agitant faiblement la main, montra la porte de la chambre de sa femme. La princesse Marie, pâle, les lèvres tremblantes, sortit de la porte, prit la main de Natacha et lui murmura quelques mots. Natacha ne voyait rien, n'entendait rien. A pas rapides elle franchit la porte, s'arrêta un moment semblant en lutte avec elle-même et courut vers sa mère.

La comtesse, allongée sur sa chaise, se crispait gauchement, étrangement et se frappait la tête

contre le mur. Sonia et les femmes de chambre lui tenaient les bras.

— Natacha! Natacha! fit-elle, ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!... Ils mentent!... Natacha!... criait-elle en repoussant ceux qui l'entouraient. Allez-vous-en tous! Ce n'est pas vrai! On l'a tué! Ah! ah! ah! Ce n'est pas vrai!

Natacha appuya un genou sur la chaise, se pencha sur sa mère, l'enlaça, et, avec une force qu'on n'attendait pas d'elle, la souleva, tourna vers soi son visage et se serra contre elle.

— Petite mère, petite colombe! Je suis ici, ma chérie, maman, chuchota-t-elle sans s'arrêter une seconde.

Elle ne lâchait pas sa mère, luttait tendrement contre elle, demandait des oreillers, de l'eau, dégrafa et déchirait sa robe.

— Mon amie, petite colombe, petite mère, petite âme... murmurait-elle sans cesse en baisant sa tête, ses mains, son visage et sentant un ruisseau de larmes qui lui chatouillait le nez et les joues.

La comtesse serra la main de sa fille, ferma les yeux et se calma pour un moment. Tout à coup, avec une rapidité inattendue, elle se souleva, regarda autour d'elle d'un œil hagard et, apercevant Natacha, de toutes ses forces se mit à lui presser la tête, puis tournant vers elle son visage déformé par la douleur, longtemps elle la regarda.

— Natacha, tu m'aimes, fit-elle d'une voix basse,

confiante. Natacha, tu ne me tromperas pas, tu me diras toute la vérité ?

Natacha la regardait, les yeux pleins de larmes ; dans son visage il n'y avait que la prière du pardon et de l'amour.

— Mon amie, petite mère, répétait-elle en déployant toutes les forces de son amour pour lui arracher l'excès de douleur qui l'oppressait.

Et de nouveau, dans la lutte infructueuse contre la réalité, la mère refusant de croire à la possibilité de vivre tandis que son fils bien-aimé, plein de vie, était tué, s'échappait de cette réalité dans le monde de la folie.

Natacha ne se souvenait pas comment s'étaient passés ce jour et le suivant. La nuit elle n'avait pas dormi, ne quittait pas sa mère. L'amour de Natacha, un amour persévérant, patient, sans explication, sans consolation, mais comme le rappel à la vie, à chaque seconde se montrait à la comtesse. La troisième nuit la comtesse se calma pour un moment et Natacha, appuyée sur le bras du fauteuil, ferma les yeux.

Le lit grinça. Natacha ouvrit les yeux ; la comtesse assise sur le lit parlait doucement :

— Comme je suis heureuse que tu sois venu ? Tu es fatigué ; veux-tu du thé ?

Natacha s'approcha d'elle.

— Tu as embelli, vieilli, continuait la comtesse en prenant la main de sa fille.

— Petite mère, que dites-vous?

— Natacha! Il n'est plus! Il n'est plus! Et, enlaçant sa fille, pour la première fois la comtesse se mit à pleurer.

### III

La princesse Marie avait ajourné son départ. Sonia et le comte tâchaient de remplacer Natacha mais ne le pouvaient pas. Ils voyaient qu'elle seule pouvait retenir sa mère du désespoir.

Pendant trois semaines, Natacha, sans sortir, vécut près de sa mère, dans sa chambre, sur un fauteuil; elle la faisait boire et manger, lui parlait sans cesse, parce que seule sa voix tendre, caressante, calmait la comtesse.

La blessure morale de la mère ne pouvait se fermer. La mort de Pétia brisait à moitié sa vie. Cette nouvelle qui avait atteint une femme de cinquante ans, encore fraîche et robuste, laissa une vieille femme, à demi-morte, ne prenant plus part à la vie. Mais la blessure qui avait failli tuer la comtesse ressuscitait Natacha.

La blessure morale qui provenait de la <sup>décadence</sup> déchéance de l'être spirituel, si étrange que cela puisse pa-

raître, demandait une sorte de blessure physique ; quand elle fut cicatrisée, quand elle sembla effacée, la blessure morale se cicatrisa aussi par la force de la vie cachée à l'intérieur.

C'est ainsi que guérit la blessure de Natacha. Elle croyait sa vie terminée, mais tout à coup, l'amour pour sa mère lui montrait que l'essence de sa vie, l'amour, était encore vif en elle. L'amour s'éveillait, et avec lui la vie.

Les derniers jours du prince André avaient rapproché Natacha de la princesse Marie, le nouveau malheur les unit encore plus. La princesse Marie qui avait ajourné son départ à trois semaines soignait Natacha comme un enfant malade : la dernière semaine qu'avait passée Natacha près de sa mère avait anéanti ses forces physiques.

Une fois, au milieu de la journée, la princesse Marie remarqua que Natacha tremblait de fièvre, elle l'emmena dans sa chambre et la fit coucher dans son lit. Natacha se coucha, mais quand la princesse Marie, après avoir baissé les stores, voulut se retirer, Natacha l'appela.

— Je ne veux pas dormir, Marie, reste avec moi.

— Tu es fatiguée, tâche de t'endormir.

— Non, non. Pourquoi m'as-tu emmenée, elle me demandera.

— Elle va beaucoup mieux, elle a parlé aujourd'hui si raisonnablement, dit la princesse Marie.

Natacha était au lit et, dans le demi-jour de la chambre, elle examinait le visage de la princesse Marie et pensait :

« Lui ressemble-t-elle ? Oui et non, mais elle est toute particulière : une autre, tout à fait inconnue. Et elle m'aime ! Qu'y a-t-il en son âme ? Tout est bon. Mais comment ? Que pense-t-elle ? Comme elle me regarde ! Oui, elle est bonne. »

— Macha, dit-elle, attirant timidement sa main. Macha, ne pense pas que je suis mauvaise. Non ! Macha, petite colombe, je t'aime ! soyons amies, tout à fait amies.

Et Natacha se mit à baiser les mains et le visage de la princesse Marie. Celle-ci parut gênée et heureuse de cette expansion des sentiments de Natacha.

Depuis, entre elles, s'établissait cette amitié passionnée et tendre qui ne se rencontre qu'entre femmes. Elles s'embrassaient souvent, se disaient des paroles tendres, passaient ensemble la plupart de leur temps. Si l'une sortait, l'autre était inquiète et tâchait de la rejoindre. Toutes deux, maintenant, sentaient l'accord plus grand entre elles que séparément chacune avec elle-même. Elles étaient unies par un sentiment plus fort que l'amitié : le sentiment de la possibilité exclusive de la vie dans la présence mutuelle. Parfois elles se taisaient des heures entières, parfois, au lit, elles causaient jusqu'au matin. Elles parlaient surtout du passé lointain.

La princesse Marie racontait son enfance, parlait de sa mère, de son père, de ses rêves, et Natacha qui, autrefois, se détournait, faute de la comprendre, de cette vie chrétienne de dévouement soumis, de sacrifice, maintenant, à cause de son affection pour la princesse Marie, se mettait à aimer le passé de celle-ci et, maintenant, comprenait cette vie. Elle ne pensait pas appliquer à sa vie la soumission et le sacrifice parce qu'elle était habituée à chercher d'autres joies, mais elle comprenait et se mettait à aimer en une autre cette vertu, autrefois incompréhensible pour elle. A la princesse Marie, les récits de l'enfance et de la première jeunesse de Natacha montraient un côté de la vie autrefois insoupçonné : la foi en la vie, en la jouissance de la vie.

Toutefois, elles ne parlaient jamais de *lui* afin, comme il leur semblait, de ne pas profaner par des paroles le sentiment sublime qui était en elles. Et ce silence eut pour résultat que peu à peu, sans y croire, elles commencèrent à l'oublier.

Natacha était devenue si maigre, si frêle, si faible, que tous parlaient sans cesse de sa santé, et cela lui faisait plaisir. Mais parfois, spontanément, elle était saisie de la peur de la mort et de la peur du mal, de la faiblesse, de la perte de la beauté, parfois, elle examinait attentivement ses bras nus, s'étonnait de sa maigreur, ou, le matin, elle examinait dans le miroir son visage allongé et comme il lui semblait

malheureux. Elle pensait que ce devait être ainsi, et, en même temps, elle avait peur et était triste.

Une fois elle monta très rapidement les escaliers, tout essouffée, puis, sous un prétexte quelconque, elle descendit puis remonta en courant afin d'essayer ses forces.

Une autre fois elle appela Douniacha et sa voix tremblait. Elle continua de l'appeler bien qu'elle l'entendit venir; elle l'appelait de cette voix de poitrine qu'elle avait en chantant, et s'écoutait.

Elle ne le savait pas, ne l'aurait pas cru, mais sous la couche qui lui paraissait impénétrable germait déjà la jeune tige, fine et tendre de l'herbe qui devait s'y affermir et, de ses jets vitaux, couvrir toute sa douleur que bientôt on ne verrait pas, qu'on ne remarquerait plus. La blessure guérissait de l'intérieur.

A la fin de janvier, la princesse Marie partit à Moscou et le comte insista pour que Natacha partit avec elle afin de consulter des médecins.

#### IV

Après la rencontre de Viazma, où Koutouzov ne pouvait retenir ses troupes du désir de renverser, de couper les Français en fuite poursuivis par les Russes, jusqu'à Krasnoïé il n'y eut pas de bataille. La fuite était si rapide que l'armée russe qui poursuivait les Français ne pouvait les rejoindre, que les chevaux de la cavalerie et de l'artillerie s'arrêtaient, et que les renseignements sur le mouvement des Français étaient toujours inexacts.

Les soldats de l'armée russe étaient si fatigués de cette course ininterrompue de quarante *verstes* par jour, qu'ils ne pouvaient avancer plus rapidement.

Pour concevoir le degré de fatigue de cette armée, il suffit de comprendre la signification de ce fait qu'après avoir perdu en tués et blessés, pendant tout le mouvement de Taroutino, cinq mille hommes au plus et pas même cent prison-

niers, l'armée russe, partie de Taroutino avec cent mille hommes, arrivait à Krasnoïé avec cinquante mille hommes seulement.

La poursuite des Français était aussi destructive pour l'armée russe que la fuite pour l'armée ennemie. La seule différence, c'est que l'armée russe avançait de son plein gré, sans être menacée de voir les retardataires tomber aux mains de l'ennemi, et que les Russes étaient et demeuraient chez eux.

La cause principale de la décimation de l'armée de Napoléon était la rapidité du mouvement, et la preuve indiscutable s'en trouve dans les pertes correspondantes des troupes russes.

Toute l'activité de Koutouzov, comme sous Taroutino et Viazma, tendait seulement à ne pas arrêter, autant que possible, ce mouvement dangereux pour les Français (ce qu'on voulait à Pétersbourg et ce que voulaient les généraux russes à l'armée), mais à l'aider et faciliter celui de nos troupes.

Mais, en outre, depuis la fatigue et les pertes qui provenaient de la rapidité du mouvement, Koutouzov avait encore une autre raison pour retarder la marche des troupes. Le but de l'armée russe était de poursuivre les Français ; la route des Français était inconnue, c'est pourquoi plus nos troupes étaient près des Français plus elles faisaient de chemin ; ce n'était qu'en se tenant à une certaine

distance qu'on pouvait prendre le chemin le plus court et éviter les zigzags des Français.

Toutes les manœuvres habiles que proposaient les généraux consistaient à augmenter le nombre des marches, tandis que le seul but raisonnable était de le diminuer. Et pendant toute la campagne de Moscou à Vilna, l'activité de Koutouzov tendit à ce but, non par hasard, non momentanément, mais consciemment, et il n'y faillit jamais.

Koutouzov savait, non par la raison ou la science, mais par toute son âme russe, il savait et sentait ce que sentait chaque soldat russe : que les Français étaient vaincus, que l'ennemi s'enfuyait et qu'il fallait le reconduire. Mais en même temps, comme tous les soldats, il sentait le fardeau de cette marche inouïe par sa rapidité et par la saison où elle était faite.

Mais les généraux, — surtout ceux qui n'étaient pas Russes, — qui désiraient se distinguer, étonner quelqu'un, capturer un duc ou un roi quelconque, croyaient le moment venu de livrer bataille et de vaincre quelqu'un, alors que maintenant chaque bataille était vilaine et stupide. Koutouzov se contentait de hausser les épaules quand on lui présentait l'un après l'autre des projets de manœuvre avec des soldats mal chaussés, sans vêtements chauds, affamés, qui, depuis un mois, sans combat, étaient réduits de moitié, et avec lesquels, dans les meilleures conditions, il fallait parcourir,

pour arriver à la frontière, une distance aussi grande que celle déjà parcourue.

Cette tendance à se distinguer, à manœuvrer, à cerner, à couper, se manifesta surtout quand les troupes russes se heurtèrent aux troupes françaises.

Ainsi, sous Krasnoïé, où l'on pensait rencontrer une des trois colonnes françaises, on avait rencontré Napoléon lui-même avec seize mille soldats. Malgré tous les moyens employés par Koutouzov pour éviter ce choc dangereux et garder ses troupes, pendant trois jours, près de Krasnoïé, se poursuivit l'anéantissement de bandes de Français écrasées par les soldats russes.

Toll avait écrit une disposition : *die erste Colonne marschirt* (1), etc., et jamais rien ne se faisait selon la disposition. Le duc Eugène de Wurtemberg fusillait, d'une colline, la foule des Français qui courait devant et il exigeait des renforts qui ne venaient pas. La nuit, les Français, évitant les Russes, se dispersaient et se cachaient dans les forêts et se sauvaient le plus loin possible.

Miloradovitch, — qui déclarait ne vouloir rien savoir des affaires du détachement, — qu'on ne pouvait jamais trouver quand c'était nécessaire, « LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE », comme il se désignait lui-même, amateur de pourparlers

(1) La première colonne se dirige..., etc.

avec les Français, envoyait des parlementaires exiger la reddition, perdait son temps et ne faisait pas du tout ce qu'on lui avait ordonné.

— Mes enfants, je vous donne cette colonne ! disait-il en s'approchant des troupes et désignant aux cavaliers les Français.

Et les cavaliers, stimulant des éperons leurs chevaux qui pouvaient à peine avancer, armés de sabres, au petit trot s'approchaient de la colonne qu'on leur avait donnée, c'est-à-dire d'une foule de Français gelés et affamés, et la colonne donnée en cadeau jetait les armes et se rendait, ce qu'elle désirait depuis déjà longtemps.

Sous Krasnoïé, vingt-six mille Français furent faits prisonniers, on prit des centaines de canons, un bâton quelconque appelé bâton de maréchal, et l'on discuta qui s'était distingué là, et l'on était content, on regrettait seulement de n'avoir pas pris Napoléon lui-même, ou au moins un héros quelconque, un maréchal, et on se le reprochait mutuellement : on le reprochait surtout à Koutouzov.

Ces hommes entraînés par leurs passions n'étaient que les exécuteurs aveugles de la plus triste loi de la fatalité. Mais ils se croyaient des héros et s'imaginaient que ce qu'ils faisaient était l'œuvre la plus digne et la plus noble. Ils accusaient Koutouzov de les avoir, depuis le commencement de la campagne, empêchés de vaincre Napoléon, de ne

penser qu'à la satisfaction de ses passions, de n'avoir pas voulu sortir de Polotnianié-Zavodé, parce que là il était tranquille, d'avoir arrêté le mouvement à Krasnoié, parce qu'il avait été tout troublé en apprenant la présence de Napoléon, d'être acheté par lui, etc., etc. (1).

Les contemporains, entraînés par les passions, parlent ainsi. La postérité et l'histoire ont jugé Napoléon grand; les étrangers ont pris Koutouzov pour un vieux courtisan rusé, débauché et faible et ses compatriotes pour une sorte de mannequin utile seulement par son nom russe.

(1) Mémoires de Vilson.

Dans les années 1812-1813, on accusait ouvertement Koutouzov de toutes les fautes. L'empereur était mécontent de lui, et, dans une histoire écrite récemment par ordre de l'empereur, il est dit que Koutouzov était un courtisan menteur et rusé qui avait peur du nom de Napoléon et qui, par ses fautes sous Krasnoïé et à la Bérésina, priva les troupes russes de la gloire d'une victoire complète sur les Français (1).

Tel est le sort, non des grands hommes que l'esprit russe ne reconnaît pas, mais le sort de ces hommes rares, toujours isolés, qui, après avoir compris les volontés de la Providence, lui soumettent leur volonté personnelle. La haine et le mépris de la foule punissent ces hommes de leur prévoyance des lois supérieures.

Pour les historiens russes — c'est étrange et

(1) *Histoire de 1812*, Bogdanovitch.

triste à dire — Napoléon, cet instrument minime de l'histoire qui, jamais et nulle part, même en exil, ne montra de dignité, Napoléon est un objet d'enthousiasme et d'admiration. Lui est grand, et Koutouzov, cet homme qui, du commencement à la fin de son activité en 1812, de Borodino à Vilna, ne se trahit pas une seule fois, par aucun acte, qui est dans l'histoire un exemple extraordinaire du sacrifice, de la conscience opportune, de la prescience de l'importance des événements futurs; ce Koutouzov est représenté par les historiens comme un être nul et misérable et, en parlant de Koutouzov et de 1812 ils paraissent toujours avoir quelque honte.

Et cependant il est difficile de s'imaginer un personnage historique dont l'activité ait été dirigée vers un but avec plus de persévérance; il est difficile de s'imaginer un but plus noble et plus en accord avec la volonté de tout le peuple. Il est encore plus difficile de trouver un autre exemple dans l'histoire d'un but choisi si parfaitement atteint que l'était celui que Koutouzov s'était assigné en 1812.

Koutouzov ne parla jamais de quarante siècles le contemplant du haut des Pyramides, des sacrifices faits à la patrie, de ses projets, de ses actes. En général il ne parlait pas de lui-même, ne jouait aucun rôle, semblait l'homme le plus simple et le plus ordinaire. Il écrivait des lettres à sa fille et à

madame de Staël, lisait des romans, aimait la société des jolies femmes, plaisantait avec les généraux, les officiers et les soldats, ne contredisait jamais ceux qui voulaient lui prouver quelque chose. Quand le comte Rostoptchine, au pont de Iaousa, reprocha à Koutouzov d'être personnellement coupable de la perte de Moscou et lui dit : « Vous aviez promis cependant de ne pas abandonner Moscou sans livrer bataille », Koutouzov répondit : « Oui, et je n'abandonnerai pas Moscou sans bataille », bien que Moscou fût déjà abandonnée. Araktchéiev vint lui dire de la part de l'empereur qu'il faudrait nommer Ermolov commandant en chef de l'artillerie, Koutouzov répondit : « Moi-même je venais de le dire », bien qu'une minute avant il eût dit tout autre chose. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire à lui, qui seul, parmi cette foule turbulente qui l'entourait, comprenait alors le sens important de l'événement ? Que lui importait que le comte Rostoptchine attribuât à soi-même ou à lui la calamité de la capitale ? Encore moins la nomination du commandant de l'artillerie pouvait-elle l'intéresser. Non seulement en ces occasions, mais souvent, ce vieillard instruit par l'expérience de la vie arrivait à la conviction que les idées et les paroles qui les expriment ne sont pas les moteurs des hommes, et il prononçait des phrases dénuées de sens, les premières qui lui venaient en tête.

Mais ce même homme qui négligeait tant ses paroles, pas une seule fois durant toute son activité ne dit un seul mot qui fût en désaccord avec ce but unique vers lequel il marcha tout le temps de la campagne.

Évidemment malgré lui, avec la pénible certitude de n'être pas compris, plusieurs fois, en diverses circonstances, il exprima sa pensée : De la bataille de Borodino, d'où date son désaccord avec son entourage, lui seul disait que *la bataille de Borodino était la victoire* et le répéta, jusqu'à sa mort, dans ses rapports et ses relations. Lui seul dit : *la perte de Moscou n'est pas la perte de la Russie*. En réponse aux propositions de paix faites par Lauriston, il répondit : *la paix ne peut être, car telle est la volonté du peuple*. Lui seul pendant la retraite des Français disait que *toutes nos manœuvres n'étaient pas nécessaires, que tout se ferait de soi-même, mieux que nous le désirions; qu'il faudrait donner à l'ennemi un pont d'or, que les batailles de Taroutino, Viazma et Krasnoïé n'étaient pas nécessaires; qu'il ne donnerait pas un seul Russe pour dix Français*.

Et lui seul, ce courtisan ainsi qu'on nous le représente, cet homme qui ment à Araktchéiev pour plaire à l'empereur, lui seul à Vilna, gagnant la défiance de l'empereur, dit *qu'il est nuisible et inutile de poursuivre la guerre à l'étranger*.

Mais les mots seuls ne pourraient prouver qu'il

comprenait alors l'importance de l'événement. Ses actes — tous sans exception — tendent à ce triple but : déployer toutes ses forces pour combattre les Français, les vaincre, les chasser de la Russie en allégeant autant que possible les calamités du peuple et de l'armée.

Lui, ce lambin de Koutouzov dont la devise est : la patience et le temps, lui, l'ennemi des actes décisifs, livre la bataille de Borodino avec des préparatifs extérieurs solennels. Lui, Koutouzov, qui à la bataille d'Austerlitz avait dit, avant qu'elle fût engagée, qu'elle serait perdue, à Borodino, malgré les exhortations des généraux, qui jugent la bataille perdue, malgré l'exemple inouï dans l'histoire qu'après la bataille gagnée l'armée doit se retirer, lui seul contre tous, jusqu'à sa mort, affirme que la bataille de Borodino est une victoire. Lui seul, pendant toute la retraite, insiste pour ne pas livrer de batailles maintenant inutiles, pour ne pas recommencer une nouvelle guerre et ne pas franchir la frontière de la Russie.

Il est maintenant facile de comprendre l'importance de l'événement — si l'on applique seulement à l'activité des masses des buts qui furent dans la tête de dizaines d'hommes — puisqu'il est tout entier devant nous avec ses conséquences. Mais alors, comment ce vieillard seul entre tous pouvait-il deviner si exactement l'importance du sens profond de l'événement qu'il

ne se trahit pas une seule fois durant tout son activité?

Là source de cette extraordinaire perspicacité était ce sentiment populaire qu'il portait en soi dans toute sa pureté, dans toute sa force.

C'est seulement parce que le peuple reconnaissait en lui ce sentiment, qu'il fit, contre la volonté de l'empereur, ce choix étrange d'un vieillard en disgrâce, pour représenter la guerre nationale. Et c'est ce sentiment seul qui le plaça à cette hauteur suprême de laquelle, lui, le commandant en chef, dirigeait toutes ses forces non pour tuer et anéantir des hommes, mais pour les sauver et les plaindre.

Cette figure simple, modeste et par suite vraiment majestueuse, ne pouvait trouver place dans cette forme mensongère des héros européens qui sont censés diriger les hommes, et qu'a inventée l'histoire.

Pour un valet il n'y a pas de grand homme parce qu'un valet a sa conception à lui de la grandeur.

## VI

Le 5 novembre était la première journée de ce qu'on appela la bataille de Krasnoié. Avant le soir, après plusieurs discussions et fautes des généraux qui allaient où il ne fallait pas, après plusieurs envois d'aides de camp avec des contre-ordres, quand il fut évident que l'ennemi fuyait de tous côtés et qu'il n'y avait pas et ne pouvait y avoir de bataille, Koutouzov partit de Krasnoié et alla à Dobroié où était installé pour ce jour le quartier général.

Le temps était clair et froid. Koutouzov, avec une grande suite de généraux mécontents de lui qui chuchotaient derrière son dos, sur son gros cheval blanc se dirigeait vers Dobroié. Tout le long de la route les Français faits prisonniers se pressaient autour des bûchers. (On en avait pris sept mille.) Non loin de Dobroié, une immense foule de prisonniers, déchirés, enveloppés avec

n'importe quoi, bourdonnait debout sur la route près d'une longue rangée de canons français.

A l'approche du commandant en chef le bruit cessa, tous les yeux se fixèrent sur Koutouzov qui, en bonnet blanc à bord rouge et manteau ouaté, s'avancait lentement sur la route. Un des généraux disait à Koutouzov où avaient été pris les canons et les prisonniers.

Koutouzov paraissait soucieux ; il n'écoutait pas les paroles du général ; mécontent, il clignait les yeux et fixait attentivement les prisonniers qui avaient l'air particulièrement malheureux. La plupart des soldats français étaient en mauvais état : le nez et les joues gelés, presque tous avaient les yeux rouges, gonflés et chassieux.

Un groupe de Français était très près du bord de la route et deux soldats — le visage de l'un d'eux couvert de plaies — déchiraient avec leurs doigts un morceau de viande crue. Il y avait quelque chose de terrible et de bestial dans le regard furtif qu'ils jetaient sur les passants et dans l'expression de colère avec laquelle le soldat aux plaies jetait les yeux sur Koutouzov puis se détournait aussitôt et continuait son affaire.

Koutouzov examina longuement, attentivement, les deux soldats. En se renfrognant encore plus et clignant les yeux, il hocha la tête. Ailleurs, il remarqua un soldat russe qui riait et tapait sur l'épaule d'un Français en lui disant avec tendresse

quelque chose. Koutouzov, avec la même expression, hocha la tête.

— Que dis-tu ? demanda-t-il au général qui continuait son rapport et attirait l'attention du commandant en chef sur les drapeaux français qui se trouvaient au front du régiment Préobrajenski.

— Ah ! les drapeaux ! dit Koutouzov en se détachant évidemment avec peine de ce qui le préoccupait. Il regarda distraitemment autour de lui. Des milliers d'yeux le regardaient, attendant ses paroles.

Devant le régiment Préobrajenski, il s'arrêta, soupira profondément et ferma les yeux. Quelqu'un de la suite fit signe de la main pour que les soldats qui tenaient les drapeaux s'approchassent du commandant en chef. Koutouzov se tut pendant quelques minutes, et, se soumettant sans plaisir à la nécessité de sa situation, il leva la tête et se mit à parler. Une foule d'officiers l'entourait. D'un air attentif, il regarda circulairement les officiers, dont il reconnaissait quelques-uns.

— Je vous remercie tous ! prononça-t-il en s'adressant aux soldats et aux officiers.

Dans le silence qui régnait autour de lui, on entendait nettement les paroles qu'il prononçait lentement :

— Je vous remercie tous pour votre service difficile et fidèle. La victoire est assurée et la Russie ne vous oubliera pas ! A vous la gloire pour toujours !

Il se tut et regarda autour de lui :

— Incline ! Incline-le, dit-il au soldat qui tenait l'aigle française, et, par hasard, l'abaissait devant le régiment Préobrajenski. Plus bas, plus bas ! Comme cela ! Hourra, mes enfants ! prononça-t-il avec un mouvement rapide du menton en s'adressant aux soldats.

— Hourra !... hurlèrent des milliers de voix.

Pendant que les soldats criaient, Koutouzov, couché sur sa selle, inclinait la tête, et son œil, s'éclairant d'une lumière douce, devenait un peu moqueur.

— Voilà, mes enfants ! fit-il quand les voix se turent.

Et tout d'un coup, sa voix et l'expression de son visage changèrent. Le commandant en chef cessait de parler. C'était maintenant un vieillard simple qui, évidemment, désirait communiquer la chose la plus nécessaire maintenant à ses camarades.

Dans la foule des officiers et dans les rangs des soldats se produisit un mouvement pour mieux entendre ce qu'il allait dire.

— Voilà, mes enfants ; je sais que c'est dur pour vous, mais que faire ? Patientez un peu, il n'y en a plus pour longtemps. Nous reconduirons nos hôtes et alors nous nous reposerons. Pour votre service, le tsar ne vous oubliera pas ! C'est pénible, mais cependant vous êtes chez vous, et eux, re-

gardez où ils en sont réduits, — il désignait les prisonniers, — ils sont pires que les pires mendiants. Quand ils étaient forts, nous faisons tous les sacrifices, maintenant on peut avoir pitié d'eux. Ce sont aussi des hommes ! N'est-ce pas, mes enfants ?

Il regarda autour de lui, et, dans les regards immobiles, étonnés, fixés sur lui, il lisait la sympathie pour ses paroles. Son visage s'éclairait de plus en plus d'un sourire doux, sénile, qui ridait la commissure des lèvres et des yeux. Il se tut, et l'air étonné, baissa la tête.

— Mais à vrai dire, qui les a appelés chez nous ? Sacré nom de Dieu !... dit-il tout à coup en relevant la tête.

Et, enfilant sa nogaïka, pour la première fois de toute la campagne il s'éloigna au galop des soldats qui riaient joyeusement et, en rompant les rangs, poussaient des hourras !

Les paroles prononcées par Koutouzov étaient à peine comprises par les troupes, personne ne pouvait expliquer le sens de ce discours, d'abord solennel, à la fin jovial, du feld-maréchal. Mais le sens cordial de ce discours non seulement était compris, mais ce même sentiment de triomphe majestueux uni à la pitié pour l'ennemi et à la conscience de sa propre justice, exprimé précisément par ce juron de vieillard débonnaire, ce même sentiment était dans l'âme de chaque

soldat et s'exprimait par un cri joyeux, prolongé.

Quand, après cela, un des généraux s'adressa à lui pour lui demander s'il ne voulait pas monter en voiture, Koutouzov, évidemment sous le coup d'une émotion qu'on ne pouvait attendre, en répondant se mit à sangloter.

## VII

Le 8 novembre, le dernier jour de bataille de Krasnoié, il faisait déjà nuit quand les troupes arrivèrent au lieu de repos. Tout le jour, il y avait eu une légère gelée avec une neige menue, rare ; le soir, le temps commença à se rasséréner : à travers les petits flocons, on apercevait le ciel étoilé, violet sombre, et la gelée devenait plus vive.

Le régiment des mousquetaires, numériquement de trois mille hommes à Taroutino, maintenant réduit à neuf cents, arriva l'un des premiers au village fixé pour la halte, sur la grand'route. Les fourriers qui rencontrèrent le régiment déclarèrent que toutes les isbas étaient occupées par des Français malades et morts, par la cavalerie et les états-majors : il n'y avait qu'une seule isba pour le commandant du régiment.

Celui-ci se rendit à son isba ; le régiment traversa

le village et près des isbas, au bord de la route, mit ses fusils en faisceaux.

Comme un immense animal à mille bras, le régiment se mit à arranger son logis et à préparer sa nourriture.

Une partie des soldats, dans la neige jusqu'aux genoux, s'enfonça sous la forêt de bouleaux qui était à droite du village et aussitôt on y entendit un bruit de haches, de craquement de branches coupées, et de voix gaies.

Une autre partie se disposait autour des fourgons et des chevaux rassemblés, tirait les marmites; les biscuits, et donnait à manger aux chevaux.

Les autres se dispersaient dans le village, installaient les logements des officiers de l'état-major, sortaient les cadavres des Français restés dans les isbas, enlevaient les planches, le bois et la paille des toits pour les bûchers et défonçaient les clôtures.

Derrière les maisons, au bout du village, une quinzaine de soldats, avec des cris joyeux, balançait la haute barrière d'un hangar duquel on avait déjà enlevé la toiture.

— Eh bien! Eh bien! D'un coup! Plus fort! criaient des voix, et, dans l'obscurité de la nuit, se balançait une immense claie couverte de neige.

Les craquements du bois étaient de plus en plus fréquents; enfin la claie tomba avec des soldats qui

s'appuyaient sur elle. On entendit des cris joyeux, grossiers, et des rires.

— Prenez à deux ! Donne aussi le levier ! Comme ça ! Où vas-tu ?

— Eh bien, d'un coup... Mais attention, camarades !... Après le signal.

Tous se turent et une voix pas très haute, agréable, entonna une chanson. A la fin du troisième couplet, vingt voix crièrent en même temps : — Hou ! Hou ! Hou ! Ça marche ! Une ! Plus fort, camarades !...

Mais malgré les efforts réunis, la barrière ne cédait pas, et, dans le silence rétabli, s'entendaient des respirations entrecoupées.

— Hé ! vous, de la troisième compagnie ! Les diables ! Aidez-nous, nous vous aiderons aussi...

Une vingtaine d'hommes de la troisième compagnie qui se rendaient au village se joignirent à eux et, portant sur leurs épaules la claie longue de cinq *sagènes*, large d'une *sagène*, ils s'avancèrent dans la rue du village.

— Va... Hein ! Pourquoi t'arrêtes-tu ? Ça va...

Les interpellations grossières et joyeuses se succédaient.

— Qu'est-ce que vous faites là ? fit tout à coup la voix autoritaire d'un soldat qui se heurtait contre les porteurs. Les officiers sont ici, dans l'isba, avec le général lui-même, et vous, crapules... je vous ferai voir ! s'écria le sergent. Et il frappa dans

le dos le premier soldat qui se trouvait sous sa main. Ne peut-on pas faire moins de bruit!...

Les soldats se turent. Celui que le sergent avait frappé se mit à essuyer son visage qui s'était ensanglanté en s'aplatissant contre la claie.

— Ah ! le diable, comme il frappe ! Il m'a démoli la gueule, chuchota-t-il timidement quand le sergent s'éloigna.

— Tu ne l'auras pas ! dit une voix rieuse.

Et, en modérant le son de leurs voix, les soldats s'avancèrent plus loin. Quand ils eurent dépassé le village, ils recommencèrent à parler fort, entremêlant leurs conversations des mêmes invectives insensées. Dans l'isba devant laquelle passaient les soldats, les chefs supérieurs étaient réunis, et, pendant le thé, causaient avec animation de la journée passée et des futures manœuvres. On proposait une marche de flanc gauche pour couper le vice-roi et le faire prisonnier.

Quand les soldats apportèrent la claie, de divers côtés flambaient déjà les bûchers des cuisines. Le bois craquait, la neige fondait et les ombres noires des soldats glissaient çà et là sur l'espace occupé et piétiné.

De leur côté, les haches continuaient à travailler ; tout se faisait sans aucun ordre, on trainait du bois pour la nuit, on installait de petites huttes pour les chefs, on faisait bouillir les marmites, on nettoyait les fusils et les uniformes.

La huitième compagnie avait placé la claie en demi-cercle du côté du nord, des morceaux de bois la retenaient ; devant, les soldats allumaient un bûcher.

On sonna la retraite, les soldats soupèrent, s'installèrent pour la nuit autour des bûchers, les uns arrangeant leurs chaussures, d'autres fumant la pipe, d'autres, enfin, tout à fait nus, grillant leurs poux.

## VIII

Il semblerait que dans les conditions pénibles, presque inimaginables, où se trouvaient en ce moment les soldats russes : sans bottes chaudes, sans habits chauds, sans toit, dans la neige par dix-huit degrés au-dessous de zéro, sans provisions suffisantes et irrégulièrement distribuées, ils dussent présenter le spectacle le plus triste et le plus décourageant.

Cependant, jamais, dans les meilleures conditions matérielles, l'armée ne présenta spectacle plus gai et plus animé. C'est que, chaque jour, tous ceux qui commençaient à s'attrister ou à faiblir étaient rejetés de l'armée. Tous ceux qui étaient faibles physiquement ou moralement, depuis longtemps étaient restés en arrière. Il ne restait que la fleur de l'armée par la force de l'esprit et du corps.

Près de la compagnie qui avait installé la claie,

se tenaient les groupes les plus nombreux. Deux sous-officiers s'étaient installés dans leur voisinage et leurs bûchers brûlaient plus vivement que les autres : ils avaient exigé, pour le droit d'être assis près d'eux, qu'on apportât du bois.

— Hé! là! Makéiev!... Qu'est-ce que tu fais? Tu es disparu? Les loups t'ont mangé? Apporte du bois! cria un soldat au visage rouge, les cheveux roux, qui se frottait les yeux à cause de la fumée, mais ne s'éloignait pas du feu.

— Va, au moins, toi, Corbeau! Apporte du bois, dit-il à un autre.

Le roux n'était ni sous-officier, ni maréchal des logis mais un soldat très fort, c'est pourquoi il commandait aux plus faibles que lui. Le soldat maigre de petite taille, au nez pointu, qu'on appelait le Corbeau, se leva docilement pour exécuter l'ordre. Mais à ce moment, dans la lumière des bûchers, se montrait un jeune soldat, joli garçon, qui portait un fagot de bois.

— Apporte ici! Voilà qui est bien!

Des soldats cassèrent le bois, l'entassèrent, soufflèrent avec leurs bouches et les pans de leurs manteaux et le feu jaillit et crépita. Des soldats vinrent y allumer leurs pipes. Le jeune soldat qui avait apporté le bois posa ses mains sur ses hanches et, rapidement, se mit à battre la semelle.

— Ah! petite mère, la rosée est gelée!... chantait-il, et, à chaque syllabe, il semblait hoqueter.

— Eh ! les plantes des pieds tomberont ! lui cria le Roux en remarquant qu'une de ses semelles se détachait. — En voilà un danseur !

Le soldat s'arrêta, arracha un morceau de cuir qui se détachait de ses chaussures et le jeta au feu.

— C'est vrai ! fit-il.

Il s'assit, tira de sa giberne un morceau de toile bleue, de fabrication française, et se mit à envelopper son pied.

— Bientôt on donnera de nouvelles marchandises. On dit que quand nous les aurons écrasés tout à fait, chacun recevra double solde.

— Et voilà, Pétrou, ce fils de chien est resté parmi les trainards, dit le sous-officier.

— Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, dit un autre.

— Eh bien ! Quoi, pioupiou...

— On dit qu'à la 3<sup>e</sup> compagnie neuf hommes manquaient hier à l'appel ?

— Oui, c'est vrai. Où aller quand les pieds sont gelés ?

— A quoi bon bavarder ! fit le sergent.

— Est-ce que tu as envie d'avoir la même chose ? dit le vieux soldat en s'adressant d'un ton de reproche à celui qui parlait de pieds gelés.

— Et que crois-tu donc ? se mit tout à coup à dire d'une voix aiguë et tremblante le petit soldat qu'on appelait le Corbeau, qui se leva derrière le bûcher. — Si on est bien portant, alors on mai-

grit, et pour qui se porte mal, c'est la mort. Ainsi moi, par exemple, je n'ai plus de forces, fit-il tout à coup résolument, en s'adressant au sergent. — Envoie-moi à l'hôpital, la fièvre m'a pris partout, autrement tout de même je reste en route.

— Voyons! Voyons! fit avec calme le sergent.

Le soldat se tut et les conversations reprirent.

— On en a pris aujourd'hui de ces Français, et pas un seul n'a de vraies bottes; il n'y a que le nom... — se mit à dire un des soldats.

— Ce sont les Cosaques qui les ont déchaussés. On a préparé l'isba pour le colonel; on les a mis dehors. Ils font pitié à voir, dit celui qui battait la semelle.

— On les a remués : alors il y en avait un de vivant, et vois-tu... il parle dans sa langue.

— Et ils sont propres ! reprit le premier. Ils sont blancs comme le bouleau. Et il y en a de très braves parmi eux, de très nobles.

— Eh! tu crois? On en rencontre chez eux de toutes les classes.

— Et ils ne comprennent rien, pas un mot de notre langue, fit le danseur avec un sourire de surprise.

— Je lui demande à quelle couronne il appartient, et il jabote en sa langue. C'est un peuple étonnant!

— Ce qui est étonnant..., continua celui qui s'était extasié sur leur blancheur, les paysans racontent

que sous Mojaïsk, lorsqu'on a commencé à enlever les morts du champ de bataille, des cadavres français qui étaient là depuis un mois étaient blancs comme du papier propre et sans aucune odeur.

— Quoi? Ça tient du froid? demanda l'un.

— Ah! comme tu es rusé! Du froid! T'avais donc chaud? Si c'était le froid la cause, les nôtres non plus n'auraient pas pourri, et cependant, dit-il, les nôtres sont tout pourris, pleins de vers, il faut se boucher le nez avec un mouchoir, détourner la tête, on les emporte comme ça. Et les leurs, blancs comme du papier, pas la moindre odeur...

Tous se turent.

— C'est probablement leur nourriture, dit le sergent. Ils avaient bâfré la nourriture des maîtres.

Personne ne contredit.

— Ce paysan a raconté qu'au champ de bataille de Mojaïsk, on a envoyé des hommes de dix villages, et pendant vingt jours ils n'ont fait qu'enlever des morts, et encore pas tous. Et il y avait des loups!...

— C'était une vraie bataille! dit un vieux soldat. Il y a de quoi raconter, et tout ce qui arrive après... ce n'est que de la souffrance pour le peuple.

— C'est vrai, l'oncle. Avant-hier nous les avons rencontrés. Ils n'attendent pas. Tout de suite ils jettent les fusils et à genoux : Pardon, disent-ils, ils font semblant... On a raconté que Platov avait pris deux fois Napoléon lui-même. Il ne sait pas

le mot magique. Il le prend, le prend et voilà : entre ses mains il se transforme en oiseau et s'envole. Et c'est impossible aussi de le tuer...

— Ah ! comme tu mens, Kisilov !

— Comment ! C'est la vraie vérité.

— Et si j'avais été le maître, une fois capturé, je l'aurais enterré vivant et percé avec un piquet de tremble. Combien de gens a-t-il fait tuer !

— Tout de même nous en viendrons à bout ! fit en bâillant le vieux soldat.

La conversation cessa, les soldats se préparèrent pour la nuit.

— Ah ! en voilà des étoiles ! Comme elles brillent ! On dirait que les femmes ont tendu leur toile ! dit un soldat en admirant la voie lactée.

— C'est bon signe pour la récolte, les enfants !

— Il faut apporter encore un peu de bois.

— On se chauffe le dos et le ventre est gelé. En voilà encore une histoire. Oh ! seigneur !

— Pourquoi pousses-tu ? Est-ce que le feu est pour toi tout seul ? En voilà un, il prend la place !...

Au milieu du silence qui s'établissait s'entendait le ronflement des dormeurs. D'autres se tournaient, se chauffaient, en causant de temps en temps.

A cent pas du bûcher éclataient des cris bruyants et gais.

— Oh ! comme on s'amuse dans la 5<sup>e</sup> compagnie, dit un soldat. Et il y en a du monde !

Un soldat se leva et alla à la 5<sup>e</sup> compagnie.

— On rit là-bas, dit-il en revenant. Deux Français viennent d'arriver; l'un est tout à fait gelé, mais l'autre est très drôle, et ils chantent des chansons.

— Oh ! oh ! allons voir !

Quelques soldats se dirigèrent vers la 5<sup>e</sup> compagnie.

## IX

La 5<sup>e</sup> compagnie était logée près de la forêt même. Un immense bûcher brillait au milieu de la neige, projetant sa clarté sur les branches ploquées sous le givre.

Au milieu de la nuit, les soldats de la 5<sup>e</sup> compagnie entendirent dans la forêt des pas sur la neige et des craquements de branches.

— Enfants! Un ours! exclama un des soldats.

Tous tendirent l'oreille, et de la forêt, dans la lumière claire du bûcher, s'avancèrent des figures humaines étrangement habillées qui se tenaient l'une près de l'autre. C'étaient deux Français cachés dans la forêt. En causant d'une voix rauque, incompréhensible pour les soldats russes, ils s'approchèrent du bûcher.

Le plus grand, en képi d'officier, semblait tout à fait défaillant. Arrivé près du bûcher il voulut s'asseoir et tomba sur le sol. L'autre, un soldat,

petit, trapu, la joue bandée d'un mouchoir, était plus vigoureux. Il releva son camarade et, en montrant sa bouche, proféra quelques paroles. Les soldats entourèrent les Français, étendirent un manteau pour le malade et apportèrent à tous les deux du gruau et de l'eau-de-vie.

L'officier français défaillant était Ramballe, le soldat bandé d'un mouchoir, son brosseur Morel.

Quand Morel eut ingurgité l'eau-de-vie et fini sa petite terrine de gruau, tout à coup il devint gai, maladivement gai, et se mit à parler aux soldats qui ne le comprenaient pas. Ramballe avait refusé de manger et, silencieux, était allongé près du bûcher, appuyé sur la main ; avec des yeux rougis, inexpressifs, il regardait les soldats russes. De temps en temps, il poussait un long gémissement et, de nouveau, se taisait. Morel, en montrant les épaulettes, faisait comprendre que c'était un officier et qu'il fallait le réchauffer.

Un officier russe qui s'était approché du bûcher envoya demander au colonel s'il ne permettrait pas à un officier français de venir se chauffer chez eux. On vint dire que le colonel demandait d'amener l'officier, et l'on pria celui-ci de se lever.

Il se leva et voulut marcher mais trébucha et serait tombé si un soldat qui se trouvait près de lui ne l'eût soutenu.

— Quoi ! Ça ne va plus ! fit un soldat s'adressant à Ramballe avec des yeux railleurs.

— Eh ! l'imbécile ! Qu'est-ce que tu chantes ? Un moujik, un vrai moujik ! reprochait-on de divers côtés au soldat qui voulait plaisanter.

On entourâ Ramballe, des soldats le prirent sous les bras et l'emmenèrent dans l'isba. Ramballe enlaça le cou d'un soldat, et, pendant qu'on le portait, se mit à prononcer plaintivement :

— OH ! MES BRAVES ! OH ! MES BONS, MES BONS AMIS ! VOILÀ DES HOMMES ! OH ! MES BRAVES, MES BONS AMIS !

Et, comme un enfant, il inclinait la tête sur l'épaule d'un soldat.

Pendant ce temps, Morel, assis à la meilleure place, était entouré des soldats.

Morel, un petit Français trapu, aux yeux gonflés, larmoyants, la figure bandée d'un mouchoir comme une femme, était couvert d'un manteau de femme. Il était visiblement ivre et enlaçait un soldat assis près de lui. Il chantait d'une voix rauque une chanson française. Les soldats pouffaient de rire en le regardant.

— Eh bien ! Eh bien ! apprends comment ça marche.

— Comment ? Hein ?... disait le plaisant chanteur que Morel enlaçait.

— VIVE HENRI QUATRE ! VIVE CE ROI VAILLANT ! chantait Morel en clignant des yeux. — CE DIABLE A QUATRE...

— Viva rika ! Viva serouverou ! Si diablaca... ré-

pétait le soldat en agitant la main, et rattrapant en effet l'air de la chanson.

— Voilà, c'est malin ! Gagozozo !

Et des rires épais partaient de divers côtés.

Morel riait lui aussi.

— Eh bien ! Encore, encore !

EUT LE TRIPLE TALENT  
DE BOIRE, DE SE BATTRE  
ET D'ÊTRE UN VERT GALANT !...

— C'est beau ! Eh ! Eh ! Allons, Zalétaïev !

— Qui... prononçait avec peine Zalétaïev. Qui... fit-il longuement en ouvrant largement la bouche.

— Le triplatala de bou et de ba !... chanta-t-il.

— Ah ! c'est beau ! En voilà un Français ! Oh ! Oh ! Dis donc, veux-tu encore manger ?

— Donne-lui du gruau, il prendra le temps de calmer sa faim.

On lui donna encore du gruau et Morel, en riant, entama la troisième gamelle. Un sourire joyeux était sur tous les visages des jeunes soldats qui regardaient Morel. Les vieux soldats qui croyaient indigne de s'occuper de telles sottises s'étaient couchés de l'autre côté du bûcher mais, de temps en temps, ils s'accoudaient et regardaient Morel avec un sourire.

— Ce sont aussi des hommes, dit l'un d'eux en s'enveloppant dans sa capote. L'absinthe aussi a ses racines !

— Oh! Oh! Seigneur Dieu! comme le ciel est étoilé! Ce sera de la gelée...

Et tout devint silencieux.

Les étoiles, comme si elles étaient sûres que maintenant personne ne les verrait, scintillaient plus vivement dans le ciel noir et, tantôt grandissant, tantôt s'éteignant ou tremblant, elles se murmuraient quelque chose de joyeux mais de mystérieux.

## X

Les troupes françaises fondaient régulièrement, en progression mathématique, et le fameux passage de la Bérésina, sur quoi on a tant écrit, n'était qu'un des degrés des étapes de la destruction de l'armée française et nullement l'épisode décisif de la campagne. Si l'on a tant écrit sur la Bérésina, cela vient, de la part des Français, de ce que, sur le pont brisé de la Bérésina, les malheurs supportés par l'armée française, auparavant espacés, se groupaient momentanément en un spectacle tragique qui demeurera dans toutes les mémoires. De la part des Russes, on n'a tant parlé et écrit sur la Bérésina que parce qu'à Pétersbourg, loin du théâtre de la guerre, on avait composé un plan (dont l'auteur était Pfull) pour attirer Napoléon dans un piège stratégique sur la Bérésina. Tous étaient persuadés que tout se passerait en réalité comme sur le plan, c'est pourquoi ils insistaient pour reconnaître que

le passage de la Bérésina avait précisément perdu les Français. En réalité, les résultats du passage de la Bérésina étaient beaucoup moins pernicious pour les Français, au point de vue de la perte des canons et des prisonniers, que par exemple Krasnoïé, ainsi qu'il résulte des chiffres.

La seule importance du passage de la Bérésina, c'est qu'il montra avec une évidence indéniable la fausseté de tous les plans d'attaque et la justesse d'un seul plan possible exigé par Koutouzov et par toute l'armée : plan qui consistait seulement à suivre l'ennemi.

La foule des Français s'enfuyait avec une rapidité toujours croissante, avec toute l'énergie dirigée pour atteindre le but. Elle s'enfuyait comme un animal blessé et ne pouvait s'arrêter en route. C'est moins le passage que le mouvement sur les ponts qui l'a prouvé. Quand les ponts étaient coupés, les soldats, les habitants de Moscou, les femmes, les enfants qui étaient parmi les Français, tous, sous l'influence de la vitesse acquise, ne s'arrêtaient pas, mais couraient en avant sur les bateaux, dans l'eau glacée.

Ce but était raisonnable. La situation de ceux qui fuyaient et de ceux qui poursuivaient était également mauvaise. En restant avec les siens, chacun espérait trouver dans le malheur l'aide d'un camarade, sa place marquée parmi les siens. Mais en se rendant aux Russes ils restaient dans la même si-

tuation au point de vue du malheur et, au point de vue du partage des subsistances, leur position était pire.. Les Français n'avaient pas besoin de renseignements sûrs pour savoir que la moitié des prisonniers, dont les Russes ne savaient que faire malgré leur désir de les sauver, mourait de froid et de faim. Ils sentaient qu'il n'en pouvait être autrement. Les chefs russes les plus indulgents et les plus bienveillants pour les Français ne pouvaient rien faire pour les prisonniers : le malheur dans lequel se trouvait l'armée russe tuait les Français. On ne pouvait ôter le pain et les habits à des gens affamés, à des soldats qui étaient nécessaires, pour les donner aux Français qui n'étaient pas nuisibles, ni haïs, ni coupables, mais qui étaient tout simplement inutiles. Quelques-uns le faisaient, mais ce n'était qu'une exception.

Derrière était la perte sûre, devant, l'espoir. Les vaisseaux étaient brûlés, il n'y avait pas d'autre salut que la fuite et c'est en cette fuite générale que reposait la force des Français.

Plus les Français avançaient, plus misérables étaient les débris, surtout après la Bérésina, où, à cause du plan élaboré à Pétersbourg, l'on avait fondé un espoir particulier, et plus s'enflammaient les passions des chefs russes qui s'accusaient mutuellement et accusaient surtout Koutouzov.

Supposant qu'il lui fallait attribuer l'insuccès

du plan de la Bérésina fait à Pétersbourg, le mécontentement, le mépris, les railleries l'accablaient de plus en plus. La raillerie et le mépris s'exprimaient, cela va sans dire, sous une forme respectueuse, si bien que Koutouzov n'aurait même pu demander en quoi et pourquoi on l'accusait. On ne lui parlait pas sérieusement; en lui faisant les rapports, en lui demandant des ordres, on feignait de remplir tout exactement et, le dos tourné, en clignant de l'œil, on tâchait de le tromper le plus possible.

Tous ces gens, précisément parce qu'ils ne pouvaient pas le comprendre, avaient admis qu'avec le vieux il n'y avait rien à faire, que jamais il ne comprendrait toute la profondeur de leurs plans, qu'il leur répondrait par des phrases (ils ne voyaient là que des phrases) sur le pont d'or, qu'il dirait qu'on ne pouvait aller à l'étranger avec une foule de chemineaux, etc., etc. Tout cela, ils l'avaient déjà entendu de lui, et tout ce que Koutouzov disait, par exemple qu'il fallait attendre des provisions, que les soldats étaient sans bottes, tout cela était si simple et ce qu'ils proposaient était si compliqué et si rusé, que le vieux leur semblait un sot, et eux-mêmes des chefs habiles mais sans pouvoir.

Surtout après la jonction de l'armée du brillant amiral et héros de Pétersbourg, Vittenstein, avec celle de Koutouzov, ce courant d'opinion et les clabauderies de l'état-major atteignirent le plus haut

degré. Koutouzov s'en apercevait mais ne faisait qu'en soupirer et hausser les épaules. Une seule fois seulement, après la Bérésina, il se fâcha et écrivit à Benigsen qui faisait des rapports particuliers à l'empereur :

« A cause de l'état précaire de votre santé, veuillez, Votre Haute Excellence, à la réception de la présente, aller à Kalouga et attendre là-bas les ordres ultérieurs et la nomination de Sa Majesté impériale. »

Mais après le départ de Benigsen, le grand-duc Constantin Pavlovitch qui avait fait le commencement de la campagne et que Koutouzov avait renvoyé, revint à l'armée. Il fit part à Koutouzov du mécontentement de l'empereur pour les succès médiocres de nos troupes et la lenteur du mouvement et dit que l'empereur avait l'intention de rejoindre incessamment l'armée en personne.

Le vieillard aussi expérimenté dans les affaires de cour que dans celles de la guerre, Koutouzov qui, au mois d'avril de la même année, contre la volonté de l'empereur, avait été choisi pour commander l'armée, lui qui avait renvoyé de l'armée le grand-duc héritier, qui, contre la volonté de l'empereur, avait abandonné Moscou, ce Koutouzov comprit aussitôt que son temps était fini, que son rôle était joué et qu'il n'avait plus le pouvoir imaginaire, et il ne le comprit pas seulement par les seuls rapports de la cour. D'un côté il voyait que

L'œuvre militaire dans laquelle il jouait un rôle était terminée, il sentait que sa mission était remplie. D'autre part, en même temps, il commençait à sentir la fatigue physique de son vieux corps et le besoin de repos.

Le 29 novembre, Koutouzov arriva à Vilna, dans sa bonne Vilna, comme il disait. Deux fois, au cours de sa carrière Koutouzov avait été gouverneur de Vilna. Dans cette ville riche, qui n'était pas détruite, outre les commodités de la vie domestique dont il était privé depuis déjà longtemps, Koutouzov trouva de vieux amis et de vieux souvenirs.

Tout d'un coup, secouant tous les soucis militaires et d'État, il se plongea dans la vie régulière, habituelle, autant que le lui permettaient les passions qui bouillonnaient autour de lui, comme s'il n'avait rien à voir à tout ce qui se passait maintenant et devait se passer dans le monde historique.

Tchitchagov, un des plus passionnés partisans, qui d'abord désirait faire une diversion en Grèce puis, à Varsovie, ne voulait point aller où on lui ordonnait, Tchitchagov, connu par ses paroles hardies à l'empereur, considérait Koutouzov comme un homme chargé de ses bienfaits parce que, en 1811, quand on l'avait envoyé en Turquie pour conclure la paix, en dehors de Koutouzov convaincu que la paix était déjà conclue, il reconnut devant

l'empereur que le mérite en revenait à Koutouzov. Ce même Tchitchagov, le premier, rencontra Koutouzov à Vilna près du château où celui-ci devait loger. Tchitchagov, en uniforme de marin avec le coutelas, son bonnet sous le bras, remit à Koutouzov le rapport de service et les clefs de la ville. Le mépris respectueux de la jeunesse envers le vieillard ayant perdu la raison s'exprimait au plus haut degré dans ce rapport de Tchitchagov qui connaissait déjà les accusations lancées contre Koutouzov.

En causant avec Tchitchagov, Koutouzov, entre autres choses, lui dit que les voitures de vaisselle prises chez lui à Borissoff étaient sauvées et lui seraient rendues.

— C'EST POUR ME DIRE QUE JE N'AI PAS SUR QUOI MANGER. JE PUIS AU CONTRAIRE VOUS FOURNIR DE TOUT DANS LE CAS MÊME OU VOUS VOUDRIEZ DONNER DES DINERS, prononça Tchitchagov en s'emportant et désirant par chaque parole prouver son droit et faire entendre que Koutouzov était non moins soucieux du sien.

Koutouzov sourit de son sourire fin, intelligent et, en haussant les épaules, répondit : CE N'EST QUE POUR VOUS DIRE CE QUE JE VOUS DIS.

A Vilna, Koutouzov, contrairement à la volonté de l'empereur, arrêta la plus grande partie des troupes, et, d'après son entourage, il se fatigua extraordinairement et s'affaiblit physiquement du-

rant son séjour à Vilna. Il s'occupait sans beaucoup de zèle des affaires de l'armée, laissait tout faire à ses généraux, et, en attendant l'empereur, menait la vie la plus distraite.

Le 7 décembre, l'empereur quitta Pétersbourg avec sa suite — le comte Tolstoï, le prince Volkonskiï, Araktchéiev, etc., — et arriva à Vilna le 11. En traîneau de voyage il se rendit droit au château. Près du château, malgré une forte gelée, se trouvaient une centaine de généraux et d'officiers d'état-major en uniformes de parade et la garde d'honneur du régiment Séménovsky.

Le courrier qui s'approcha au galop du château sur une troïka en sueur, devançait l'empereur en criant : « L'empereur! ». Konovnitzen se jeta dans le vestibule pour l'annoncer à Koutouzov qui attendait dans la petite chambre du portier.

Une minute après, une grosse, grande figure de vieillard en uniforme de parade, avec une foule de décorations couvrant la poitrine, l'abdomen ceint d'une écharpe, vint sur le perron en se dandinant. Koutouzov avait son bonnet de parade, ses gants

à la main et, descendant les marches avec difficulté, il prit le rapport préparé pour l'empereur.

Des chuchotements, un mouvement, encore une troïka à l'allure vertigineuse, et tous les yeux se fixèrent sur le traîneau qui arrivait et dans lequel on apercevait déjà les personnes de l'empereur et de Volkonski.

Tout cela, par une habitude de cinquante ans, impressionnait le vieux général. L'air soucieux, il s'examina rapidement, arrangea son bonnet, et au moment où l'empereur sortant du traîneau fixa son regard sur lui, il se redressa, lui tendit le rapport et se mit à parler d'une voix mesurée, obséquieuse.

L'empereur, rapidement, toisa Koutouzov de la tête aux pieds, fronça momentanément les sourcils, mais aussitôt se dominant, il s'avança, tendit les bras et enlaça le vieux général. De nouveau impressionné par une vieille habitude, cette accolade agit sur Koutouzov : il sanglota.

L'empereur salua les officiers, la garde du régiment Sémenovsky et, serrant de nouveau la main du vieillard, alla avec lui au château.

Resté seul avec le feld-maréchal, l'empereur lui exprima son mécontentement pour la lenteur de la poursuite, pour les fautes de Krasnoié et de la Bérésina, et lui exposa ses vues sur la future campagne à l'étranger. Koutouzov ne fit ni objection ni observation. La même expression docile et béate avec laquelle, sept ans auparavant, il écoutait les

ordres de l'empereur sur le champ d'Austerlitz, demeurait maintenant sur son visage.

Comme Koutouzov sortait du cabinet de travail, la démarche lourde, en se dandinant, la tête baissée, dans le salon une voix l'arrêta :

— Votre Altesse ! dit quelqu'un.

Koutouzov leva la tête et pendant longtemps regarda les yeux du comte Tolstoï qui, un petit objet sur un plateau d'argent, était devant lui. Koutouzov ne semblait pas comprendre ce qu'on voulait de lui.

Tout à coup il parut se rappeler. Un sourire à peine visible passa sur son visage gras. Il s'inclina très bas, respectueusement, et prit l'objet du plateau. C'était la grand'croix de Saint-Georges.

## XII

Le lendemain, le feld-maréchal offrit un dîner et un bal que l'empereur daigna honorer de sa présence. Koutouzov était décoré de la grand'croix de Saint-Georges; l'empereur le comblait des plus grands honneurs, néanmoins chacun se rendait compte que l'empereur était mécontent du feld-maréchal. On observait les convenances, l'empereur en donnait l'exemple, mais tous savaient le vieux coupable et bon à rien. Quand, pendant le bal, par une vieille habitude du temps de Catherine, Koutouzov ordonna de déposer les drapeaux aux pieds de l'empereur qui entrait, celui-ci fronça les sourcils, l'air mécontent, et murmura des paroles parmi lesquelles certains crurent entendre : « Le vieux comédien. »

Le mécontentement de l'empereur contre Koutouzov augmenta à Vilna surtout parce que Koutouzov ne voulut ou ne sut pas comprendre l'empereur dans ses plans d'une future campagne. Le len-

demain matin, quand l'empereur dit aux officiers réunis chez lui : « Non seulement vous avez sauvé la Russie, mais vous avez sauvé l'Europe », tous comprirent que la guerre n'était pas terminée. Seul Koutouzov ne voulut pas comprendre et exprima ouvertement l'opinion qu'une nouvelle campagne ne pourrait améliorer la situation de la Russie ni augmenter sa gloire, mais aggraverait sa situation et diminuerait ce haut degré de gloire, où, selon lui, se trouvait maintenant la Russie. Il tâchait de prouver à l'empereur l'impossibilité de l'enrôlement de nouvelles troupes, parlait de la situation pénible des populations, de la possibilité d'insuccès, etc.

Avec de telles pensées, le feld-maréchal n'était qu'un obstacle et un frein à la nouvelle guerre.

Pour éviter les discussions avec le vieillard, une issue se présenta d'elle-même. Elle consistait, comme à Austerlitz et au commencement de la campagne avec Barclay, à enlever sournoisement au commandant en chef, sans le troubler, sans le prévenir, le pouvoir dont il était investi et le transférer à l'empereur lui-même.

Pour cela, l'état-major fut transformé peu à peu, et la force principale de l'état-major de Koutouzov fut détruite et transportée près l'empereur : Toll, Konovnitzen, Ermolov reçurent d'autres emplois. Tous disaient hautement que le feld-maréchal était devenu très faible et malade. Il devait être très faible et malade afin de laisser la place à son suc-

cesseur. Et, en effet, sa santé s'affaiblissait.

Aussi naturellement et simplement qu'était paru Koutouzov, de retour de Turquie, dans la Chambre des finances de Pétersbourg, pour enrôler la milice et ensuite aller à l'armée, aussi naturellement et simplement, maintenant que son rôle était terminé, paraissait à sa place le nouvel acteur que réclamaient les circonstances.

La guerre de 1812, outre sa signification nationale chère au cœur russe, devait avoir une signification européenne.

Au mouvement des peuples de l'occident à l'orient devait succéder un mouvement des peuples de l'orient à l'occident et, pour cette nouvelle guerre, un nouvel homme était nécessaire avec d'autres qualités que celles de Koutouzov, d'autres opinions et des mobiles différents pour ses actes.

Alexandre I<sup>er</sup> était aussi nécessaire au mouvement des peuples de l'orient à l'occident et au rétablissement des frontières que Koutouzov avait été nécessaire au salut et à la gloire de la Russie.

Koutouzov ne comprenait pas ce que signifiait l'Europe, l'équilibre, Napoléon. Il ne pouvait pas le comprendre. Pour le représentant du peuple russe, dès l'instant que l'ennemi était battu, la Russie délivrée et arrivée au sommet de la gloire, un Russe n'avait plus rien à faire. Pour le représentant de la guerre nationale, il ne restait plus que la mort. Et il mourut.

### XIII

Comme il arrive généralement, Pierre ne sentit toute la dureté des privations physiques et des peines endurées pendant la captivité que quand il en fut délivré. Une fois mis en liberté, il se rendit à Orel et le troisième jour après son arrivée, pendant qu'il faisait ses préparatifs pour partir à Kiev, il tomba malade et dut rester alité trois mois. Comme le disaient les docteurs, il avait une fièvre de bile. Malgré les soins des médecins et le grand nombre de drogues qu'ils lui ordonnèrent, il guérit.

Tout ce qui était arrivé à Pierre depuis sa délivrance jusqu'à sa maladie ne lui avait laissé presque aucune impression. Il se rappelait seulement le temps gris, sombre, avec tantôt la pluie, tantôt la neige, l'ennemi, le mal dans les jambes et dans les côtes, l'impression générale des malheurs et des souffrances des hommes, la curiosité des officiers et des généraux qui l'interrogeaient, ses

démarches et ses soucis pour trouver un cheval et une voiture, et, le principal, son incapacité de penser et de sentir durant tout ce temps. Le jour de sa délivrance il avait vu le cadavre de Pétia Rostov ; le même jour il avait appris que le prince André avait vécu plus d'un mois après la bataille de Borodino et qu'il était mort récemment, à Iaroslav, dans la maison des Rostov.

Denissov qui lui apprenait cette nouvelle, en causant, mentionna par hasard la mort d'Hélène, supposant que Pierre en était informé depuis longtemps. Alors, tout cela parut seulement étrange à Pierre ; il se sentait incapable de comprendre l'importance de toutes ces nouvelles ; alors, il se hâtait seulement de quitter au plus vite ces lieux où les hommes s'entretuaient pour un asile calme, quelque part là-bas, où il pourrait se ressaisir, se reposer, réfléchir à toutes les choses nouvelles et étranges qu'il avait apprises tout ce temps.

Mais aussitôt arrivé à Orel il tombait malade. Dès qu'il se remit, Pierre aperçut autour de lui deux de ses domestiques venus de Moscou : Terenti et Vaska, et la princesse aînée qui, d'Eletz, le domaine de Pierre où elle se trouvait, ayant appris sa délivrance et sa maladie, était venue le soigner.

Pendant sa convalescence, Pierre se déshabitua peu à peu des impressions devenues habituelles et se fit à la pensée que demain personne ne le chasserait nulle part, que personne ne lui enlèverait son

lit chaud et que le lendemain il aurait sûrement le dîner, le thé et le souper.

Mais dans le rêve, pendant longtemps encore il se voyait toujours dans les conditions de la captivité. De même, peu à peu, Pierre se rendait compte des nouvelles qu'il avait apprises après sa délivrance : la mort du prince André, la mort de sa femme, l'anéantissement des Français.

Le sentiment agréable de la liberté, de cette entière liberté précieuse à l'homme, s'éveillait en lui pour la première fois au premier relais après sa sortie de Moscou et, durant toute sa convalescence, emplissait son âme.

Il s'étonnait que cette liberté intérieure, indépendante des circonstances extérieures, fût maintenant accompagnée de la liberté extérieure. Il était seul dans une ville étrangère, sans connaissances, personne n'exigeait rien de lui, ne l'envoyait nulle part, il avait tout ce qu'il désirait, il était délivré d'une pensée qui autrefois le tourmentait sans cesse, la pensée de sa femme : elle n'existait plus.

« Ah ! c'est bon ! c'est agréable ! » se disait-il quand on approchait de lui une table proprement dressée, avec un bon bouillon, ou quand, la nuit, il s'enfonçait dans un lit moelleux, propre, ou quand il se souvenait qu'il n'y avait plus ni sa femme, ni les Français. « Ah comme c'est bien, comme c'est agréable ! » Et par une vieille habitude il se posait la question : « Eh bien, et après ? Que ferai-je

après? » Et aussitôt il se répondait : « Rien. Je verrai. Ah! comme c'est bien! »

Ce qui le tourmentait autrefois, ce qu'il cherchait toujours : le but de la vie, maintenant n'existait plus pour lui. Ce but de la vie n'existait plus pour lui, non par hasard, momentanément, mais il sentait qu'il n'existait pas, qu'il ne pouvait être. Et cette absence de but qui lui donnait cette conscience complète et joyeuse de la liberté faisait son bonheur.

Il ne pouvait avoir de but parce que, maintenant, il avait la foi, non la foi en des règles, des paroles ou des idées, mais la foi en Dieu vivant, qu'on sent toujours. Auparavant, il le cherchait dans ce but qu'il se plaçait. Cette recherche d'un but n'était que la recherche de Dieu. Et tout d'un coup, en captivité, il avait appris non par des paroles, non par des raisonnements, mais par le sentiment immédiat, ce que depuis longtemps sa vieille bonne lui disait : que Dieu est ici, partout. En captivité il avait appris que Dieu en Karataïev est plus grand, plus infini, plus incompréhensible que dans l'architecte de l'univers reconnu par les maçons. Il éprouvait le sentiment d'un homme qui trouve sous ses pieds ce qu'il cherchait alors que son regard errait loin devant lui. Toute sa vie il avait regardé là-bas, quelque part, par-dessus les têtes des hommes qui l'entouraient... et il ne fallait pas fixer ses regards, mais seulement regarder devant soi.

Auparavant il ne savait voir en rien le grand, l'incompréhensible, l'infini, il sentait seulement qu'il devait être quelque part et il le cherchait. Près de lui et compréhensibles il ne voyait que des choses bornées, petites, dénuées de sens. Il s'armait de la longue-vue spirituelle et regardait dans le lointain, là-bas, où ces petites choses humaines en se dispersant dans le lointain brumeux, lui semblaient grandes et infinies seulement parce qu'il ne les voyait pas clairement. Telles se présentaient à lui la vie européenne, la politique, la maçonnerie, la philosophie, la philanthropie. Mais même quand il considérait sa faiblesse, son esprit pénétrait dans ce lointain, et il voyait là-bas les mêmes choses petites, humaines, insensées. Et maintenant, il avait appris à voir en tout le grand, l'éternel, l'infini, et, naturellement, pour le voir, pour jouir de sa contemplation, il abandonnait la longue-vue dans laquelle jusqu'ici il avait regardé par-dessus les têtes et contemplait joyeusement autour de lui la vie éternellement changeante, éternellement grande, incompréhensible et infinie. Et plus il regardait près de lui, plus il était calme et heureux. La terrible question qui autrefois détruisait tous ses raisonnements spirituels : pourquoi ? n'existait plus pour lui. Maintenant, à cette question : pourquoi ? une réponse simple était toujours prête : parce qu'il y a Dieu, ce Dieu sans la volonté duquel il ne tombe pas un cheveu de la tête de l'homme.

#### XIV

Pierre avait peu changé dans ses manières : extérieurement il était tout à fait comme auparavant. De même qu'auparavant il était distrait et paraissait occupé non de ce qui était devant lui mais de quelque chose de particulier à lui. La différence entre son état ancien et l'état actuel était qu'auparavant, quand il oubliait ce qui était devant lui, ce qu'on lui disait, plissant le front avec effort, il semblait s'appliquer en vain à examiner quelque chose loin de lui. Maintenant il oubliait aussi ce qu'on lui disait et qui était devant lui, mais avec un sourire imperceptible et railleur il fixait attentivement ses regards sur ce qui était devant lui, écoutait attentivement ce qu'on lui disait, bien qu'évidemment il vit et entendît tout autre chose.

Auparavant il paraissait bon et malheureux, c'est pourquoi les gens, malgré eux, s'éloignaient

de lui. Maintenant le sourire de la joie de vivre était toujours sur ses lèvres, dans ses yeux brillait la sympathie pour les hommes et on y lisait cette question : sont-ils aussi contents que moi ? Et les gens avaient du plaisir en sa présence.

Auparavant il parlait beaucoup, s'enflammait en parlant et écoutait peu. Maintenant il se laissait rarement entraîner dans la conversation et il savait écouter de telle façon que les gens lui confiaient volontiers leurs secrets les plus intimes.

La princesse qui n'avait jamais aimé Pierre et éprouvait pour lui un sentiment particulièrement hostile depuis qu'après la mort du vieux comte elle était devenue son obligée, à son dépit et à son étonnement, après un court séjour à Orel où elle était venue avec l'intention de prouver à Pierre que malgré son ingratitude elle croyait de son devoir de le soigner, la princesse sentit bientôt qu'elle l'aimait.

Pierre ne recherchait en rien ses bonnes grâces. Il l'examinait seulement avec curiosité. Autrefois, la princesse sentait qu'il la regardait avec indifférence et raillerie et, comme devant les autres personnes, elle se repliait devant lui. Maintenant, au contraire, elle sentait qu'il pénétrait les secrets les plus intimes de sa vie et, d'abord avec méfiance, ensuite avec reconnaissance, elle lui montrait les meilleurs côtés de son caractère.

L'homme le plus rusé n'eût pu captiver plus habi-

lement la confiance de la princesse en évoquant les souvenirs des meilleurs jours de sa jeunesse et lui montrant sa sympathie. Et cependant, toute la ruse de Pierre ne consistait qu'à chercher son plaisir en évoquant en la princesse méchante et sèche, aux manières orgueilleuses, des sentiments humains.

« Oui, il est bon, très bon, quand il ne se trouve pas sous l'influence de méchantes gens, mais de personnes telles que moi », se disait la princesse.

Le changement qui s'était accompli en Pierre était remarqué également par ses domestiques, Terenti et Vaska ; ils le trouvaient beaucoup plus simple. Souvent Terenti, après avoir déshabillé son maître, les bottes et les habits à la main, bien qu'il eût déjà dit bonne nuit, ne se hâtait pas de partir, attendant si le maître n'entamerait pas la conversation. Et le plus souvent Pierre, observant que Terenti avait envie de causer, le retenait.

— Eh bien ! Raconte-moi donc... Comment vous êtes-vous procuré des vivres ? demandait-il. Et Terenti se mettait à parler du sac de Moscou, du feu comte, et restait debout longtemps, les habits à la main, à narrer ou à écouter les récits de Pierre, et, avec l'impression agréable de la proximité du maître et de son amitié pour lui, s'en allait à l'office.

Le docteur qui soignait Pierre et allait le voir chaque jour, bien que, suivant les habitudes des

médecins, il crût de son devoir de prendre l'air d'un homme dont les moments sont précieux pour le bien de l'humanité souffrante, restait des heures entières chez Pierre à raconter ses anecdotes favorites et ses observations sur les mœurs des malades, en général, et des dames en particulier.

— Oui, voilà, avec un homme comme vous, c'est agréable de causer, ce n'est pas comme chez nous en province, disait-il.

À Orel se trouvaient quelques officiers de l'armée française, prisonniers, et un jour, le docteur amena chez Pierre l'un d'eux, un jeune officier italien. Ils commencèrent à se fréquenter et la princesse s'amusait de la tendresse que l'Italien témoignait à Pierre.

L'Italien était visiblement heureux quand il pouvait venir chez Pierre et lui raconter son passé, sa vie de famille, ses amours et lui exprimer son indignation contre les Français et surtout contre Napoléon.

— Si tous les Russes vous ressemblaient un peu, disait-il à Pierre, C'EST UN SACRILÈGE QUE DE FAIRE LA GUERRE A UN PEUPLE COMME LE VÔTRE. Vous qui avez tant souffert des Français, vous n'avez pas même de colère contre eux.

Et Pierre ne méritait cette tendresse passionnée de l'Italien qu'en évoquant en lui le meilleur côté de son âme, qu'il admirait.

Les derniers temps du séjour de Pierre à Orel, il

reçut la visite d'une ancienne connaissance, le maçon, comte Villarsky, celui même qui l'avait fait admettre dans l'ordre, en 1807. Villarsky avait épousé une riche Russe propriétaire de grands domaines dans la province d'Orel, et il occupait dans la ville une situation provisoire à l'Intendance.

En apprenant que Bezoukhov était à Orel, Villarsky, bien qu'il n'eût jamais été très lié avec lui, vint le voir et lui témoigna l'amitié et l'empressement que s'expriment ordinairement les gens qui se rencontrent dans un désert ; Villarsky s'ennuyait à Orel et était heureux d'y retrouver un homme de son monde et de sa situation (comme il le supposait).

Mais à son étonnement, Villarsky remarqua bientôt que Pierre était très en retard sur la vie actuelle et qu'il était tombé, à son point de vue, dans l'apathie et l'égoïsme.

— VOUS VOUS ENCROUTEZ, MON CHER, lui disait-il.

Néanmoins Villarsky avait plus de plaisir qu'auparavant en la société de Pierre et il venait le voir chaque jour. Et Pierre, en regardant Villarsky et l'écoutant, trouvait incroyable d'avoir été, récemment encore, pareil à lui.

Villarsky était marié, avait une famille, était occupé des affaires de sa femme, de sa famille et de son service, et il considérait toutes ses occupations comme un obstacle à sa vie ; il les méprisait toutes parce qu'il considérait que leur but était

son bien personnel et celui de sa famille. Les considérations militaires, administratives, politiques, occupaient sans cesse son esprit, et Pierre, sans essayer de changer son opinion, sans le blâmer, avec une raillerie maintenant toujours douce et joyeuse, observait ce phénomène étrange qu'il connaissait si bien.

Dans ses rapports avec Villarsky, avec la princesse, avec le docteur, avec toutes les personnes qu'il rencontrait maintenant, Pierre apportait un nouvel élément grâce auquel il s'acquerrait la sympathie de tous : c'était sa disposition à voir en chacun la possibilité de penser, de sentir et d'envisager les choses à sa guise, et l'impossibilité de dissuader un homme par les paroles. Cette particularité individuelle qui, autrefois, troublait, agaçait Pierre, faisait maintenant la base principale de l'intérêt qu'il portait aux hommes. La différence, la contradiction, la complexité des opinions amusaient Pierre et provoquaient son sourire railleur et doux.

Dans les affaires pratiques, Pierre, tout à fait à l'improviste, sentait qu'il avait maintenant le point d'appui qui, autrefois, lui faisait défaut. Autrefois chaque question d'argent, surtout les demandes d'argent qu'on lui adressait très souvent vu sa richesse, le mettaient dans un trouble sans issue : « Donner ou non ? se demandait-il. J'en ai beaucoup et il en a besoin. Mais l'autre en a plus besoin

encore. Qui a le plus besoin? Et peut-être tous les deux sont-ils des trompeurs. » Auparavant, il ne trouvait point l'issue de ces suppositions et donnait à tous tant qu'il avait de quoi donner. Il était également embarrassé chaque fois qu'il était question de sa fortune, quand on lui disait qu'il devrait agir ainsi ou autrement.

Maintenant, à son étonnement, il ne trouvait plus en ces questions ni doutes ni malentendus.

Maintenant s'érigeait en lui un juge qui, par des lois quelconques connues de lui, décidait ce qu'il fallait faire ou non. Comme auparavant il ne tenait pas à l'argent, mais il savait d'une façon indiscutable ce qu'il fallait faire et ce qu'il ne fallait pas faire. La première application de cette nouvelle méthode fut pour la demande du colonel français prisonnier qui, après lui avoir raconté maints de ses exploits, à la fin, exigea presque de lui quatre mille francs pour envoyer à sa femme et à ses enfants. Pierre, sans le moindre effort les lui refusa et s'étonna ensuite de voir combien était facile et simple ce qui, autrefois, lui paraissait une difficulté insurmontable. En même temps qu'il refusait au colonel, il décidait qu'il fallait user de ruse pour forcer l'officier italien à accepter de l'argent dont, visiblement, il avait besoin. La nouvelle preuve qui fortifia l'opinion de Pierre en les affaires pratiques, ce fut la question des

dettes de sa femme et la reconstruction de ses maisons et villas de Moscou.

Son gérant principal vint le trouver à Orel et Pierre fit avec lui le compte général de ses revenus qui avaient beaucoup changé. Suivant les comptes du gérant, l'incendie de Moscou coûtait à Pierre près de deux millions de roubles. Pour le consoler de cette perte, le gérant présenta à Pierre un calcul tel que, malgré ces pertes, les revenus non seulement n'étaient pas diminués mais devenaient plus grands ; pour cela il fallait renoncer à payer les dettes de la comtesse, que Pierre n'était pas obligé de payer, et ne pas reconstruire les maisons et villas de Moscou qui coûtaient quatrevingt milleroubles par an et ne rapportaient rien.

— Oui, oui, c'est vrai, fit Pierre en souriant gaiement. Oui, tout cela m'est inutile. Après le pillage je suis devenu beaucoup plus riche.

Mais en janvier, Savélitch vint de Moscou raconter l'état de la ville, il montra le devis que lui avait fait l'architecte pour reconstruire les immeubles, comme si c'était chose entendue. En même temps, Pierre reçut des lettres du prince Vassili et d'autres connaissances de Pétersbourg. Dans ces lettres il était question des dettes de sa femme et Pierre décida que les projets du gérant qui d'abord lui avaient tant plu n'étaient pas bons, qu'il devait partir à Pétersbourg payer les dettes de sa femme et faire bâtir à Moscou.

Pourquoi ? il ne le savait pas mais il sentait qu'il le fallait. Grâce à cette décision, ses revenus diminuaient des trois quarts, mais il le fallait ainsi. Villarsky partait à Moscou, ils convinrent de partir ensemble.

Pendant sa convalescence à Orel, Pierre éprouva tout le temps le sentiment de la joie, de la liberté de la vie. Mais durant son voyage, quand il se trouva en plein air, aperçut des centaines de nouvelles personnes, ce sentiment augmenta encore davantage. Tout le temps du voyage il éprouvait la joie d'un élève en vacances. Toutes les personnes, le postillon, le maître de postes, les paysans, en route ou dans les villages, tous avaient pour lui un nouveau sens. La présence et les observations de Villarsky qui se plaignait toujours de la pauvreté de la Russie, de son retard sur l'Europe, de son ignorance, ne faisaient qu'augmenter la joie de Pierre. Là où Villarsky voyait la mort, Pierre voyait une preuve extraordinaire de vitalité, de cette force qui soutenait la vie de ce peuple particulier et unique. Il ne contredisait pas Villarsky, il paraissait être de son avis et souriait joyeusement en l'écoutant.

De même qu'il est difficile d'expliquer pourquoi et où se hâtent les fourmis d'une fourmilière troublée, pourquoi les unes traînent de petits débris, les œufs, les cadavres, pourquoi les autres vont et viennent, pourquoi elles se heurtent, s'attrapent, se battent, de même il serait difficile d'expliquer les causes qui forcèrent les Russes, après la fuite des Français, à se heurter à cet endroit qui auparavant s'appelait Moscou. En regardant les fourmis dispersées autour de la fourmilière ruinée, malgré la destruction complète de la fourmilière, par l'énergie, par le nombre incalculable des insectes, par l'observation on voit que tout est ruiné, sauf quelque chose d'indestructible, d'immatériel qui fait toute la force de la fourmilière ; de même Moscou, en octobre, bien qu'il n'y eût ni autorités, ni églises, ni richesses, ni maisons, était la même ville qu'au mois d'août. Tout était détruit, sauf ce

quelque chose d'immatériel mais de puissant et d'indestructible.

Les mobiles des hommes qui se hâtaient de tous côtés vers Moscou, après le départ de l'ennemi, étaient des plus variés, personnels, et, les premiers temps, pour la plupart, sauvages et grossiers. Un seul mobile était commun à tous : celui d'aller là-bas, dans cet endroit qui, auparavant, s'appelait Moscou, pour y développer son activité.

Une semaine plus tard il y avait à Moscou déjà quinze mille habitants, deux semaines après vingt-cinq mille, etc. Toujours croissant et croissant, ce chiffre, vers l'automne 1813, surpassait celui de la population de 1812.

Les premiers Russes qui pénétrèrent à Moscou furent les Cosaques du détachement de Vinzengerode, les paysans des villages voisins et les habitants qui s'étaient enfuis de Moscou et se cachaient dans les environs. Les Russes qui entrèrent à Moscou ruinée, pillée, se mirent eux aussi à piller. Ils continuèrent l'œuvre des Français. Les charrettes des paysans venaient à Moscou afin d'emporter dans les villages tout ce qui était abandonné dans les maisons ruinées et dans les rues. Les Cosaques emportaient dans leurs campements tout ce qu'ils pouvaient ; les propriétaires emportaient dans leurs maisons ce qu'ils pouvaient attraper dans les autres, sous prétexte que c'était à eux.

Après les premiers pillards, il en vint d'autres,

puis d'autres encore et chaque jour, à mesure que s'accroissait leur nombre, le pillage devenait de plus en plus difficile et prenait certaines formes.

Les Français avaient trouvé Moscou vide mais néanmoins sous forme de ville ayant une vie organique, régulière, une ville avec le commerce, les métiers, le luxe, les administrations, le culte. Les formes étaient sans vie mais elles existaient encore : il y avait des marchés, des boutiques, des magasins, des dépôts, des bazars, la plupart avec des marchandises. Il y avait des usines, des ateliers, des palais, des maisons riches pleines d'objets précieux, des hôpitaux, des prisons, des chancelleries, des églises, des cathédrales.

Plus les Français restaient à Moscou, plus les formes de la vie s'anéantissaient et, à la fin, tout se transformait en un vaste champ de mort et de pillage.

Plus se prolongeait le pillage des Français, plus il détruisait les richesses de Moscou et les forces des pillards. Le pillage des Russes commença l'occupation de la capitale. Plus il durait, plus il avait de participants, plus il rétablissait la richesse de Moscou et la vie régulière de la ville.

Outre les pillards, les gens les plus divers entraînés les uns, par la curiosité, les seconds par les devoirs du service, les troisièmes par le calcul : les propriétaires, le clergé, les fonctionnaires grands et petits, les marchands, les artisans, les paysans

affluaient à Moscou de divers côtés, comme le sang au cœur.

Déjà une semaine après, les paysans qui arrivaient avec les chariots vides pour emporter des objets étaient arrêtés par les autorités et forcés d'emporter de la ville les cadavres. Les autres paysans, apprenant l'aventure de leurs camarades, venaient en ville avec du blé, de l'avoine, du foin, qu'ils donnaient à des prix inférieurs à ceux d'autrefois. Les artels de charpentiers, espérant avoir un travail rémunérateur, entraient chaque jour à Moscou et, de tous côtés, on construisait et réparait les maisons incendiées.

Les marchands, les ouvriers, les marchands ambulants, les aubergistes, les cabaretiers s'installaient dans les maisons brûlées, le clergé rétablissait le service religieux en beaucoup d'églises demeurées intactes, des personnes charitables apportaient des objets du culte pillés. Les fonctionnaires installaient leurs tables avec des tapis et des armoires dans de petites chambres. Les chefs supérieurs et la police s'occupaient de la distribution des biens restés après les Français.

Les propriétaires des maisons où beaucoup de choses étaient restées se plaignirent ensuite qu'on eût tout emmené dans le palais impérial. D'autres insistaient sur ce point que les Français avaient transporté en un même endroit des objets appartenant à diverses maisons et qu'ainsi il serait injuste

de les donner aux propriétaires des maisons où on les trouvait. On insultait la police, on lui payait des pots de vin, on décuplait la valeur des objets du trésor incendiés, on réclamait des secours, le comte Rostoptchine écrivait ses proclamations.

## XVI

A la fin de janvier, Pierre arriva à Moscou et s'installa dans le pavillon qui était demeuré debout.

Il fit visite au comte Rostoptchine et à quelques connaissances revenues à Moscou et, le troisième jour, il se prépara à partir pour Pétersbourg. Tous exultaient à cause de la victoire, la vie bouillonnait dans toute la capitale ruinée qui se reprenait à vivre. Tous étaient très désireux de voir Pierre et s'intéressaient à ce qu'il avait vu. Pierre se sentait particulièrement bien disposé envers tous ceux qu'il rencontrait ; cependant, malgré lui, il se tenait en garde pour ne pas se lier par quelque chose. A toutes les questions qu'on lui posait — importantes ou minimes, — lui demandant où il habiterait, s'il reconstruirait ses maisons, quand il partirait de Pétersbourg et s'il se chargerait d'un petit paquet, il répondait : Oui, peut-être ; je pense, etc.

Des Rostov il avait appris qu'ils étaient à Kostroma et la pensée de Natacha lui venait rarement. Quand il y pensait, c'était comme le souvenir agréable d'un passé lointain.

Il se sentait non seulement libre de toutes les conditions sociales mais libre aussi du sentiment que, lui semblait-il, il s'était imposé volontairement.

Trois jours après son arrivée à Moscou, il apprit par les Droubetzkoï que la princesse Marie était à Moscou. La mort, les souffrances, les derniers jours du prince André, tout cela occupait souvent Pierre et maintenant lui revenait à l'esprit avec une nouvelle vivacité. Apprenant, pendant le diner, que la princesse Marie était à Moscou à Vosvijenka, dans son hôtel resté indemne, le soir même il alla chez elle.

En chemin, Pierre ne cessait de penser au prince André, à leur amitié, à ses diverses rencontres avec lui et surtout à leur dernière rencontre à Borodino.

« Est-ce qu'il est mort dans cet état d'esprit mauvais où il se trouvait alors ? Est-ce qu'avant la mort l'explication de la vie ne lui a pas été révélée ? » pensait Pierre.

Il se souvenait de Karataïev et de sa mort, et, malgré lui, comparait ces deux hommes si différents et en même temps si ressemblants par l'amour qu'il avait eu pour tous les deux et parce que

tous les deux avaient vécu et que tous les deux étaient morts.

Dans la disposition d'esprit la plus grave, Pierre arriva à la maison du vieux prince : elle était demeurée intacte ; il y avait bien quelques traces de dévastation, mais le caractère de la maison était resté le même.

Le vieux maître d'hôtel rencontra Pierre avec un visage sévère qui semblait vouloir faire comprendre à l'hôte que l'absence du vieux prince ne changeait pas l'ordonnance de la maison. Il l'informa que la princesse avait désiré se retirer dans son appartement et qu'elle recevait le dimanche.

— Annoncez-moi, peut-être me recevra-t-on, dit Pierre.

— J'obéis. Entrez dans la galerie des ancêtres.

Quelques minutes après, le maître d'hôtel et Dessalles rejoignirent Pierre. Dessalles, au nom de la princesse, dit à Pierre qu'elle serait très heureuse de le voir, qu'elle lui demandait d'excuser son sangêne et le pria de monter chez elle.

Dans une chambre pas très haute, éclairée d'une seule bougie, se trouvaient la princesse et encore une personne en robe noire. Pierre se souvint que la princesse avait toujours près d'elle quelque dame de compagnie, mais qui était-ce et comment était-elle ? Pierre ne se le rappelait pas. « C'est une de ses dames de compagnie », pensa-t-il en regardant la personne en noir.

La princesse s'avança rapidement à sa rencontre et lui tendit la main.

— Oui, fit-elle, après qu'il eut baisé sa main, en regardant fixement son visage changé, voilà comment nous nous retrouvons ! Les derniers temps il parlait souvent de vous ! fit-elle en promenant ses yeux de Pierre à la dame de compagnie avec une gêne qui, momentanément, frappa Pierre.

— J'ai été si heureuse en apprenant votre salut. C'est la seule bonne nouvelle que nous ayons reçue depuis longtemps.

De nouveau, avec encore plus d'inquiétude, la princesse regarda sa dame de compagnie et voulut dire quelque chose, mais Pierre l'interrompit.

— Imaginez-vous que je ne savais rien de lui. Je le croyais tué. Tout ce que je sais, je l'ai appris de troisième main. Je sais seulement qu'il a rencontré les Rostov. Quelle destinée !...

Pierre parlait rapidement, avec animation. Il regarda le visage de la dame de compagnie et aperçut un regard tendre, curieux, fixé sur lui, et, comme il arrive souvent pendant la conversation, il sentit, sans savoir pourquoi, que cette dame de compagnie en robe noire était une créature bonne et charmante qui ne gênerait pas sa conversation intime avec la princesse Marie.

Mais quand il prononça les dernières paroles sur les Rostov, la gêne de la princesse Marie s'accrut.

De nouveau son regard alla de Pierre à la dame de compagnie, et elle dit :

— Est-ce que vous ne reconnaissez pas ?

Pierre regarda encore une fois le visage pâle, mince, aux yeux noirs, à la bouche bizarre, de la dame de compagnie. Quelqu'un de proche, oublié depuis longtemps et plus que charmant le regardait avec des yeux attentifs.

« Mais non, ce n'est pas possible, pensa-t-il ; le visage maigre, pâle et vieilli ! Ce ne peut être elle. Ce n'est que son souvenir. »

Mais à ce moment, la princesse Marie prononça :

— Natacha !

Et le visage aux yeux attentifs, avec effort, comme s'ouvre une vieille porte, sourit et, de cette porte entr'ouverte, tout à coup, souffla pour Pierre un bonheur oublié depuis longtemps, auquel, surtout maintenant, il ne pensait pas, et qui le saisit et l'empoigna tout entier. Quand elle sourit, le doute ne fut plus possible : c'était Natacha et il l'aimait.

Au premier moment, Pierre trahit le secret inconnu : il rougit joyeusement et maladivement.

Il voulait cacher son émotion, mais plus il s'y efforçait, plus il laissait voir à la princesse Marie, plus clairement que par les paroles, qu'il l'aimait.

« Non, c'est à cause de la surprise, » pensa Pierre.

Mais quand il voulut continuer la conversation commencée, il regarda de nouveau Natacha, une

rougeur encore plus vive couvrit son visage, et une émotion encore plus grande, de joie et de peur, saisit son âme. Il s'embrouilla et s'arrêta au milieu de la conversation.

Pierre n'avait pas remarqué Natacha parce qu'il ne s'attendait nullement à la trouver ici, et il ne l'avait pas reconnue, parce que, depuis qu'il l'avait vue, un grand changement s'était fait en elle.

Elle avait maigri, pâli. Mais ce n'était pas ce qui la faisait méconnaissable. Il n'avait pu la reconnaître dès en entrant, parce que, maintenant, sur son visage dont les yeux autrefois brillaient toujours d'un sourire caché de la joie et de la vie, il n'y avait plus l'ombre d'un sourire, il n'y avait que des yeux attentifs, bons et tristement interrogateurs.

La gêne de Pierre ne se reflétait pas en Natacha par la gêne mais par un plaisir qui, légèrement, éclairait tout son visage.

## XVII

— Elle est venue chez moi, dit la princesse Marie. Le comte et la comtesse viendront ces jours-ci. La comtesse est dans un état terrible. Mais Natacha elle-même avait grand besoin de voir le médecin. On l'a envoyée de force avec moi.

— Oui, y a-t-il une famille qui n'ait pas sa douleur? fit Pierre, s'adressant à Natacha. Vous savez que c'est arrivé le jour même qu'on nous a délivrés. Je l'ai vu. Quel charmant garçon c'était!

Natacha le regarda et, en réponse à ses paroles, ses yeux s'avivèrent et brillèrent davantage.

— Que peut-on dire ou penser comme consolation? Rien. Pourquoi un garçon plein de vie, si bon, devait-il mourir?

— Oui, de nos jours, il serait difficile de vivre, si l'on n'avait la foi... dit la princesse Marie.

— Oui, oui, voilà la vérité! interrompit hâtivement Pierre.

— Pourquoi ? demanda Natacha, en regardant attentivement dans les yeux de Pierre.

— Comment pourquoi ? fit la princesse Marie. La pensée seule de ce qui nous attend là-bas...

Natacha, sans écouter la princesse Marie, de nouveau regardait interrogativement Pierre.

— Seul, celui qui croit en l'existence d'un Dieu qui nous guide, peut supporter une perte comme la sienne et la vôtre, continua Pierre.

Natacha ouvrait la bouche pour parler, mais, tout à coup, elle s'arrêta. Pierre se hâta de se détourner d'elle et, s'adressant de nouveau à la princesse Marie, il l'interrogea sur les derniers jours de son ami.

La gêne de Pierre était presque passée, mais, en même temps, il sentait que son ancienne liberté était presque disparue. Il sentait qu'aucune de ses paroles, chacun de ses actes avait maintenant un juge dont l'avis était plus cher pour lui que ceux de tous les juges au monde. Maintenant il parlait et, en parlant, il songeait à l'impression que produisaient ses paroles sur Natacha. Il ne disait pas exprès ce qui pouvait lui plaire, mais il jugeait, de son point de vue à elle, tout ce qu'il disait.

La princesse Marie, machinalement, comme il arrive toujours, se mit à raconter en quel état elle avait trouvé le prince André. Mais les questions de Pierre, son regard animé et inquiet, son visage tremblant d'émotion, peu à peu, la forçaient d'en-

trer dans des détails dont elle avait peur de se souvenir.

— Oui, oui, c'est ça... c'est ça .. dit Pierre penché en avant vers la princesse Marie et écoutant avidement son récit. Oui, oui. Alors il s'est calmé, adouci? Par toutes les forces de son âme, il cherchait toujours une chose : être tout à fait bon, c'est pourquoi il ne pouvait avoir peur de la mort. Les défauts qui étaient en lui, s'il en avait, ne provenaient pas de lui... Alors, il s'est radouci, disait Pierre. Quel bonheur qu'il vous ait rencontrés ! fit-il tout à coup s'adressant à Natacha et la regardant avec des yeux pleins de larmes.

Le visage de Natacha tremblait. Elle fronça les sourcils et, pour un moment, baissa les yeux. Pendant une seconde, elle hésita à parler.

— Oui, ce fut un bonheur ! prononça-t-elle d'une voix profonde de poitrine. Pour moi, ce fut certainement un bonheur.

Elle se tut.

— Et lui... lui... il disait qu'il le désirait, au moment où je suis venue vers lui...

La voix de Natacha s'entrecoupait. Elle rougit, appuya les mains sur ses genoux et, tout à coup, faisant un effort sur soi, elle releva la tête et se mit à parler rapidement.

— Nous ne savions rien quand nous sommes partis de Moscou. Je n'osais pas m'informer de lui. Tout à coup Sonia me dit qu'il était avec nous.

Je ne pensais rien, je ne pouvais m'imaginer en quel état il était. Je n'avais besoin que de le voir, d'être près de lui, fit-elle en tremblant et suffoquant.

Et, sans s'interrompre, elle raconta ce qu'elle n'avait jamais dit à personne, tout ce qu'elle avait éprouvé pendant les trois semaines de leur séjour à Iaroslav.

Pierre l'écoutait, bouche ouverte, sans baisser ses yeux pleins de larmes. En l'écoutant il pensait non au prince André ou à la mort, mais à ce qu'elle racontait. Il l'écoutait et la plaignait pour la souffrance qu'elle éprouvait maintenant à son récit.

La princesse, retenant avec peine ses larmes, était assise près de Natacha et écoutait, pour la première fois, l'histoire des derniers jours de l'amour de son frère et de Natacha.

Ce récit pénible et joyeux était évidemment nécessaire à Natacha. Elle parlait en mêlant les détails les plus infimes aux secrets les plus intimes, et elle semblait ne devoir jamais terminer. Plusieurs fois elle répétait la même chose.

Derrière la porte se fit entendre la voix de Des-salles qui demandait si Nikolouchka pouvait entrer dire bonne nuit.

— Oui, et voilà tout, tout... fit Natacha.

Au moment où Nikolouchka entrait, elle se leva rapidement et courut jusqu'à la porte. Elle se

heurta la tête contre la porte dissimulée derrière une portière et, avec un gémissement ou de mal, ou de douleur, elle s'enfuit de la chambre.

Pierre regardait la porte par où elle avait disparu et ne comprenait pas pourquoi il lui semblait tout à coup être resté seul au monde.

La princesse Marie mit fin à sa distraction en attirant son attention sur son neveu qui entrait.

Le visage de Nikolouchka rappelant celui de son père, dans le moment d'émotion où Pierre se trouvait maintenant, produisit sur lui une telle impression, qu'après avoir embrassé l'enfant, il se leva, et, prenant son mouchoir, s'approcha de la fenêtre.

Il voulait prendre congé de la princesse Marie, mais elle le retint.

— Non, Natacha et moi, nous ne nous couchons pas avant trois heures. Restez, je vous en prie ; je ferai servir à souper. Descendez, nous vous rejoindrons tout de suite.

Au moment où Pierre sortait, la princesse lui dit :

— C'est la première fois qu'elle parle ainsi de lui.

## XVIII

On fit passer Pierre dans la grande salle à manger éclairée ; quelques minutes après, il entendit un bruit de pas, et Natacha et la princesse Marie entrèrent.

Natacha était calme, mais sur son visage s'arrêtait de nouveau l'expression sévère, sans sourire.

La princesse Marie, Natacha et Pierre éprouvaient le même sentiment de gêne qui suit ordinairement une conversation sérieuse et intime : il est impossible de reprendre la conversation ancienne, il est honteux de dire des futilités et il est ennuyeux de se taire parce qu'on veut parler et parce qu'on semble feindre. En silence, ils s'approchèrent de la table : les valets écartèrent et rapprochèrent les chaises. Pierre déploya sa serviette et, ayant résolu de rompre le silence, regarda Natacha et la princesse Marie.

En ce moment toutes les deux paraissaient prêtes

à faire la même chose. Dans les yeux de toutes deux brillait le contentement de la vie et l'assurance qu'outre la douleur elle a des joies.

— Prenez-vous de l'eau-de-vie, comte? demanda la princesse Marie.

Et ces mots, tout d'un coup, dissipèrent les ombres du passé.

— Parlez-nous de vous, dit-elle. On raconte sur vous tant de miracles inouïs.

— Oui, répondit Pierre avec le sourire de raillerie douce qui lui était maintenant habituel. On raconte même à moi des miracles que je n'ai même pas rêvés. Maria Abramovna m'a invité chez elle et m'a raconté ce qui m'est arrivé ou a dû m'arriver. Stepan Stepanitch m'a appris aussi ce que je dois raconter. En général, je remarque que c'est très commode d'être un homme intéressant (et maintenant, je suis un homme intéressant). On m'invite et on raconte ce qui m'est arrivé.

Natacha sourit, elle voulait dire quelque chose.

— On m'a raconté, l'interrompit la princesse Marie, que vous avez perdu deux millions avec le sac de Moscou. Est-ce vrai?

— Et pourtant je suis devenu trois fois plus riche, dit Pierre.

Bien que le paiement des dettes de sa femme et les constructions eussent changé ses affaires, il continuait à raconter qu'il était devenu trois fois plus riche.

— Ce que j'ai assurément gagné, c'est la liberté, commença-t-il sérieusement; mais il ne poursuivit pas, trouvant ce sujet de conversation trop personnel.

— Et vous faites rebâtir votre maison?

— Oui, Savélitch me l'a conseillé.

— Dites-moi, ne saviez-vous rien de la mort de la comtesse quand vous êtes resté à Moscou? dit la princesse Marie, et aussitôt elle rougit en remarquant que dans cette question posée après ce qu'il venait de dire de sa liberté il pouvait croire qu'elle attribuait à ses paroles une portée qu'elles n'avaient pas.

— Non, répondit Pierre sans être gêné de l'interprétation que donnait la princesse Marie à sa mention de la liberté. Je l'ai appris à Orel et vous ne pouvez vous imaginer combien cela m'a frappé. Nous n'étions pas des époux modèles, — fit-il rapidement en regardant Natacha et remarquant sur son visage la curiosité de savoir comment il parlerait de sa femme — mais cette mort m'a beaucoup frappé. Quand deux personnes se fâchent, les deux ont toujours tort; et le tort de celui qui reste devient tout d'un coup très pénible devant la personne qui n'existe plus; et puis une pareille mort, sans amis, sans consolation... Je la plains beaucoup, beaucoup.

Il remarqua avec plaisir une approbation joyeuse sur le visage de Natacha.

— Oui, vous voilà de nouveau célibataire et un parti... fit la princesse Marie.

Pierre rougit tout à coup et tâcha longtemps de ne pas regarder Natacha. Quand il se décida enfin à la regarder, son visage était froid, sévère et, lui sembla-t-il, un peu méprisant.

— Mais est-ce vrai que vous avez causé à Napoléon ? On me l'a raconté ? demanda la princesse Marie.

Pierre rit.

— Pas une seule fois. Jamais. Tout le monde s'imagine qu'être prisonnier c'est être en visite chez Napoléon. Non seulement je ne l'ai pas vu, mais je n'ai même pas entendu parler de lui. J'étais dans une société beaucoup pire.

Le souper touchait à sa fin et Pierre, qui d'abord se dérobait à narrer sa captivité, peu à peu se laissait entraîner par ses récits.

— Mais est-ce vrai que vous étiez resté avec l'intention de tuer Napoléon ? lui demanda Natacha en souriant un peu. Je l'ai deviné quand nous vous avons rencontré près de la tour Soukhareva, vous vous rappelez ?

Pierre avoua que c'était vrai et, guidé peu à peu par les questions de la princesse Marie et surtout par celles de Natacha, il se laissa entraîner à faire le récit détaillé de ses aventures. D'abord il parla selon cette opinion railleuse et douce qu'il avait maintenant des hommes et surtout de soi-même,

mais ensuite, quand il arriva au récit des souffrances et des horreurs qu'il avait vues, sans le remarquer, il se mit à parler avec l'émotion contenue d'un homme qui revit en mémoire des événements terribles.

La princesse Marie, avec un sourire doux, regardait tantôt Pierre, tantôt Natacha. Dans tout ce récit elle ne voyait que Pierre et sa bonté. Natacha, accoudée, l'expression mobile, suivait le récit, écoutait Pierre attentivement, revivant avec lui tout ce qu'il racontait. Non seulement son regard mais ses exclamations et les questions brèves qu'elle posait montraient à Pierre que de ce qu'il racontait elle comprenait précisément ce qu'il voulait dire. On voyait qu'elle comprenait non seulement ce qu'il racontait mais ce qu'il voulait et ne pouvait exprimer par des paroles. Pierre narra aussi l'épisode avec la femme et l'enfant à cause desquels il avait été pris :

— C'était un spectacle horrible... des enfants abandonnés... quelques-uns dans les flammes... Devant moi on arrachait un enfant... Des femmes auxquelles on enlevait les bijoux...

Pierre rougit et s'arrêta.

— Tout à coup un détachement français arrive et tous ceux qui ne pillaient pas, tous les hommes furent pris et moi aussi.

— Probablement que vous ne racontez pas tout. Vous avez sans doute fait quelque chose... de bon, dit Natacha.

Pierre continua son récit. Quand il arriva au supplice, il voulut passer les horribles détails, mais Natacha exigea qu'il dit tout.

Il parla ensuite de Karataïev (déjà il s'était levé et marchait. Natacha le suivait des yeux).

Il s'arrêta :

— Non, vous ne pouvez pas comprendre ce que j'ai appris de cet homme ignorant.

— Non, non, parlez. Où est-il ? dit Natacha.

— On l'a tué presque sous mes yeux.

Et Pierre se mit à raconter les derniers temps de la retraite, la maladie de Karataïev (sa voix tremblait toujours) et sa mort. Il racontait ses aventures comme jamais : Il lui semblait maintenant voir une nouvelle importance dans tout ce qu'il avait éprouvé.

En racontant tout cela à Natacha il ressentait le plaisir rare que donnent les femmes en écoutant quelqu'un, non les femmes *intelligentes* qui écoutent en tâchant de retenir ce qu'on leur dit afin d'enrichir leur esprit et, à l'occasion, s'en servir ou appliquer ce qu'on raconte à leur situation et communiquer le plus vite ces paroles sages élaborées dans leur laboratoire spirituel, mais il éprouvait ce plaisir que donnent les vraies femmes douées de la capacité de discerner et de prendre ce qu'il y a de meilleur dans les manifestations de l'âme humaine. Natacha, sans le savoir, était tout attention. Elle ne laissait échapper ni un mot, ni une nuance

de la voix, ni un regard, ni un tressaillement du visage, ni un geste de Pierre. En passant elle saisissait chaque mot encore inexprimé, le portait à son cœur ouvert en devinant le sens mystérieux de tout le travail moral de Pierre.

La princesse Marie comprenait le récit, y sympathisait mais elle voyait maintenant autre chose qui absorbait toute son attention : elle voyait la possibilité de l'amour et du bonheur entre Natacha et Pierre et cette idée qui lui venait pour la première fois emplissait son cœur de joie.

Il était trois heures du matin. Les valets aux visages tristes et sévères étaient venus renouveler les bougies, mais personne ne les remarquait.

Pierre termina son récit. Natacha, les yeux brillants, animés, continuait d'observer attentivement Pierre : elle semblait vouloir comprendre encore ce qu'il n'avait pas dit. Pierre, dans une gêne heureuse, la regardait de temps en temps et cherchait ce qu'il fallait dire maintenant pour changer de conversation. La princesse Marie se taisait. Aucun ne pensait qu'il était trois heures et qu'il était temps d'aller dormir.

— On dit : les malheurs de la souffrance, commença Pierre. Oui, si l'on me disait : Veux-tu rester ce que tu étais avant la captivité ou revivre tout ce que tu as vécu ? Au nom de Dieu, encore une fois la captivité et la viande de cheval ! Quand on nous chasse du sentier habituel nous pensons que tout

est perdu, tandis que c'est alors seulement que commence la vie, nouvelle, bonne. Tant qu'il y a la vie c'est le bonheur, chacun en a beaucoup, beaucoup, devant soi, c'est moi qui vous le dis, fit-il s'adressant à Natacha.

— Oui, oui ! Moi aussi, je ne désirerais rien que de recommencer ma vie, dit-elle, répondant à une tout autre question.

Pierre la regarda attentivement.

— Oui et rien de plus, répéta-t-elle.

— Pas vrai ! Pas vrai ! s'écria Pierre. Je ne suis pas coupable d'être vivant, de vouloir vivre, ni vous non plus.

Tout à coup Natacha baissa la tête dans ses mains et se mit à pleurer.

— Qu'as-tu, Natacha ? lui demanda la princesse Marie.

— Rien, rien.

Elle sourit à Pierre à travers ses larmes.

— Au revoir, il est temps de dormir.

Pierre se leva et dit :

— Adieu.

La princesse Marie et Natacha se retrouvèrent comme toujours dans la chambre à coucher. Elles parlèrent de ce qu'avait raconté Pierre.

La princesse Marie n'exprima pas son opinion sur Pierre. Natacha non plus ne parla pas de lui.

— Eh bien ! Bonne nuit, Marie. Sais-tu, souvent

j'ai peur d'une chose : nous ne parlons pas de lui (le prince André) comme si nous craignons de déflorer nos sentiments et nous l'oublions, dit Natacha.

La princesse Marie soupira lourdement et ce soupir confirmait l'exactitude des paroles de Natacha, mais elle ne partagea pas son avis.

— Est-ce qu'on peut oublier? dit-elle.

— Je me suis sentie si bien aujourd'hui de raconter tout : c'était pénible mais bon, très bon ; je suis sûre que lui l'aimait réellement. C'est pourquoi je lui ai raconté... Ce n'est pas mal? demanda-t-elle tout à coup en rougissant.

— A Pierre? oh non! Il est si bon!

— Sais-tu, Marie, reprit tout à coup Natacha avec un sourire qui depuis longtemps n'avait éclairé son visage, Pierre est devenu... comment dire... propre, frais, comme s'il sortait du bain... tu comprends... c'est-à-dire au sens moral... n'est-ce pas?

— Oui, il a beaucoup gagné.

— Et son veston est si court, et ses cheveux rasés, tout à fait comme du bain... comme papa parfois...

— Je comprends que *lui* (le prince André) n'ait aimé personne autant, dit la princesse Marie.

— Oui, lui aussi est un homme à part. On dit que les hommes sont amis quand ils sont tout à fait différents. C'est sans doute vrai ; n'est-ce pas, qu'il ne lui ressemble pas du tout?

— Oui, mais il est très bon.

— Et encore bonne nuit, fit Natacha. Et le même sourire frivole s'oublia longtemps sur son visage.

## XIX

Ce jour-là, de longtemps, Pierre ne put s'endormir. Il marchait dans sa chambre, tantôt fronçant les sourcils à la pensée d'une chose difficile, tantôt, tout à coup, haussait les épaules et tressaillait, tantôt souriait joyeusement.

Il pensait au prince André, à Natacha, à leur amour et tantôt il était jaloux du passé, tantôt il se faisait des reproches, tantôt se pardonnait. Il était six heures du matin et il était encore debout.

« Mais que faire si c'est impossible sans cela, que faire ? Alors il le faut ainsi, » dit-il ; et, se déshabillant hâtivement, il se mit au lit, heureux et ému, mais sans doutes ni indécision : « Si étrange, si impossible que me paraisse ce bonheur, il faut faire tout pour l'épouser, » se dit-il.

Quelques jours auparavant, Pierre avait fixé au vendredi son départ pour Pétersbourg. Quand il

s'éveilla, le jeudi, Savielitch vint lui demander des ordres pour les bagages.

« Comment à Pétersbourg? Qu'est-ce que c'est que Pétersbourg? Qui va à Pétersbourg? se demanda-t-il involontairement. Oui, il y a longtemps déjà que j'ai résolu, je ne sais pourquoi, d'aller à Pétersbourg, se rappela-t-il. Pourquoi pas? Peut-être partirai-je. Comme il est bon, attentif, comme il se rappelle tout! pensa-t-il en regardant le vieux visage de Savielitch. Et quel sourire agréable! »

— Eh bien! tu ne veux toujours pas être affranchi, Savielitch? demanda Pierre.

— A quoi bon là liberté pour moi, Votre Excellence? Nous avons bien vécu du temps du feu comte, et de vous, nous n'avons eu aucune offense.

— Eh bien! Mais les enfants?

— Les enfants aussi vivront, Votre Excellence, avec de pareils maîtres on peut vivre.

— Et mes héritiers! fit Pierre. Et si tout d'un coup je me remarie?. . Cela peut arriver, ajouta-t-il avec un sourire involontaire.

— J'ose dire que ce sera une bonne affaire, Votre Excellence.

« Comme il trouve cela simple! se dit Pierre. Il ne sait pas combien c'est terrible et dangereux: trop tôt ou trop tard... c'est terrible!... »

— Quand donc ordonnez-vous? Voulez-vous partir demain? demanda Savielitch.

— Non, j'ajournerai un peu; je te préviendrai. Excuse-moi du dérangement; et voyant le sourire de Savielitch, il pensa : « C'est tout de même étrange qu'il ne sache pas que maintenant il n'y a personne à Pétersbourg et qu'avant tout il est nécessaire que cela soit décidé. Mais il doit savoir; il feint. Faut-il lui parler? Que pense-t-il? Non, après, plus tard. »

Pendant le déjeuner, Pierre raconta à la princesse qu'il était allé la veille chez la princesse Marie et y avait rencontré, imaginez-vous qui? Natalie Rostov!

La princesse feignit de trouver cette rencontre aussi naturelle que celle de Pierre avec Anna Siméonovna.

— Vous la connaissez? demanda Pierre.

— J'ai vu la princesse, j'ai entendu dire qu'on veut la marier avec le jeune Rostov. Ce serait très bien pour les Rostov; on dit qu'ils sont tout à fait ruinés.

— Non, je vous demande si vous connaissez mademoiselle Rostov.

— J'ai entendu seulement parler de cette histoire. C'est dommage.

« Non, elle ne comprend pas ou elle feint, pensa Pierre, mieux vaut, à elle non plus, ne pas lui parler. »

La princesse avait préparé des provisions pour le voyage de Pierre.

« Comme ils sont tous bons, pensa-t-il. Bien que ce ne puisse être intéressant pour eux, ils s'occupent de tout cela. Et tout cela est pour moi, voilà qui est étonnant ! »

Le même jour, Pierre reçut un chef de police qui venait demander d'envoyer un homme de confiance au palais impérial afin de recevoir les objets distribués aux propriétaires.

« Voilà, celui-ci aussi, pensa Pierre en regardant la physionomie du chef de police, quel brave et bel officier, et comme il est bon ! *Maintenant* il s'occupe de cette bagatelle, et l'on disait qu'il n'était pas honnête, qu'il volait ; quelle blague ! Cependant, pourquoi ne volerait-il pas ? Il est élevé ainsi, et tous font la même chose... Quel bon visage agréable... il sourit en me regardant ! »

Pierre allait dîner chez la princesse Marie.

En traversant les rues, parmi les maisons incendiées, il admira la beauté de toutes ces ruines. Les tuyaux de cheminées, les murs démolis lui rappelaient par leur pittoresque le Rhin et le Colysée. Il prit par les quartiers brûlés. Les cochers et les voyageurs qu'il rencontrait, les charpentiers qui coupaient les poutres, les marchands des quatre saisons, les boutiquiers, tous, les visages joyeux, regardaient Pierre et semblaient dire ! « Ah ! le voici ! Voyons ce qui en adviendra !... »

Au seuil de la maison de la princesse Marie, Pierre fut pris de doute : était-ce là qu'il avait vu

Natacha, qu'il lui avait parlé? » Peut-être l'ai-je rêvé, peut-être entrerais-je et ne verrais-je personne? » Mais à peine dans la chambre, par tout son être, par la perte de la libre disposition de sa personne, il sentit sa présence. Elle était dans la même robe noire à plis gracieux et coiffée comme la veille, mais elle était tout autre. Si la veille elle eût été ainsi, il l'aurait reconnue aussitôt.

Elle était telle qu'il l'avait connue presque enfant, ensuite fiancée du prince André. Ses yeux brillaient gais et interrogateurs, son visage avait une expression tendre et étrange.

Pierre aurait voulu rester après le dîner, mais la princesse Marie allait à l'office et Pierre sortit avec elle.

Le lendemain, Pierre revint très tôt pour le dîner, et passa chez elle toute la soirée. Malgré que la princesse Marie et Natacha fussent très contentes de cette visite, et bien que tout l'intérêt de la vie de Pierre se concentrât maintenant dans cette maison, vers le soir leur conversation s'épuisait et passait sans cesse d'un sujet infime à l'autre et souvent s'interrompait.

Ce soir-là Pierre resta si tard que la princesse Marie et Natacha se regardèrent entre elles, se demandant quand il se déciderait à partir. Pierre le voyait et ne pouvait s'en aller. Il était mal à l'aise, se sentait gauche, mais restait toujours parce qu'il *ne pouvait pas* se lever et s'en aller. La princesse

Marie n'en voyant pas la fin se leva la première et, se plaignant de la migraine, dit adieu.

— Alors, vous partez demain à Pétersbourg? dit-elle à Pierre.

— Non, je ne pars pas, fit Pierre d'un air surpris. Oui, mon voyage à Pétersbourg? Demain. Seulement, je ne vous dis pas adieu. Je passerai prendre vos commissions, dit-il en restant debout devant la princesse Marie, rougissant et ne partant pas.

Natacha lui tendit la main et sortit.

La princesse Marie, au lieu de s'en aller se rassit et, de son regard rayonnant, profond, regarda gravement et attentivement Pierre. La fatigue qu'elle laissait voir auparavant était tout à fait disparue maintenant. Elle soupira profondément, comme si elle se préparait à une longue conversation.

Toute la gêne et la gaucherie de Pierre avec Natacha disparurent momentanément et firent place à une animation émue. Il rapprocha vivement sa chaise de la princesse Marie.

— Oui, j'ai voulu vous dire, fit-il, répondant à son regard comme à des paroles. Princesse, aidez-moi! Que dois-je faire? Puis-je espérer?.. Princesse, mon amie, écoutez-moi! Je sais tout. Je sais que je ne la vaud pas. Je sais qu'il est maintenant impossible de lui parler de cela. Mais je veux être son frère. Non, je ne le veux pas, je ne le peux pas...

Il s'arrêta et se frotta le visage et les yeux.

— Eh bien ! Voilà, continua-t-il avec un effort visible pour parler logiquement. Je ne sais pas depuis quand je l'aime. Mais c'est elle sûrement que j'aimai toute ma vie et je l'aime tant que je ne puis m'imaginer la vie sans elle. Demander sa main, je ne l'oserais maintenant, mais la pensée que peut-être elle pourrait être à moi et que je laisserais échapper cette possibilité... cette pensée... est terrible ! Dites, puis-je espérer ? Dites, que dois-je faire ? Chère princesse... prononça-t-il après un court silence en lui touchant le bras, car elle ne répondait point.

— Je pense ce que vous-même avez dit, répondit la princesse Marie. Voici ce que je vous répondrai : Vous avez raison... lui parler d'amour maintenant...

La princesse s'arrêta. Elle voulait dire : Maintenant il est impossible de lui parler d'amour. Mais elle s'arrêta, car depuis trois jours elle avait vu, au changement qui s'était opéré en Natacha, que non seulement elle ne serait point offensée que Pierre lui exprimât son amour, mais qu'elle n'attendait que cela.

— Maintenant lui parler... On ne peut pas, dit cependant la princesse Marie.

— Mais alors, que dois-je faire ?

— Fiez-vous à moi, répondit la princesse Marie. Je sais...

Pierre la regardait dans les yeux.

— Eh bien ? Eh bien ?...

— Je sais qu'elle vous aime... vous aimera, corrigea-t-elle.

Mais à peine avait-elle prononcé ces paroles que Pierre, bondissant, le visage troublé, prenait la main de la princesse Marie :

— Pourquoi le pensez-vous ? Vous pensez que je peux espérer ? Vous pensez ?...

— Oui, je le pense, fit en souriant la princesse Marie. Écrivez aux parents et pour elle, fiez-vous à moi. Je lui parlerai au moment opportun. Je le souhaite et mon cœur sent que ce sera.

— Non, ce n'est pas possible ! Comme je suis heureux ! Non, ce n'est pas possible ! Que je suis heureux ! Non, ce n'est pas possible ! prononçait Pierre en baisant la main de la princesse Marie.

— Allez à Pétersbourg, ce sera mieux. Je vous écrirai.

— A Pétersbourg ? Partir ! Oui. Bon. Mais demain, puis-je venir chez vous ?

Le lendemain Pierre vint dire adieu. Natacha était moins animée que la veille, mais ce jour-là, en la regardant de temps en temps dans les yeux, Pierre sentit qu'il disparaissait, qu'il n'y avait plus ni lui ni elle, mais un seul sentiment de bonheur. « Est-ce possible ? Non, ce ne peut être ? » se disait-il à chacun de ses regards, de ses gestes et à chaque parole qui emplissait son âme de joie.

Quand, lui disant adieu, il prit sa main fine,

maigre, malgré lui il la garda un moment dans la sienne. « Est-ce que cette main, ce visage, ces yeux, tout ce trésor de charme féminin seront éternellement à moi, me deviendront intimes comme moi-même ? Non, c'est impossible !... »

— Au revoir, comte, lui dit-elle à haute voix. Je vous attendrai impatiemment, ajouta-t-elle bas.

Et ces simples mots, le regard et l'expression du visage qui les accompagnaient, pendant deux mois furent pour Pierre l'objet de souvenirs intarissables, de commentaires et de rêves heureux. « Je vous attendrai impatiemment... Oui, oui... Comment a-t-elle dit cela ? Oui : je vous attendrai impatiemment... Ah ! comme je suis heureux ! Que signifie cela?... Comme je suis heureux ! » se disait Pierre.

## XX

En Pierre il ne se passait maintenant rien de semblable à ce qu'il avait éprouvé en demandant en mariage Hélène.

Il ne se répétait pas comme autrefois, avec une honte malade, les paroles qu'il avait prononcées. Il ne se disait pas : Ah ! pourquoi n'ai-je pas dit cela, et pourquoi ai-je dit alors : JE VOUS AIME ! Au contraire, maintenant, il se répétait chacune de ses paroles et celles de Natacha avec tous les détails de la physionomie, du sourire, et il n'y voulait rien changer, il ne voulait que les répéter. Maintenant, il n'avait même pas l'ombre d'un doute sur la qualité de ce qu'il entreprenait. Un seul doute parfois lui venait en tête : « Est-ce que tout cela n'est pas un rêve ? La princesse Marie ne s'est-elle pas trompée ? Ne suis-je pas trop présomptueux, trop orgueilleux ? J'espère... »

« Et tout à coup la princesse Marie lui parlera et

elle sourira et répondra : « Comme c'est drôle ! Il s'est trompé. Ne sait-il pas qu'il est très ordinaire ? et moi... moi, je suis un être tout autre... supérieur... »

C'était le seul doute qui vint à Pierre.

En outre, maintenant il ne faisait aucun plan.

Le bonheur futur lui semblait si incroyable que, s'il arrivait, il ne pourrait y avoir rien au delà : tout devait se terminer avec lui.

Une folie joyeuse, inconnue, dont Pierre se croyait incapable, s'emparait de lui. Tout le sens de la vie, non pour lui seul, mais pour tout le monde, lui semblait se renfermer seulement dans son amour et dans la possibilité de son amour pour lui. Parfois tous les hommes lui semblaient occupés d'une seule chose, de son futur bonheur. Il lui semblait parfois que tous se réjouissaient comme lui et tâchaient de cacher leur joie en feignant d'être occupés de quelque autre intérêt.

Dans chaque parole, dans chaque mouvement, il voyait des allusions à son bonheur. Souvent, par ses regards et ses sourires importants, satisfaits, d'accord avec ses sentiments intimes, il étonnait les gens. Mais quand il comprenait que certains pouvaient ne pas connaître son bonheur, il les plaignait de toute son âme et éprouvait le désir de leur expliquer d'une façon quelconque que tout ce dont ils étaient occupés n'était que sottise ne méritant nulle attention. Quand on lui proposait d'en-

trer au service, quand on discutait des affaires gouvernementales, quand on parlait de la guerre, en supposant que de telle issue d'un événement dépendrait le bonheur de tous les hommes, il écoutait avec un sourire doux, compatissant et étonnait ses interlocuteurs par ses observations étranges. Mais ceux qui, selon Pierre, comprenaient le vrai sens de la vie, c'est-à-dire ses sentiments, aussi bien que ces malheureux qui, évidemment, ne le comprenaient pas, tous, dans cette période, se présentaient à lui sous la lumière brillante des sentiments qui étaient en lui, de sorte que, sans le moindre effort, en n'importe quel homme il voyait d'un coup tout ce qui était bon et digne d'amour.

Quand il examinait les affaires et les papiers de sa femme, il n'éprouvait pour sa mémoire aucun autre sentiment que la pitié qu'elle n'eût pas connu le bonheur qu'il connaissait maintenant.

Le prince Vassili, particulièrement fier en ce moment à cause d'une nouvelle nomination et de l'étoile, lui paraissait un vieillard touchant, bon et digne de pitié.

Souvent ensuite, Pierre se rappela ce temps de folie heureuse. Tous les raisonnements qu'il se faisait sur les gens, durant cette période de temps, restèrent en lui pour toujours. Il ne voulait pas renoncer dans la suite à ces opinions sur les hommes et les choses, mais au contraire, dans le doute et la contradiction intérieure, il avait re-

cours à l'opinion faite durant sa folie, et cette opinion était toujours juste.

« Peut-être alors semblais-je étrange et ridicule, mais je n'étais pas si fou que j'en avais l'air. Au contraire j'étais alors plus sensé et plus pénétrant que jamais et je comprenais tout ce qu'il faut comprendre dans la vie, parce que... j'étais heureux ! » se disait-il.

La folie de Pierre consistait en ce que, pour aimer les hommes il n'attendait pas, comme auparavant, les causes personnelles, qu'il appelait les qualités. Mais l'amour emplissait son cœur : il aimait les hommes sans motif particulier et trouvait des causes indiscutables pour les aimer.

## XXI

Depuis le soir que Natacha avait appris le départ de Pierre et, avec un sourire joyeux et moqueur, avait dit à la princesse Marie : il a l'air de sortir du bain... et le petit veston... et les cheveux coupés..., depuis ce moment quelque chose de caché et d'inconnu à elle-même, mais d'invincible, s'éveillait en elle.

Son visage, sa démarche, son regard, sa voix, tout se modifiait soudain. La force de la vie, l'espoir d'un bonheur qu'elle ne soupçonnait pas en elle se montraient à l'extérieur et demandaient à être satisfaits. Depuis ce jour, Natacha parut oublier tout ce qui lui était arrivé. Pas une seule fois elle ne se plaignit de son sort, elle ne dit pas un mot du passé et ne craignit plus de faire des plans joyeux d'avenir. Elle parlait très peu de Pierre, mais quand la princesse Marie prononçait son nom, une lueur, éteinte depuis longtemps,

brillait dans ses yeux et ses lèvres se crispaient en un sourire étrange.

Ce changement qui se produisait en Natacha, d'abord étonna la princesse Marie, et, quand elle le comprit bien, elle en fut attristée. « Ah ! aimait-elle si peu mon frère qu'elle ait pu si vite l'oublier ! » se disait-elle en constatant le changement qui s'était opéré. Mais quand elle était avec Natacha, elle ne lui en voulait pas, ne lui reprochait rien. La force de la vie qui s'éveillait et s'emparait de Natacha était évidemment si involontaire, si inattendue, qu'en sa présence elle sentait n'avoir pas le droit de lui faire le moindre reproche.

Natacha s'abandonnait tout entière et si franchement à ce nouveau sentiment qu'elle n'essayait pas de le cacher, et que maintenant, elle n'était plus triste, mais joyeuse et gaie.

Quand après l'explication, le soir, avec Pierre, la princesse Marie entra dans sa chambre, Natacha la rencontra sur le seuil.

— Il a dit ? Oui ? Il a dit ? répétait-elle.

Et une expression joyeuse et piteuse à la fois, comme si elle eût voulu se faire pardonner sa joie, s'arrêtait sur le visage de Natacha.

— Je voulais écouter à la porte, mais je savais que tu me le dirais.

Si compréhensible et touchant que fût pour la princesse Marie le regard de Natacha, malgré la pitié que lui causait son émotion, au premier mo-

ment les paroles de Natacha la blessèrent. Elle se rappela son frère et son amour : « Mais que faire ? Elle est ainsi ! » pensa la princesse Marie ; et, avec un visage triste et un peu sévère, elle raconta à Natacha tout ce que lui avait dit Pierre. En apprenant qu'il se préparait à partir à Pétersbourg, Natacha s'étonna : « A Pétersbourg ! » fit-elle, comme si elle ne comprenait pas.

Mais remarquant l'expression triste du visage de la princesse Marie et en devinant la cause, tout d'un coup, elle se mit à pleurer.

— Marie, apprends-moi ce que je dois faire. J'ai peur d'être méchante. Je ferai tout ce que tu diras... Apprends-moi...

— Tu l'aimes ?

— Oui, murmura Natacha.

— Pourquoi donc pleures-tu ? Je suis heureuse pour toi, dit la princesse Marie qui, à cause de ses larmes, pardonnait tout à fait la joie de Natacha.

— Ça ne sera pas de sitôt, plus tard, mais pense quel bonheur ce sera quand je serai sa femme et toi celle de Nicolas !

— Natacha, je t'ai demandé de ne pas me parler de cela. Parlons de toi.

Toutes deux se turent.

— Mais pourquoi va-t-il à Pétersbourg ? dit tout à coup Natacha ; puis, se répondant hâtivement : Non, non, il le faut ainsi. N'est-ce pas, Marie ? Il le faut...

# ÉPILOGUE

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

Sépt années s'étaient écoulées. La mer historique, bouleversée, de l'Europe était rentrée dans ses bords. Elle semblait calmée, mais les forces mystérieuses qui poussent l'humanité (mystérieuses parce que nous ne connaissons pas les lois qui régissent leur mouvement) continuaient d'agir.

Bien que la surface de la mer historique parût immobile, néanmoins l'humanité avançait sans arrêt comme le mouvement du temps. Divers groupes de combinaisons humaines se formaient, se disloquaient. Les causes de la formation et de

la dislocation des États, des transformations des peuples, se préparaient.

La mer historique ne se soulevait pas, comme auparavant, en tempêtes allant d'un bord à l'autre, mais elle grondait dans les profondeurs. Les personnages historiques n'étaient pas, comme auparavant, poussés d'un bord à l'autre par les ondes, maintenant ils paraissaient tourbillonner sur place. Les personnages historiques qui, auparavant, en tête des armées, reflétaient les mouvements des masses par des ordres de guerre, de marches, de batailles, reflétaient maintenant ce mouvement par des considérations politiques et diplomatiques, par des lois, des traités...

Les historiens appellent réaction cette activité des personnages historiques.

En décrivant l'activité de ces personnages qui, selon les historiens, fut la cause de ce qu'ils appellent *réactions*, ceux-ci critiquent sévèrement tous les personnages de ce temps depuis Alexandre et Napoléon jusqu'à madame de Staël, Photius, Schelling, Fichte, Chateaubriand, et ils sont justifiés ou blâmés au point de vue de leur participation au *progrès* et à la *réaction*.

Selon leurs récits; la Russie, en cette période, était aussi en réaction et le principal coupable en était Alexandre I<sup>er</sup>, ce même Alexandre I<sup>er</sup> qui, d'après leurs dires, était l'auteur principal du mouvement libérateur de son règne et du salut de la Russie.

Dans la littérature russe contemporaine, du collègien au savant historien, personne qui ne jette sa petite pierre à Alexandre pour ses fautes pendant cette période.

« Il devait agir comme ça et comme ça ; en tel cas il a bien agi, en tel autre mal. Il s'est très bien conduit au début de son règne et en 1812, mal en donnant une constitution à la Pologne, en formant la Sainte-Alliance, en donnant le pouvoir à Arak-tchéiev, en encourageant Golitzine et le mysticisme, puis Chishkov et Photius. Il a mal agi en s'occupant des formes extérieures de l'armée, en disloquant le régiment Séméonovky, etc., etc. »

Il faudrait noircir des dizaines de feuillets pour énumérer tous les reproches que lui font les historiens en se basant sur cette connaissance du bien de l'humanité dont ils se croient les possesseurs.

Que signifient ces reproches ?

Les actes qui valent à Alexandre I<sup>er</sup> l'approbation des historiens, à savoir les initiatives libérales de son règne, la lutte contre Napoléon, la fermeté qu'il montra en 1812, la campagne de 1813, ne découlent-ils pas des mêmes origines conditionnelles du sang, de l'éducation, de la vie qui firent la personne d'Alexandre I<sup>er</sup> ce qu'elle était et desquelles découlent aussi les actes pour lesquels les historiens le blâment ; à savoir : la Sainte-Alliance, le rétablissement de la Pologne, la réaction de l'année 1820 ?

Que lui reproche-t-on principalement ?

Ce n'est pas qu'un personnage comme Alexandre I<sup>er</sup>, qui était placé au plus haut degré du pouvoir humain, et, comme un foyer de lumière, éblouissait de tous les rayons historiques concentrés en lui, qui était soumis aux influences les plus fortes du monde des intrigues, des tromperies, de la flatterie, de l'orgueil, inséparables du pouvoir ; un personnage qui sentait peser sur soi, à chaque instant de sa vie, la responsabilité de tout ce qui se faisait en Europe ; un personnage non fictif mais vivant, un homme, avec ses habitudes, ses passions, ses aspirations au bien, au beau et au vrai, ce n'est pas que ce personnage ne fût pas vertueux (les historiens ne lui reprochent pas cela), mais il n'avait pas les aspirations vers le bien de l'humanité, celles qu'a, maintenant, un professeur quelconque, qui, dès sa jeunesse, s'est occupé de la science, c'est-à-dire de la lecture de livres de cours et de copies dans un cahier des extraits de ces livres.

Mais si l'on suppose qu'Alexandre I<sup>er</sup>, cinquante ans auparavant, se trompait dans l'idée qu'il se faisait du bien des peuples, on est forcé de supposer de même que l'historien qui juge Alexandre paraîtra, après l'écoulement d'un certain temps, injuste dans son opinion sur ce qui est le bien de l'humanité. Cette supposition est d'autant plus naturelle et nécessaire qu'en suivant le développement de l'histoire,

on voit que d'année en année, avec chaque nouvel écrivain le critérium de ce qui est le bien de l'humanité se modifie, de sorte que ce qui d'abord semblait le bien, dix ans après paraît mauvais, ou inversement. C'est peu. Souvent, en même temps, nous trouvons dans l'histoire des opinions tout à fait contraires sur ce qui est mal ou bien. Les uns font un mérite à Alexandre de la constitution donnée à la Pologne, de la Sainte-Alliance, d'autres les lui reprochent.

De l'activité d'Alexandre et de Napoléon on ne peut dire qu'elle fut utile ou nuisible, car nous ne pouvons dire pourquoi elle fut utile, pourquoi elle fut nuisible. Si cette activité déplait à quelqu'un, c'est parce qu'elle ne concorde pas avec sa conception bornée de ce qui est le bien. Si la conservation de la maison de mon père, à Moscou, en 1812, ou la gloire des troupes russes, ou la prospérité des universités de Pétersbourg et d'ailleurs, ou la liberté de la Pologne, ou la puissance de la Russie, ou l'équilibre européen, ou le progrès européen, si tout cela me semble le bien, alors je dois reconnaître que l'activité de chaque personnage historique avait, outre son but particulier, d'autres buts plus généraux et inaccessibles à moi.

Mais, supposons qu'une prétendue science ait la possibilité de concilier toutes les contradictions et possède pour les personnages historiques et les événements une mesure fixe du bon et du mauvais ;

supposons qu'Alexandre ait pu agir tout autrement ; qu'il ait pu, par ordre de ceux qui l'accusent et qui prétendent connaître le but final du mouvement de l'humanité, suivre ce programme de la nationalité, de la liberté, de l'égalité et du progrès (il n'y a pas, semble-t-il, d'autre programme) que les accusateurs actuels lui donneraient, supposons ce programme possible et qu'Alexandre s'y soit conformé, mais alors que deviendra l'activité de tous ces hommes en contradiction avec le gouvernement de ce temps, avec l'activité qui, selon les historiens, était bonne et utile ?

Cette activité ne serait pas, il n'y aurait pas la vie, il n'y aurait rien. Si l'on admet que la vie humaine peut se diriger par la raison, alors la possibilité de la vie se détruit.

Si l'on admet, comme le font les historiens, que les vrais grands hommes conduisent l'humanité vers certains buts : soit la grandeur de la Russie et de la France, soit l'équilibre européen, soit l'expansion des idées de révolution, soit le progrès général ou n'importe quoi, alors il est impossible d'expliquer les phénomènes de l'histoire sans l'intervention du *hasard* et du *génie*.

Si le but des guerres européennes au commencement du dix-neuvième siècle était la grandeur de la Russie, alors ce but aurait pu être atteint sans les guerres précédentes et sans l'invasion. Si le but était la grandeur de la France, il pourrait être atteint sans la Révolution et sans l'empire. Si le but était l'expansion des idées, l'imprimerie l'aurait fait beaucoup mieux que les soldats. Si c'était les progrès de la civilisation, il serait alors très facile de supposer, qu'outre la destruction des

hommes et de leurs richesses, il y aurait eu d'autres voies plus directes pour répandre la civilisation.

Pourquoi donc cela est-il arrivé de telle façon et non autrement? L'historien nous répond : « Le *hasard* a fait la situation, le *génie* l'a utilisée. »

Mais qu'est-ce que le *hasard*? qu'est-ce que le *génie*?

Les mots *hasard* et *génie* ne signifient rien de réellement existant, c'est pourquoi ils ne peuvent être définis. Ces mots ne signifient qu'un certain degré de la compréhension des phénomènes. Je ne sais pas comment se passe tel ou tel événement, je pense que je ne puis pas le savoir et je dis : c'est le *hasard*. Je vois une force qui produit une action incompatible avec les qualités ordinaires de l'homme, je ne comprends pas comment cela se fait, je dis : le *génie*.

Pour un troupeau de moutons, le mouton qui chaque soir est mis à part pour recevoir du berger une nourriture spéciale et devient deux fois plus gros que les autres, ce mouton doit paraître un génie.

Et cette circonstance que chaque soir, ce même mouton ne se trouve pas en l'étable commune, mais est servi à part pour manger de l'avoine et que, précisément ce même mouton gras est ensuite tué à l'abattoir, doit paraître l'union extraordinaire du génie avec une série de hasards aussi extraordinaires.

Mais que les moutons cessent de penser que tout ce qu'on leur fait n'a en vue que leur but moutonnier, qu'ils admettent que les événements qui leur arrivent peuvent avoir un but incompréhensible pour eux, et aussitôt ils aperçoivent l'unité, la conséquence logique en ce qui se passe avec le mouton nourri à part. Si même ils ne savent pas pourquoi il est ainsi nourri, au moins ils savent que tout ce qui est arrivé au mouton n'est pas arrivé par hasard et ils n'auront plus besoin ni de la conception du *hasard* ni de celle du *génie*.

C'est seulement en renonçant à connaître le but très proche, compréhensible, et en admettant que le but final nous est inaccessible que nous verrons la raison d'être de la vie des personnages historiques. Nous comprendrons la cause de cette action incompréhensible avec les qualités humaines ordinaires qui la produisent et les mots *hasard* et *génie* ne nous seront plus nécessaires.

Il suffit d'admettre que la finalité des troubles des peuples européens nous est inconnue; que nous ne connaissons que des faits, — des meurtres, — d'abord en France, ensuite en Italie, en Afrique, en Prusse, en Autriche, en Espagne, en Russie; que le mouvement de l'Occident à l'Orient, et de l'Orient à l'Occident fait le sens et le but des événements, et non seulement nous n'aurons pas besoin de voir un cas spécial et le *génie* dans le caractère de Napoléon et d'Alexandre, mais nous

ne pourrons voir en ces personnages que des hommes comme tous les autres. Non seulement il ne faudra pas expliquer par le *hasard* les petits événements qui ont fait ces hommes ce qu'ils ont été, mais il sera clair que tous ces petits événements étaient nécessaires.

En renonçant à connaître le but final, nous comprenons clairement que de même qu'on ne peut inventer pour aucune plante des couleurs et des graines plus adéquates que celles qui lui sont propres, de même il est impossible d'inventer deux autres hommes avec tout leur passé, correspondant si exactement, jusqu'aux plus petits détails, à la destinée qu'ils avaient à remplir.

### III

Le sens fondamental, principal des événements européens du commencement du dix-neuvième siècle, c'est le mouvement guerrier de masses de peuples européens de l'Occident à l'Orient et ensuite de l'Orient à l'Occident. Le premier signal de ce mouvement fut donné par l'Occident.

Pour que les peuples de l'Occident aient pu réaliser un mouvement guerrier jusqu'à Moscou, il était nécessaire : premièrement, qu'ils formassent un groupe militaire assez fort pour supporter le choc du groupe militaire de l'Orient ; deuxièmement, qu'ils renoncassent à toutes les traditions et habitudes établies ; troisièmement, qu'ils eussent à leur tête un homme pouvant se justifier et les justifier pour les pillages et les meurtres qui devaient accompagner ce mouvement. Et voilà que, à commencer par la Révolution française, se détruit l'ancien groupe, pas assez fort, s'anéantissent les vieilles habitudes

et les traditions, et que, peu à peu, se forment un groupe de nouvelles dimensions, de nouvelles habitudes et traditions, et l'homme qui devait être en tête du mouvement futur et porter toute la responsabilité des actes commis, paraît.

Cet homme sans convictions, sans principes, sans tradition, sans nom, pas même Français, par le concours des circonstances les plus étranges, s'avance parmi tous les partis qui troublent la France et, sans s'attacher à aucun, prend la place la plus marquante.

L'ignorance des camarades, la faiblesse et la nullité des adversaires, le cynisme du mensonge, la médiocrité séduisante et présomptueuse de cet homme le placent en tête de l'armée. Les troupes brillantes de l'armée d'Italie, le peu de désir de ses adversaires de se battre, l'audace enfantine et la confiance en soi lui acquièrent la gloire militaire. Une foule de soi-disant hasards l'accompagnent partout : la disgrâce dans laquelle il tombe près des gouvernants français lui est utile. Ses tentatives d'échapper à sa voie ne réussissent pas : la Russie refuse ses services et il ne peut se faire agréer en Turquie. Pendant la campagne d'Italie, plusieurs fois il se trouve à deux doigts de sa perte et chaque fois il est sauvé d'une façon imprévue. Les troupes russes, ces troupes qui peuvent anéantir sa gloire, par diverses considérations diplomatiques, n'entrent pas en Europe pendant qu'il s'y trouve.

A son retour d'Italie, il trouve en France un gouvernement dans cette période de décadence où les hommes qui sont au pouvoir disparaissent inévitablement.

Et, spontanément, se présente à lui l'issue de cette situation dangereuse : une expédition insensée, non motivée, en Afrique. De nouveau, ce qu'on appelle le hasard l'accompagne : l'inaccessible Malte se rend sans coup férir ; les actes les plus impudents sont couronnés de succès. La flotte ennemie qui, ensuite, ne laisse pas passer une seule barque, donne passage à une armée entière. En Afrique, une série de crimes sont commis sur des habitants presque sans armes. Et les hommes qui commettent ces crimes, et surtout leurs chefs sont persuadés que c'est beau et qu'ils font des actes dignes de César et d'Alexandre de Macédoine.

Cet idéal de la *gloire* et de la *grandeur* qui consiste à ne rien trouver de mauvais pour soi et à s'enorgueillir de chaque crime en lui attribuant une importance incompréhensible, cet idéal qui doit guider cet homme et ses compagnons se forme en Afrique.

Quoi qu'il fasse, tout lui réussit : la peste l'épargne, la cruauté du meurtre des captifs ne lui est pas imputée à crime. Imprudent jusqu'à l'enfantillage, son départ non motivé et peu noble de l'Afrique, où il abandonne ses compagnons malheureux, lui est compté comme un mérite, et, de

nouveau, la flotte ennemie le laisse échapper.

Pendant que, tout étourdi des crimes heureux qu'il a commis, il vient à Paris sans but, prêt à jouer un rôle, cette décomposition du gouvernement républicain qui pouvait le perdre une année auparavant est maintenant arrivée au suprême degré, et la présence de cet homme tout à fait étranger aux partis, ne peut maintenant que le servir.

Il n'a aucun plan, il a peur de tout, mais les partis se cramponnent à lui et exigent sa participation.

Lui seul, avec son idéal de gloire et de majesté formé en Italie et en Égypte, avec l'adoration de soi-même jusqu'à la folie, avec son audace dans le crime, son cynisme dans le mensonge, lui seul peut réaliser ce qui doit s'accomplir.

Il est nécessaire pour cette place qui l'attend. C'est pourquoi, presque indépendamment de sa volonté, et malgré son indécision, l'absence de plan et toutes les fautes qu'il commet, il est entraîné dans la conjuration dont le but est l'accaparement du pouvoir, et la tentative est couronnée de succès. Il est entraîné par force dans l'assemblée des gouvernants.

Effrayé, se croyant perdu, il veut s'enfuir : il feint une syncope, il dit des choses insensées qui devraient le perdre. Mais les gouvernants de la France, autrefois rusés et fiers, sentant que maintenant leur rôle est joué, sont encore plus confus

que lui, ne prononcent pas les paroles qu'ils devraient dire pour garder le pouvoir et perdre l'adversaire.

Le *hasard*, des millions de *hasards* lui donnent le pouvoir et tous les hommes semblent s'être entendus pour consolider sa fortune. Les *hasards* forment les caractères des gouvernants français de ce temps qui se soumettent à lui.

Les *hasards* forment le caractère de Paul I<sup>er</sup> qui reconnaîtra son pouvoir, le *hasard* fait contre lui une conjuration qui non seulement ne lui nuit pas mais consolide son pouvoir. Le hasard lui envoie le duc d'Enghien et le lui fait tuer, en convainquant la foule, par ce meurtre plus que par tout autre moyen, qu'il a le droit parce qu'il a la force. Le hasard fait qu'il réunit toutes ses forces pour faire une expédition en Angleterre, expédition qui lui serait néfaste, mais il ne peut jamais la réaliser, et, par hasard, il tombe sur Mack et ses Autrichiens qui se rendent sans se battre.

Le *hasard* et le *génie* lui donnent la victoire sous Austerlitz et, par hasard, tous, non seulement les Français, mais l'Europe entière, sauf l'Angleterre qui ne prend pas part aux événements qui s'accomplissent, tous les hommes, malgré l'ancienne horreur et le dégoût pour ses crimes, reconnaissent maintenant son pouvoir, le titre qu'il s'est donné et son idéal de grandeur et de gloire qui semble à tous quelque chose de beau et de raisonnable.

Comme si elles se préparaient au futur mouvement, les forces de l'Occident, en 1805, 1806, 1807, 1809, s'élancent plusieurs fois vers l'Orient en se fortifiant. En 1811, le groupe qui se formait en France se confond en un corps immense avec les peuples du centre. Avec l'accroissement du groupe se développe aussi la force de la raison d'être de l'homme qui est en tête du mouvement. Pendant la période préparatoire de dix ans qui précède le grand mouvement, cet homme se rencontre avec toutes les têtes couronnées de l'Europe. Les potentats détrônés du monde ne peuvent opposer aucun idéal raisonnable à l'idéal insensé de *gloire* et de *grandeur* de Napoléon. L'un après l'autre, ils se hâtent de lui montrer leur nullité. Le roi de Prusse envoie sa femme chercher les faveurs du grand homme. L'empereur d'Autriche regarde comme un honneur de mettre dans son lit la fille des Césars. Le pape, le gardien des rites sacrés du peuple, emploie la religion à l'élévation du grand homme. Ce n'est pas tant Napoléon lui-même qui se prépare à jouer son rôle, c'est tous ceux qui l'entourent qui le préparent à se charger de toutes les responsabilités de ce qui se commet et devra se commettre. Pas d'acte, pas de crime, pas la moindre fourberie qui, aussitôt, dans la bouche de son entourage, ne se transforme en un acte grand. La meilleure fête que peuvent inventer pour lui les Germains c'est la glorification d'Iéna et d'Auerstedt.

Non seulement lui-même est grand, mais aussi ses amis, ses frères, beaux-fils, beaux-frères. Tout concourt à le priver du dernier grain de raison et à le préparer à son terrible rôle. Et quand il est prêt, les forces sont prêtes.

L'invasion marche vers l'Orient, atteint son but final, Moscou. La capitale est prise, l'armée russe est anéantie plus que ne l'avaient jamais été les armées ennemies dans les guerres passées, d'Austerlitz à Wagram. Mais, tout à coup, au lieu du hasard et du génie qui, jusqu'à présent, l'ont mené par une série ininterrompue de succès au but prédestiné, paraît une quantité incalculable de *hasards* contraires, depuis le rhume de Borodino jusqu'aux gelées et l'étincelle qui incendie Moscou ! Et, au lieu de génie, se révèlent une sottise et une lâcheté sans pareilles.

L'invasion rebrousse chemin, s'enfuit, et tous les hasards ne sont plus pour lui, mais contre lui.

Il se produit le mouvement en sens contraire de l'Orient à l'Occident, très semblable à celui de l'Occident à l'Orient. Les mêmes tentatives de mouvement de l'Orient à l'Occident, comme en 1805, 1807, 1809, précèdent le grand mouvement : le même groupement considérable, la même jonction des peuples du centre au mouvement ; les mêmes hésitations au milieu de la route, la même rapidité à l'approche du but.

Paris, le but final est atteint. Le gouvernement

de Napoléon, ses troupes sont anéantis ; Napoléon lui-même n'a plus de sens : tous ses actes sont évidemment misérables et vils. Mais de nouveau se produit un hasard inexplicable : les alliés haïssent Napoléon en qui ils voient la cause de leurs maux. Privé de la force et du pouvoir, convaincu de crimes et de perfidies, il devrait se présenter à eux tel qu'il se présentait dix ans auparavant et une année après : un brigand hors la loi. Mais par un hasard étrange, personne ne le voit tel.

Son rôle n'est pas encore terminé. Cet homme, que dix ans auparavant et une année après, l'on considérait comme un brigand hors la loi, on l'envoie à deux journées de France, dans une île qu'on lui donne, avec une garde et des millions qu'on lui paie pour quelque chose.

#### IV

Le mouvement des peuples commence à se ralentir. Les plis de la grande ondulation s'élargissent et, sur la mer calmée, se forment des cercles sur lesquels flottent les diplomates qui s'imaginent être la cause de l'apaisement.

Mais la mer calmée tout d'un coup se soulève. Il semble aux diplomates que leurs désaccords occasionnent ce nouvel élan des forces. Ils attendent la guerre entre leurs empereurs. La situation leur semble insoluble. Mais l'onde dont ils sentent le soulèvement ne vient pas d'où ils l'attendent. La même onde se soulève du même point de départ du mouvement : de Paris. Le dernier contre-coup du mouvement de l'Occident se produit, qui doit résoudre les difficultés diplomatiques en apparence insolubles et mettre fin au mouvement militaire de cette période.

L'homme qui a dévasté la France, seul, sans compagnons, sans soldats, vient en France. N'importe quel gardien peut l'arrêter, mais par un hasard étrange, non seulement personne ne l'arrête, mais tous rencontrent avec enthousiasme ce même homme qu'on a maudit la veille et qui sera maudit un mois après. Cet homme est encore nécessaire pour justifier la dernière action commune.

L'action est accomplie.

Le dernier acte est joué. On ordonne à l'acteur de se dévêtir, de se débarrasser du fard et du carmin, on n'a plus besoin de lui. Et quelques années se passent ainsi : cet homme solitaire sur son île, devant soi joue une misérable comédie, intrigue et ment en justifiant ses actes, quand cette justification n'est plus nécessaire, et il démontre à tous ce qu'il était, ce que les hommes prenaient pour la force quand une main invisible le guidait.

Le régisseur, le drame fini, après avoir déshabillé l'acteur, nous le montre : — « Regardez en qui vous croyez ! Le voici ! Voyez-vous maintenant que ce n'est pas lui, mais moi qui poussais tout ? » Mais les hommes, aveuglés par la force du mouvement, de longtemps ne le comprennent pas.

Une conséquence et une nécessité encore plus grandes se trouvent dans la vie d'Alexandre I<sup>er</sup> qui fut en tête du mouvement contraire de l'Orient à l'Occident.

Que faut-il à cet homme qui, masquant les autres,

se trouvait en tête de ce mouvement de l'Orient à l'Occident?

Il lui faut le sentiment de la justice, l'intérêt pour les affaires de l'Europe, mais l'intérêt supérieur non obscurci par de mesquines vues, la prépondérance morale sur ses collègues, les empereurs de ce temps. Il faut que la personne soit douce et attrayante, offensée personnellement par Napoléon. Et tout cela est en Alexandre I<sup>er</sup>. Tout cela est préparé par les innombrables *hasards* de toute sa vie passée : l'éducation, les tendances libérales, les conseillers qui l'entourent, Austerlitz, Tilsitt.

Pendant la guerre nationale, ce personnage est inactif puisqu'il n'est pas nécessaire. Mais avec la nécessité de la guerre européenne, au moment voulu il paraît et, unissant les peuples européens, il les mène vers le but.

Le but est atteint. Après la dernière guerre de 1813, Alexandre se trouve au sommet du pouvoir. Comment l'emploiera-t-il? Alexandre I<sup>er</sup>, le pacificateur de l'Europe, l'homme qui, dès sa jeunesse, n'aspire qu'au bien de ses peuples, le premier champion des réformes libérales dans sa patrie, maintenant qu'il semble investi du plus grand pouvoir et par conséquent de la plus grande possibilité de faire le bien de ses sujets, pendant que Napoléon en exil fait des plans enfantins et mensongers sur le bonheur qu'il donnerait à l'humanité

s'il avait le pouvoir, Alexandre I<sup>er</sup>, après avoir rempli son rôle, sentant sur soi la main de Dieu, tout à coup reconnaît la petitesse de ce pouvoir imaginaire, se détourne de lui, le remet entre les mains d'hommes qu'il méprise et dit seulement :

— Point à nous Eternel, point à nous, mais donne gloire à ton nom ! (1) Je suis un homme comme vous, laissez-moi vivre en homme et songer à mon âme et à Dieu.

De même que le soleil et chaque atome de l'éther est une sphère limitée et en même temps n'est que la particule d'un être inaccessible par l'énormité du tout, de même chaque individu porte ses fins en soi, et cependant il les porte pour servir au but général, incompréhensible pour lui.

Une abeille posée sur une fleur pique un enfant et l'enfant craint l'abeille et dit que le rôle de l'abeille est de piquer les hommes. Le poète admire l'abeille qui se plonge dans la fleur et dit que le rôle de l'abeille est de puiser le nectar des fleurs. L'apiculteur ayant observé que l'abeille ramasse le pollen des fleurs et le porte dans la ruche, dit que le rôle de l'abeille est de faire le miel. Un autre qui a étudié de plus près la vie de la ruche dit que l'abeille ramasse le pollen pour nourrir les jeunes abeilles et créer la reine et que son but est la procréation de l'espèce. Le bota-

(1) Psaume 115. Vers 1<sup>er</sup>. Paroles gravées sur la médaille commémorative de la guerre de 1812. N. T.

niste observe qu'en volant avec le pollen d'une fleur mâle sur une fleur femelle, l'abeille féconde celle-ci et il voit en cela le rôle de l'abeille. Un autre, en observant les variations des plantes, voit que l'abeille y contribue, et il peut dire qu'en cela est le rôle de l'abeille. Mais le but final de l'abeille ne s'épuise ni par l'un ni par l'autre rôle que l'esprit humain peut découvrir. Plus haut s'élève l'esprit humain à la découverte du but, plus est évident pour lui le caractère inaccessible du but final.

L'homme ne peut observer que la concordance de la vie des abeilles avec les autres phénomènes de la vie. Il en va de même avec le but des personnages historiques et des peuples.

## V

Le mariage de Natacha, qui épousa Bezoukhov en 1813, fut le dernier événement joyeux pour la famille Rostov. La même année, le vieux comte Ilia Andréievitch mourut, et, comme il arrive toujours, à sa mort l'ancienne famille se disloqua.

Les événements de l'année précédente, l'incendie et l'abandon de Moscou, la mort du prince André et le désespoir de Natacha, la mort de Pétia et la douleur de la comtesse, frappaient l'un après l'autre le vieux comte. Il paraissait ne pas comprendre et n'était pas capable de comprendre l'importance de tous ces événements, et, courbant docilement sa vieille tête, il semblait attendre le nouveau coup qui l'achèverait. Tantôt il avait l'air effrayé, tantôt il était extraordinairement animé et actif.

Le mariage de Natacha l'occupa pour un moment par ses détails extérieurs : il commandait des diners, des soupers, et, visiblement, s'efforçait de

paraître gai. Mais sa gaité ne se communiquait pas comme autrefois, au contraire, elle provoquait la compassion de ceux qui le connaissaient et l'aimaient.

Après le départ de Pierre et de sa femme, il se calma et commença à se plaindre de l'ennui. Quelques jours après il tomba malade et s'alita. Dès le début de sa maladie, malgré les consolations des docteurs, il comprit qu'il ne s'en remettrait pas. Durant deux semaines, la comtesse, sans prendre de repos, resta à son chevet. Chaque fois qu'elle lui donnait sa potion, sans mot dire il saisissait sa main et la baisait. Le dernier jour, en sanglotant, il demanda pardon à sa femme, et bien que son fils ne fût pas là, il lui demanda pardon de la perte de leur fortune, la seule grande faute dont il se sentit coupable. Après avoir communié, il s'éteignit doucement et, le lendemain, la foule des amis et connaissances venus pour rendre les derniers devoirs au défunt emplit l'appartement qu'avaient loué les Rostov.

Toutes ces personnes qui tant de fois avaient diné et dansé chez lui, qui tant de fois s'étaient moquées de lui, maintenant, toutes avec le même sentiment de remords et d'attendrissement, disaient, comme pour se justifier : « Oui, tel quel, c'était un homme admirable, on ne rencontre plus aujourd'hui d'hommes pareils... Et qui n'a pas ses faiblesses ! »

Juste au moment où les affaires du comte étaient si mauvaises qu'on ne pouvait même s'imaginer comment tout cela se terminerait, s'il en avait encore pour une année, tout à fait à l'improviste, il mourait.

Nicolas était à Paris, avec les troupes russes, quand il apprit la mort de son père. Aussitôt il donna sa démission et, sans l'attendre, prit un congé et se rendit à Moscou. Un mois après la mort du comte la situation des affaires était claire, et tous étaient étonnés de l'énormité des diverses petites dettes dont personne ne soupçonnait l'existence. Les dettes s'élevaient au double de l'avoir.

Les parents et les amis conseillèrent à Nicolas de renoncer à l'héritage, mais Nicolas voyait dans cet acte un reproche au souvenir de son père, et il n'en voulut point entendre parler. Il accepta l'héritage avec l'obligation de payer les dettes.

Les créanciers qui s'étaient tus si longtemps du vivant du comte, à cause de cette influence indéfinissable mais puissante qu'avait sur eux sa bonté, s'adressèrent soudain aux tribunaux. Comme toujours, la jalousie cachée auparavant se démasqua et ces gens qui, comme Mitenka et les autres, avaient reçu des billets à ordre comme cadeaux, étaient maintenant les créanciers les plus exigeants. On ne donna à Nicolas ni délai, ni répit, et ceux qui, en apparence, plaignaient le vieux, l'auteur de leurs pertes (s'il y avait perte), maintenant, sans

nulle pitié, s'acharnaient contre le jeune héritier, innocent devant eux et qui se chargeait de les payer.

Pas un seul des arrangements proposés par Nicolas ne fut accepté. Les domaines vendus aux enchères furent abandonnés à vil prix et la moitié des dettes resta impayée. Nicolas accepta trente mille roubles que lui proposa son beau-frère Bezoukhoy pour payer une partie des dettes qu'il jugeait de vraies dettes d'argent, et, afin de n'être point arrêté par les dettes en surplus. — ce dont les créanciers le menaçaient, — il résolut de reprendre du service.

Retourner à l'armée où il était au tableau d'avancement pour le grade de commandant de régiment, il ne le pouvait pas parce que sa mère tenait maintenant à lui comme au dernier appui de sa vie. C'est pourquoi, malgré son peu d'envie de rester à Moscou parmi les gens qu'il avait connus autrefois, malgré son dégoût pour le service civil, il accepta à Moscou un emploi civil, et, abandonnant l'uniforme qu'il aimait, il s'installa avec sa mère et Sonia dans un petit appartement à Sivtzev-Vrajek.

Natacha et Pierre, installés à Pétersbourg, n'avaient pas une idée nette de la situation de Nicolas. Celui-ci avait emprunté à son beau-frère en tâchant de cacher sa misère. La situation de Nicolas était particulièrement pénible parce que, avec

ses douze cents roubles d'appointements, il devait non seulement se nourrir avec sa mère et Sonia, mais vivre de telle façon que sa mère ne s'aperçût pas de la pauvreté. La comtesse ne pouvait comprendre la vie sans les conditions de luxe habituelles depuis l'enfance et, à chaque instant, ne comprenant pas combien c'était pénible pour son fils, elle exigeait, tantôt une voiture, — ils n'en avaient pas à eux — pour aller chez une amie, tantôt des mets très chers pour elle, du vin pour son fils, tantôt de l'argent pour des cadeaux à Natacha, à Sonia et à Nicolas lui-même.

Sonia s'occupait du ménage, soignait sa tante, lui faisait la lecture, subissait ses caprices, aidait Nicolas à lui cacher la misère dans laquelle ils se trouvaient. Nicolas se sentait le débiteur de Sonia pour tout ce qu'elle faisait pour sa mère : Il admirait sa patience et son dévouement, mais tâchait de s'éloigner d'elle. Dans son âme, il lui reprochait d'être trop parfaite, de n'avoir rien de blâmable. Il y avait en elle tout ce qui fait qu'on apprécie les gens, mais peu de ce qui les fait aimer.

Il avait pris au mot sa lettre lui rendant la liberté et maintenant, il se tenait envers elle comme si tout le passé était depuis longtemps oublié et en aucun cas ne pouvait renaître.

La situation de Nicolas devenait de plus en plus mauvaise. La pensée de faire des économies sur ses appointements était un rêve. Non seulement

il n'économisait pas mais, pour satisfaire les exigences de sa mère, il faisait de petites dettes.

Sa situation était sans issue. L'idée du mariage avec une riche héritière que ses parents lui proposaient, lui répugnait. L'autre issue — la mort de sa mère — ne lui venait jamais en tête. Il ne désirait rien, n'espérait rien et, au fond de son âme, il éprouvait un plaisir sévère dans l'acceptation passive de son sort. Il tâchait d'éviter ses anciennes connaissances avec leur compassion et leur offre blessante d'assistance, il évitait toute distraction et plaisir et même à la maison il ne s'occupait de rien, sauf de faire des patiences avec sa mère, de marcher silencieusement dans sa chambre et de fumer une pipe après l'autre. Il paraissait cultiver cette humeur sombre, la seule dans laquelle il se sentait en état de supporter sa situation.

## VI

Au commencement de l'hiver, la princesse Marie vint à Moscou. Par les potins de la ville, elle apprit la situation des Rostov et sut que « le fils se sacrifiait pour sa mère », comme on disait.

— « Je n'attendais pas autre chose de lui », pensait la princesse Marie, sentant avec joie la confirmation de son amour pour lui.

Vu ses rapports amicaux, presque familiaux envers toute la famille, elle crut de son devoir de leur faire visite.

Mais au souvenir de ses relations avec Nicolas, à Voronèje, elle redoutait de les voir. Cependant, prenant son courage à deux mains, quelques semaines après son arrivée en ville, elle alla chez les Rostov.

Elle rencontra d'abord Nicolas, puisqu'il fallait traverser sa chambre pour aller dans celle de la comtesse.

Tout d'abord, le visage de Nicolas, au lieu d'exprimer la joie qu'elle espérait y voir, prit une expression de froideur, de sécheresse et d'orgueil qu'elle ne lui avait jamais vue auparavant. Nicolas s'informa de sa santé, l'accompagna chez sa mère et, quelques minutes après, sortit de la chambre.

Quand la princesse prit congé de la comtesse, Nicolas la rencontra de nouveau et l'accompagna jusqu'à l'antichambre avec une gravité et une sécheresse particulières. Il ne lui répondit pas un mot à ses remarques sur la santé de la comtesse.

— « Qu'est-ce que cela vous fait ? Laissez-moi tranquille ! » semblait dire son regard.

Et quand la voiture de la princesse s'éloigna de la maison :

— Pourquoi vient-elle ici ? Que veut-elle ? je déteste ces femmes et leurs amabilités ! dit-il à haute voix devant Sonia, incapable évidemment de retenir son dépit.

— Ah ! Nicolas, comment peut-on parler ainsi ? dit Sonia, cachant à peine sa joie. Elle est si bonne et maman l'aime tant.

Nicolas ne répondit rien et ne voulut plus parler de la princesse. Mais après sa visite, la vieille comtesse parla d'elle plusieurs fois par jour. La comtesse la vantait, insistait pour que son fils allât chez elle, exprimait le désir de la voir plus souvent, et en même temps, devenait toujours de mauvaise humeur en parlant d'elle.

Nicolas affectait de se taire quand sa mère parlait de la princesse et son silence agaçait la comtesse.

— C'est une jeune fille très digne et très bonne, disait-elle. Tu dois aller la voir. Enfin tu y verras quelqu'un. Je crois que tu finis par t'ennuyer avec nous.

— Mais je n'en ai nulle envie, maman.

— Tantôt tu voulais la voir et maintenant tu ne le désires pas, vraiment, mon cher, je ne te comprends pas. Tantôt tu t'ennuies, tantôt, tout d'un coup, tu ne désires voir personne...

— Mais je ne dis pas que je m'ennuie.

— Comment, tu as dit toi-même que tu ne désirais pas la voir. C'est une jeune fille très digne; autrefois elle te plaisait et maintenant, des raisons quelconques. Toujours on se cache de moi...

— Pas du tout, maman.

— Si je te demandais de faire quelque chose d'ennuyeux... mais rendre une petite visite... Il me semble que la politesse l'exige... Je te l'ai demandé, maintenant je ne m'en mêlerai plus si tu as des secrets pour ta mère.

— J'irai si vous y tenez.

— Pour moi cela m'est égal. Je le disais pour toi.

Nicolas soupira, mordilla sa moustache et tâcha de détourner l'attention de sa mère sur un autre sujet.

Le lendemain, le surlendemain, le troisième jour la même conversation se renouvela.

Après sa visite chez les Rostov et cette réception froide, inattendue de Nicolas, la princesse Marie s'avoua qu'elle avait raison quand elle ne voulait pas aller la première chez eux.

— Je n'attendais pas davantage. Je n'ai rien à voir avec lui, je voulais seulement visiter la vieille qui a toujours été très bonne pour moi et à qui je dois beaucoup, se disait-elle, appelant la fierté à son aide.

Mais ses raisonnements ne pouvaient la calmer ; une sorte de remords la tourmentait quand elle se rappelait sa visite. Bien qu'elle eût fermement décidé de ne plus aller chez les Rostov et d'oublier tout, elle se sentait toujours dans une situation fautive et quand elle se demandait ce qui la tourmentait, elle devait s'avouer que c'était ses rapports avec Rostov. Son ton froid, correct, ne provenait pas de ses sentiments envers elle — elle le savait — mais il cachait quelque chose. Elle devait s'expliquer ce quelque chose. Elle sentait que sans cela, elle ne serait pas tranquille.

Au milieu de l'hiver, elle était assise dans la salle d'études, surveillant les leçons de son neveu, quand on vint lui annoncer la visite de Rostov.

Fermement résolue à ne pas se trahir ni montrer de gêne, elle appela mademoiselle Bourienne et avec elle se rendit au salon.

Du premier coup d'œil elle vit que Nicolas n'était venu que pour remplir une dette de politesse, et

elle décida de se tenir envers lui sur le même ton.

Il se mit à parler de la santé de la comtesse, des connaissances communes, des dernières nouvelles de la guerre, et quand les dix minutes exigées par la politesse après lesquelles l'hôte peut se lever, furent écoulées, Nicolas se leva pour saluer.

La princesse, avec l'aide de mademoiselle Bourienne, avait très bien soutenu la conversation, mais à la fin, quand il se leva, elle était si fatiguée d'avoir causé de ce qui n'avait rien de commun avec elle et la douloureuse pensée du peu de joie qu'elle seule avait dans la vie l'absorbait tant, que, fixant devant soi ses yeux rayonnants, elle restait assise immobile sans remarquer qu'il était debout.

Nicolas la regardait et, pour avoir l'air de ne pas remarquer sa distraction, il dit quelques mots à mademoiselle Bourienne, puis regarda de nouveau la princesse. Elle était toujours assise immobile et son doux visage exprimait la souffrance.

Tout à coup il se mit à la plaindre et il songea vaguement que peut-être c'était lui la cause de cette douleur qui se peignait sur son visage.

Il voulut lui dire quelque chose d'aimable, mais il ne trouva rien.

— Adieu, princesse, dit-il.

Elle se ressaisit, rougit et soupira profondément.

— Ah! pardon! dit-elle. Vous partez déjà,

comte ? Eh bien ! Au revoir. Et le coussin pour la comtesse ?

— Attendez, je vais l'apporter tout de suite, dit mademoiselle Bourienne.

Elle sortit de la chambre.

Tous deux se turent. De temps en temps ils se regardaient.

— Oui, princesse, dit enfin Nicolas en souriant tristement, ce semble tout récent et pourtant combien d'eau a coulé depuis que nous nous sommes vus pour la première fois à Bogoutcharovo. Nous semblions tous malheureux et cependant, moi, je donnerais cher pour retourner à ce temps... Mais c'est impossible.

La princesse fixait ses yeux au regard rayonnant. Elle avait l'air de s'efforcer de comprendre le sens mystérieux de ces paroles qui lui expliqueraient ses sentiments pour elle.

— Oui, oui, dit-elle, mais vous n'avez rien à regretter du passé, comte. Telle que je comprends votre vie actuelle, vous vous la rappellerez toujours avec plaisir, parce que le sacrifice que vous accomplissez maintenant...

— Je n'accepte pas vos louanges, interrompit-il hâtivement. Au contraire, je me fais sans cesse des reproches. Mais ce n'est ni intéressant ni gai...

De nouveau son regard prit une expression froide et sèche. Mais la princesse avait revu en lui

l'homme qu'elle connaissait et aimait et elle ne parlait maintenant qu'avec cet homme.

— J'ai pensé que vous me permettriez de vous le dire, dit-elle. Nous nous sommes si rapprochés ensemble... et avec votre famille, que je ne croyais pas que mes compliments pussent vous sembler déplacés. Mais je me suis trompée...

Tout à coup sa voix trembla.

— Je ne sais pourquoi, continua-t-elle en se ressaisissant, autrefois vous étiez tout autre et...

— Il y a des milliers de causes *pour cela* (il accentua particulièrement les mots « pour cela »). Je vous remercie, princesse, dit-il doucement. C'est parfois pénible...

« Alors voici pourquoi ! voici pourquoi » disait une voix intérieure dans l'âme de la princesse Marie. « Non ce n'est pas seulement ce regard bon, ouvert, ce n'est pas la seule beauté extérieure que j'ai devinée en lui. J'ai deviné son âme noble, courageuse, pleine de sacrifice, se disait-elle. Oui, maintenant il est pauvre et moi je suis riche, oui, c'est pour cela .. Mais si ce n'était pas cela?... » Elle se rappelait sa tendresse d'autrefois et maintenant, en regardant son visage bon et triste, elle comprenait la cause de sa froideur.

— Mais pourquoi, comte, pourquoi ? s'écria-t-elle presque en se rapprochant de lui involontairement... Pourquoi ? dites-le-moi. Vous devez me le dire.

Il se taisait.

— Je ne sais pas vos raisons, comte, continua-t-elle, mais c'est pénible pour moi... je vous l'avoue... Vous voulez, je ne sais pourquoi, me priver de votre ancienne amitié, et c'est pénible pour moi.

Des larmes étaient dans ses yeux et dans sa voix :

— J'ai eu si peu de bonheur dans ma vie que chaque perte m'est pénible. Excusez-moi. Adieu.

Tout à coup elle se mit à pleurer et se dirigea vers la porte.

— Princesse, attendez, au nom de Dieu ! s'écria-t-il en tâchant de l'arrêter. — Princesse !

Elle se retourna. Durant quelques secondes ils restèrent silencieux, se regardant l'un l'autre, et ce qui était loin, impossible, devenait tout à coup, proche, possible, inévitable . . . . .

. . . . .

## VII

A l'automne de 1813, Nicolas épousa la princesse Marie et ils allèrent vivre à Lissia-Gori où Nicolas emmena sa mère et Sonia.

Pendant quatre ans, sans aliéner le domaine de sa femme il paya toutes ses dettes, et, ayant fait un petit héritage d'une cousine il paya aussi ce qu'il devait à Pierre. Trois ans plus tard, vers 1820, Nicolas avait arrangé de telle façon ses affaires d'argent qu'il achetait un petit domaine près de Lissia-Gori et entra en pourparlers pour le rachat d'Otradnoïé, ce qui était son rêve.

L'exploitation dont il s'occupa d'abord par nécessité, bientôt le passionna tellement qu'elle devint son occupation favorite et presque exclusive.

Nicolas était un propriétaire très simple : il n'aimait pas les perfectionnements, surtout ceux d'importation anglaise alors à la mode ; il se moquait des ouvrages techniques sur l'agriculture, des pro-

duits d'usine, des semailles chères et, en général, ne se faisait pas de spécialités; il avait toujours devant les yeux tout *le domaine* et non une partie quelconque. Et dans le domaine l'objet principal n'était pas l'azote, l'oxygène de la terre ou de l'air, pas une charrue particulière, un engrais spécial, mais cet instrument principal par lequel agissent l'azote, l'oxygène, l'engrais, la charrue, c'est-à-dire le travailleur, le paysan.

Quand Nicolas commença de s'occuper de l'exploitation, il se mit à en pénétrer les diverses parties; les paysans attirèrent particulièrement son attention. Le paysan se présentait à lui non seulement comme un instrument de travail, mais aussi comme le but et le juge. D'abord il observa les paysans en tâchant de comprendre leurs besoins, ce qu'ils jugeaient bon ou mauvais, et il feignait de donner des ordres mais en réalité il prenait d'eux des leçons; de leurs procédés, de leurs paroles, de leurs raisonnements, il apprenait ce qui était bon ou mauvais. Seulement quand il comprit les goûts et les aspirations des paysans, quand il apprit à parler leur langue, quand il comprit le sens mystérieux de leurs paroles, quand il se sentit près d'eux, seulement alors il commença à diriger avec hardiesse, c'est-à-dire à remplir envers les paysans précisément le rôle qu'on exigeait de lui. Et l'exploitation de Nicolas donna des résultats excellents.

En prenant la direction du domaine, Nicolas,

d'un coup, sans erreur, par une sorte de don, prenait pour gérant, *starosta*, intendant, ceux mêmes qu'auraient choisis les paysans, et les chefs qu'ils nommaient n'étaient jamais remplacés. Avant d'étudier la composition chimique de l'engrais, avant d'étudier le « doit et avoir » (comme il disait ironiquement), il apprenait des paysans la quantité du bétail et l'augmentait par tous les moyens. Il ne permettait pas aux familles nombreuses de paysans de se scinder ; les paresseux, les débauchés et les faibles étaient également persécutés et il tâchait de s'en débarrasser.

Pendant les semailles et les récoltes de foin et de blé, il surveillait équitablement ses propres champs et ceux des paysans, et peu de propriétaires avaient des terres aussi bien entretenues et rapportant autant que les siennes.

Il n'aimait point avoir affaire aux paysans attachés à la cour. Il les appelait des « mange-pain perdu », et de l'avis de tous il les gâtait et leur laissait trop de liberté. Quand il fallait donner un ordre concernant un paysan de la cour et surtout quand il fallait punir, il prenait conseil de toute la maison. Mais quand il était possible d'enrôler un domestique au lieu d'un paysan, il le faisait sans hésitation. Dans tous les ordres concernant les paysans il n'éprouvait jamais le moindre embarras : chacun de ses ordres — il le savait — serait approuvé par tous, à une ou deux exceptions près.

Il ne se permettait point d'accabler un homme de travail ou de le punir seulement parce qu'il le voulait ainsi, pas plus qu'il ne se permettait d'alléger du travail ou de récompenser un homme parce que tel était son plaisir. Il n'aurait su dire en quoi consistait la mesure de ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, mais en son esprit cette mesure était précise et immuable.

Souvent, en parlant d'un insuccès ou d'un désagrément quelconque, il disait : « *Avec notre peuple russe* », et il s'imaginait détester les paysans. Mais au contraire, de toute son âme il aimait « notre peuple russe » et ses mœurs, et c'est pourquoi il suivait, dans l'exploitation, la seule voie donnant de bons résultats.

La comtesse Marie était jalouse de cet amour de son mari pour le peuple et regrettait de ne le pouvoir partager : mais elle ne pouvait comprendre le plaisir et l'ennui que lui donnait ce monde particulier, étranger pour elle. Elle ne pouvait comprendre pourquoi il était si animé et heureux quand, levé à l'aube, après avoir passé toute la matinée dans les champs ou le clos, pendant les semailles ou la récolte, il rentrait pour le thé. Elle ne comprenait pas son enthousiasme quand il parlait du riche paysan Matthieu Ermichine qui, avec sa famille, durant toute la nuit avait dressé les meules, tandis que chez les autres rien n'était arrangé. Elle ne comprenait pas pourquoi il était si joyeux.

et, passant sur le balcon, souriait avec un clignement d'yeux, quand, sur la jeune avoine sèche tombait une petite pluie chaude ou pourquoi, quand le vent emportait des nuages menaçants, durant la fenaison, lui, rouge, bruni, revenant du clos tout en sueur, les cheveux imprégnés de l'odeur des champs, se frottait joyeusement les mains et disait :

— Eh bien ! Encore une journée et tout mon foin et celui des paysans sera rentré.

Elle pouvait encore moins comprendre pourquoi lui, avec son bon cœur, sa hâte de prévenir ses désirs, était presque désespéré quand elle lui transmettait la demande des paysans qui s'adressaient à elle pour être déchargés des travaux, pourquoi lui, ce brave Nicolas, refusait obstinément et lui demandait de ne pas se mêler de ces affaires. Elle sentait qu'il avait son monde à lui qu'il aimait passionnément, un monde soumis à des lois quelconques qu'elle ne comprenait pas. Quand, parfois, tâchant de comprendre, elle lui parlait de son mérite qui était de faire du bien à ses serfs, il se fâchait et répondait :

— Mais ce n'est rien du tout. Je n'y pense pas, et pour leur bien je ne ferais pas ça ! Le bien au prochain ! Tout cela c'est de la poésie et des contes de femmes. Ce qu'il me faut c'est que nos enfants ne soient pas des mendiants. Je dois consolider notre fortune pendant que je suis de ce monde.

Voilà tout. Et pour cela il faut de l'ordre, de la discipline, disait-il en serrant son poing robuste. Et sans doute de la justice, ajoutait-il, parce que si le paysan a faim, s'il est nu, s'il n'a qu'un cheval il ne pourra travailler ni pour moi ni pour lui.

Et, probablement parce que Nicolas ne se permettait pas de penser qu'il faisait quelque chose pour les autres, pour la vertu, tout ce qu'il faisait était fructueux. Sa fortune augmentait rapidement. Les paysans voisins venaient lui demander de les acheter, et, longtemps après sa mort, le peuple conserva un souvenir pieux de sa direction : « C'était un maître... D'abord pour le paysan et après pour lui... Et il ne laissait pas s'amuser... En un mot c'était un maître ! »

## VIII

La seule chose qui parfois tourmentait Nicolas dans son exploitation, c'était son emportement joint à une ancienne habitude de hussard de donner un libre élan à sa main.

Au commencement il ne voyait à cela rien de mauvais, mais la deuxième année de son mariage, son opinion à cet égard changea totalement.

Pendant l'été, un jour, on fit venir de Bogoutcharovo le *starosta* qui avait remplacé Drone, dé-cédé, et qui était accusé de diverses escroqueries et négligences.

Nicolas sortit sur le perron et, après les premières réponses du *starosta*, on entendit dans le vestibule des coups et des cris. Quand il rentra pour le déjeuner, il s'approcha de sa femme assise à son métier, la tête baissée, et, comme à l'ordinaire, il se mit à lui raconter tout ce qui l'avait occupé le ma-

tin et entre autres il lui parla du *starosta* de Bogoutcharovo.

La comtesse Marie, tantôt rouge, tantôt pâle, les lèvres pincées, restait dans la même attitude et ne répondait rien aux paroles de son mari.

— Quel coquin ! disait-il, s'échauffant au souvenir. Qu'il me dise qu'il était ivre, qu'il n'a pas été... Mais qu'as-tu, Marie ? demanda-t-il tout à coup.

La comtesse Marie leva la tête, voulut dire quelque chose mais, de nouveau, inclina hâtivement la tête et plissa les lèvres.

— Qu'as-tu ? Qu'as-tu, mon amie ?

La laide comtesse Marie embellissait toujours en pleurant. Elle ne pleurait jamais de souffrance ou de dépit, mais de douleur et de pitié. Quand elle pleurait, ses yeux rayonnants avaient un charme invincible. Dès que Nicolas lui prit la main elle n'eut pas la force de se retenir et ses larmes coulèrent.

— Nicolas, j'ai vu... Il est coupable, mais toi... Pourquoi as-tu fait cela, Nicolas ?

Elle cacha son visage dans ses mains.

Nicolas se tut, rougit, et, s'éloignant d'elle, en silence il se mit à marcher dans la chambre. Il comprit pourquoi elle pleurait, mais il ne put admettre du premier coup qu'un acte auquel il était habitué depuis l'enfance et qu'il trouvait ordinaire, fût mauvais.

— « Sont-ce des bêtises de femme ou a-t-elle raison ? » se demandait-il.

Sans résoudre cette question, il regarda de nouveau son visage douloureux et aimant, et tout à coup, il comprit qu'elle avait raison et qu'il était coupable à ses yeux.

— Marie, dit-il doucement en s'approchant d'elle, ce ne sera plus jamais, je t'en donne ma parole. Jamais !... répéta-t-il d'une voix tremblante comme un enfant qui demande pardon.

Les larmes coulèrent encore plus fort des yeux de la comtesse Marie. Elle prit la main de son mari et la baisa.

— Nicolas, quand as-tu cassé ce camée ? fit-elle pour changer la conversation en regardant sa bague qui portait en chaton un camée représentant une tête de Laocoon.

— Aujourd'hui... c'est la même chose... Ah ! Marie, ne me rappelle pas cela ?... Je te donne ma parole d'honneur que cela ne se répétera plus et que ce sera pour moi un souvenir, dit-il en montrant la bague cassée.

Depuis, quand au cours d'une explication avec un *starosta* ou un employé le sang lui montait à la tête et ses poings se serraient, Nicolas sentant à son doigt la bague cassée baissait les yeux devant l'homme qui le mettait en colère.

Cependant, une ou deux fois par an il s'oubliait, et alors il venait trouver sa femme, lui avouait tout et lui promettait que c'était pour la dernière fois.

— Marie, tu me méprises sans doute... Je le mérite, lui disait-il.

— Mais pars vite quand tu ne te sens pas la force de te retenir, lui disait avec tristesse la comtesse Marie en tâchant de le consoler.

Dans la société des gentilshommes de la province, Nicolas était estimé mais pas aimé. Les intérêts des gentilshommes ne l'occupaient pas, et, à cause de cela, les uns le croyaient orgueilleux, les autres sots.

Tout l'été, des semailles du printemps à la récolte, se passait en occupations agricoles. A partir de l'automne, avec le même sérieux qu'il apportait à l'exploitation, Nicolas s'adonnait à la chasse pendant un ou deux mois. L'hiver, il visitait ses autres domaines et s'occupait de lectures.

Sa bibliothèque se composait surtout de livres d'histoire : il en faisait venir chaque année pour une certaine somme. Il se faisait, comme il le disait, une bibliothèque sérieuse, et il s'astreignait à lire tous les livres qu'il achetait. L'air important, il faisait sa lecture dans son cabinet de travail ; d'abord ce fut pour lui un devoir, ensuite une occupation habituelle qui lui donnait un certain plaisir par la conscience d'être occupé d'une affaire sérieuse. A l'exception des voyages d'affaires, tout l'hiver il restait à la maison et s'immisçait à tous les petits rapports entre ses enfants et leur mère. Il se rapprochait de sa femme de plus

en plus à mesure qu'il découvrait les trésors de son âme.

Sonia, depuis le mariage de Nicolas, vivait dans sa maison. Encore avant son mariage, Nicolas, en s'accusant et la louant, avait raconté à sa femme tout ce qui s'était passé entre eux et lui avait demandé d'être bonne et tendre envers sa cousine. La comtesse Marie sentait parfaitement la faute de son mari et la sienne envers Sonia, elle pensait que sa fortune avait eu de l'influence sur le choix de Nicolas, elle n'avait rien à reprocher à Sonia, elle désirait l'aimer, cependant, non seulement elle ne l'aimait pas, mais, en son âme, elle trouvait envers elle de mauvais sentiments qu'elle ne pouvait vaincre.

Une fois qu'avec son amie Natacha, elle causait de Sonia et de son injustice envers elle, Natacha lui dit :

— Sais-tu, tu as lu beaucoup l'Évangile, il y a un passage qui se rapporte tout à fait à Sonia.

— Quoi? demanda étonnée la princesse Marie.

— Celui-ci : Tu te rappelles. « On donnera à celui qui possède et il aura encore davantage, mais à celui qui n'a rien on lui ôtera même ce qu'il a (1). Elle est celle qui n'a rien. Pourquoi? Je ne sais pas. Il lui manque peut-être l'égoïsme, je ne sais, mais tout lui est ôté, tout. Parfois je la plains beaucoup. Autrefois je désirais vive-

(1) Matthieu, xxv-29.

ment que Nicolas l'épousât, mais j'ai toujours pensé que ce ne serait pas. C'est une fleur stérile, tu sais, comme sur les fraisiers... Parfois je la plains et parfois je pense qu'elle n'en souffre pas comme nous en souffririons.

Mais malgré que la comtesse Marie expliquât à Natacha qu'il fallait comprendre autrement les paroles de l'Évangile, vis-à-vis de Sonia, elle acceptait ce qu'en disait Natacha. En effet, Sonia n'avait pas l'air gênée de sa situation et acceptait tout à fait son sort de fleur stérile. Elle semblait tenir moins aux gens qu'à la maison. Comme les chats elle s'habituaît plutôt à la maison qu'aux gens. Elle soignait la vieille comtesse, gâtait les enfants, était toujours prête à rendre les petits services dont elle était capable. Mais tout cela était accepté avec peu de reconnaissance...

Le domaine de Lissia-Gori, rebâti, n'était pas tenu sur le même pied que du temps du vieux prince. Les constructions, commencées pendant les mauvais jours, étaient plus que simples. L'immense maison à fondements de pierre était rebâtie en bois et plâtrée seulement à l'intérieur ; elle était parquetée en planches et meublée de chaises, de tables et de fauteuils faits par les serfs avec le bois du domaine. La maison avait beaucoup de chambres, y compris les chambres d'amis et celles des domestiques. Les parents des Rostov et des Bolkonski venaient parfois à Lissia-Gori en grande famille amenée

par seize chevaux, avec des dizaines de domestiques, et restaient pendant des mois. En outre, quatre fois par an, les jours de fête, il y avait pendant un ou deux jours jusqu'à cent invités; le reste du temps, c'était la vie régulière, avec les occupations habituelles : thé, dîner, déjeuner, provisions du propre domaine.

## IX

C'était le 5 décembre 1820, veille de la Saint-Nicolas. Cette année, Natacha, avec ses enfants et son mari, était chez son frère depuis le commencement de l'automne. Pierre était parti à Pétersbourg pour ses affaires particulières, comme il disait; il devait y rester trois semaines et c'était maintenant la septième. On l'attendait d'un moment à l'autre.

Le 5 décembre, outre la famille Bezoukhov, les Rostov avaient encore un vieil ami de Nicolas, le général en retraite Vassili Feodorovitch Denissov.

Nicolas savait que le 6, jour de sa fête, à l'arrivée des invités il devrait ôter sa robe de chambre, prendre un veston, des bottines étroites, pointues, aller à l'église neuve qu'il avait fait construire, ensuite recevoir les félicitations, régaler ses invités et parler des élections de la noblesse et de la ré-

colte, mais la veille, il se croyait le droit de vivre comme à l'habitude.

Avant le dîner, Nicolas contrôla les comptes du gérant du domaine de Riazan, propriété du neveu de sa femme, il écrivit deux lettres d'affaires et se rendit dans le clos et dans la cour du bétail et des chevaux. Ayant pris des mesures contre la beuverie générale qu'il fallait attendre le lendemain, à cause de sa fête, il rentra pour dîner, et, sans avoir pu se trouver en tête-à-tête avec sa femme, il s'assit devant une longue table de vingt couverts où étaient réunis ses familiers. A la table il y avait sa mère, la vieille madame Bielova, qui vivait près d'elle, sa femme, ses trois enfants, une institutrice, l'institutrice de son neveu et son gouverneur, Sonia, Denissov, Natacha et ses trois enfants, leur gouvernante, le vieil architecte Mikhaïl Ivanitch, qui coulait ses jours en repos à Lissia-Gori.

La comtesse Marie était assise au bout de la table. Aussitôt que son mari s'assit à sa place, au geste dont il déplaça sa serviette et repoussa brusquement les verres qui étaient devant lui, elle jugea qu'il était de mauvaise humeur, comme cela lui arrivait, surtout avant la soupe, quand il revenait tout droit des champs pour se mettre à table. La comtesse Marie connaissait très bien cette humeur et, quand elle-même était bien disposée, elle attendait tranquillement qu'il eût mangé sa soupe et seulement alors lui causait et le forçait d'avouer

qu'il était de mauvaise humeur sans aucune raison. Mais ce jour elle oublia tout à fait son habitude prudente. Elle était triste que sans cause il se fâchât contre elle, et elle se sentait malheureuse. Elle lui demanda où il était allé. Il lui répondit. Elle demanda encore si dans les champs tout allait bien. Il fronça désagréablement les sourcils à cause du ton peu naturel de cette demande et répondit quelques mots très rapidement, « C'est ça, je ne me suis pas trompée. Et pourquoi est-il fâché contre moi? » pensa la comtesse Marie, Au ton sur lequel il lui répondit elle percevait de la malveillance à son égard et le désir de cesser la conversation. Elle sentait que ses questions n'étaient point naturelles, mais elle ne pouvait se retenir d'en poser encore d'autres.

Pendant le dîner, grâce à Denissov, la conversation devint bientôt générale et animée, et la comtesse Marie ne parla pas à son mari. Quand ils se levèrent de table ils allèrent complimenter la vieille comtesse, la comtesse Marie tendit la main à son mari et lui demanda pourquoi il était fâché contre elle.

— Tu as toujours des idées étranges. Je n'ai même pas envie de me fâcher, dit-il.

Mais dans le mot *toujours*, la comtesse Marie entendit : « Oui, je suis fâché, mais je ne veux pas dire pourquoi? »

Nicolas vivait en si bonne intelligence avec sa

femme que même Sonia et la vieille comtesse, qui par jalousie, souhaitaient le désaccord entre eux, ne pouvaient trouver un prétexte à reproche. Cependant, il y avait entre eux des moments d'animosité. Parfois, précisément après une période très heureuse, une certaine animosité s'élevait entre eux ; c'était le plus souvent pendant les périodes de grossesse de la comtesse Marie. Maintenant c'était cette période.

— Eh bien ! Messieurs et mesdames, dit Nicolas d'une voix haute et feignant d'être gai (il sembla à la comtesse Marie que c'était exprès pour l'offenser), je suis sur pied depuis six heures, demain il faudra souffrir, mais aujourd'hui je veux me reposer.

Et, sans rien dire à sa femme, il alla dans le petit salon et s'allongea sur le divan.

— Voilà, c'est toujours ainsi. Il parle à tout le monde, sauf à moi ; je vois, je vois que je lui répugne, surtout en cette situation, pensa la princesse Marie.

Elle regarda son gros ventre et vit dans le miroir son visage jaune, tiré, amaigri et ses yeux plus grands que jamais. Tout lui devint désagréable : les cris et les rires de Denissov, les propos de Natacha et surtout le regard que lui jeta furtivement Sonia. Sonia était toujours la première personne que choisissait la comtesse pour déverser sa colère.

Restée avec les hôtes et ne comprenant rien de ce qu'on disait, elle sortit doucement et alla dans la chambre des enfants. Les enfants parlaient à Moscou sur des chaises et l'invitèrent à partir avec eux. Elle s'assit et joua avec eux, mais la pensée de son mari et de sa colère sans cause la tourmentait sans cesse ; elle se leva et, avec difficulté, marchant sur la pointe des pieds, elle se dirigea vers le petit salon.

— Il ne dort peut-être pas, je m'expliquerai avec lui, se dit-elle.

Andrucha, l'ainé des garçons, en marchant aussi sur la pointe des pieds, la suivit. La comtesse Marie ne le remarqua pas.

— CHÈRE MARIE, IL DORT, JE CROIS, IL EST SI FATIGUÉ, Andrucha pourrait l'éveiller, dit Sonia (à ce qu'il sembla à la comtesse Marie) qu'elle rencontrait partout et qui se trouvait en ce moment au salon.

La comtesse Marie se retourna et aperçut Andrucha. Elle sentit que Sonia avait raison, et précisément à cause de cela elle fut fâchée et retint avec peine un mot blessant. Elle ne répondit rien, mais pour ne pas lui obéir, elle fit signe à Andrucha de ne pas faire de bruit mais cependant de la suivre et se dirigea vers la porte. Sonia sortit d'un autre côté. De la chambre où dormait Nicolas arrivait le bruit de sa respiration régulière dont sa femme connaissait les moindres nuances. En écoutant

cette respiration elle apercevait le beau front de son mari, ses moustaches, tout son visage qu'elle regardait longuement dans le silence de la nuit, pendant qu'il dormait. Tout à coup, Nicolas se remua, toussota. A ce moment, Andrucha près de la porte, s'écria :

— Papa, petite mère est ici !

La comtesse Marie pâlit d'effroi et se mit à faire signe à son fils. Il se tut et pendant un moment il se fit un silence pénible pour la comtesse Marie ; elle savait que Nicolas n'aimait pas être réveillé. Tout à coup, à travers la porte s'entendit un nouveau toussotement et la voix méchante de Nicolas prononça :

— On ne me laisse pas reposer un moment. Marie, c'est toi ? Pourquoi l'as-tu amené ici ?

— Je venais seulement regarder... je n'ai pas vu... pardonnez-moi...

Nicolas toussota et se tut. La comtesse Marie s'éloigna de la porte et accompagna son fils dans la chambre des enfants. Cinq minutes après, la petite Natacha, bébé de trois ans aux yeux noirs, la préférée du père, ayant su par son frère que petit père dormait et que mère était dans le petit salon, sans être vue de sa mère courut le trouver. La fillette aux yeux noirs poussa hardiment la porte, s'avança résolument dans la chambre et examina la pose de son père qui dormait le dos tourné vers elle ; puis elle se haussa sur la pointe des pieds et

baisa la main de son père placée sous sa tête. Nicolas se retourna avec un sourire attendri sur le visage.

— Natacha ! Natacha ! appelait d'une voix contenue la comtesse Marie, derrière la porte. Père veut dormir.

— Non, maman, il ne veut pas dormir, répondit avec conviction la petite Natacha. Il rit.

Nicolas ôta ses jambes de dessus le divan et prit l'enfant dans ses bras.

— Entre, Macha, dit-il à sa femme.

La comtesse Marie entra dans la chambre et s'assit près de son mari.

— Je ne l'ai pas vue partir, dit-elle timidement.

Nicolas tenant d'une main la fillette regardait sa femme et, en remarquant l'expression coupable de son visage, de l'autre main il l'enlaça et lui baisa les cheveux.

— Peut-on embrasser maman ? demanda-t-il à Natacha.

L'enfant rit confuse.

— Encore ! fit-elle avec un geste impérieux en désignant la place où Nicolas avait embrassé sa femme.

— Je ne sais pas pourquoi tu penses que je suis de mauvaise humeur, dit Nicolas en réponse à la question qu'il savait être en l'âme de sa femme.

— Tu ne peux t'imaginer comme je suis malheureuse quand tu es ainsi. Il me semble toujours...

— Marie, assez de bêtises. Comment n'as-tu pas honte ? dit-il gaiement.

— Il me semble que tu ne peux pas m'aimer parce que je suis si laide... même toujours et surtout maintenant... dans cette situation...

— Ah ! comme tu es drôle ! Il n'y a que les Malvina et les autres qu'on aime parce qu'elles sont belles. Mais ma femme, est-ce que je l'aime ? Je ne t'aime pas, mais tiens, comment te dire : sans toi ou quand il y a un désaccord entre nous, je suis dérouté, je ne puis plus rien faire. Quoi ! est-ce que j'aime mon doigt ? je ne l'aime pas, mais qu'on essaye de me le couper...

— Non, moi je sens autre chose mais je comprends. Alors tu n'es pas fâché contre moi ?

— Terriblement ! fit-il en souriant, et, réparant le désordre de sa chevelure, il se mit à marcher dans la chambre.

— Sais-tu à quoi j'ai pensé, Marie, commençait-il maintenant que la paix était faite et aussitôt se mettant à réfléchir à haute voix. Il ne se demandait pas si elle était prête à l'écouter, cela lui était égal ; une idée lui venait en tête, elle devait venir à elle aussi. Et il lui fit part de son intention d'inviter Pierre à rester chez eux jusqu'au printemps.

La comtesse Marie l'écouta, fit ses observations et à son tour se mit à penser à haute voix. Il s'agissait des enfants.

— COMME ON VOIT DÉJÀ LA FEMME, dit-elle en

français en désignant la petite Natacha. Vous nous reprochez, à nous, femmes, le manque de logique. Voici notre logique : Je dis : papa veut dormir, et elle répond : non, il rit, et elle a raison.

La comtesse Marie souriait d'un sourire heureux.

— Oui, oui.

Nicolas saisit l'enfant, la souleva haut, l'assit sur son épaule et se mit à courir autour de la chambre. Le père et l'enfant semblaient également heureux.

— SAIS-TU, J'AI PEUR QUE TU NE SOIS PARTIAL : TU AIMES TROP CELLE-CI, chuchota en français la comtesse Marie.

— OUI. MAIS QU'Y FAIRE ? JE TACHE DE NE PAS LE MONTRER.

A ce moment, du bruit et des pas décelant l'arrivée de quelqu'un s'entendirent dans le vestibule.

— Quelqu'un vient d'arriver.

— Je suis sûre que c'est Pierre, je vais voir.

Et la comtesse Marie sortit de la chambre.

Aussitôt Nicolas se remit à courir autour de la chambre et, quand il fut tout essoufflé, il descendit la petite fille de dessus son épaule et la serra contre sa poitrine. Les bonds qu'il venait de faire lui rappelèrent la danse et, en regardant le visage rond et heureux de l'enfant, il se la représentait grande, lui, devenu vieux, la menant dans le monde, et il se rappela comment feu son père dansait avec sa fille *Danilo Cooper*.

— Nicolas ! C'est lui, c'est lui ! dit la comtesse

Marie en entrant dans la chambre. Maintenant notre Natacha revit. Il fallait voir sa joie et quels reproches elle lui adressa aussitôt d'être resté si longtemps. Eh bien ! Allons, allons plus vite. Séparez-vous donc ! dit-elle en souriant, regardant la fillette serrée contre la poitrine de son père.

Nicolas sortit avec sa fille dans ses bras. La comtesse Marie resta seule.

« Je n'aurais jamais cru qu'on pût être si heureuse ! » se dit-elle. Son visage s'éclaira d'un sourire, mais, en même temps, elle soupira et une douce tristesse s'exprima dans son regard profond, comme si, outre le bonheur qu'elle éprouvait il en existait un autre, inaccessible en cette vie et, qu'en ce moment, elle se rappelait.

## X

Natacha s'était mariée au commencement du printemps de 1813, et en 1820 elle avait déjà trois filles et un fils qu'elle avait beaucoup désiré et que, maintenant, elle nourrissait elle-même.

Elle avait grossi, était devenue forte, de sorte qu'il était difficile de reconnaître, en cette robuste maman, la mince et svelte Natacha. Les traits de son visage s'étaient accentués et avaient une expression de douce et sereine quiétude. Son visage ne portait plus, comme autrefois, ce feu qui brûlait sans cesse en elle et faisait son charme. Maintenant on voyait son visage et son corps, mais on ne voyait plus du tout son âme; on ne voyait qu'une belle, forte et féconde femelle. Très rarement s'enflammait en elle l'ancien brasier. Il brillait maintenant ou quand son mari rentrait, ou quand un enfant guérissait ou quand, avec la comtesse Marie, elle parlait du prince André (avec son mari elle n'en

parlait jamais, le supposant jaloux du souvenir du prince André) et, très rarement, quand, par hasard, quelque chose l'entraînait à chanter, plaisir qu'elle avait délaissé depuis son mariage. Et dans ces moments rares, où le feu d'autrefois s'enflammait dans son beau corps, elle était encore plus attrayante qu'auparavant.

Depuis son mariage, Natacha vivait avec son mari à Moscou, à Pétersbourg, à la campagne près de Moscou et chez sa mère, c'est-à-dire chez Nicolas.

Dans le monde on voyait très peu la jeune comtesse et ceux qui la rencontraient se montraient déçus : elle n'était ni gracieuse ni aimable. Ce n'est pas qu'elle aimât la solitude (elle ne savait pas au juste si elle l'aimait ou non), mais mettant au monde et allaitant des enfants, participant à chaque moment de la vie de son mari, elle était obligée de renoncer au monde. Tous ceux qui connaissaient Natacha avant son mariage étaient étonnés comme d'une chose extraordinaire du changement qui s'était opéré en elle ; seule la vieille comtesse, qui, par instinct maternel, avait compris que tous les transports de sa fille n'avaient d'autre cause que le besoin d'un mari, d'une famille, comme elle le criait à Otradnoïé avec plus de vérité qu'elle se l'imaginait, seule la mère était surprise de l'étonnement des gens qui ne comprenaient pas Natacha, et elle répétait qu'elle avait toujours été convaincue que Natacha serait une épouse et une mère modèle :

— Seulement elle pousse jusqu'à l'extrême l'amour de son mari et de ses enfants; c'en est même bête, ajoutait-elle.

Natacha ne suivait pas cette règle d'or proposée par des gens d'esprit et surtout par les Français, à savoir qu'une jeune femme ne doit pas se négliger et délaissier les arts d'agrément, que même plus qu'auparavant elle doit se parer et charmer son mari. Natacha, au contraire, avait négligé d'un coup tous ses charmes, parmi lesquels un, particulièrement puissant : le chant. Elle l'avait abandonné précisément parce qu'il était le plus fort. Natacha ne surveillait ni ses manières, ni son langage, ni sa toilette; elle ne cherchait point à se montrer à son mari dans les attitudes les plus avantageuses; elle ne s'efforçait point de ne le pas ennuyer par ses exigences. Au contraire. Elle sentait que les charmes que l'instinct lui avait appris à employer auparavant, maintenant seraient ridicules aux yeux de son mari à qui, du premier moment, elle s'attacha de toute son âme, c'est-à-dire sans laisser un seul coin d'elle-même fermé pour lui. Elle sentait que les liens qui l'unissaient à son mari n'avaient pas leur force dans le sentiment poétique qui l'avait attiré vers elle, mais dans autre chose d'indéfini, mais de solide, comme les liens de son propre corps avec son âme.

Se friser les cheveux, porter une robe à la mode, chanter une romance, cela pour captiver son mari,

lui semblait aussi étrange que se parer pour être contente de soi-même. Se parer pour plaire aux autres lui aurait peut-être paru agréable — elle l'ignorait — mais elle n'en avait point le temps. La principale cause qui la faisait ne pas s'occuper du tout ni de sa toilette, ni du choix de ses expressions, c'était qu'elle n'en avait pas le temps.

On sait que l'homme a la capacité de se plonger tout entier dans un seul objet, quelque minime qu'il paraisse, et l'on sait aussi qu'il n'y a pas d'objet, si minime soit-il, qui, si l'attention se concentre sur lui, ne s'agrandisse jusqu'à l'infini.

L'objet dans lequel se plongeait Natacha était sa famille, c'est-à-dire son mari qu'il fallait tenir de telle façon qu'il appartint exclusivement à elle, à la maison, et les enfants qu'il fallait mettre au monde, allaiter, élever.

Et plus elle pénétrait, non par son esprit, mais par toute son âme, tout son être, dans l'objet qui l'occupait, plus cet objet s'agrandissait pour elle et plus ses forces lui semblaient faibles, de sorte qu'elle les concentrait toutes sur une même chose et même ne réussissait pas à faire tout ce qui lui semblait nécessaire.

Les discussions et les propos concernant les droits des femmes, les relations entre époux, leur liberté et leurs droits réciproques, bien qu'ils ne s'appelaient pas comme maintenant des *questions*, étaient à cette époque les mêmes que maintenant. Mais ces

questions ne l'intéressaient pas, bien mieux, elle ne les comprenait pas. Ces questions, alors comme maintenant, n'existaient que pour les gens qui, dans le ménage, ne voient que le plaisir que se donnent réciproquement les époux, c'est-à-dire le commencement seul du ménage et non toute son importance qui consiste en la famille.

Les raisonnements d'autrefois et les questions d'aujourd'hui semblables à cette question : comment tirer le plus de plaisir du dîner ? autrefois comme aujourd'hui n'existaient pas pour les gens qui pensent que le but du dîner est l'alimentation et le but du ménage, la famille.

Si le but du dîner n'est que la nourriture du corps, alors celui qui mange d'un coup deux diners, obtient peut-être un plus grand plaisir mais n'atteint pas le but, car l'estomac ne pourra pas digérer les deux diners. Si le but du ménage est la famille, alors celui qui voudra avoir plusieurs femmes, ou plusieurs maris, aura peut-être beaucoup de plaisir mais en aucun cas n'aura la famille.

Si le but du dîner est l'alimentation et celui du ménage la famille, alors toute la question se ramène à ne pas manger plus que l'estomac ne peut digérer, à ne pas avoir plus de femmes ni de maris qu'il n'est nécessaire pour la famille, c'est-à-dire pas plus d'une ou d'un.

Natacha avait besoin d'un mari, elle en avait un qui lui donnait une famille, et non seulement elle ne

voyait pas le besoin d'un autre mari meilleur, mais toutes les forces de son âme étaient déployées pour servir ce mari, cette famille; elle ne pouvait même s'imaginer ce qui serait s'il en était autrement.

Natacha n'aimait pas la société en général, mais elle tenait d'autant plus à celle de la comtesse Marie, de son frère, de sa mère et de Sonia. Elle tenait à la société de ces gens avec lesquels, les cheveux dépeignés, en robe de chambre, elle pouvait sortir de la chambre des enfants, le visage joyeux, et montrer le linge taché de jaune ou bien de vert, et entendre les affirmations consolantes que maintenant l'enfant allait beaucoup mieux.

Natacha se négligeait à un tel point que ses toilettes, sa coiffure, ses paroles mal à propos, sa jalousie, — elle était jalouse de Sonia, de la gouvernante, de toute femme belle ou non — étaient le sujet général des plaisanteries de ses amis. L'opinion ordinaire était que Pierre était sous le talon de sa femme, et c'était vrai. Les premiers jours de leur mariage, Natacha déclara ses exigences. Pierre s'étonna de cette prétention — nouvelle pour lui — de sa femme qui consistait en ce que chaque instant de sa vie appartint à elle et à sa famille. Il s'étonna de ces exigences, mais il en fut flatté et s'y soumit.

La soumission de Pierre consistait en ce qu'il n'osait non pas seulement faire la cour à une femme, mais lui parler avec un sourire, il n'osait aller dîner

au club ou quelque part, pour passer le temps, il n'osait faire des dépenses pour son plaisir, ni partir pour un temps assez long, sauf pour les affaires parmi lesquelles sa femme comprenait aussi les occupations auxquelles elle n'entendait rien, mais qu'elle jugeait très importantes. En revanche, Pierre, dans la maison, avait le droit, non seulement de disposer de soi mais de toute la famille. Natacha, chez elle, devenait l'esclave de son mari et toute la maisonnée marchait sur la pointe des pieds quand Pierre lisait ou écrivait dans son cabinet. Il n'avait qu'à montrer une préférence quelconque pour qu'aussitôt on en tint compte. Exprimait-il quelque désir, Natacha se hâtait de le réaliser.

Toute la maison marchait d'après les ordres imaginaires du mari; c'est-à-dire les désirs de Pierre que Natacha tâchait de deviner. La résidence et le train de la vie, les relations, les occupations de Natacha, l'éducation des enfants, non seulement tout se faisait par la volonté exprimée de Pierre, mais Natacha tâchait de deviner ce qui pouvait résulter des idées que Pierre exprimait dans la conversation, et elle devinait toujours l'essentiel de ses désirs, et, une fois sa conviction faite, elle s'en tenait fermement à ce qu'elle avait arrêté. Quand Pierre lui-même changeait d'avis, elle luttait contre lui par ses propres armes.

Ainsi, pendant le temps pénible, toujours présent à la mémoire de Pierre, qui suivit la naissance du

premier enfant, très faible, qu'il fallut changer trois fois de nourrice, ce qui rendit Natacha malade de désespoir, Pierre, un jour, lui communiqua les idées de Rousseau, qu'il partageait entièrement, sur l'allaitement maternel et le danger des nourrices. Au second enfant, malgré l'opposition de sa mère, du docteur et de son mari qui lui-même était opposé à ce qu'elle nourrit, ce qui était alors inouï et semblait nuisible, elle insista et, dans la suite, nourrit aussi les autres enfants. Très souvent, dans un moment d'emportement, il arrivait que le mari et la femme se disputassent, mais longtemps après la discussion, Pierre, à sa joie et à son étonnement, retrouvait dans les paroles et dans les actes de sa femme cette même idée qu'elle avait combattue. Et non seulement il retrouvait la même idée, mais il la retrouvait épurée de toute l'exagération apportée par la discussion et l'entraînement des mots.

Après sept années de mariage, Pierre se sentait la conscience joyeuse et ferme de n'être pas un mauvais homme, et il sentait cela parce qu'il se voyait reflété en sa femme. En lui, il sentait le bon et le mauvais, mélangés, atténués l'un par l'autre, mais en sa femme se reflétait seulement ce qui était vraiment bon : tout ce qui n'était pas absolument bien était rejeté, et son reflet se produisait non par la voie de la pensée logique, mais d'une façon autre, mystérieuse, immédiate.

## XI

Deux mois auparavant, Pierre, qui était déjà chez les Rostov, avait reçu une lettre du prince Féodor qui l'appelait à Pétersbourg pour discuter les questions importantes qui occupaient les membres d'une société dont Pierre était l'un des principaux fondateurs.

Après avoir lu cette lettre, Natacha, qui lisait toutes les lettres de son mari, malgré le chagrin que lui causait son absence, lui proposa elle-même de partir à Pétersbourg. A tout ce qui faisait l'occupation intellectuelle, abstraite de son mari, Natacha, sans le comprendre, attachait une grande importance et craignait toujours d'être un obstacle à cette activité. Au regard interrogateur, timide de Pierre après la lecture de cette lettre, elle répondit en lui conseillant de partir mais à condition de lui dire exactement le jour de son retour ; et Pierre reçut un congé de quatre semaines.

Depuis les deux semaines que le délai du congé était expiré, Natacha se trouvait dans un état de crainte, de tristesse et d'énervement.

Denissoy, général en retraite mécontent de la situation actuelle, qui était arrivé pendant ces deux dernières semaines, regardait Natacha avec étonnement et tristesse, comme le portrait non ressemblant d'un être autrefois aimé. Le regard triste, ennuyé, les réponses mal à propos, les conversations sur les enfants, c'était tout ce qu'il voyait et entendait de l'ancienne magicienne.

Tout ce temps Natacha était triste et agacée, surtout quand, pour la consoler, sa mère, son frère, Sonia ou la comtesse Marie tâchaient d'excuser le retard de Pierre.

— Tout ça, des bêtises. Toutes ces réflexions qui ne mènent à rien et toute cette stupide société, disait-elle de ces mêmes affaires à l'importance desquelles elle croyait si fermement; et elle allait dans la chambre des enfants allaiter son fils Pétia.

Personne ne pouvait la consoler autant que ce petit être de trois mois quand il était appuyé sur sa poitrine et qu'elle sentait les mouvements de sa petite bouche et les renillements de son petit nez.

Cet être paraissait dire : « Tu te fâches, tu es jalouse, tu voudrais te venger, tu as peur, et moi je suis ici et moi, c'est lui... » Et il n'y avait rien à objecter, c'était plus que la vérité.

Natacha, pendant ces deux semaines d'inquiétude, avait si souvent recours à son enfant pour se calmer, elle s'occupait si souvent de lui, lui donnait si souvent le sein qu'il tomba malade.

Elle fut horrifiée de sa maladie, mais en même temps, c'était précisément ce qu'il lui fallait : en le soignant elle supportait plus facilement l'inquiétude que lui causait l'absence de son mari.

Elle allaitait quand la voiture de Pierre s'arrêta près du perron, et la vieille bonne, qui savait comment réjouir sa maîtresse, doucement mais rapidement, le visage réjoui, entra dans la chambre.

— Il est arrivé? demanda rapidement Natacha craignant de se mouvoir et d'éveiller l'enfant qui s'endormait.

— Il est arrivé, madame!

Le sang afflua au visage de Natacha, ses jambes, malgré elle, firent un mouvement, mais elle ne pouvait pas s'élancer et courir. Le bébé ouvrit ses petits yeux et regarda. « Tu es ici? » parut-il dire, et, de nouveau, paresseusement, il remua les lèvres. Natacha lui retira doucement le sein en le berçant, donna l'enfant à la vieille bonne, puis, à pas rapides, elle se dirigea vers la porte. Là elle s'arrêta saisie du remords de se trop réjouir et d'abandonner trop vite l'enfant. Elle se retourna.

La vieille bonne posait le bébé dans son berceau.

— Allez, allez, madame, soyez tranquille, allez,

chuchota la vieille bonne en souriant familièrement à sa maîtresse.

Natacha, à pas légers, courut dans l'antichambre.

Denissov qui, en fumant sa pipe, sortait de sa chambre dans le salon, pour la première fois reconnut l'ancienne Natacha. Une lumière claire, joyeuse brillait sur son visage transfiguré.

— Il est arrivé ! prononça-t-elle en courant.

Et Denissov se sentit heureux de l'arrivée de Pierre qu'il aimait très peu.

En arrivant dans l'antichambre, Natacha aperçut une grande personne en pelisse qui déroulait son cache-nez.

— C'est lui ! C'est lui ! Pas vrai ! Le voici ! prononça-t-elle, et courant vers lui, elle l'enlaça, le serra contre elle ; puis, se reculant, regarda le visage gelé, rouge et heureux de Pierre.

— Oui, c'est lui, heureux et content...

Et tout à coup elle se rappela toutes les souffrances de l'attente endurées depuis deux semaines. La joie qui brillait sur son visage disparut ; elle fronça les sourcils et les reproches et les paroles méchantes furent adressés à Pierre.

— Oui, pour toi c'est bien, tu es très content, tu t'es amusé... Et moi ? Au moins si tu pensais aux enfants. Je nourris, mon lait s'est gâté. . Pétia a été mortellement malade. Et toi ? tu es gai... Oui, tu es gai...

Pierre ne se sentait pas coupable, il n'avait pas pu revenir plus tôt; il savait que, de son côté, cet emportement était déplacé; il savait que deux minutes après cela passerait, et il savait principalement que lui-même était joyeux et gai. Il voulait sourire mais n'osait même y penser. Il prit un visage coupable, effrayé, courba l'échine.

— Je ne pouvais pas; je te le jure... Eh bien! Comment va Pétia?

— Maintenant, ce n'est rien. Allons. Comment n'as-tu pas honte? Si tu voyais en quel état je suis quand tu n'es pas là, comme je me tourmente...

— Tu vas bien?

— Allons, allons! dit-elle sans lâcher sa main. Et ils allèrent dans leur appartement.

Quand Nicolas et sa femme vinrent chercher Pierre, il était dans la chambre des enfants, il avait sur son énorme main droite le nourrisson qui s'était éveillé et dont le large visage, la bouche ouverte, sans dents, s'épanouissait en un rire heureux.

La tempête était calmée depuis longtemps, un clair soleil brillait sur le visage de Natacha qui regardait son mari et son fils.

— Et vous avez bien dit tout au prince Féodor, demanda Natacha.

— Oui, tout.

— Tu vois, il la tient. (Natacha pensait à la tête de l'enfant). Ah! combien il m'a donné de craintes...

As-tu vu la princesse? Est-ce vrai qu'elle est amoureuse de X?

— Oui, peux-tu l'imaginer...

A ce moment entraient Nicolas et la comtesse Marie.

Pierre, sans laisser son fils, se pencha pour les embrasser et répondit à leurs questions. Mais on voyait que malgré le grand nombre de choses intéressantes dont il fallait parler, la petite tête vacillante, en bonnet, captivait toute l'attention de Pierre.

— Comme il est gentil! dit la comtesse Marie en regardant l'enfant et jouant avec lui. Sais-tu, Nicolas, dit-elle à son mari, je ne comprends pas que tu n'apprécies pas le charme de ces merveilles?

— Je ne comprends pas; je ne peux pas comprendre, dit Nicolas en regardant le bébé d'un air indifférent. Un morceau de chair. Allons, Pierre...

— Et pourtant c'est un père si tendre, reprit la comtesse Marie pour justifier Nicolas; mais seulement quand l'enfant atteint une année.

— Non, Pierre les soigne admirablement, dit Natacha. Il dit que sa main est juste à la mesure du derrière du bébé. Regardez.

— Oui, mais pas pour cela, dit tout à coup Pierre en riant et remettant l'enfant à la vieille bonne.

Comme dans chaque vraie famille, dans la maison de Lissia-Gorï vivaient ensemble des gens tout à fait différents qui, en gardant chacun leurs particularités et se faisant des concessions mutuelles, formaient un tout harmonieux. Chaque événement qui arrivait dans la maison était également joyeux ou triste, important ou non pour toutes ces personnes, mais chacune avait des causes particulières, indépendantes des autres, pour s'attrister ou se réjouir de tel ou tel événement. Ainsi l'arrivée de Pierre était un événement important, joyeux, et il était tel pour tous.

Les domestiques, les meilleurs juges des maîtres parce qu'ils jugent non d'après les conversations et l'expression des sentiments mais par les actes et le train de la vie, étaient contents de l'arrivée de Pierre parce qu'ils savaient qu'en sa présence le comte cesserait d'aller chaque jour dans le domaine et

serait plus gai et meilleur, et encore parce que tous auraient de beaux cadeaux pour la fête.

Les enfants et les gouvernantes se réjouissaient de l'arrivée de Pierre parce que personne autant que lui ne les entraînait dans la vie commune ; lui seul savait jouer au clavecin cette écossaise (le seul morceau de son répertoire) aux sons de laquelle, disait-il, on pouvait danser toutes les danses ; et, il apportait certainement des cadeaux à tout le monde.

Nikolenka, qui était maintenant un garçon de quinze ans, maigre, maladif, très intelligent, avec des cheveux blonds bouclés et de beaux yeux, se réjouissait parce que l'oncle Pierre, comme il l'appelait, était l'objet de son admiration et de sa tendresse passionnée. Personne n'avait poussé Nikolenka à aimer particulièrement Pierre et il le voyait rarement ; la comtesse Marie employait toutes ses forces pour lui faire aimer son mari et Nikolenka aimait son oncle, mais il l'aimait avec une légère nuance de dédain ; et Pierre, il l'adorait. Il ne voulait être ni hussard, ni chevalier de Saint-Georges comme l'oncle Nicolas, il voulait être savant, intelligent et bon comme Pierre. En présence de Pierre son visage avait toujours une expression joyeuse et il rougissait de plaisir quand Pierre s'adressait à lui. Il ne laissait pas échapper un seul mot de ce que disait Pierre, et ensuite, avec Desalles ou seul, il cherchait la signification de chacune de ses paroles.

La vie passée de Pierre, ses malheurs jusqu'en 1812 (dont il s'était fait une idée vague et poétique d'après ce qu'il en avait entendu), ses aventures à Moscou, sa captivité, Platon Karataïev (dont il avait entendu parler par Pierre), son amour pour Natacha (qu'il affectionnait aussi d'un amour particulier) et, principalement, son amitié pour son père, dont il ne se souvenait pas, tout cela, pour lui, faisait de Pierre, un héros, un être sacré.

Des paroles entrecoupées sur son père et sur Natacha, de cette émotion avec laquelle Pierre parlait du défunt, de cette tendresse idolâtre avec laquelle Natacha parlait de lui, le jeune garçon qui commençait à peine à deviner l'amour, s'était fait l'idée que son père aimait Natacha et, en mourant, l'avait laissée à son ami. Et ce père, dont le fils ne se souvenait pas, se présentait à lui comme un dieu qu'on ne peut s'imaginer vivant et il n'y pensait pas sans un tremblement de cœur, des larmes de tristesse et d'enthousiasme. Et Nikolenka était heureux de l'arrivée de Pierre.

Les hôtes étaient contents de l'arrivée de Pierre, comme de celle d'un homme qui toujours anime et unit chaque société.

Les adultes de la famille, sans parler de sa femme, étaient contents de voir un ami auprès de qui la vie était plus facile et plus agréable.

Les vieilles femmes étaient contentes à cause des

cadeaux qu'il apportait et surtout parce que Natacha s'animerait de nouveau.

Pierre sentait ces différents espoirs fondés sur sa personne et il se hâtait de donner à chacun ce qu'il attendait.

Pierre, l'homme le plus distrait, avait cependant acheté d'après la note faite par sa femme, tout, sans oublier les commissions de la mère et du frère ni la robe, cadeau pour madame Biélova, ni les jouets pour ses neveux. Aux premiers temps de son mariage l'exigence de sa femme de remplir toutes ses commissions et ne pas oublier tout ce qu'on l'avait chargé d'acheter lui semblait étrange, et à son premier voyage il fut étonné de ce que sa femme fût triste parce qu'il avait tout oublié.

Sachant que Natacha ne donnait pas de commissions pour elle-même et ne le faisait pour les autres que quand lui-même proposait ses services, il éprouvait maintenant un plaisir enfantin, qu'il n'aurait pu s'imaginer, à ces achats de cadeaux pour toute la maison, et il n'oubliait jamais personne. Maintenant s'il méritait des reproches de Natacha, c'était pour avoir acheté trop et trop cher. A tous ses défauts, selon l'opinion de tout le monde : négligence de la toilette, laisser-aller, qualités selon Pierre, Natacha en avait acquis un autre : l'avarice. Depuis que Pierre vivait en famille, avait un grand personnel exigeant beaucoup de dépenses, à son étonnement il remarquait qu'il

dépensait deux fois moins qu'auparavant et que ses affaires, les derniers temps surtout, malgré les dettes de sa première femme, commençaient à se rétablir. Il faisait moins cher à vivre parce que sa vie était régulière : le luxe le plus cher, qui consiste à pouvoir changer de train de vie en chaque moment, Pierre ne l'avait plus et ne désirait plus l'avoir. Il sentait que son train de vie était définitivement établi, jusqu'à sa mort, qu'il n'était plus en son pouvoir de le changer, et c'est pourquoi ce train de vie était bon marché.

Pierre, avec un visage souriant, satisfait, déplaçait ses achats.

— C'est pas mal ? fit-il en déroulant comme un boutiquier un coupon d'étoffe.

Natacha qui, assise en face de lui, tenait sa fille aînée sur ses genoux, passait rapidement des yeux brillants de son mari à ce qu'il montrait.

— C'est pour madame Biélova ? C'est bien. Elle touchait le tissu. Probablement un rouble *l'archine* ?

Pierre lui dit le prix.

— C'est cher, remarqua Natacha. Eh bien, comme les enfants seront contents, et maman. Seulement ce n'était pas la peine de m'acheter cela, ajouta-t-elle sans pouvoir retenir un sourire en admirant un peigne d'or orné de perles, ce qui commençait à être à la mode.

— C'est Adèle qui m'a poussé à l'acheter, dit Pierre.

— Quand pourrai-je le porter ? Elle le piqua dans ses tresses. Quand nous commencerons à sortir Machenka peut-être qu'on le portera de nouveau. Eh bien ! allons.

Prenant les cadeaux ils allèrent d'abord dans la chambre des enfants, ensuite chez la comtesse.

Quand Pierre et Natacha, les paquets dans les bras, entrèrent au salon, la comtesse, à son habitude, était assise près de madame Biélova et faisait une grande patience.

Elle avait passé la soixantaine, ses cheveux étaient tout blancs et elle portait un petit bonnet dont la ruche encadrait son visage. Son visage était crispé, la lèvre inférieure rentrée ; ses yeux étaient vitreux.

Depuis les morts si rapprochés de son fils et de son mari, elle se sentait un être sans but ni sens, oublié dans ce monde par hasard. Elle mangeait, buvait, dormait, veillait, mais ne vivait pas. La vie ne lui laissait aucune impression. Elle ne demandait rien à la vie sauf la tranquillité, et, cette tranquillité, elle ne pouvait la trouver que dans la mort. Mais en attendant, il lui fallait vivre, c'est-à-dire dépenser ses forces vitales. En elle, on remarquait au plus haut degré ce qu'on remarque chez les tout petits enfants ou les très vieilles personnes : dans sa vie on ne voyait aucun but extérieur, seule se montrait la capacité d'exercer ses diverses fonctions et aptitudes. Elle avait besoin de manger, de dormir, de penser, de pleurer, de causer, de

travailler, de se fâcher, etc., uniquement parce qu'elle avait un estomac, un cerveau, des muscles, des nerfs, un foie.

Tout cela, elle le faisait sans y être provoquée par rien d'extérieur, et non comme cela arrive chez les hommes dans la plénitude de la vie quand à travers le but auquel ils aspirent on n'en remarque pas d'autres auxquels ils appliquent leurs forces. Elle parlait parce que, physiquement, elle avait besoin de faire jouer ses poumons et sa langue. Elle pleurait comme un enfant parce qu'il lui fallait se moucher, etc.

Ainsi le matin, surtout, si elle avait mangé la veille quelque aliment gras, elle avait besoin de se fâcher et prenait pour prétexte la surdité de madame Biélová. Du bout de la chambre elle commençait à lui dire quelque chose, très bas :

— Il me semble qu'il fait un peu plus chaud aujourd'hui, ma chère, murmurait-elle. Et quand madame Biélová répondait :

— Sans doute, il est arrivé, elle ripostait méchamment :

— Mon Dieu, comme elle est sourde et sotte !

Un autre prétexte, c'était le tabac à priser qu'elle trouvait tantôt sec, tantôt humide ou mal frotté. Après ces chicaneries, la bile se répandait sur son visage et ses femmes de chambre savaient à des indices sûrs quand madame Biélová serait de nouveau sourde, le tabac humide et le visage jauni. De

même qu'elle avait besoin de faire circuler sa bile, de même elle sentait parfois le besoin d'user de la capacité de penser qui lui restait, et elle en trouvait l'occasion dans une patience. Avait-elle besoin de pleurer, elle parlait du défunt comte.

Quand elle avait besoin de s'inquiéter, le prétexte était Nicolas et sa santé ; quand il lui fallait mortifier quelqu'un, c'était la comtesse Marie ; quand il lui fallait se dérouiller la voix — c'était en général vers sept heures du soir après la digestion dans sa chambre sombre — le prétexte était toujours la même histoire racontée aux mêmes auditeurs.

Tous les familiers comprenaient l'état de la vieille, bien que personne n'en parlât jamais, et tous s'efforçaient le plus possible de satisfaire ses désirs. Ce n'était que dans les très rares regards demi-souriants, demi-tristes échangés entre Nicolas, Pierre, Natacha et la comtesse Marie que s'exprimait la compréhension réciproque de sa situation,

Mais ce regard disait encore autre chose : il voulait dire qu'elle avait accompli déjà sa tâche en ce monde, qu'elle n'était pas toute en ce qu'on voyait maintenant, que tous deviendraient comme elle et que c'était une joie d'obéir, de se contenir pour cet être autrefois cher, autrefois plein de vie et maintenant si misérable. *Memento mori*, semblait dire ce regard.

Parmi les gens de la maison, seules les personnes tout à fait mauvaises ou sottes et les petits enfants ne comprenaient pas et s'éloignaient d'elle.

### XIII

Quand Pierre vint au salon avec sa femme, la comtesse se trouvait dans l'état habituel du besoin de l'occupation du travail cérébral de la grande patience, c'est pourquoi, bien que, par habitude, elle prononçât les paroles qu'elle disait toujours au retour de son gendre : « Il est temps, il est temps, mon cher, nous attendons depuis longtemps. Eh bien ! Dieu soit loué ! » et encore pendant la distribution des cadeaux : « Ce n'est pas le cadeau, mon ami, qui m'est cher, merci de me faire un présent à moi, la vieille », il était évident, qu'en ce moment, l'arrivée de Pierre lui était désagréable parce qu'elle la distrayait de la grande patience inachevée. Elle termina la patience et seulement alors se mit à examiner les cadeaux.

C'était un étui à jeu de cartes d'un travail magnifique, une tasse de sèvres bleu-clair avec un couvercle sur lequel étaient peintes des bergères et une

tabatière d'or avec le portrait du comte que Pierre avait commandé à un miniaturiste de Pétersbourg (la comtesse le désirait depuis longtemps). En ce moment elle n'avait pas envie de pleurer, c'est pourquoi elle regarda le portrait sans grande attention et s'occupa davantage de l'étui.

— Merci, mon cher, tu m'as fait plaisir, mais le mieux, c'est que tu sois revenu. Ce n'est pas raisonnable; au moins gronde ta femme, sans toi elle est comme folle, elle ne voit rien, ne se souvient de rien, prononçait-elle, comme toujours en pareille circonstance. — Regarde, Anna Timothéievna, quel étui mon fils nous a apporté.

Madame Biélova admirait le cadeau et s'enthousiasmait de son étoffe.

Bien que Pierre, Natacha, Nicolas, la comtesse Marie, Denissoveussent à se dire beaucoup de choses dont ils ne pouvaient parler devant la comtesse, non qu'ils se cachassent d'elle mais parce qu'elle était si en retard pour beaucoup de choses que, si l'on commençait à parler devant elle, il faudrait répondre aux questions adressées mal à propos et répéter plusieurs fois des choses déjà dites : raconter qu'un tel est mort, qu'un autre s'est marié, ce qu'elle oubliait vite, malgré cela, comme d'habitude, ils restèrent devant le thé, au salon, près du samovar, et Pierre répondit aux questions inutiles par elles-mêmes et n'intéressant personne, que lui adressa la comtesse : le prince Vassili a vieilli, la

comtesse Maria Alexéievna envoie ses compliments, etc.

Cette conversation qui n'intéressait personne mais était nécessaire se passait pendant le thé. Autour de la table ronde, près du samovar dont se chargeait Sonia, étaient réunis tous les adultes de la famille; les enfants, les précepteurs et les gouvernantes avaient déjà bu le thé et l'on entendait leurs voix dans la sallé voisine. Pendant le thé, chacun était assis à sa place marquée. Nicolas était près du poêle devant une petite table où on lui servait le thé; la vieille chienne Milka, fille de l'ancienne Milka, la tête toute grise dans laquelle ressortaient encore plus les grands yeux noirs, était couchée sous le fauteuil près de lui, Denissov, les cheveux bouclés presque blancs, portant moustache et favoris, la tunique de général déboutonnée, était assis près de la comtesse Marie. Pierre était entre sa femme et la vieille comtesse. Il racontait ce qu'il pensait pouvoir intéresser la vieille, ce qu'il avait appris des personnes que fréquentait jadis la vieille comtesse et qui, autrefois, formaient un monde réel, vivant, particulier, mais dont la plupart, maintenant dispersées dans le monde, comme elle, finissaient leur siècle en ramassant les dernières épines de ce qu'elles avaient semé dans leur vie. Mais ces personnes, justement, semblaient à la vieille comtesse le monde vraiment sérieux et réel. A l'animation de Pierre, Natacha voyait que son voyage

avait été intéressant, qu'il voulait raconter beaucoup de choses mais n'osait parler devant la comtesse. Denissov, qui n'était pas de la famille et à cause de cela ne comprenait pas la prudence de Pierre, en paraissait mécontent. Il s'intéressait beaucoup à ce qui se passait à Pétersbourg et sans cesse poussait Pierre à raconter l'histoire qui venait d'arriver dans le régiment Séméonovsky ou à parler d'Araktchéiev ou de la Société biblique.

Parfois, Pierre se laissait entraîner et commençait à raconter, mais aussitôt Nicolas et Natacha le ramenaient à la santé du prince Ivan et de la comtesse Maria Antonovna.

— Eh bien ! Toute cette folie, Gosner et madame Tatarinova, tout cela continue ? demanda Denissov.

— Comment si cela continue ! s'exclama Pierre. Plus fort que jamais. La Société biblique c'est maintenant tout le gouvernement !

— Qu'est-ce que c'est que cela, mon cher ami ? demanda la comtesse qui avait bu son thé et semblait maintenant chercher un prétexte pour se fâcher. Comment dis-tu ? Le gouvernement ? Je ne comprends pas.

— Vous savez, maman, intervint Nicolas qui savait comment il fallait traduire cela dans le langage de sa mère, c'est le prince A.-N. Golitzine qui a fondé une Société. On dit qu'il est maintenant très puissant.

— Araktchéiev et Golitzine, c'est maintenant

tout le gouvernement, reprit imprudemment Pierre. Et quel gouvernement! En tout ils voient la conjuration, ils ont peur de tout.

— Comment! De quoi le prince Alexandre Nikolaiévitch est-il coupable? C'est un homme très respectable. Je l'ai rencontré autrefois chez Maria Antonovna, prononça la comtesse d'un ton fâché; et encore plus offensée du silence qui se faisait, elle continua : — Aujourd'hui on juge tout le monde. La Société évangélique? Eh bien! Qu'y a-t-il de mal?

Elle se leva (tous se levèrent aussi) et, l'air sévère, se dirigea vers le divan près de sa table.

Au milieu du silence triste qui s'était établi arrivèrent des rires et des voix d'enfants. Évidemment un incident joyeux se produisait parmi eux.

— C'est prêt! C'est prêt! disait la voix de la petite Natacha, dominant toutes les autres.

Pierre échangea un regard avec la comtesse Marie et Nicolas (il ne perdait pas des yeux Natacha) et sourit joyeusement :

— Voilà une merveilleuse musique, dit-il.

— C'est Anna Makharovna qui a terminé son tricot, dit la comtesse Marie.

— Oh! j'irai voir! fit Pierre en bondissant. Tu sais pourquoi j'aime particulièrement cette musique? dit-il en s'arrêtant près de la porte. Eux les premiers me font savoir que tout va bien. Aujourd'hui j'arrive : plus j'approche de la maison plus ma peur

grandit. J'entre dans l'antichambre, j'entends le cri d'Andrucha. Alors tout va bien !

— Je connais, je connais ce sentiment, confirma Nicolas. Moi, je ne peux pas aller là-bas, c'est une surprise pour moi.

Pierre entra chez les enfants, les rires et les cris augmentèrent encore plus.

— Eh bien ! Anna Makharovna, disait la voix de Pierre. Venez ici, au milieu de la chambre et quand je dirai trois .. Toi, ici, toi, je te prendrai dans mes bras... Eh bien, un... deux..., reprit Pierre. Le silence s'établit. Trois!... Les voix enthousiastes des enfants emplirent la chambre.

— Deux ! Deux ! criaient-ils.

C'étaient deux bas qu'Anna Makharovna, par un procédé connu d'elle seule, tricotait en même temps et que toujours, solennellement, elle retirait l'un de l'autre, devant les enfants, quand le bas était terminé.

## XIV

Bientôt après, les enfants vinrent dire bonsoir. Ils entraînent tout le monde. Les précepteurs et les gouvernantes saluèrent, sortirent. Desalles seul resta avec son élève, qu'à voix basse il invita à descendre.

— NON, MONSIEUR DESALLES, JE DEMANDERAI À MA TANTE DE RESTER, lui répondit Nicolas Bolkonski.

— MA TANTE, permettez-moi de rester, dit Nicolas en s'approchant de sa tante. Son visage exprimait la prière, l'émotion et l'enthousiasme. La comtesse Marie le regarda et s'adressa à Pierre :

— Quand vous êtes ici, il ne peut pas partir.

— JE VOUS LE RAMÈNERAI TOUT À L'HEURE MONSIEUR DESALLES, BONSOIR, dit Pierre en tendant la main au précepteur, et, en souriant, il s'adressa à Nikolenka :

— Nous ne nous sommes pas encore vus. Marie, comme il lui devient ressemblant, ajouta-t-il s'adressant à la comtesse Marie.

— A mon père? fit le garçon en rougissant et regardant de bas en haut Pierre, avec des yeux brillants et enthousiastes. Pierre lui fit un signe de tête affirmatif et continua la conversation interrompue par les enfants. La comtesse Marie tenait une broderie, Natacha, les yeux fixes, regardait son mari. Nicolas et Denissov se levèrent, demandèrent des pipes, fumèrent, prirent du thé que leur donna Sonia, triste, obstinément assise près du samovar, et ils interrogèrent Pierre.

Le garçon frisé, maladif, aux yeux brillants, était assis dans un coin sans être remarqué de personne et tournait seulement du côté de Pierre sa tête bouclée et son cou fin qui émergeait d'un col rabattu. De temps en temps, il tressaillait, marmottait quelque chose ayant trait, évidemment, à un sentiment nouveau et fort.

La conversation tomba sur les racontars des hautes sphères de l'administration dans lesquels la plupart des hommes voient ordinairement le principal intérêt de la politique intérieure. Denissov, mécontent du gouvernement à cause de ses insuccès au service, apprenait avec joie toutes les sottises qui, selon lui, se faisaient maintenant à Pétersbourg et, en des termes énergiques et raides, il émettait ses réflexions aux paroles de Pierre.

— Aut'efois il fallait èt'e Allemand, maintenant il faut danser avec madame Tata'nova et madame K'udner .. et lire Ekha'thusen et toute la cote'ie.

Oh ! il faud'ait de nouveau lâcher le gailla'd Bona-pa'te, il mett'ait fin à toutes ces bêtises ! Ah ! bon ! à quoi cela 'essemble-t-il de confier au soldat Schwa'tz le 'égiment Séméonovsky ! cria-t-il.

Nicolas, bien que n'ayant pas le désir de Denissov de tourner tout mal, jugeait aussi comme quelque chose de très digne et d'important de clabauder sur le gouvernement, et le fait qu'un certain A... fût nommé ministre et B... général gouverneur en tel ou tel endroit et que l'empereur ait dit telle ou telle chose, un ministre une autre, tout cela lui semblait très important, et il croyait nécessaire de s'y intéresser et interrogeait Pierre. A cause des interrogations de ces deux interlocuteurs, la conversation gardait toujours le ton habituel des potins des hautes sphères gouvernementales.

Mais Natacha, qui connaissait toutes les idées et les manières de son mari, voyait que Pierre, depuis longtemps, voulait et ne pouvait pas détourner la conversation et exprimer sa pensée intime, celle pour laquelle il était allé à Pétersbourg consulter son ami le prince Féodor, et elle l'aidait en lui demandant comment allait son affaire avec le prince Féodor.

— De quoi s'agit-il ? demanda Nicolas.

— Toujours de la même chose, répondit Pierre en regardant autour de lui. Tous voient que les affaires vont si mal qu'on ne peut les laisser ainsi

et que le devoir de tous les gens honnêtes est de s'y opposer de toutes leurs forces.

— Que peuvent donc faire les honnêtes gens ? dit Nicolas en fronçant un peu les sourcils. Que peut-on faire ? Mais voilà... allons dans mon cabinet.

Natacha qui savait l'heure venue d'allaiter l'enfant entendit que la bonne l'appelait et alla dans la chambre des enfants. La comtesse Marie l'accompagna. Les messieurs se rendirent dans le cabinet de travail et Nikolenka Bolkonski, à qui on ne faisait pas attention, s'y glissa aussi et s'assit dans l'ombre près de la table à écrire.

— Et bien ! Que se'a-t-on ? demanda Denissov.

— Toujours des fantaisies ! dit Nicolas.

— Voilà, commença Pierre sans s'asseoir, et, tantôt marchant, tantôt s'arrêtant, en bafouillant et faisant de grands gestes rapides de la main, il continua : — Voici quelle est la situation à Pétersbourg, l'empereur ne s'intéresse à rien. Il est tout au mysticisme (maintenant Pierre ne pardonnait à personne le mysticisme) et ne cherche que le calme, et seul ces hommes SANS FOI NI LOI Magnitzki, Araktchéiev et TUTTI QUANTI qui sabrent et étranglent tout ce qu'il y a de bon... Tu conviendras que si tu ne t'occupais pas toi-même de ton exploitation mais cherchais seulement le calme, alors, plus ton intendant serait cruel, plus vite tu atteindrais ton but, dit-il à Nicolas.

— Mais pourquoi dis-tu tout cela? lui demanda celui-ci.

— Et voilà, tout croule. Dans les tribunaux c'est le vol, dans l'armée le bâton, les exercices, les villages militaires; on martyrise le peuple, on étouffe l'instruction. Ce qui est jeune et honnête est persécuté. Tous voient que cela ne peut durer ainsi. La corde est trop tendue et se rompra absolument, dit Pierre (depuis qu'il existe des gouvernements, tous les hommes qui ont bien examiné leurs actes parlent ainsi). A Pétersbourg je lui ai dit une chose...

— A qui? demanda Denissov.

— Eh bien! Vous savez à qui, dit Pierre en regardant avec importance, au prince Féodor et à eux tous: Aider à l'instruction et aux œuvres de bienfaisance, sans doute c'est bien, le but est bon, mais dans les circonstances présentes il faut autre chose...

A ce moment Nicolas remarqua la présence de son neveu.

Son visage s'assombrit. Il s'approcha de lui.

— Pourquoi es-tu ici?

— Pourquoi? laisse-le, dit Pierre prenant Nicolas par le bras; et il continua:

— C'est peu, leur ai-je dit, maintenant il faut faire autre chose que de rester debout et attendre que d'un moment à l'autre se brise la corde tendue. Quand tous attendent un bouleversement inévi-

table, il faut que le plus grand nombre possible se tiennent la main dans la main afin de résister à la catastrophe générale. Tout ce qui est jeune et fort est attiré là-bas et se déprave. Les uns sont séduits par les femmes, les autres par les honneurs, les autres par l'ambition, par l'argent et passent dans l'autre camp. Des gens indépendants, libres comme vous et moi, il n'en reste pas. J'ai dit : élargissez le cercle de la société, que le mot d'ordre soit non seulement la vertu mais l'indépendance et l'activité.

Nicolas, abandonnant son neveu, secoua méchamment sa chaise, s'assit, écouta Pierre, toussota mécontent et fronça de plus en plus les sourcils.

— Mais quel sera le but de cette activité et dans quel rapport serez-vous avec le gouvernement ? fit-il.

— Voici dans quel rapport. Nous serons des auxiliaires. La société peut ne pas être secrète si le gouvernement l'admet. Non seulement ce ne sera pas une société hostile au gouvernement mais ce peut être une société de vrais conservateurs, une société de gentilshommes, dans toute l'acception du terme. C'est pour qu'un Pougatchev ne vienne pas tuer mes enfants et les tiens, pour qu'Araktchéiev ne m'envoie pas dans son village militaire, c'est pour cela que nous nous unissons, dans un but de bien général et de sécurité.

— Oui, mais une société secrète, c'est-à-dire

hostile et nuisible, ne peut faire que le mal.

— Pourquoi? Est-ce que le Tugend-Bund qui a sauvé l'Europe (alors on n'osait pas penser que c'était la Russie qui l'avait sauvée) a fait quelque chose de nuisible? Le Tugend-Bund c'était l'alliance de la vertu, c'était l'amour et l'aide réciproques, ce que le Christ a enseigné sur la croix.

Natacha qui revint au milieu de la conversation regarda joyeusement son mari. Elle ne se réjouissait pas de ce qu'il disait, cela même ne l'intéressait pas, puisqu'il lui semblait que tout cela était très simple et qu'elle le savait depuis longtemps (cela lui semblait parce qu'elle savait tout ce qui était en l'âme de son mari), mais elle se réjouissait de voir son visage animé et enthousiaste.

Avec un enthousiasme encore plus grand le regardait l'enfant au cou mince sortant du col rabattu, oublié des interlocuteurs. Chaque parole de Pierre brûlait son cœur et, d'un mouvement nerveux, il brisait sans le remarquer la cire et les plumes qui se trouvaient à sa portée sur la table de son oncle.

— Ce n'est pas du tout ce que tu penses, voilà ce qu'était le Tugend-Bund et voici ce que je propose.

— Ah ! mon che', le Tugend-Bund est bon pour les mangeu's de chou'oute, mais je ne le comprends pas et même ne puis le comprendre, prononça Denissov de sa voix haute, décidée. Que tout

aille mal et soit dégoûtant, je te l'acco'de, mais le Tugend-Bund je ne le comp'ends pas, et si quelque chose me déplaît, alors la révolte. Dans ce cas JE SUIS VOT'E HOMME!

Pierre sourit, Natacha rit, mais Nicolas fronça encore davantage les sourcils et se mit à prouver à Pierre qu'on ne prévoyait aucune transformation, que tout le danger dont il parlait n'existait que dans son imagination. Pierre prouvait le contraire et, comme son esprit était plus fin, plus habile, Nicolas se sentit mis au pied du mur. Cela le fâcha encore davantage, car en son âme, non par le raisonnement mais par quelque chose de plus fort, il était sûr d'avoir raison.

— Voici ce que je te dirai, prononça-t-il en se levant et d'un mouvement nerveux mettant sa pipe dans un coin, puis enfin la jetant : je ne puis pas te donner des preuves ; tu dis que tout va mal chez nous et qu'il y aura une catastrophe, je ne le vois pas, mais quand tu dis que le serment est une chose conventionnelle, à cela je te répons : Tu es mon meilleur ami, tu le sais, mais si vous formez une société secrète et intriguez contre le gouvernement, quel qu'il soit je sais que mon devoir est de lui obéir, et si Araktchéiev ordonne d'aller tout de suite contre vous, avec l'escadron, et de vous tuer, je n'hésiterai pas une seconde, j'irai. Après, me juge qui voudra.

Il se fit un silence embarrassant. Natacha prit la

parole la première, et, pour défendre son mari, elle attaqua son frère. Ses arguments étaient faibles et mauvais mais le but était atteint. La conversation était rétablie et le ton acerbe sur lequel étaient dites les dernières paroles de Nicolas avait disparu.

Quand tous se levèrent pour aller souper, Nikolenka Bolkonskï s'approcha de Pierre, pâle, les yeux brillants.

— Oncle Pierre... vous... non... si papa vivait serait-il de votre avis ?

Pierre comprit tout d'un coup quel travail compliqué du sentiment et de la pensée avait dû se produire en lui pendant la conversation et, se rappelant tout ce qu'il avait dit, il fut ennuyé que l'enfant l'eût entendu. Cependant il fallait lui répondre.

— Je pense que oui... fit-il gêné, et il sortit.

Le jeune garçon inclina la tête, et alors il parut s'apercevoir pour la première fois de ce qu'il avait fait sur la table. Il rougit et s'approcha de Nicolas.

— Oncle, pardonne-moi. C'est moi qui l'ai fait par hasard, dit-il en montrant la cire et les plumes brisées.

Nicolas eut un mouvement d'agacement.

— Bon, bon, fit-il en jetant sous la table les morceaux de cire et les plumes ; et avec effort retenant sa colère il se détourna de l'enfant.

— D'abord tu n'aurais pas dû rester là, lui dit-il.

Pendant le souper on ne parla plus ni de politique, ni des sociétés, mais au contraire, la conversation, très agréable pour Natacha, fut amenée par Denissov sur les souvenirs de 1812 et Pierre s'y montra particulièrement charmant et amusant, et tous se séparèrent les meilleurs amis du monde.

Quand Nicolas, qui s'était déshabillé dans son cabine en donnant les derniers ordres à son intendant, eut mis sa robe de chambre, il entra dans la chambre à coucher et trouva sa femme devant son bureau ; elle écrivait quelque chose.

— Qu'est-ce que tu écris, Marie ? demanda-t-il.

La comtesse Marie rougit. Elle avait peur que ce qu'elle écrivait ne fût pas compris et apprécié par son mari. Elle voulait lui cacher ce qu'elle avait écrit, mais, en même temps, elle était contente d'avoir été surprise et d'être obligée de le lui dire.

— C'est mon journal, Nicolas, dit-elle en lui tendant un cahier blanc, noirci de son écriture longue et nette.

— Le journal? dit Nicolas avec une nuance de raillerie. Il prit le cahier. Il y était écrit en français :

« 4 décembre. Aujourd'hui Andrucha (mon fils aîné) en s'éveillant n'a pas voulu s'habiller et mademoiselle Louise m'a envoyé chercher. Il était capricieux et obstiné. J'ai essayé de le gronder, il s'est fâché encore davantage. Alors je l'ai laissé et, avec la bonne, je me suis mise au lever des autres enfants, et à lui, j'ai dit que je ne l'aimais pas. Longtemps il resta silencieux, paraissant étonné; ensuite, en chemise, il courut vers moi et sanglota tellement que de longtemps je ne pus le calmer. Evidemment il pleurait surtout de m'avoir attristée. Puis le soir, quand je lui ai donné son petit billet, il a pleuré très plaintivement en m'embrassant. On peut tout obtenir de lui par la tendresse. »

— Qu'est-ce que c'est que ce petit billet? demanda Nicolas.

— Aux aînés j'ai commencé à donner chaque soir un petit billet de leur conduite.

Nicolas fixa les yeux rayonnants qui le regardaient et continua de feuilleter et de lire. Dans le journal étaient notés les moindres événements de la vie des enfants, tout ce qui semblait remarquable pour la mère comme indices de leurs caractères,

ou des pensées générales sur les procédés de l'éducation. C'était, en général, des détails minimes, mais ils ne semblaient tels ni à la mère, ni au père quand il lut pour la première fois ce journal des enfants.

A la date du 5 novembre il y avait :

« Mitia s'est mal conduit pendant le diner. Papa a ordonné de ne lui pas donner de gâteau. On ne lui en a pas donné ; mais pendant que les autres en mangeaient il les regardait avec tant de tristesse et d'avidité que cette punition, me semble-t-il, ne peut que développer en lui la gourmandise. Il faut le dire à Nicolas. »

Nicolas posa le journal et regarda sa femme. Ses yeux rayonnants l'interrogeaient, lui demandaient s'il approuvait ou non le journal. Sans aucun doute Nicolas l'approuvait et même était en admiration devant sa femme.

— « Il ne fallait peut-être pas le faire sous une forme si pédante », pensa Nicolas ; mais ce travail infatigable, continuel, qui n'avait pour but que le bien moral des enfants l'enthousiasmait. Si Nicolas avait pu analyser ses sentiments, il eût trouvé que la cause principale de son amour profond, tendre et fier pour sa femme était l'admiration qu'il avait pour son âme, pour ce monde élevé, moral, presque inaccessible pour lui dans lequel vivait sa femme.

Il était fier de son intelligence, de sa bonté ; il reconnaissait son infériorité vis-à-vis d'elle sous le

rapport spirituel et il était d'autant plus heureux qu'elle, avec une pareille âme, non seulement lui appartient mais fit partie de lui-même.

— J'approuve, j'approuve beaucoup, mon amie, dit-il l'air important; et après un court silence, il ajouta : — Et moi, aujourd'hui, je me suis conduit très mal. Tu n'étais pas dans le cabinet de travail? Nous avons discuté avec Pierre et je me suis emporté. Mais on ne peut faire autrement, c'est un tel enfant! Je ne sais pas ce qu'il ferait si Natacha ne lui tenait pas la bride. Peux-tu t'imaginer pourquoi il est allé à Pétersbourg. Ils ont fait là-bas...

— Oui, je sais, dit la comtesse Marie, Natacha m'a raconté.

— Eh bien! Alors tu sais, continua Nicolas, en s'échauffant au souvenir de la discussion. Il veut me faire entendre que le devoir de chaque honnête homme consiste à marcher contre le gouvernement, tandis que le serment et le devoir... je regrette que tu n'aies pas été là... Tous se sont jetés sur moi, et Denissov et Natacha... Natacha est drôle, elle le tient sous ses pieds, mais quand on arrive au raisonnement, elle n'a rien à elle, elle ne répète que ses paroles... ajouta Nicolas cédant à ce désir irrésistible qui pousse à juger les personnes les plus chères. Il oubliait qu'on pouvait dire de ses rapports envers sa femme juste ce qu'il disait de ceux de Natacha et de son mari.

— Oui, je l'ai remarqué, dit la comtesse Marie.

— Quand je lui ai dit que le devoir et le serment sont au-dessus de tout, il s'est mis à prouver Dieu sait quoi ; je regrette que tu n'aies pas été là. Qu'aurais-tu dit ?

— Selon moi, tu as tout à fait raison, je l'ai dit franchement à Natacha. Pierre dit que tous souffrent, se tourmentent, se dépravent et que notre devoir est d'aider notre prochain. Sans doute il a raison, mais il oublie que nous avons d'autres devoirs, plus proches, que Dieu lui-même nous a indiqués et que nous pouvons nous risquer nous-mêmes mais pas nos enfants.

— Voilà, voilà, c'est précisément ce que je lui disais, dit Nicolas qui croyait en effet avoir dit la même chose, et ils ont continué d'exprimer leurs pensées : l'amour du prochain et le Christianisme, tout cela devant Nikolenka qui s'était faufilé dans le cabinet et m'a tout cassé.

— Ah ! sais-tu, Nicolas, Nikolenka me tourmente si souvent. C'est un garçon extraordinaire. J'ai peur de le négliger pour mes enfants. Nous tous avons des enfants, tous ont leurs parents et lui personne. Il est toujours seul avec ses pensées.

— Sans doute, mais il me semble que tu n'as rien à te reprocher, tu fais pour lui ce que la mère la plus tendre fait pour son fils, et j'en suis très content. C'est un brave garçon. Aujourd'hui, il a écouté Pierre dans une sorte d'extase. Imagine-toi, nous allons souper, je regarde, il a tout brisé

sur ma table, et aussitôt il me l'a avoué. Je ne l'ai jamais entendu mentir. Oui, c'est un brave, un brave garçon ! répéta Nicolas qui, au fond de son cœur, n'aimait pas Nikolenka mais voulait le reconnaître pour un brave garçon.

— Cependant, je ne remplace pas la mère, dit la comtesse Marie. Je sens que ce n'est pas la même chose et c'est ce qui me tourmente. C'est un excellent enfant ; moi, j'ai grand peur pour lui. La société lui ferait du bien.

— Mais oui, ce ne sera pas long, cet été je l'emmènerai à Pétersbourg, dit Nicolas... Oui, Pierre fut toujours et restera un rêveur, continuait-il revenant à la conversation qui évidemment l'avait troublé. Eh bien ! Qu'est-ce que cela peut me faire que là-bas, Araktcheiev ne soit pas bon ? qu'est-ce que cela peut me faire si je suis marié, si j'ai tant de dettes qu'on me menace de la prison et que ma mère ne le voit ni ne le comprend ? Et après, toi, les enfants, les affaires... Est-ce pour mon plaisir que, du matin au soir, je travaille dans le bureau ? Non, je sais que je dois travailler pour ma mère et pour que mes enfants ne soient pas des miséreux comme j'étais moi-même.

La comtesse Marie voulait objecter que l'homme ne se rassasie pas de pain seul et qu'il attribuait beaucoup trop d'importance à ses *affaires*, mais elle savait qu'il ne fallait rien dire, que c'était inutile. Elle lui prit la main et la baisa. Ce geste de sa

femme lui parut un encouragement et la confirmation de ses pensées et, après une courte réflexion, il continua de penser à haute voix.

— Sais-tu, Marie, Ilia Mtirofanitch (c'était l'intendant principal) est arrivé aujourd'hui, il dit qu'on propose déjà quatre-vingt mille roubles pour la forêt. Et Nicolas, avec un visage animé, se mit à parler de la possibilité de racheter prochainement Otradnoié. — Encore une dizaine d'années et je laisserai aux enfants de très bonnes affaires.

La comtesse Marie l'écoutait et comprenait toutes ses paroles. Elle savait que lorsqu'il pensait ainsi, à haute voix, parfois, il lui demandait de répéter ce qu'il disait et se fâchait quand il s'apercevait qu'elle pensait à autre chose, mais elle faisait pour cela de grands efforts car elle ne s'intéressait nullement à ce qu'il disait. Elle le regardait : elle ne pensait pas à autre chose, mais elle sentait autre chose.

Elle ressentait un amour tendre pour cet homme qui ne comprendrait jamais tout ce qu'elle comprenait, et, à cause de cela, elle paraissait l'aimer encore davantage, avec une nuance de tendresse passionnée. Outre ce sentiment qui l'emplissait toute et l'empêchait d'entrer dans les détails des projets de son mari, des pensées n'ayant rien de commun avec ce qu'il disait lui venaient en tête. Elle pensait à son neveu (ce qu'avait dit son mari de son émotion pendant la conversation de Pierre la frappait beaucoup) et les divers traits de son caractère

tendre, sensible, se présentaient à elle. Et, en pensant à son neveu, elle pensait aussi à ses enfants.

Elle ne faisait pas de comparaison entre eux, mais elle comparait ses sentiments pour lui et pour eux et voyait avec tristesse que dans son affection pour Nikolenka il manquait quelque chose.

Parfois il lui semblait que cette différence provenait de l'âge, mais elle se sentait coupable envers lui et se promettait de se corriger, de faire l'impossible, c'est-à-dire d'aimer en ce monde son mari, ses enfants, Nikolenka, son prochain, comme Christ aimait l'humanité. L'âme de la comtesse Marie aspirait toujours à la perfection éternelle et par conséquent ne pouvait être satisfaite. Sur son visage parut l'expression sévère de la souffrance cachée d'une âme lasse de son corps.

Nicolas la regarda. « Mon Dieu, qu'arriverait-il si elle venait à mourir ! Je me le demande toujours quand elle a ce visage » pensa-t-il. Il s'inclina devant l'icône et se mit à réciter ses prières du soir.

## XVI

Natacha, restée seule avec son mari, se mit à causer comme on le fait seulement entre mari et femme, c'est-à-dire en se comprenant et se communiquant avec beaucoup de clarté et de rapidité ce qu'on pense, mais d'une façon particulière, contraire à toutes les règles de la logique : sans syllogismes ni conclusions. Natacha était à un tel point habile pour causer ainsi avec son mari, que la meilleure preuve pour elle qu'il y avait quelque chose entre elle et lui, c'était la suite logique des idées de Pierre. Quand il commençait à prouver, à parler logiquement et tranquillement, et quand elle-même suivait son exemple, elle savait que la conversation finirait par une querelle.

Depuis qu'ils se trouvaient seuls et que Natacha, les yeux largement ouverts, heureuse, s'était approchée de lui doucement et, tout d'un coup, saisissant sa tête et le pressant contre sa poitrine avait dit :

« Maintenant tu es à moi, à moi, tu ne t'en iras pas ! », depuis ce moment commençait cette conversation contraire à toutes les lois de la logique, contraire rien que par ce fait qu'ils parlaient simultanément de sujets tout différents. Cette multiplicité des sujets non seulement n'empêchait pas la clarté de l'entendement, mais, au contraire, c'était l'indice le plus sûr qu'ils se comprenaient entièrement l'un l'autre.

Comme dans le rêve où tout est incroyable, insensé et contradictoire, sauf le sentiment qui dirige le rêve, de même, dans cette conversation contraire à toutes les lois du raisonnement, ce n'était pas les paroles qui étaient claires, mais le sentiment qui les guidait.

Natacha racontait à Pierre le train de vie de son frère, ce qu'elle avait souffert en son absence, combien elle aimait Marie qu'elle trouvait supérieure à elle-même sous tous les rapports. Natacha était sincère en avouant la supériorité de Marie mais, en même temps, en disant cela, elle exigeait de Pierre qu'il la préférât à la comtesse Marie et à toutes les femmes et surtout qu'il le lui répêtat maintenant, après qu'il avait vu beaucoup de femmes à Pétersbourg.

Pierre, en réponse à Natacha, lui racontait combien à Pétersbourg il lui avait été désagréable de se trouver à des soirées et à des diners avec des dames :

— Je suis tout à fait déshabitué de causer aux dames; cela m'ennuie tout simplement; surtout j'étais si occupé.

Natacha le regarda fixement et continua :

— Marie, c'est une femme si charmante. Comme elle sait comprendre les enfants ! Elle paraît voir en leur âme. Hier, par exemple, Mitenka a été capricieux...

— Comme il ressemble à son père ! interrompit Pierre.

Natacha comprit pourquoi il faisait cette observation. Le souvenir de sa discussion avec son beau-frère lui était désagréable et il voulait savoir l'opinion de Natacha.

— Nicolas a cette faiblesse que si une chose n'est pas admise par tous, il ne l'accepte pas. Et moi, je comprends, tu trouves que ce n'est bon que pour OUVRIRE UNE CARRIÈRE, dit-elle, répétant les paroles prononcées une fois par Pierre.

— Non, le principal, c'est que, pour Nicolas, les idées et les raisonnements sont un amusement, presque un passe-temps. Voici, il s'installe une bibliothèque et s'impose comme règle de ne pas acheter un livre avant d'avoir lu ceux qu'il a. Sismondi, Rousseau, Montesquieu,... ajouta Pierre avec un sourire. Tu sais comment moi..

Il voulait adoucir ses paroles, mais Natacha l'interrompit en faisant sentir que ce n'était pas nécessaire.

— Alors, tu crois que pour lui les idées sont des amusements?

— Oui, et pour moi, c'est tout le reste qui n'est qu'amusement. A Pétersbourg, tout le temps, je les ai vus tous, comme dans un rêve. Quand une idée me préoccupe, tout le reste est pour moi insignifiant.

— Quel dommage que je n'aie pas vu comment les enfants t'ont rencontré! Qui s'est réjoui le plus? Probablement Lise?

— Oui, dit Pierre, et poursuivant son idée : Nicolas dit que nous ne devons pas penser, mais moi je ne puis pas ne pas penser. Sans parler qu'à Pétersbourg j'ai senti (à toi je puis le dire) que sans moi tout cela se disloquait : chacun tirait de son côté, mais j'ai réussi à les réconcilier, et puis mon idée est si simple et si claire. Je ne dis pas que nous devons faire de l'opposition à tel et tel. Nous pouvons nous tromper; je dis : que ceux qui aiment le bien se donnent la main et qu'il n'y ait qu'un seul drapeau : la vertu active. Le prince Serge est un brave homme, très intelligent.

Natacha ne doutait pas que l'idée de Pierre ne fût grande, mais une seule chose la gênait : c'était qu'il fût son mari. « Est-ce un homme si important et si nécessaire pour la société et en même temps mon mari? Comment cela se fait-il? » Elle voulait lui exprimer ce doute. « Quelles sont ces gens qui peuvent décider s'il est en effet le plus intelligent de

tous? » se demandait-elle, et elle cherchait dans son imagination toutes les personnes que Pierre respectait. De toutes, à en juger par ses récits, il ne respectait personne autant que Platon Karataïev.

— Sais-tu à quoi je pense ? A Platon Karataïev. Comment lui... ? T'approuverait-il maintenant ? dit-elle.

Pierre ne s'attendait nullement à cette question. Il comprit la marche des idées de sa femme.

— Platon Karataïev ? dit-il ; puis il réfléchit en tâchant de se représenter franchement l'opinion de Karataïev sur ce sujet. — Il ne comprendrait pas, et cependant peut-être que oui.

— Je t'aime beaucoup, dit tout d'un coup Natacha, beaucoup, beaucoup.

— Non, il ne m'approuverait pas, dit Pierre après réflexion. Ce qu'il apprécierait, c'est notre vie de famille. Il désirait tant voir en tout le bonheur, la tranquillité, le calme, et je serais fier de nous montrer à lui. Voilà, tu dis la séparation et tu ne croiras pas quel sentiment particulier j'ai pour toi après la séparation.

— Ah ! voilà encore... commença Natacha.

— Non, pas cela. Je ne sais jamais t'aimer, et on ne peut aimer davantage, et c'est le principal... Eh bien...

Il n'acheva pas, car le regard qu'ils échangèrent achevait le reste.

— Quelle sottise que la lune de miel, que la

période la plus heureuse soit au commencement ! dit tout à coup Natacha. Au contraire, c'est maintenant le meilleur temps. Si seulement tu ne t'absentais pas ! Tu te rappelles comment nous nous sommes querellés ? Et j'étais toujours coupable. Toujours moi. Et pourquoi ?

— Toujours la même chose, dit Pierre en souriant, jalouse...

— Ne dis pas cela. Je ne puis le supporter ! s'écria Natacha, et un regard froid, méchant, brilla dans ses yeux. — L'as-tu vue ? ajouta-t-elle après un court silence.

— Non, et même si je la voyais je ne la reconnaitrais pas.

Ils se turent.

— Ah ! tu sais : quand tu parlais dans le cabinet de travail, je t'ai regardé, commença tout à coup Natacha, évidemment pour chasser le nuage. Le garçon (elle appelait ainsi son fils) te ressemble comme deux gouttes d'eau. Attends, il est temps d'aller chez lui. Quel dommage de s'en aller...

Ils se turent quelques secondes, ensuite, tout à coup et en même temps ils se tournèrent l'un vers l'autre et se mirent à dire quelque chose. Pierre commençait avec entrain, Natacha avec un sourire doux et heureux. En se rencontrant tous les deux se laissèrent le passage.

— Non, que veux-tu dire, parle, parle...

— Non, dis, toi, moi, rien, fit Natacha.

Pierre commença. C'était la suite de ses raisonnements sur son succès à Pétersbourg. A ce moment il lui semblait qu'il était appelé à donner une nouvelle direction à toute la société russe et à tout l'univers.

— Je voulais dire simplement que toutes les idées qui ont de grandes suites sont toujours très simples. Mon idée c'est que si les hommes vicieux sont liés entre eux et font la force, les honnêtes gens doivent faire la même chose. Comme c'est simple !

— Oui.

— Et toi, qu'as-tu voulu dire ?

— Comme ça, des bêtises.

— Dis tout de même.

— Mais rien, dit Natacha en s'éclairant encore d'un sourire. — Je voulais seulement parler de Pétia. Aujourd'hui la bonne s'est approchée pour me le prendre ; il a ri, a fermé les yeux et s'est serré contre moi ; il pensait probablement qu'il se cachait. Il est délicieux. Tiens, il crie. Eh bien ! Adieu.

Elle sortit de la chambre.

En même temps, en bas, dans l'appartement de Nicolas Bolkonski, comme toujours brûlait la veilleuse (l'enfant avait peur de l'obscurité et on ne pouvait l'en guérir). Desalles était couché haut sur quatre oreillers, et son nez romain poussait des ronflements réguliers. Nikolenka venait de s'éveiller en sueur froide ; les yeux largement ouverts,

il était assis sur son lit et regardait devant lui. Un rêve affreux l'avait éveillé : Il se voyait avec Pierre, tous deux coiffés de casques, tels qu'ils étaient dessinés dans les illustrations de son Plutarque. Avec l'oncle Pierre il marchait devant une énorme armée. Elle était composée de fils blancs obliques qui emplissaient l'air comme ces fils d'araignée qui flottent dans l'air en automne et que Desalles appelait LES FILS DE LA VIERGE. En avant était la gloire, représentée également par un fil un peu plus épais. Eux, — lui et Pierre, légèrement et gaiement, volaient de plus en plus près du but. Tout à coup, les fils qui les formaient commencèrent à faiblir, à s'emmêler : il devenait difficile d'avancer, et l'oncle Nicolas Ilitch s'arrêtait devant eux dans une attitude sévère et terrible.

— « C'est vous qui l'avez fait ! disait-il en désignant la cire et les plumes cassées. Je vous aimais, mais Araktchéiev me l'a ordonné et je tuerai le premier qui s'avancera. Nikolenka se retournait vers Pierre, mais il n'était plus là. Pierre était son père, le prince André. Et son père n'avait ni visage ni forme, mais il était, et, en le voyant, Nikolenka sentit la faiblesse de l'amour : il devenait faible, fluide. Son père le caressait et le plaignait mais l'oncle Nicolas Ilitch s'approchait de plus en plus. L'horreur saisit Nikolenka et il se réveilla : —  
« Père, pensa-t-il, père. »

Bien qu'il y eût dans la maison deux portraits très ressemblants de son père, Nikolenka ne se représentait jamais le prince André sous forme humaine : « Père était avec moi, il m'a caressé, m'a encouragé, il encourageait l'oncle Pierre. Quoi qu'il dise, je le ferai. Mucius Scævola a brûlé sa main, pourquoi ne ferais-je pas la même chose ? Je sais : ils veulent que j'étudie et j'étudierai ; mais un jour ce sera fini, alors je le ferai. Je ne demande à Dieu qu'une chose : qu'il m'advienne ce qui advint aux héros de Plutarque, et je ferai comme eux, je ferai mieux ; tous le sauront et m'aimeront, tous m'admireront. » Et tout à coup, Nikolenka sentit que des sanglots emplissaient sa poitrine et il se mit à pleurer.

— ÊTES-VOUS INDISPOSÉ ? fit Desalles.

— NON, répondit Nikolenka ; et il se coucha sur l'oreiller. « Il est bon, brave et je l'aime, pensa-t-il de Desalles. Et l'oncle Pierre ! Oh ! quel homme extraordinaire ! Et mon père ! Père ! Père ! Oui, je ferai ce dont *lui-même* serait content ! »

## DEUXIÈME PARTIE

---

### I

L'histoire a pour objet la vie des peuples et de l'humanité. Il est impossible de saisir, d'embrasser par des mots, de décrire la vie, non seulement de l'humanité, mais d'un seul peuple.

Tous les historiens anciens emploient le même procédé pour décrire et saisir la vie d'un peuple, la vie qui semble insaisissable. Ils décrivent l'activité des hommes qui gouvernèrent les peuples et cette activité exprime pour eux celle de tous les peuples.

Aux questions : comment des individus ont-ils pu forcer les peuples à agir d'après leur volonté et sur quoi s'est guidée la volonté de ces gens, les anciens répondent : en premier lieu, par la reconnaissance de la volonté divine qui soumet les peu-

ples à la volonté d'un homme élu et, en second lieu, par la reconnaissance de la même divinité qui dirige la volonté de cet élu pour le but prédestiné.

Pour les peuples anciens ces questions se résolurent par la foi en la participation directe de la divinité dans les œuvres humaines.

La nouvelle histoire, théoriquement, a rejeté ces deux explications.

Il semblerait que rejetant la croyance des anciens en la subordination de l'homme à la divinité et au but défini auquel tendent les peuples, la nouvelle histoire ait dû étudier non les manifestations du pouvoir mais les causes qui le forment. Mais la nouvelle histoire ne l'a pas fait. Rejetant, en théorie, les opinions des anciens, elle les suit en pratique.

Au lieu d'hommes doués du pouvoir divin et guidés directement par la volonté de la divinité, la nouvelle histoire a placé ou des héros doués de qualités extraordinaires, surhumaines; ou tout simplement des hommes aux qualités les plus diverses, depuis les monarques jusqu'aux journalistes, qui guident les masses. Autrefois le but des peuples anciens : des Hébreux, des Grecs, des Romains, se présentaient à eux comme le but du mouvement de l'humanité; au lieu de ces visées agréables à la divinité, la nouvelle histoire a placé ses finalités propres : le bien du peuple français, ou anglais, ou allemand, et, dans l'abstraction la plus supérieure, le

bien de la civilisation de toute l'humanité, sous laquelle on comprend ordinairement les peuples qui occupent le petit coin nord-ouest du grand continent.

La nouvelle histoire a rejeté les croyances des anciens sans les remplacer, et la logique a forcé des historiens qui ont, soi-disant, rejeté le pouvoir divin des rois et le fatum des anciens d'arriver par une autre voie à la même conclusion : à la reconnaissance : 1<sup>o</sup> que les peuples sont dirigés par des hommes particuliers, et 2<sup>o</sup> qu'il existe un certain but vers lequel se dirigent les peuples et l'humanité.

A la base de toutes les œuvres des historiens les plus récents depuis Gibbon jusqu'à Bukle, malgré leurs contradictions apparentes et la dissemblance de leurs opinions, sont placés ces deux vieux principes inévitables :

1<sup>o</sup> L'historien décrit l'activité des personnes particulières qui, selon son opinion, guident l'humanité (en considérant comme telles, les uns, les monarques, les capitaines, les ministres ; les autres, outre les monarques, les orateurs, les savants, les philosophes, les poètes).

2<sup>o</sup> Le but vers lequel marche l'humanité est connu de l'historien. (Pour les uns ce but, c'est la grandeur des États romains, espagnols, français, pour les autres, c'est la liberté, l'égalité, c'est la civilisation d'une certaine sorte d'un petit coin du monde qu'on appelle l'Europe.)

En 1789, une émeute avait lieu à Paris. Elle grandit, s'élargit et se termina par le mouvement des peuples de l'Occident à l'Orient. Plusieurs fois ce mouvement se dirigea vers l'Orient; il se heurta au mouvement contraire.

En 1812, le mouvement arriva à sa limite extrême, Moscou, et, avec une symétrie extraordinaire se produisit le mouvement de l'Orient à l'Occident, qui entraîna, comme le mouvement inverse, les peuples intermédiaires. Le mouvement de retour arriva jusqu'au point initial, Paris, et se calma.

Pendant cette période de vingt ans, une immense étendue de terre reste inculte, les maisons sont brûlées, le commerce change de direction, des millions de gens se ruinent, s'enrichissent, émigrent et des millions de chrétiens qui professaient la loi de l'amour du prochain s'entre-tuent.

Que signifie tout cela? D'où est venu tout cela? Qu'est-ce qui forçait ces hommes à incendier les maisons et à tuer leurs semblables? Quelles furent les causes de tous ces événements? Quelle force poussa les hommes à agir de la sorte? Telles sont les questions naïves, simples que l'humanité se pose malgré elle en étudiant les monuments et les traditions de la période passée. Qu'est-ce que cela signifie? Pour trouver la solution de ces questions, le bon sens de l'humanité s'adresse à l'histoire, à la science dont le but est d'étudier les peuples et l'humanité.

Si l'histoire conservait l'opinion des anciens, elle dirait : La divinité, pour récompenser ou punir des peuples, donna à Napoléon le pouvoir et guida sa volonté pour atteindre ses fins. La réponse serait complète et claire. On pourrait croire ou ne pas croire en l'importance divine de Napoléon. Pour celui qui y croirait, dans toute l'histoire de ce temps tout serait compréhensible et il ne pourrait se trouver une seule contradiction.

Mais la nouvelle histoire ne peut pas répondre ainsi. La science n'admet pas les opinions des anciens sur la participation directe de la divinité dans les œuvres humaines, c'est pourquoi elle doit fournir d'autres réponses.

Si vous voulez savoir ce que signifie ce mouvement, d'où il provient et quelle force a engendré les événements ? La nouvelle histoire répond ainsi :

« Louis XIV était un homme très fier et très orgueilleux. Il eut telles et telles maîtresses, tels et tels ministres ; il gouverna mal la France. Ses héritiers étaient aussi des hommes très faibles qui aussi gouvernèrent très mal et eurent tels et tels favoris, telles et telles maîtresses. En outre, quelques personnes, en ce temps, écrivirent des livres. A la fin du dix-huitième siècle se réunirent à Paris deux dizaines de personnes qui se mirent à proclamer que tous les hommes sont égaux et libres. A cause de cela, dans toute la France, les hommes

commencèrent à s'entre-tuer, à s'égorger : on tua le roi et plusieurs autres personnages. Dans ce temps, en France se trouvait un homme de génie, Napoléon. Il vainquit tout le monde, c'est-à-dire prit, tua beaucoup de gens parce que c'était un grand génie; et il s'en alla tuer, on ne sait pourquoi, des Africains, et il les tua si bien, il était si rusé et si intelligent, qu'en revenant en France il ordonna à tout le monde de lui obéir et tous lui obéirent. Une fois devenu empereur, il alla de nouveau tuer des gens, en Italie, en Autriche, en Prusse, et là-bas aussi, il en tua beaucoup. En ce temps, régnait en Russie l'empereur Alexandre qui avait résolu de rétablir l'ordre en Europe; c'est pourquoi il fit la guerre à Napoléon. Mais en 1807, tout d'un coup, il se lia d'amitié avec lui; en 1811 ils se brouillèrent et, de nouveau, commencèrent à tuer beaucoup de gens, Napoléon amena en Russie six cent mille hommes et s'empara de Moscou. Ensuite, tout d'un coup, il s'enfuit de Moscou et alors, l'empereur Alexandre, avec l'aide et les conseils de Stein et des autres, coalisa l'Europe pour marcher contre le destructeur de sa tranquillité. Tous les alliés de Napoléon devinrent soudain ses ennemis, et leur armée marcha contre Napoléon qui avait réuni de nouvelles forces. Les alliés vainquirent Napoléon, entrèrent à Paris, forcèrent Napoléon à renoncer au trône et l'envoyèrent à l'île d'Elbe, sans le priver du titre d'empereur et en lui témoignant

leur respect, bien que, cinq années auparavant et une année après, tous le considérassent comme un bandit hors la loi. Et Louis XVIII commença à régner, Louis XVIII dont jusqu'alors les Français et les alliés ne faisaient que se moquer. Et Napoléon, en versant des larmes devant sa vieille garde, renonça au trône et partit en exil. Ensuite les hommes d'État et les diplomates (surtout Talleyrand qui avait réussi à s'asseoir sur un fauteuil avant un autre, ce qui élargit les frontières de la France) eurent des entretiens à Vienne et, par leurs conversations, firent les peuples heureux ou malheureux. Tout à coup, diplomates et monarques faillirent se quereller. Ils étaient déjà près d'ordonner de nouveau à leurs troupes de s'entre-tuer lorsque Napoléon, avec un bataillon, arriva en France, et les Français qui le haïssaient, tous, aussitôt, se soumirent à lui. Mais les monarques alliés mécontents de cela recommencèrent à faire la guerre aux Français. Et on vainquit le génial Napoléon, on l'envoya à l'île Sainte-Hélène, le considérant tout à coup comme un brigand. Là-bas, sur un rocher, l'exilé séparé des êtres chers à son cœur, de sa France bien-aimée, mourut d'une mort lente, en transmettant ses grandes œuvres à la postérité. Et en Europe se produisit une réaction, et tous les empereurs, de nouveau, opprimèrent leurs peuples. »

On aurait tort de croire que c'est une raillerie,

une caricature des descriptions historiques. Au contraire, c'est la forme la plus atténuée des réponses contradictoires et qui ne correspondent pas aux questions que donnent *tous* les historiens, depuis les auteurs de mémoires et les historiens des États particuliers jusqu'aux historiens universels et ceux d'un nouveau genre : les historiens de la *civilisation*.

L'étrangeté et le comique de ces réponses viennent de ce que la nouvelle histoire est semblable à un homme sourd qui répond aux questions que personne ne lui pose.

Si le but de l'histoire est la description du mouvement de l'humanité et des peuples, alors la première question (sans la réponse à cette question, tout le reste est incompris) est la suivante : quelle force pousse le peuple ? A cette question la nouvelle histoire raconte avec force détails ou que Napoléon était très génial, ou que Louis XIV était très fier, ou bien que tel ou tel écrivain écrivit tel ou tel livre.

Tout cela est très possible et l'humanité est prête à y consentir, mais ce n'est pas ce qu'elle demande. Tout cela pourrait être intéressant si nous reconnaissons le pouvoir divin, basé sur lui-même, toujours régulier, et dirigeant des peuples par des Napoléons, des Louis et par des écrivains. Mais nous ne reconnaissons pas ce pouvoir, c'est pourquoi, avant de parler de Napoléon, de Louis et

des écrivains, il faut montrer le lien qui existe entre ces personnes et le mouvement des peuples.

Si au lieu du pouvoir divin se place une autre force, alors il faut expliquer en quoi elle consiste, car, précisément dans cette force est tout l'intérêt de l'histoire.

L'histoire paraît supposer que cette force est connue de tout le monde, mais, en dépit de ce désir, celui qui lira beaucoup d'ouvrages historiques doutera malgré lui que cette nouvelle force, comprise si différemment par les historiens eux-mêmes, soit complètement connue de tous.

Quelle force meut les peuples?

Les historiens biographes et les historiens qui décrivent séparément divers peuples considèrent comme étant cette force le pouvoir qu'ils attribuent aux héros et aux potentats. Selon leurs descriptions, les événements se produisent exclusivement par la volonté des Napoléon, des Alexandre, ou, en général, des personnages que décrit un historien particulier.

Les réponses que donnent les historiens de cette catégorie à la question sur la force qui guide les événements sont satisfaisantes tant que nous n'avons affaire qu'à un seul historien pour chaque événement. Mais aussitôt que les historiens de diverses nationalités et opinions commencent à décrire le même événement, alors les réponses qu'ils donnent perdent aussitôt tout sens, car cha-

cun d'eux comprend cette force différemment et même d'une façon tout à fait contraire.

Un historien affirme que tel événement est produit par le pouvoir de Napoléon, un second par celui d'Alexandre, un troisième met en cause le pouvoir d'un homme quelconque. En outre, les historiens de cette sorte se contredisent mutuellement, même en expliquant la force sur quoi se base le pouvoir d'un même personnage.

Thiers, bonapartiste, dit que le pouvoir de Napoléon est basé sur sa vertu et son génie; Lanfray, républicain, dit qu'il est basé sur le mensonge et la tromperie du peuple. De sorte que les historiens, en détruisant mutuellement leurs propositions, détruisent par cela même l'idée de la force qui produit les événements et ne donnent aucune réponse à la question essentielle de l'histoire.

Les historiens généraux qui ont affaire à tous les peuples paraissent reconnaître l'inexactitude de l'opinion des historiens particuliers sur la force qui produit les événements. Ils n'acceptent pas que cette force soit le pouvoir propre aux héros et aux potentats, mais ils la reconnaissent comme le résultat de plusieurs forces dirigées d'une façon différente. En décrivant la guerre ou la conquête d'un peuple, l'historien général cherche la cause de l'événement non dans le pouvoir d'un seul personnage, mais dans l'influence mutuelle de plusieurs forces liées à cet événement.

Selon cette opinion, il semblerait que le pouvoir des personnages historiques se présentant comme le produit de plusieurs forces ne puisse plus être examiné comme une force créant par elle-même l'événement. Et cependant, les historiens encyclopédiques, dans la plupart des cas, emploient l'idée de pouvoir comme une force qui, par elle-même, crée les événements et se rapporte envers eux comme cause. Selon eux, tantôt les personnages historiques sont le produit de leur temps et leur pouvoir n'est que le produit de différentes forces, tantôt leur pouvoir est la force qui produit les événements : Gervinus, Schlosser, par exemple, et les autres prouvent tantôt que Napoléon est le produit de la Révolution, des idées de 1789, etc., tantôt ils disent nettement que la campagne de 1812 et les autres événements qui ne leur plaisent pas sont des produits de la volonté de Napoléon faussement dirigée et que les idées de 1789 elles-mêmes ont été arrêtées dans leur développement par la volonté de Napoléon.

Les idées de la Révolution, le mouvement général ont produit Napoléon et c'est le pouvoir de Napoléon qui a arrêté les idées de la Révolution et le mouvement général.

Cette contradiction étrange n'est pas accidentelle. Non seulement elle se rencontre à chaque pas, mais c'est avec une série d'affirmations pareilles que sont composées toutes les descriptions des historiens

encyclopédiques. Cette contradiction provient de ce qu'en entrant dans la voie de l'analyse, les historiens s'arrêtent au milieu du chemin.

Pour trouver les forces composantes égales à la résultante il est nécessaire que la somme des composantes égale la résultante, et c'est précisément cette condition qui n'est jamais observée par les historiens généraux et c'est pourquoi, pour expliquer la fin de la résultante, ils sont obligés d'admettre, outre les composantes insuffisantes, encore une force mystérieuse.

L'historien particulier décrit-il la campagne de 1813 ou la Restauration des Bourbons, il dit tout simplement que ces événements se sont accomplis par la volonté d'Alexandre.

Mais l'historien général Gervinus, en contredisant cette opinion d'un historien particulier, tâche de montrer que la campagne de 1813 et la Restauration des Bourbons, outre la volonté d'Alexandre, avaient encore pour causes l'activité de Stein, de Metternich, de madame de Staël, de Talleyrand, de Fichte, de Chateaubriand et des autres. Evidemment l'historien a décomposé le pouvoir d'Alexandre en ses composantes : celui de Talleyrand, de Chateaubriand, etc. La somme de ces composantes, c'est-à-dire l'activité mutuelle de Chateaubriand, de Talleyrand, de madame de Staël et des autres, n'est évidemment pas égale à la résultante, c'est-à-dire à ce phénomène que des mil-

lions de Français se sont soumis aux Bourbons.

De ce fait que Chateaubriand, madame de Staël et les autres ont échangé telles ou telles paroles, ne découlent que leurs rapports réciproques et non la soumission de milliers de gens. C'est pourquoi, pour expliquer comment, de ce rapport, a découlé la conquête de millions d'êtres, c'est-à-dire, comment, de diverses composantes égales à une seule A a découlé la moyenne égale à mille A, l'historien doit nécessairement admettre la même force du pouvoir qu'il nie, en la reconnaissant comme le résultat des forces, c'est-à-dire qu'il doit admettre la force inexplicquée qui agit dans la direction de la résultante. C'est ce que font les historiens généraux. Et, grâce à cela, non seulement ils contestent les historiens particuliers, mais ils se contestent entre eux.

Les habitants de la campagne, selon qu'ils veulent la pluie ou le beau temps et n'ont pas une idée très claire des causes de la pluie, disent : c'est le vent qui a dissipé les nuages ou c'est le vent qui a accumulé les nuages ; de même les historiens généraux, parfois, quand ils le désirent, quand cela concorde avec leur théorie, disent que le pouvoir c'est le résultat des événements et parfois, quand il leur est nécessaire de prouver autre chose, ils disent que le pouvoir produit les événements.

La troisième catégorie d'historiens qui s'intitulent

historiens de la *civilisation*, en suivant le chemin fait par les historiens généraux qui, parfois, reconnaissent des écrivains et des femmes comme des forces produisant les événements, comprennent cette force encore tout autrement. Ils la voient dans ce qu'on appelle la civilisation, dans l'activité intellectuelle.

Les historiens de la civilisation sont tout à fait logiques envers leurs précurseurs les historiens généraux, car, si l'on peut expliquer les événements historiques par cela que certains hommes étaient dans tels et tels rapports mutuels, alors pourquoi ne les pas expliquer par le fait que certains hommes ont écrit tel ou tel livre? De la foule d'indices qui accompagnent chaque phénomène vivant, les historiens choisissent l'indice de l'activité intellectuelle et disent que cet indice c'est la cause. Mais, malgré tous leurs efforts pour montrer que la cause de l'événement est dans l'activité intellectuelle, ce n'est qu'en faisant de grandes concessions qu'on peut tomber d'accord qu'entre l'activité intellectuelle et le mouvement des peuples il y a quelque chose de commun. Mais en aucun cas, on ne peut admettre que c'est l'activité intellectuelle qui guide l'activité des hommes parce que tels phénomènes, comme les meurtres les plus cruels de la Révolution française qui découla de la propagande des idées sur l'égalité des hommes, et la guerre la plus funeste, et les supplices

qui découlent de la propagande de l'amour, ne confirment pas cette supposition.

Mais en admettant même que tous ces raisonnements subtils dont ces histoires sont remplies soient justes, en admettant que les peuples soient dirigés par une force indéfinie quelconque appelée *l'idée*, la question essentielle de l'histoire reste néanmoins sans réponse, ou, à l'ancien pouvoir des monarques et à l'influence des conseillers et autres personnes, influence admise par tous les historiens généraux, s'ajoute encore une nouvelle force de *l'idée* dont le lien avec les masses demande explication. On peut admettre que Napoléon avait le pouvoir et que pour cette raison un certain événement s'accomplit. En faisant quelques concessions on peut encore comprendre que Napoléon, avec plusieurs autres influences, était la cause de l'événement ; mais comment un livre, le *Contrat Social*, a-t-il pu faire que les Français se soient entretués ? On ne peut le comprendre sans expliquer le lien de cette nouvelle force avec l'événement.

Il est hors de doute qu'il existe un lien entre les événements contemporains ; c'est pourquoi il n'est pas impossible de trouver un certain lien entre l'activité intellectuelle des gens et le mouvement historique, de même qu'on peut trouver ce lien entre le mouvement de l'humanité et le commerce, l'industrie, le jardinage et n'importe quoi. Mais comment l'activité intellectuelle est-elle présentée

par les historiens de la civilisation comme la cause ou l'expression de tout mouvement historique, c'est difficile à comprendre.

Les considérations suivantes seules pouvaient amener ces historiens à de telles conclusions : 1° Que ce sont des savants qui écrivent l'histoire et par conséquent qu'il est pour eux naturel et agréable de penser que l'activité de leur classe est la base du mouvement de toute l'humanité, de même qu'il serait agréable et naturel aux marchands, aux agriculteurs, aux soldats de le penser (cela n'a pas lieu seulement parce que les marchands et les soldats n'écrivent pas l'histoire); 2° que l'activité intellectuelle, l'instruction, la civilisation, la pensée sont des conceptions vagues, indéfinies, sous le drapeau desquelles il est très commode de mettre des mots qui ont une signification encore moins claire et qui, par cela même, peuvent être très facilement placés dans n'importe quelle théorie.

Mais, sans parler déjà de la qualité intrinsèque de l'histoire de ce genre (elle est peut-être nécessaire pour quelqu'un et quelque chose), les histoires de la civilisation, dans lesquelles se résument de plus en plus toutes les histoires générales, sont significatives parce que, étudiant en détails et très sérieusement les diverses doctrines religieuses, philosophiques, politiques, les acceptant comme causes des événements, chaque fois qu'il leur faut décrire un événement vraiment his-

torique, comme par exemple la campagne de 1812, elles le décrivent forcément comme le produit du pouvoir, en disant que cette campagne résultait de la volonté de Napoléon. En parlant ainsi, les historiens de la civilisation, malgré eux, se contredisent ou prouvent que cette nouvelle force qu'ils ont inventée n'exprime pas les événements historiques, et que le seul moyen de comprendre l'histoire c'est d'admettre ce pouvoir que, soi-disant, ils ne reconnaissent pas.

### III

La locomotive marche. On demande pourquoi elle marche. Le paysan dit que c'est le diable qui la fait avancer; un autre dit que la locomotive marche parce que ses roues se remuent; un troisième affirme que la cause du mouvement est dans la fumée emportée par le vent.

On ne peut rien objecter au paysan. Pour cela il serait nécessaire que quelqu'un lui prouvât que le diable n'existe pas, ou qu'un autre paysan lui expliquât que ce n'est pas le diable mais un Allemand qui fait avancer la locomotive. C'est seulement alors, par la contradiction de leurs affirmations, qu'ils verraient que tous deux ont tort. Mais celui qui prend pour cause le mouvement des roues se contredit lui-même, car s'il entre dans la voie de l'analyse, il doit aller plus loin : il doit expliquer l'origine du mouvement des roues. Et tant qu'il n'arrivera pas à la dernière cause du mouvement

de la locomotive, à la vapeur comprimée dans la chaudière, il n'aura pas le droit de s'arrêter dans la recherche de la cause. Celui qui s'explique le mouvement de la locomotive par la fumée qu'emporte le vent, en observant que l'explication des roues n'est pas suffisante, a pris la première cause qui se présentait à lui et, de son côté, la donne pour cause.

La seule conception capable d'expliquer le mouvement de la locomotive, c'est la conception de la force égale au mouvement visible. La seule conception par laquelle peut être expliqué le mouvement des peuples, c'est la conception d'une force égale à tout le mouvement des peuples.

Et cependant, sous cette conception, les divers historiens comprennent des forces tout à fait différentes entre elles et toutes différentes du mouvement. Les uns voient en lui la force propre aux héros, comme le paysan voit le diable dans la locomotive; les autres, la force dérivée de quelque autre force, comme le mouvement des roues, et les troisièmes l'influence intellectuelle, comme la fumée emportée.

Tant qu'on écrit les histoires de personnages particuliers, que ce soit celle de César, d'Alexandre, de Luther ou de Voltaire, et non l'histoire de *tous* sans exception, de *tous* les hommes qui ont pris part à l'événement, il n'est aucunement possible de décrire le mouvement de l'humanité sans conce-

voir la force qui oblige les hommes à diriger leur activité vers un même but.

Et la seule conception possible que connaissent les historiens, c'est le pouvoir.

Cette conception est la seule manivelle qui permette de manier les matériaux de l'histoire dans son état actuel, et celui qui la briserait, comme le fait Bukle, sans apprendre un autre moyen de manier les matériaux historiques, celui-ci se priverait de la seule possibilité de s'en servir. Ce sont les historiens généraux eux-mêmes qui prouvent le mieux que pour expliquer les événements historiques la conception du pouvoir est inévitable, de même les historiens de la civilisation qui, soi-disant, renoncent à la conception du pouvoir, néanmoins, l'emploient à chaque pas.

Par rapport aux questions que soulève l'histoire de l'humanité, jusq'ici la science historique est semblable à l'argent en circulation — billets de banque et monnaie sonnante. Les histoires biographiques et particulières sont semblables aux billets de banque : elles peuvent circuler et jouer leur rôle sans nuire à n'importe qui et même avec une certaine utilité tant qu'il n'est pas question de leur garantie. Il suffit d'oublier comment la volonté des héros fait les événements, et les histoires de Thiers seront instructives, intéressantes et, en outre, auront une teinte de poésie. Mais de même que se fait jour le doute en la valeur

réelle du papier, soit parce qu'il est facile de le fabriquer et qu'on se mette à en fabriquer beaucoup, soit parce qu'on voudra l'échanger contre l'or, de même apparaît le doute en la valeur réelle de l'histoire conçue de cette façon, ou parce qu'elle est trop abondante, ou parce que quelqu'un, dans la simplicité de son âme, demandera : Mais avec quelle force Napoléon a-t-il fait tout cela ? c'est-à-dire parce que ce quelqu'un voudra changer le billet de banque contre l'or pur de la conception réelle.

Et les historiens encyclopédiques et ceux de la civilisation sont semblables aux hommes qui, après avoir appris l'incommodité des billets de banque, décident, au lieu de papiers, de fabriquer une monnaie métallique qui n'a pas la densité de l'or. La monnaie métallique sera en effet *sonnante*, mais elle ne sera que cela. Le papier, à la rigueur, pourra tromper les ignorants, mais la monnaie métallique sans valeur ne trompera personne. De même que l'or n'est l'or que s'il peut être employé non seulement pour l'échange mais aussi comme valeur réelle, de même les historiens généraux ne vaudront l'or que quand ils pourront répondre à la question essentielle de l'histoire : Qu'est-ce que le pouvoir ? Les historiens généraux répondent à cette question d'une façon contradictoire et les historiens de la civilisation l'écartent tout à fait en répondant à tout autre chose. De même que les jetons semblables à l'or ne peuvent être employés que dans une réunion

de personnes qui consentent à les prendre pour l'or ou parmi celles qui ne savent pas les qualités de l'or, de même les historiens généraux et les historiens de la civilisation, sans répondre aux questions essentielles de l'humanité, poursuivent leurs propres buts quelconques, et, à cet effet, servent la monnaie courante aux universités et à la foule des lecteurs, d'amateurs de livres *sérieux*, comme ils les appellent.

#### IV

En rejetant l'opinion des anciens sur la soumission divine de la volonté du peuple à une seule personne élue et sur la soumission de cette volonté à la divinité, l'historien ne peut faire un pas sans contradiction, sans entrer dans l'une des deux voies : ou retourner à la croyance ancienne en la participation directe de la divinité aux œuvres humaines, ou expliquer nettement l'importance de la force qui produit les événements historiques et qui s'appelle le pouvoir.

Il est impossible de retourner à la première voie : la croyance est détruite, c'est pourquoi il est nécessaire d'expliquer l'importance du pouvoir.

Napoléon a ordonné de réunir les troupes et d'aller à la guerre. Ce phénomène nous est tellement habituel que la question : Pourquoi six cent mille hommes partent-ils à la guerre quand Napoléon a prononcé telle et telle parole? nous

paraît absurde. Il avait le pouvoir et c'est pourquoi ce qu'il ordonnait a été fait. Cette réponse est tout à fait satisfaisante si nous croyons que le pouvoir lui était donné par Dieu. Mais dès que nous n'admettons pas cela, il est nécessaire de définir ce qu'est ce pouvoir d'un homme sur les autres.

Ce pouvoir ne peut être le pouvoir direct de la prépondérance physique d'un être fort sur un être faible — prépondérance basée sur l'application ou la menace d'application de la force physique, comme, par exemple, le pouvoir d'Hercule; il ne peut être basé sur la prépondérance de la force morale, comme le pensent naïvement quelques historiens qui disent que les personnages historiques sont des héros, c'est-à-dire des hommes doués d'une force d'âme et d'esprit particulière qu'on appelle le génie. Ce pouvoir ne peut être basé sur la supériorité de la force morale, car, sans même parler des héros comme Napoléon, dont les qualités morales sont très discutables, l'histoire nous montre que ni les Louis XI ni les Metternich qui dirigèrent des millions d'hommes n'avaient des qualités morales particulières, mais, qu'au contraire, ils étaient moralement inférieurs à chacun des millions de gens qu'ils dirigeaient.

Si la source du pouvoir n'est ni dans les qualités physiques, ni dans les qualités morales de la personne qui le possède, il est évident qu'elle doit se trouver en dehors de la personne, dans les rap-

ports qui existent entre les masses et la personne qui a le pouvoir.

C'est ainsi que la science du droit comprend le pouvoir, cette science qui, sorte de caisse de change de l'histoire, promet d'échanger les conceptions historiques du pouvoir contre l'or pur.

Le pouvoir c'est la somme des volontés des masses transportée par l'accord exprimé ou tacite sur les gouvernants élus par les masses. Dans le domaine de la science du droit — science qui se compose des raisonnements : comment faudrait-il constituer l'Etat et le pouvoir si l'on pouvait faire cela? — tout est très clair, mais, appliquée à l'histoire, cette définition du pouvoir demande quelques explications.

La science du droit examine l'Etat et le pouvoir comme les anciens examinaient le feu, c'est-à-dire comme quelque chose d'absolument existant, et pour l'histoire, l'Etat et le pouvoir ne sont que des phénomènes, de même que pour la physique moderne, le feu n'est pas un élément mais un phénomène.

De cette différence essentielle des opinions de l'histoire et de la science du droit provient que la science du droit peut raconter en détails comment, selon elle, il faudrait organiser le pouvoir et ce qu'est ce pouvoir qui existe comme quelque chose d'immuable en dehors du temps; mais aux questions historiques sur l'importance du pouvoir qui

se modifie avec le temps, elle ne peut rien nous répondre.

Si le pouvoir est la somme des volontés transportée sur un gouvernant, alors Pougatchev est-il le représentant des volontés des masses? S'il ne l'est pas, alors pourquoi Napoléon I<sup>er</sup> l'est-il? Pourquoi Napoléon III quand on l'arrêta à Boulogne était-il un criminel et ensuite pourquoi les criminels furent-ils tous ceux qu'il avait arrêtés?

Pendant les révolutions de palais où participent parfois deux ou trois personnes, la volonté des masses se transporte-t-elle aussi sur un nouveau personnage? Dans les rapports internationaux, la volonté des masses du peuple se transporte-t-elle sur son conquérant? En 1808, la volonté de l'alliance du Rhin était-elle transportée sur Napoléon. La volonté des masses était-elle transportée sur Napoléon en 1809 quand nos troupes, alliées aux Français, allaient se battre contre l'Autriche?

A ces questions on peut répondre de trois façons :

1<sup>o</sup> Reconnaître que la volonté des masses se transporte toujours à ce ou ces gouvernants qu'elles ont choisis et que, par conséquent, chaque apparition de nouveau pouvoir, toute lutte contre le pouvoir une fois transmis doivent être considérées comme violation du vrai pouvoir ;

2<sup>o</sup> Admettre que la volonté des masses se transmet aux gouvernants, conditionnellement, et montrer que toutes les restrictions et même l'anéan-

tissement du pouvoir proviennent d'infractions commises par les gouvernants aux conditions selon lesquelles le pouvoir leur était transmis ;

3° Reconnaître que la volonté des masses se transporte sur les gouvernants conditionnellement mais selon des conditions inconnues, indéfinies et que l'apparition de plusieurs pouvoirs, leurs luttes et leurs chutes proviennent seulement de l'accomplissement plus ou moins complet par le gouvernant de ces conditions inconnues selon lesquelles les volontés des masses se transportent d'une personne à d'autres.

C'est de l'une de ces trois façons que les historiens expliquent les rapports des masses envers les gouvernants.

Certains historiens, dans la simplicité de leur âme, ne comprennent pas la signification du pouvoir.

Ces mêmes historiens particuliers et biographes, desquels nous avons parlé plus haut, reconnaissent, soi-disant, que la somme des volontés des masses se transporte absolument sur les personnages historiques. C'est pourquoi, en faisant la description d'un seul pouvoir quelconque, ces historiens supposent que ce même pouvoir est le seul absolu et vrai et que tout autre pouvoir qui le contredit n'en est pas un, mais est une atteinte au pouvoir, c'est-à-dire la violence.

Leur théorie, bonne pour les périodes primitives

et pacifiques de l'histoire, appliquée aux périodes compliquées et tempêteuses de la vie des peuples pendant lesquelles paraissent en même temps et luttent entre eux les divers pouvoirs, a cet inconvénient que l'historien légitimiste tâchera de prouver que la Convention, le Directoire et Bonaparte n'étaient que des violations du pouvoir, et les républicains, les bonapartistes tâcheront de prouver, les uns, que le vrai pouvoir était la Convention, les autres, que c'était l'empire et que tout le reste n'était que la violation du pouvoir. Il est évident qu'en se contredisant mutuellement de telle façon, les explications du pouvoir données par ces historiens ne peuvent être bonnes que pour les enfants en bas âge.

Frappés de la fausseté de cette opinion historique, les autres historiens disent que le pouvoir est basé sur la transmission conditionnelle aux gouvernants de la somme des volontés des masses et que les personnages historiques n'ont le pouvoir qu'à condition de remplir le programme que, d'un accord tacite, leur a prescrit la volonté du peuple. Mais en quoi consiste ce programme, les historiens ne nous le disent pas ou, s'ils le disent, ils se contredisent mutuellement.

Chaque historien, selon son opinion sur ce qui constitue le but du mouvement des peuples, se représente ce programme dans la grandeur, dans la richesse, dans la liberté, dans l'instruction des

citoyens soit de la France, soit de tout autre pays. Mais sans parler des contradictions des historiens au sujet de ce programme, en admettant même qu'il existe un seul programme commun à tous, les faits historiques contredisent presque toujours cette théorie. Si les conditions selon lesquelles le pouvoir est transmis consistent dans la richesse, dans la liberté, dans l'instruction du peuple, pourquoi alors les Louis XIV, les Ivan IV finirent-ils tranquillement leurs règnes, et pourquoi les Louis XVI et les Charles I<sup>er</sup> furent-ils suppliciés par les peuples?

A cette question, les historiens répondent que l'activité de Louis XIV, contraire au programme tracé, rejaillit sur Louis XVI. Mais pourquoi n'a-t-elle pas rejailli sur Louis XIV, sur Louis XV; pourquoi rejaillit-elle précisément sur Louis XVI? Quel délai faut-il pour cette réflexion? A cette question il n'y a pas de réponse et il n'en peut être. On ne peut s'expliquer non plus pourquoi la somme des volontés durant plusieurs siècles ne se transporte pas de ces gouvernants à leurs héritiers, et qu'ensuite, tout d'un coup, pendant cinquante ans, elle se transporte sur la Convention, le Directoire, Napoléon, Alexandre, Louis XVIII, de nouveau sur Napoléon, sur Charles X, Louis-Philippe, le gouvernement républicain, sur Napoléon III. En expliquant ces transferts, qui s'accomplissent rapidement, des volontés d'une personne sur l'autre, et surtout dans

les rapports internationaux, les conquêtes et les alliances, ces historiens doivent, malgré eux, reconnaître qu'une partie de ces événements n'est déjà plus le transport régulier des volontés mais des hasards qui dépendent tantôt de la ruse, tantôt de la faute ou de la perfidie ou de la faiblesse du diplomate, du monarque ou du chef de parti.

De sorte que la plupart des phénomènes historiques : les guerres civiles, les révolutions, les conquêtes sont présentés par ces historiens non comme le résultat de la transmission des volontés libres, mais comme le résultat de la volonté fausement dirigée d'un ou de plusieurs hommes, c'est-à-dire, de nouveau comme la violation du pouvoir. C'est pourquoi les événements historiques, d'après les historiens de cette sorte, sont presque tous des écarts de la théorie.

Ces historiens sont semblables aux botanistes qui, ayant remarqué que quelques plantes sortent de la graine avec deux cotyledons, soutiendraient que tout ce qui croît, croît seulement en se dédoublant en deux feuilles et que le palmier, les champignons et même le chêne, qui en se branchant dans sa pleine croissance n'a plus les deux feuilles semblables, s'écartent de la théorie.

Les historiens de la troisième catégorie reconnaissent que la volonté des masses se transporte conditionnellement aux personnages historiques mais que ces conditions ne nous sont pas connues. Ils

disent que les personnages historiques n'ont le pouvoir que parce qu'ils accomplissent la volonté des masses dont ils sont porteurs.

Mais dans ce cas, si la force qui pousse ces peuples n'est pas dans les personnages historiques mais dans les peuples eux-mêmes, alors en quoi consiste l'importance, la signification de ces personnages historiques?

Les personnages historiques, disent ces historiens, expriment la volonté des masses. L'activité des personnages historiques représente l'activité des masses. Mais dans ce cas, une question se pose : Est-ce que toute l'activité ou seulement un certain côté de l'activité des personnages historiques est l'expression de la volonté des masses? Si toute l'activité des personnages historiques est l'expression de la volonté des masses, comme le pensent quelques-uns, alors les biographies de Napoléon, de Catherine, avec tous les détails et les racontars de la cour, sont l'expression de la vie des peuples, ce qui est une insanité évidente, et si ce n'est pas un côté de l'activité d'un personnage historique qui sert d'expression à la vie des peuples, comme le pensent les autres soi-disant historiens philosophes, alors, pour définir quel côté de l'activité des personnages historiques exprime la vie des peuples, il faut d'abord savoir en quoi consiste cette vie.

En présence de cette difficulté, les historiens de

cette catégorie inventent une abstraction très vague, très insaisissable et, en général, sous laquelle on peut classer le plus grand nombre d'événements, et ils disent qu'en cette abstraction consiste le but du mouvement de l'humanité. Les abstractions générales le plus souvent admises par la plupart des historiens sont : la liberté, l'égalité, l'instruction, le progrès et la civilisation. En assignant comme but au mouvement de l'humanité une abstraction quelconque, les historiens étudient les hommes qui ont laissé après eux le plus grand nombre de monuments — des rois, des ministres, des capitaines, des écrivains, des réformateurs, des papes, des journalistes — dans la mesure suivant laquelle tous ces personnages ont, selon leur opinion, appuyé ou combattu une certaine abstraction. Mais comme il n'est pas du tout prouvé que le but de l'humanité soit l'égalité, la liberté, l'instruction ou la civilisation, et puisque le lien des masses avec les gouvernements et les maîtres de l'humanité n'est basé que sur cette supposition arbitraire que la somme des volontés des masses se transporte toujours sur les personnes qui sont en vue, alors l'activité des millions d'hommes qui émigrent, qui brûlent leurs maisons, qui abandonnent l'agriculture, qui se détruisent mutuellement ne s'exprime jamais dans la description d'une dizaine de personnes qui ne brûlent pas de maisons, qui ne s'occupent pas d'agriculture et ne tuent pas leurs semblables.

L'histoire le prouve à chaque pas. Est-ce que le mouvement des peuples de l'Occident, à la fin du dix-huitième siècle, et leur marche en Orient peuvent être expliqués par l'activité des Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, de leurs maîtresses, de leurs ministres, par la vie de Napoléon, de Rousseau, de Diderot, de Beaumarchais et des autres? Le mouvement du peuple russe vers l'Orient — Kazan et la Sibérie — s'exprime-t-il dans les détails du caractère maladif d'Ivan IV et sa correspondance avec Kourbsky? Le mouvement des peuples pendant les croisades, l'explique-t-on par la vie et l'activité de Godefroy, des Louis et de leurs dames? Pour nous, le mouvement des peuples de l'Occident à l'Orient demeure incompréhensible, sans aucun but, sans chefs, avec une foule de vagabonds plus Pierre l'Ermite. Encore plus incompréhensible est la cessation de ce mouvement au moment où les acteurs historiques lui avaient enfin trouvé un but raisonnable, saint : la délivrance de Jérusalem. Les papes, les rois et les chevaliers poussaient les peuples à délivrer la terre sainte, mais le peuple s'y refusait parce que cette cause inconnue qui le menait auparavant n'existait plus. L'histoire de Godefroy et des ménestrels ne peut évidemment pas englober la vie des peuples, elle est simplement l'histoire de Godefroy et des ménestrels tandis que l'histoire de la vie des peuples et de leurs aspirations est restée inconnue. L'histoire des écrivains et des réforma-

teurs nous explique encore moins la vie des peuples. L'histoire de la civilisation nous explique les aspirations, les conditions de la vie et les pensées d'un écrivain ou d'un réformateur. Nous apprenons que Luther avait un caractère violent et qu'il prononça telles et telles paroles. Nous apprenons que Rousseau était méfiant et écrivit tel ou tel livre, mais nous ne savons pas pourquoi, après la Réforme, les peuples s'entr'égorgèrent et pourquoi, pendant la Révolution française, on s'entretua.

Si l'on réunit ces deux histoires, comme le font les historiens les plus récents, on aura les histoires des monarques et des écrivains et non l'histoire de la vie des peuples.

La vie des peuples ne se résume pas par la vie de quelques personnages, car on n'a pas trouvé le lien entre ces quelques personnages et les peuples. La théorie que ce lien est basé sur la transmission de la somme des volontés aux personnages historiques est une hypothèse que l'expérience historique ne confirme point.

La théorie de la transmission de la somme des volontés des masses aux personnages historiques explique peut-être beaucoup de choses dans le domaine de la science du droit et peut-être est-elle nécessaire pour son propre but, mais appliquée à l'histoire, aussitôt que paraissent des révolutions, des conquêtes, des guerres civiles, aussitôt que commence l'histoire, cette théorie n'explique rien.

Cette théorie paraît indiscutable précisément parce que l'acte de la transmission des volontés du

peuple ne peut être contrôlé, puisqu'il n'exista jamais.

Sous quelque forme que se produise l'événement, quelque individu qui soit à sa tête, la théorie peut toujours dire que tel personnage s'est placé à la tête de l'événement parce que la somme des volontés s'est concentrée en lui.

Les réponses données par cette théorie aux questions historiques sont semblables aux réponses d'un homme qui, en regardant un troupeau en mouvement, sans tenir compte des diverses qualités du pacage, des divers endroits du champ et de la direction donnée au troupeau par le berger, jugerait les causes de l'une ou l'autre direction du troupeau selon l'animal qui marche en avant.

« Le troupeau marche dans cette direction parce que l'animal qui passe devant le conduit, et la somme des volontés de tous les autres animaux est transmise à ce chef du troupeau. » Ainsi répondent les historiens de la première catégorie qui reconnaissent la transmission absolue du pouvoir. « Si les animaux qui marchent en tête du troupeau ne sont plus les mêmes, cela provient de ce que la somme des volontés de tous les animaux se transporte d'un chef à l'autre, selon que cet animal suit la direction que tout le troupeau a choisie. » Ainsi répondent les historiens qui reconnaissent que la somme des volontés des masses se transmet aux gouvernants selon des conditions qu'ils croient

inconnues. (Avec un tel procédé d'observation, il arrive souvent qu'en calculant la direction choisie par lui, l'observateur prend pour chefs ceux qui, à cause du changement de la direction des masses, ne sont plus déjà en avant mais de côté, sinon même derrière).

« Si les animaux qui sont en tête se remplacent sans cesse, si la direction de tout le troupeau change, la cause en est que pour atteindre une direction qui nous est connue, les animaux transmettent leur volonté à ceux que nous voyons et, pour étudier les mouvements du troupeau, il faut observer tous les animaux qui sont remarquables et qui marchent de tous côtés. » Ainsi parlent les historiens de la troisième catégorie qui reconnaissent comme expression d'un certain temps tous les personnages historiques, depuis les monarques jusqu'aux journalistes.

La théorie de la transmission des volontés des masses aux personnages historiques n'est qu'une périphrase, la répétition par d'autres mots de la question même :

Quelle est la cause des événements historiques ?  
Le pouvoir.

Qu'est-ce que le pouvoir ? Le pouvoir, c'est la somme des volontés transmise à une seule personne.

Dans quelles conditions les volontés des masses se transmettent-elles à une seule personne ? Dans

les conditions de l'expression en une personne de la volonté de tous les hommes ; c'est-à-dire que le pouvoir c'est le pouvoir. C'est-à-dire que le pouvoir c'est un mot dont la signification nous est incompréhensible.

---

Si le domaine de la connaissance humaine se bornait au seul entendement abstrait, alors en analysant l'explication du pouvoir que donne la science, l'humanité arriverait à la conclusion que le pouvoir n'est qu'un mot et qu'en réalité il n'existe pas. Mais pour reconnaître le phénomène, sauf le raisonnement abstrait, l'homme possède encore l'instrument de l'expérience avec lequel il contrôle les résultats de sa réflexion. Et l'expérience dit que le pouvoir n'est pas un mot mais un phénomène existant réellement.

Sans parler que pas une seule description de l'activité collective des hommes ne peut se faire sans la conception du pouvoir, l'existence du pouvoir est prouvée par l'histoire ainsi que par l'observation des événements contemporains.

Chaque fois que s'accomplit un événement, paraît un homme — ou des hommes — selon la volonté duquel l'événement s'accomplit. Napoléon III le prescrit, et les Français vont au Mexique. Le roi de Prusse et Bismarck l'ordonnent et les troupes

se dirigent vers la Bohême. Napoléon I<sup>er</sup> l'ordonne et les troupes vont en Russie. Alexandre I<sup>er</sup> le veut et les Français se soumettent aux Bourbons. L'expérience nous montre que n'importe quel événement s'accomplit toujours selon la volonté d'un ou de plusieurs hommes qui l'ont ordonné.

Les historiens habitués à la vieille croyance en la participation divine dans les œuvres humaines veulent voir la cause de l'événement dans l'expression de la volonté de la personne investie du pouvoir. Mais cette conclusion n'est confirmée ni par le raisonnement ni par l'expérience.

D'un côté le raisonnement montre que les expressions de la volonté d'un homme, ses paroles, ne sont qu'une partie de l'activité générale qui s'exprime dans l'événement, guerre ou révolution, par exemple, et c'est pourquoi l'on ne peut admettre que les paroles puissent être la cause directe du mouvement de millions d'individus sans admettre la force incompréhensible, surnaturelle — le miracle.

D'autre part, si l'on admet que les paroles peuvent être la cause de l'événement, l'histoire nous montre que les expressions de la volonté des personnages historiques, dans la plupart des cas, ne produisent aucun effet, c'est-à-dire que leurs ordres, souvent, non seulement ne s'accomplissent pas mais, parfois, sont exécutés tout autrement qu'ils avaient été donnés.

Sans admettre la participation divine dans les œuvres de l'humanité nous ne pouvons pas accepter le pouvoir comme la cause des événements.

Le pouvoir, au point de vue de l'expérience, n'est qu'une dépendance entre l'expression de la volonté d'une personne et l'exécution de cette volonté par d'autres gens.

Pour nous expliquer les conditions de cette dépendance, nous devons rétablir, avant tout, la conception de l'expression de la volonté, en la rapportant à un homme et non à la divinité. Si la divinité donne l'ordre, exprime sa volonté, comme nous le dit l'histoire ancienne, alors l'expression de cette volonté ne dépend pas du temps et n'est provoquée par rien, puisque la divinité n'est pas du tout liée avec l'événement. Mais en parlant des ordres — expressions de la volonté des hommes qui agissent dans le temps et sont liés entre eux — pour nous expliquer le lien entre les ordres et les événements nous devons établir : 1<sup>o</sup> les conditions de tout ce qui s'accomplit : la continuité du mouvement dans le temps, aussi bien des événements eux-mêmes que de la personne qui ordonne et, 2<sup>o</sup> la condition du lien nécessaire dans lequel se trouve la personne qui donne des ordres envers ceux qui les accomplissent.

## VI

Seule l'expression de la volonté de la divinité qui ne dépend pas du temps peut se rapporter à une série entière d'événements qui doivent s'accomplir en quelques années ou en quelques siècles, et seule la divinité peut, par sa volonté, définir la direction du mouvement de l'humanité tandis que l'homme agit toujours dans le temps et participe lui-même à l'événement.

En rétablissant la première condition omise, la condition de temps, nous verrons que pas un seul ordre ne peut être exécuté sans un ordre précédent qui rend possible l'exécution du dernier.

Jamais un ordre ne paraît isolément et ne contient en lui-même une série d'événements ; chaque ordre découle d'un autre ne se rapportant jamais à une série d'événements mais toujours à un seul moment de l'événement.

Quand nous disons, par exemple, que Napoléon

ordonna aux troupes d'aller à la guerre, nous unissons en un seul ordre exprimé une série d'ordres consécutifs qui dépendent mutuellement l'un de l'autre. Napoléon ne pouvait ordonner l'invasion de la Russie et ne l'ordonna jamais ; un jour il ordonna d'écrire tel ou tel papier à Vienne ou à Berlin, ou à Pétersbourg, le lendemain tel et tel décret ou ordre à l'armée, à la flotte, à l'intendance, etc., etc. Des millions d'ordres d'où découle une série d'événements ont amené les troupes françaises en Russie.

Napoléon, pendant tout son règne, donna des ordres pour l'expédition en Angleterre, dans aucune autre de ses entreprises il ne dépensa autant d'efforts et de temps et, néanmoins, pendant tout son règne, il n'essaya jamais de réaliser son intention mais il fit une expédition en Russie avec laquelle, d'après les propos exprimés plusieurs fois, il croyait avantageux de s'allier. Cela provient de ce que les premiers ordres ne correspondent pas — les autres y correspondent — à une série d'événements.

Pour qu'un ordre soit sûrement exécuté, il faut qu'un homme exprime un ordre qui puisse être exécuté. Et savoir d'avance ce qui peut être exécuté ou non est impossible, non seulement en rapport avec un événement aussi compliqué que la campagne de Napoléon en Russie où participèrent des millions d'êtres, mais même pour l'événement le plus simple, car, dans l'exécution de l'un

ou de l'autre, des millions d'obstacles peuvent toujours surgir.

Chaque ordre exécuté est toujours isolé parmi une quantité considérable d'ordres inexécutés : tous les ordres impossibles ne sont pas liés à l'événement et ne peuvent être exécutés. Seuls les ordres qui sont possibles s'enchainent dans les séries consécutives des ordres qui correspondent aux séries des événements et sont exécutés.

Cette idée fausse que l'ordre qui précède l'événement est la cause de cet événement vient de ce que, quand l'événement s'est accompli, et que seuls, parmi les milliers d'ordres qui se sont enchainés avec l'événement, ont été exécutés ceux qui pouvaient l'être, nous oublions ceux qui ne l'ont pas été parce qu'ils ne pouvaient l'être.

En outre, la source principale de notre erreur en ce sens provient de ce que, dans l'exposé historique, une série entière d'événements divers, les plus minimes, par exemple tout ce qui amena les troupes françaises en Russie, se généralise dans un seul événement selon le résultat qu'il a produit, et, en même temps, toute la série des ordres se généralise aussi en une seule expression de la volonté.

Nous disons : Napoléon a voulu et a fait la campagne de Russie. En réalité, dans toute l'activité de Napoléon nous ne trouvons rien de semblable à l'expression de cette volonté mais nous voyons des séries d'ordres ou d'expressions de sa volonté

dirigés de la façon la plus variée et la plus indéfinie.

De la série d'ordres inexécutés de Napoléon s'est formée une série d'ordres exécutés pour la campagne de 1812, non parce que ceux-ci se distinguaient par quelque chose des autres ordres inexécutés, mais parce qu'une série de ces ordres a concordé avec une série d'événements qui ont amené les troupes françaises en Russie. Si l'on colore à travers un patron telle ou telle figure, on ne s'occupe pas du côté suivant lequel il faut mettre la couleur, parce que sur la figure coupée dans le patron, la couleur est placée partout. Ainsi, en examinant dans le temps le rapport des ordres envers les événements, nous trouvons qu'en aucun cas l'ordre ne peut être la cause de l'événement mais qu'entre l'un et l'autre existe une certaine dépendance.

Pour comprendre en quoi consiste cette dépendance, il est nécessaire de rétablir l'autre condition omise pour chaque ordre qui provient non de la divinité mais d'un homme et qui consiste en ce que l'homme qui ordonne participe lui-même à l'événement.

Le rapport de celui qui ordonne envers ceux à qui il ordonne, c'est précisément ce qu'on appelle le pouvoir et il consiste en ceci :

Pour l'activité générale les hommes se réunissent toujours en certaines combinaisons dans lesquelles, malgré la différence de buts assignés à

l'activité commune, les rapports entre les hommes qui participent à l'activité sont toujours les mêmes. En s'unissant dans une combinaison, les hommes se placent toujours entre eux en un tel rapport que le plus grand nombre d'hommes prend la plus grande part directe et le plus petit nombre d'hommes la plus petite part directe à cette activité pour laquelle ils s'unissent.

De toutes les combinaisons que forment les hommes pour l'accomplissement d'actes communs, une des plus remarquables et des plus définies, c'est l'armée.

Chaque armée se compose de membres infimes par leur grade : les soldats, toujours en plus grand nombre, puis des caporaux, des sous-officiers, moins nombreux, jusqu'au pouvoir supérieur militaire qui se concentre en une seule personne.

L'organisation militaire peut être figurée exactement par un cône dont les soldats forment la base ; dans les sections intermédiaires se placent les différents grades, etc., jusqu'au sommet du cône occupé par le chef supérieur de l'armée.

Les soldats, qui sont les plus nombreux, forment les points inférieurs du cône et sa base. Le soldat lui-même, directement, tue, coupe, brûle, pille et toujours ses actes doivent être commandés par le chef placé au-dessus de lui ; lui-même ne donne jamais d'ordres. Le sous-officier — le nombre des sous-officiers est déjà beaucoup moindre — agit en per-

sonne plus rarement que le soldat mais, déjà, il donne des ordres.

L'officier agit encore plus rarement, mais ordonne plus souvent. Et le général ne fait que donner des ordres aux troupes, leur désigne le but mais jamais n'emploie les armes. Le commandant ne prend jamais une part directe à l'action, il ne donne que des ordres généraux sur les mouvements des masses. On retrouve le même rapport des personnes dans chaque union pour une activité commune : agriculture, commerce ou n'importe quelle institution.

Ainsi, sans partager artificiellement toutes les parties du cône, qui se confondent, et tous les grades de l'armée ou des titres ou des situations de n'importe quelle institution ou d'une œuvre commune, depuis le plus bas jusqu'au plus haut se dégage nettement la loi suivant laquelle les hommes s'unissent entre eux pour accomplir un acte commun : plus la participation des hommes est directe dans l'événement moins ils peuvent ordonner et plus ils sont nombreux, et plus est faible la participation directe des hommes, plus ils donnent d'ordres et moins ils sont nombreux. Ainsi on monte des couches inférieures jusqu'au dernier terme, au sommet, qui prend le moins de part directe à l'événement et qui exerce le plus d'influence en donnant des ordres.

C'est ce rapport des hommes qui ordonnent envers

ceux à qui ils ordonnent qui fait l'essence de la conception qu'on appelle le pouvoir.

En rétablissant les conditions du temps dans lesquelles s'accomplissent les événements, nous avons trouvé que l'ordre est exécuté seulement quand il se rapporte à une série correspondante d'événements; et, en rétablissant les conditions nécessaires de lien entre celui qui ordonne et celui qui exécute, nous avons trouvé que ceux qui ordonnent prennent la moindre part dans l'événement lui-même et que leur activité est consacrée exclusivement à donner des ordres.

## VII

Quand un événement quelconque se produit, les hommes expriment leurs opinions, leurs désirs sur cet événement, et, puisque l'événement découle de l'activité commune de plusieurs hommes, alors une des opinions exprimées ou un des désirs se réalise absolument ou au moins approximativement. Quand une des opinions exprimées est réalisée, cette opinion s'enchaîne avec l'événement comme l'ordre qui le précéda.

Les hommes trainent une bûche, chacun exprime son avis où et comment la trainer. Les hommes arrivent à poser la bûche et il se trouve que cela s'est fait comme l'un d'eux l'avait dit. Alors c'est lui qui a commandé. Voilà l'ordre et le pouvoir dans leur aspect primitif.

Celui qui a travaillé le plus avec les mains a moins réfléchi à ce qu'il faisait et pensé à ce qui pouvait sortir de l'activité commune ; il ne pouvait

donner d'ordres. Celui qui a ordonné le plus, à cause de son activité verbale évidemment pouvait moins agir avec les mains. Dans une plus grande réunion d'hommes qui dirigent leur activité vers un seul but, encore plus tranchée est la catégorie des hommes qui prennent une part directe à l'activité commune, part d'autant moins grande que leur activité est employée à donner des ordres.

L'homme, quand il agit seul, porte toujours en soi certaines considérations qui, lui semble-t-il, ont guidé son activité passée, justifient son activité présente, et le guident dans ses plans d'actes futurs.

Il en va de même des réunions de gens : on laisse à ceux qui ne participent pas dans l'action le soin d'invoquer les considérations, les justifications et les suppositions de leur activité commune.

Pour des causes qui nous sont connues et inconnues les Français commencèrent à se noyer les uns les autres et à s'entr'égorger, et, en relations avec cet événement, nous trouvons la justification concomitante qui consiste à dire que c'est nécessaire pour le bien de la France, pour la liberté et l'égalité. Les hommes cessent de se tuer et cet événement est accompagné de la justification de la nécessité de l'unité du pouvoir, de l'obligation de repousser les forces de l'Europe, etc. Les hommes marchent de l'Occident à l'Orient en tuant leurs semblables et cet événement est accompagné de paroles sur la

gloire de la France, la lâcheté de l'Angleterre, etc. L'histoire nous montre que ces justifications de l'événement n'ont aucun sens commun, se contredisent (comme le meurtre d'un homme à cause de la reconnaissance de ses droits et le meurtre de millions de gens en Russie, pour humilier l'Angleterre). Mais ces justifications, dans le sens contemporain, ont une signification nécessaire :

Elles dégagent la responsabilité morale des hommes qui commettent les événements. Les buts provisoires sont semblables aux balais placés devant le train pour nettoyer la voie : ils nettoient la voie de la responsabilité morale des hommes. Sans ces justifications la question la plus simple qui se pose à l'examen de chaque événement ne pourrait être expliquée. C'est la question : Comment des millions d'hommes commettent-ils les crimes communs : guerre, meurtre, etc. ?

Avec les formes actuelles, compliquées, de la vie politique et sociale en Europe, peut-on inventer un événement quelconque qui ne soit pas prescrit, désigné, ordonné par les empereurs, les ministres, les parlements, les journalistes ? Existe-t-il une activité commune quelconque qui ne se trouve justifiée par l'activité politique de la nation, par l'équilibre européen, par la civilisation ? De sorte que chaque événement accompli coïncide inévitablement avec un désir quelconque exprimé et, en raisonnant ainsi, la justification se présente comme

le résultat de la volonté d'un ou de plusieurs hommes.

Quelle que soit la direction du navire en mouvement, on verra toujours devant lui le flot des ondes qu'il coupe. Pour les gens qui se trouvent sur le navire, le mouvement de ce flot sera le seul qu'ils remarqueront. Ce n'est qu'en suivant de près, à chaque instant, le mouvement du flot et en le comparant à celui du navire que nous nous convainçons qu'à chaque moment le mouvement du flot est défini par celui du navire et que nous étions induits en erreur parce que nous avançons nous-mêmes, imperceptiblement.

Nous verrons la même chose en suivant pas à pas le mouvement des personnages historiques (c'est-à-dire en rétablissant les conditions nécessaires de tout ce qui se commet, les conditions de continuité du mouvement dans le temps) et ne perdant pas de vue le lien nécessaire des personnages historiques avec les masses.

Quoi qu'il arrive, il se trouve toujours que c'est précisément ce qui était prévu et ordonné. De quelque côté que soit dirigé le navire, le flot, sans guider, sans augmenter son mouvement, court devant lui et de loin nous semble non seulement un mouvement arbitraire mais paraît guider le mouvement du navire.

---

En n'examinant que les expressions de la volonté

des personnages historiques qui ont envers les événements des rapports ayant la forme d'ordres, les historiens supposent que ces événements sont subordonnés aux ordres. En examinant les événements eux-mêmes et le lien avec les masses dans lequel se trouvent les personnages historiques, nous avons trouvé que les personnages et les ordres émanant d'eux sont dépendants de l'événement.

La preuve indiscutable de cette conclusion, c'est le fait que quel que soit le nombre des ordres donnés, l'événement ne s'accomplit pas sans qu'il n'y ait d'autres motifs. Mais aussitôt que l'événement s'accomplit — quel qu'il soit — alors, de toutes les volontés qui s'expriment sans cesse, il s'en trouve une telle qu'en vertu de son sens et du temps, elle équivaut, relativement à l'événement, à des ordres donnés.

En acceptant cette conclusion, nous pouvons répondre nettement et positivement à ces deux questions essentielles de l'histoire :

1° Qu'est-ce que le pouvoir ?

2° Quelle force produit le mouvement des peuples ?

1° Le pouvoir est le rapport d'une personne connue envers d'autres personnes, rapport tel que cette personne prend à l'action une part directe d'autant moindre qu'elle exprime plus d'explications et de justifications de l'action commune qui s'accomplit.

2° Ce n'est pas le pouvoir, ce n'est pas l'activité

intelligente, ce n'est pas même l'union de l'un et de l'autre, comme le pensent les historiens, qui produisent le mouvement des peuples, mais c'est l'activité de *tous* les hommes qui prennent part à l'événement et qui s'unissent toujours de telle façon que ceux qui prennent la plus grande part directe à l'événement acceptent la moindre responsabilité et inversement.

Au point de vue moral, c'est le pouvoir qui nous est présenté comme la cause de l'événement. Au point de vue physique ce sont ceux qui se soumettent au pouvoir. Mais puisque l'activité morale n'est pas possible sans l'activité physique, alors la cause de l'événement ne se trouve ni dans l'un ni dans l'autre mais dans l'union des deux.

Ou, autrement dit, envers le phénomène que nous examinons, la conception de la cause est inapplicable.

En dernière analyse, nous arrivons au terme de l'éternité, à cette limite extrême à laquelle arrive la raison humaine dans chaque ordre de la pensée, si elle ne s'amuse pas avec son sujet : l'électricité produit la chaleur ; la chaleur produit l'électricité ; les atomes s'attirent, les atomes se repoussent.

En parlant de la réciprocité de la chaleur et de l'électricité et des atomes, nous ne pouvons pas dire d'où cela provient, nous disons que c'est ainsi parce que c'est impossible autrement, parce que ce doit être ainsi, parce que c'est la loi. Il en est ainsi

des événements historiques. Pourquoi y a-t-il la guerre ou la révolution ? Nous l'ignorons. Mais nous savons que pour accomplir tel ou tel acte, les hommes se groupent en certaine combinaison à laquelle tous participent, et nous disons : cela arrive parce que c'est impossible autrement, parce que c'est la loi.

## VIII

Si l'histoire avait trait aux phénomènes extérieurs, la preuve de cette loi simple et évidente serait suffisante et nous pourrions arrêter nos raisonnements. Mais la loi de l'histoire a trait à l'homme. Une petite parcelle de la matière ne peut nous dire qu'elle ne sent nullement le besoin de l'attraction et de la répulsion et que ce besoin n'existe pas ; et l'homme qui est l'objet de l'histoire dit tout carrément : je suis libre, c'est pourquoi je ne suis pas soumis aux lois.

La présence de la question du libre arbitre, bien qu'elle ne soit pas exprimée, est présente à chaque pas de l'histoire.

Tous les historiens qui pensent sérieusement arrivent malgré eux à cette question. Toutes les contradictions, les obscurités de l'histoire, cette voie mensongère dans laquelle marche cette science, ne

sont basées que sur l'irrésolution de cette question.

Si la volonté de chaque homme était libre, c'est-à-dire si l'homme pouvait agir comme il le voudrait, alors toute l'histoire ne serait qu'une série de hasards sans lien.

Si même un seul homme parmi des milliers, pendant la période de mille années, avait la possibilité d'agir autrement, c'est-à-dire comme il lui plairait, il est évident alors qu'un seul acte libre de cet homme, contraire aux lois, détruirait la possibilité de l'existence de n'importe quelle loi pour toute l'humanité.

Et s'il y a une seule loi qui dirige les actions des hommes, alors il ne peut être de volonté libre, car la volonté des hommes doit se soumettre à cette loi.

Dans cette contradiction se trouve la question du libre arbitre qui, depuis les temps les plus reculés, a occupé des milliers d'esprits et qui, depuis les temps les plus reculés encore, se pose dans toute son importance.

Cette question consiste en ceci : prenant l'homme comme objet d'observation, de n'importe quel point de vue : théologique, historique, éthique, philosophique, nous trouvons la loi générale de la nécessité à laquelle il est soumis comme tout ce qui existe. Et, en l'examinant en soi, selon notre conscience, nous le sentons libre.

Cette conscience est la source d'une connaissance de soi-même tout à fait particulière et indépendante de la raison. Par sa raison l'homme s'observe soi-même mais il ne se connaît que par la conscience. Sans la conscience aucune observation et aucune application de la raison n'est possible. Pour comprendre, observer, conclure, l'homme doit avant tout se reconnaître comme un être vivant, et tel, il ne se reconnaît pas sans le vouloir, c'est-à-dire qu'il reconnaît sa volonté. Et sa volonté, qui est le sens de sa vie, l'homme la reconnaît et ne peut la reconnaître autrement que libre.

Si, se soumettant à l'observation, l'homme voit que sa volonté se dirige toujours par la même loi (qu'il observe le besoin de se nourrir, ou l'activité cérébrale ou n'importe quoi), il ne peut comprendre cette direction de sa volonté toujours la même autrement que comme sa restriction. Ce qui ne serait pas libre ne pourrait être borné. La volonté de l'homme nous paraît bornée précisément parce qu'il ne la reconnaît pas autrement que libre.

Vous dites : Je ne suis pas libre ; et moi je lève et baisse la main. Chacun comprend que cette réponse illogique est la preuve indiscutable de la liberté.

Cette réponse c'est l'expression de la conscience qui n'est pas soumise à la raison.

Si la conscience de la liberté n'était pas une source particulière et indépendante de la raison ;

elle serait soumise aux raisonnements et à l'expérience. Mais en réalité, une telle dépendance ne se présente jamais et n'est pas possible.

Une série d'expériences et de raisonnements montre à chaque homme que lui, en tant qu'objet d'observation, est soumis à certaines lois, et l'homme s'y soumet et ne lutte jamais contre la loi de l'attraction ou de l'impénétrabilité une fois apprise. Mais la même série d'expériences et de raisonnements lui montre que la liberté absolue qu'il reconnaît en soi n'est pas possible, que chaque acte dépend de son organisme, de son caractère et des motifs qui agissent sur lui. Mais l'homme ne se soumet jamais aux conclusions de ces expériences et de ces raisonnements.

En apprenant par l'expérience et le raisonnement que la pierre tombe de haut en bas, l'homme y croit indiscutablement et, dans tous les cas, attend l'accomplissement de la loi qu'il a apprise.

Mais, en apprenant aussi indiscutablement que sa volonté est soumise aux lois, il n'y croit pas et n'y peut croire.

Combien de fois l'expérience et le raisonnement ne montrent-ils pas à l'homme que dans les mêmes conditions, avec le même caractère, il fera, pour la millième fois, la même chose qu'auparavant ! En répétant un acte quelconque dans les mêmes conditions et avec le même caractère, s'il se termine toujours de la même façon, il sent indiscutable-

ment la même assurance de pouvoir agir comme il le veut.

Tout homme, sauvage ou penseur, avec quelque logique et raisonnement qu'on lui prouve qu'il est impossible de s'imaginer deux actes différents dans les mêmes conditions, sent que sans cette représentation insensée (qui est l'essence de la liberté) il ne peut se représenter la vie. Il sent, quelque impossible que ce soit, que cela existe, car sans cette représentation de la liberté, non seulement il ne comprendrait pas la vie mais il ne pourrait vivre un instant.

Il ne pourrait pas vivre parce que toutes les aspirations des hommes, toutes les exigences de la vie ne sont que des aspirations pour augmenter la liberté. La richesse — la pauvreté, la gloire, — l'obscurité, le pouvoir, — la soumission, la force, — la faiblesse, la santé, — la maladie, l'instruction, — l'ignorance, le travail, — l'oisiveté, la satiété, — la faim, la vertu, — le vice, tout cela n'est que le degré plus ou moins grand de la liberté. On ne peut se représenter un homme sans liberté autrement que privé de la vie.

Si la conception de la liberté se présente à la raison comme une contradiction insensée, comme la possibilité de commettre deux actes dans le même temps, ou comme un acte sans cause, alors cela prouve seulement que la conscience n'est pas soumise au contrôle de la raison.

C'est cette conscience de la liberté indestructible, indiscutable, non soumise à l'expérience et au raisonnement, reconnue et sentie par tous les hommes sans exception, c'est cette conscience sans laquelle il est impossible de se représenter l'homme, qui fait l'autre côté de la question.

L'homme est une créature du Dieu tout-puissant, toujours bon, qui sait tout. Qu'est-ce donc que le péché, dont la conception découle de la conscience de la liberté de l'homme ? Voilà la question de la théologie.

Les actes des hommes sont soumis aux lois générales, intangibles, perpétuelles qui s'expriment par la statistique. En quoi donc consiste la responsabilité de l'homme devant la société dont la conception découle de la reconnaissance de la liberté ? Voilà la question du droit.

Les actes de l'homme découlent de son caractère immuable et des influences qui agissent sur lui. Qu'est-ce donc que la conscience et la reconnaissance du bien et du mal des actes qui découlent de la reconnaissance de la liberté ? Voilà la question de l'éthique.

L'homme, en le prenant avec la vie commune de l'humanité, nous est représenté comme étant soumis aux lois qui définissent cette vie. Mais le même homme, indépendamment de ce lien, est libre. Comment doit être examinée la vie passée des peuples et de l'humanité : comme le résultat de

l'activité libre ou non des hommes? Voilà la question de l'histoire.

Ce n'est qu'en notre temps, en ce temps de vulgarisation de la science, grâce à l'armée la plus forte de l'ignorance, le développement de l'imprimerie, que la question de la liberté de la volonté est placée sur tel terrain où elle ne peut même exister. En notre temps, la majorité des hommes dits avancés, c'est-à-dire la foule des ignorants, a accepté les travaux des naturalistes qui s'occupent d'un seul côté de la question et les ont pris pour solution de toute la question.

Il n'y a pas d'âme ni de liberté parce que la vie d'un homme s'exprime par le mouvement des muscles, et les mouvements des muscles sont sous la dépendance de l'activité nerveuse; il n'y a pas d'âme ni de liberté parce que, dans une période inconnue de temps, nous sommes descendus du singe, écrivent-ils et disent-ils, ne soupçonnant même pas que des milliers d'années auparavant toutes les religions et tous les penseurs non seulement reconnaissaient mais ne niaient jamais cette même loi de la nécessité qu'avec tel soin on tâche de prouver maintenant par la physiologie et la zoologie comparées. Ils ne voient pas que dans cette question le rôle des sciences naturelles consiste seulement à servir d'instrument pour éclairer un seul côté, car le fait qu'au point de vue de l'observation la raison et la volonté ne sont que des sé-

créations du cerveau et le fait que l'homme en suivant la loi générale pouvait provenir des animaux inférieurs dans une période de temps inconnue, tout cela n'explique que d'un nouveau côté cette vérité reconnue il y a des milliers d'années par toutes les religions et théories philosophiques : qu'au point de vue de la raison, l'homme est soumis aux lois de la nécessité. Mais cela n'avance pas d'une ligne la solution de la question qui a une autre face, correspondant à la reconnaissance de la liberté.

Que les hommes soient descendus du singe dans une période incertaine, cela est de même compréhensible que le fait que les hommes ont été faits d'une motte de terre, à une certaine époque (dans le premier cas, l'inconnue c'est le temps, dans le second, c'est le procédé), et la question : comment la conscience de la liberté de l'homme s'accorde-t-elle avec la loi de la nécessité à laquelle l'homme est soumis ? ne peut être résolue par la physiologie et la zoologie comparées parce que, dans la grenouille, dans le lapin et dans le singe nous ne pouvons observer que l'activité musculaire et nerveuse alors que dans l'homme nous observons l'activité musculaire et nerveuse plus la conscience.

Les naturalistes et leurs adeptes qui pensent résoudre cette question sont semblables à des plâtriers à qui l'on demande de crépir un côté du mur de l'église et qui, profitant de l'absence du sur-

veillant des travaux, dans leur zèle couvrent de plâtre même les fenêtres, les tableaux et les charpentes, les murs non encore consolidés et se réjouissent qu'au point de vue de leur métier tout soit fait sans faute ni accroc.

## IX

La solution de la question de la liberté et de la nécessité dans l'histoire a cet avantage sur les autres branches de la science dans lesquelles était posée et résolue cette question que, pour l'histoire, elle se rapporte non à l'essence même de la volonté de l'homme mais à la représentation de cette volonté dans le passé et dans certaines conditions.

Au point de vue de la résolution de cette question, l'histoire est, envers les autres sciences, en un rapport identique à celui des sciences expérimentales envers les sciences spéculatives. L'histoire a pour objet non la volonté elle-même de l'homme, mais notre représentation de cette volonté. C'est pourquoi, pour l'histoire il n'existe pas, comme pour la théologie, l'éthique ni la philosophie, de mystère insoluble de l'union de deux choses contradictoires : la liberté et la nécessité. L'histoire examine la représentation de la vie de l'homme

dans laquelle l'union de ces deux contradictions s'est réalisée déjà.

Dans la vie réelle, chaque événement historique, chaque acte de l'homme est compris très clairement et avec beaucoup de netteté, sans la moindre contradiction, malgré que chaque événement paraisse, d'un côté, libre, de l'autre, nécessaire.

Pour résoudre la question : comment sont unies la liberté et la nécessité et qu'est-ce qui fait le sens de ces deux conceptions ? la philosophie de l'histoire peut et doit aller par la voie contraire à celle que suivent les autres sciences.

Au lieu de ranger dans les formules toutes faites les phénomènes de la vie, après avoir défini en soi les conceptions de la liberté et de la nécessité, l'histoire, parmi le grand nombre des phénomènes soumis à elle et qui se présentent toujours en dépendance de la liberté et de la nécessité, doit tirer elle-même la définition des conceptions mêmes de la liberté et de la nécessité.

De quelque façon qu'on examine la représentation de l'activité de plusieurs hommes ou d'un seul, nous ne pouvons la comprendre autrement que comme le produit, d'une part, de la liberté de l'homme, d'autre part, des lois, de la nécessité. Parlons-nous de l'émigration des peuples et de l'invasion des barbares, ou des ordres de Napoléon III, ou d'un acte d'un homme commis une heure auparavant et qui consiste en ce que, parmi

les diverses directions de promenade, il en a choisi une, nous ne voyons aucune contradiction. La mesure de la liberté et de la nécessité qui ont guidé les actes de ces hommes est très nettement définie pour nous.

Très souvent la représentation de la liberté plus ou moins grande nous est différente selon le point de vue sous lequel nous examinons les phénomènes, mais chaque acte d'un homme se présente toujours à nous comme un certain mélange de liberté et de nécessité. Dans chaque acte examiné nous voyons une certaine part de liberté et une certaine part de nécessité. Et toujours plus nous voyons de liberté dans un acte, moins nous y voyons de nécessité, et inversement.

Le rapport entre la liberté et la nécessité diminue ou augmente suivant le point de vue duquel on examine l'acte, mais reste toujours inversement proportionnel.

L'homme qui se noie et entraîne celui qui le voulait sauver, ou la mère affamée, épuisée par l'allaitement de l'enfant, qui vole des aliments, ou l'homme soumis à la discipline qui tue par ordre, dans les rangs, un autre homme sans défense, se présentent à celui qui connaît les conditions dans lesquelles se trouvent ces gens, comme étant moins coupables, c'est-à-dire moins libres et plus soumis aux lois de la nécessité. Mais à celui qui ne sait pas que l'homme s'est noyé volontairement, que

la mère avait faim, que le soldat était dans les rangs, etc., ces actes paraissent plus libres.

De même l'homme qui, il y a vingt ans, a commis un meurtre et qui, après cela, a vécu tranquille et sans nuire à la société nous paraît d'autant moins coupable que son acte est plus soumis à la loi de la nécessité pour celui qui l'examine vingt ans après, et plus libre pour celui qui examine ce même acte le lendemain de son exécution.

De même chaque acte d'un fou ivre ou très surexcité paraît moins libre et plus soumis à la loi de la nécessité pour celui qui connaît l'état d'âme de l'auteur de l'acte, et plus libre et moins soumis à la nécessité pour celui qui ne le connaît pas. Dans tous ces cas, la conception de la liberté augmente ou diminue suivant qu'augmente ou diminue la conception de la nécessité dépendant du point de vue duquel on examine l'acte. De sorte que plus la nécessité nous paraît grande, moindre est la liberté, et inversement.

La religion, le bon sens humain, la science du droit et l'histoire elle-même comprennent de la même façon ce rapport entre la nécessité et la liberté.

Tous les cas, sans exception, dans lesquels augmente ou diminue notre représentation de la liberté et de la nécessité n'ont que trois bases :

1° Le rapport de l'auteur de l'acte envers le monde extérieur ;

2° Envers le temps ;

### 3° Envers les causes qui l'ont produit.

La première base, c'est le rapport d'un homme envers le monde extérieur que nous voyons plus ou moins, la compréhension plus ou moins nette de la place définie qu'occupe chaque homme envers tout ce qui co-existe avec lui. C'est la base grâce à laquelle il est évident que l'homme qui se noie est moins libre et dépend plus de la fatalité qu'un homme qui reste sur la terre ferme ; cette base grâce à laquelle les actes d'un homme qui vit en rapport très étroit avec les autres hommes dans un pays très peuplé — les actes d'un homme lié par la famille, le service, les affaires, — se présentent individuellement moins libres et plus soumis à la nécessité que ceux d'un homme isolé.

Si nous examinons un individu isolé, abstraction faite de son rapport avec ce qui l'entoure, alors chacun de ses actes nous paraît libre. Mais si nous voyons le moindre rapport envers ce qui l'entoure, si nous voyons son lien avec n'importe quoi, — avec un homme qui lui parle, avec le livre qu'il lit, avec le travail dont il est occupé, même avec l'air qui l'enveloppe, avec la lumière qui tombe sur les objets environnants, — nous voyons que chacune de ces conditions a sur lui une certaine influence et guide au moins une part de son activité. Et plus nous voyons ces influences, plus, dans notre représentation, diminue sa liberté, plus augmente celle de la nécessité à laquelle il est soumis.

La deuxième base, c'est le rapport temporaire, plus ou moins visible, d'un homme envers le monde. C'est la représentation plus ou moins claire de la place qu'occupe dans le temps chaque acte de l'homme. C'est cette conception fondamentale grâce à laquelle la chute du premier homme qui eut pour conséquence l'origine du genre humain se présente évidemment comme moins libre que le mariage de l'homme contemporain. C'est cette base grâce à laquelle la vie et l'activité des hommes qui ont vécu il y a déjà des siècles et qui sont liées avec moi dans le temps ne peuvent me paraître aussi libres que la vie contemporaine dont j'ignore encore les conséquences.

La graduation de la représentation de la liberté plus ou moins grande et de la nécessité, sous ce rapport, dépend du laps plus ou moins grand de temps depuis l'accomplissement de l'acte jusqu'à son appréciation.

Si j'examine un acte que j'ai accompli il y a une minute à peu près, dans les mêmes conditions que celles où je me trouve actuellement, cet acte me paraît absolument libre. Mais si je juge un acte accompli il y a un mois, alors, me trouvant dans d'autres conditions, je reconnais, malgré moi, que si cet acte n'était pas commis, beaucoup de choses utiles, agréables et même nécessaires qui en sont découlées ne seraient pas. Si je me transporte en pensée à un acte encore plus lointain (dix ans au-

paravant), ou plus lointain encore, alors les suites de mon acte me seront encore plus évidentes et il me sera difficile de m'imaginer ce qui serait si l'acte lui-même n'existait pas. Plus je me transporte en arrière par le souvenir ou, ce qui est la même chose, plus je me transporte en avant par mon jugement, plus mes raisonnements sur la liberté de l'acte deviennent douteux.

Cette même progression de la conviction concernant l'influence du libre arbitre dans les œuvres générales de l'humanité, se retrouve dans l'histoire. L'événement contemporain accompli nous paraît être indiscutablement le résultat des efforts de tous les hommes connus. Mais dans l'événement plus ancien, nous voyons déjà les suites inévitables en dehors desquelles nous ne pouvons imaginer rien d'autre. Et plus nous nous transportons en arrière pour examiner l'événement, moins il nous paraît arbitraire:

La guerre austro-prussienne nous est représentée comme une suite de manœuvres du rusé Bismarck, etc. Les guerres napoléoniennes, bien que sous réserves, nous sont cependant représentées comme le résultat de la volonté des héros. Mais pour les Croisades nous voyons déjà l'événement qui occupe sa place définie et sans lequel la nouvelle histoire de l'Europe serait impossible, bien que, pour les historiens contemporains des Croisades, cet événement ne sembla que le

résultat de la volonté de quelques personnes.

Pour l'émigration des peuples, par exemple, à personne de notre temps il ne vient en tête qu'il dépendait de la volonté d'Attila de renouveler le monde européen. Plus nous transportons en arrière l'objet d'observation, plus devient douteuse la liberté des hommes qui ont produit les événements, et plus évidente devient la loi de la nécessité.

La troisième base, c'est l'accessibilité plus ou moins grande pour nous de ce lien infini des causes qu'exige la raison et dans lequel chaque phénomène et par suite chaque acte doit avoir sa place définie comme la suite d'actes précédents et la cause des suivants.

C'est cette base grâce à laquelle nos actes et ceux des autres hommes nous apparaissent comme d'autant moins libres et plus soumis à la loi de la nécessité que nous connaissons mieux les lois physiques, physiologiques et historiques tirées de l'observation auxquelles l'homme est sujet et que nous avons mieux saisi la cause physique, physiologique ou historique de l'acte.

D'autre part, plus l'acte observé est simple, moins l'homme dont nous examinons l'acte est compliqué par le caractère et l'esprit.

Quand nous ne comprenons pas absolument la cause de l'acte, dans le cas de crime, de vertu ou même d'un acte indifférent au point de vue du bien et du mal, nous lui attribuons la plus grande part

de liberté ; s'agit-il d'un crime, nous exigeons vivement le châtement ; s'agit-il de vertu, nous l'apprécions très haut. Dans le cas indifférent, nous reconnaissons une originalité et une liberté plus grandes.

Mais si une seule des causes innombrables nous est connue, nous admettons déjà une certaine part de nécessité et nous exigeons moins de vengeance pour le crime, nous reconnaissons moins de mérite à l'acte vertueux, moins de liberté à l'acte qui nous paraissait original. Le fait qu'un criminel a été élevé parmi les malfaiteurs diminue sa culpabilité. Le sacrifice du père, de la mère — sacrifice avec possibilité de récompense — nous est plus compréhensible que le sacrifice sans cause, et, par conséquent, nous semble moins méritoire moins libre. Les fondateurs d'une secte, d'un parti, l'inventeur nous étonnent moins quand nous savons comment et avec quoi a été menée leur activité. Si nous avons un grand nombre d'exemples, si notre observation est toujours dirigée vers la même recherche des rapports entre les causes et les conséquences des actes des hommes, alors ces actes nous paraissent d'autant plus nécessaires et d'autant moins libres que nous établissons avec plus de certitude le lien entre les conséquences et les causes. Si les actes examinés sont simples, si pour l'observation nous avons réuni une grande quantité de tels actes, notre représentation de

leur nécessité sera encore plus complète. L'acte malhonnête du fils d'un père malhonnête, la mauvaise conduite d'une femme tombée en un certain milieu, le retour d'un ivrogne à l'ivrognerie, etc., sont des actes qui nous paraissent d'autant moins libres que nous en comprenons mieux la cause. Et si l'homme lui-même dont nous examinons l'acte est au dernier échelon du développement de l'esprit, comme un enfant, un fou, un innocent, alors, connaissant les causes de l'acte et la simplicité du caractère et de l'esprit, nous voyons déjà une si grande somme de nécessité et si peu de liberté, qu'aussitôt que nous connaissons la cause qui doit produire cet acte, nous pouvons prédire l'acte lui-même.

C'est seulement sur ces trois bases qu'on fonde l'irresponsabilité des crimes reconnue dans toutes les législations et les circonstances atténuantes. La responsabilité paraît plus ou moins grande suivant la connaissance plus ou moins grande des conditions dans lesquelles se trouvait l'homme dont nous examinons l'acte, selon le temps plus ou moins long écoulé depuis l'accomplissement de l'acte jusqu'au jugement auquel nous le soumettons, et selon la compréhension plus ou moins grande de ses causes.

## X

Ainsi notre représentation de la liberté et de la nécessité diminue ou augmente peu à peu suivant le lien plus ou moins grand avec le monde extérieur, l'éloignement plus ou moins grand du temps et la dépendance plus ou moins grande des causes du phénomène de la vie de l'homme que nous examinons. De sorte que si nous examinons une situation humaine dans laquelle le lien de l'homme avec le monde extérieur est le mieux connu, la période de temps, depuis l'accomplissement jusqu'à l'appréciation de l'acte, plus grande et si les causes de l'acte sont les plus évidentes, alors nous recevons la représentation de la nécessité la plus grande et de la moindre liberté. Mais si nous examinons l'homme dans la moindre dépendance des conditions extérieures, si son acte a été accompli à un moment très proche du temps présent et si les causes de son acte ne nous sont pas

accessibles, alors nous recevons la représentation de la nécessité la plus petite et de la liberté la plus grande. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, nous aurions beau changer notre point de vue, nous aurions beau nous expliquer le lien dans lequel se trouve l'homme avec le monde extérieur, ce lien aurait beau nous paraître accessible, nous pourrions allonger ou diminuer les périodes de temps, les causes, seraient-elles le plus complètes ou incomplètes, nous ne pourrions jamais nous représenter ni liberté complète, ni nécessité absolue.

1° De quelque façon que nous nous représentions l'homme affranchi des influences du monde extérieur, nous ne recevons jamais la conception de la liberté dans l'espace. Chaque acte humain se trouve inévitablement soumis à certaines conditions par ce qui l'entoure, par le corps même de l'homme : je lève la main et l'abaisse, mon acte me paraît libre, mais, en me demandant s'il m'était possible de lever la main dans toutes les directions, je vois que j'ai levé la main dans la direction où il y avait le moins d'obstacles pour accomplir cet acte — obstacles qui se trouvent dans les corps qui m'entourent et dans la conformation de mon propre corps. Si de toutes les directions possibles j'en choisis une seule, je la choisis parce que, dans cette direction, il y avait moins d'obstacles. Pour que mon acte soit libre il est nécessaire qu'il ne rencontre aucun obstacle. Pour se représenter un homme absolu-

ment libre, nous devons l'imaginer en dehors de l'espace ce qui, évidemment, est impossible.

2° Nous aurons beau rapprocher le moment de notre jugement de celui de l'accomplissement de l'acte, nous n'arriverons jamais qu'à la conception de la liberté dans le temps, car si j'examine l'acte commis une seconde auparavant, je dois cependant reconnaître la non-liberté de l'acte parce que mon acte est lié par ce moment de temps dans lequel il est accompli. Puis-je lever la main ? Je la lève. Mais je me demande : Pouvais-je ne pas la lever à ce moment qui est déjà passé ? Pour m'en rendre compte, au moment suivant je ne lève pas la main. Mais je n'ai pas levé la main juste au moment où je me suis demandé si j'étais libre d'agir. Il est passé ce temps qu'il n'était pas en mon pouvoir de retenir, et cette main que j'ai levée alors n'est pas la même que celle avec laquelle je ne fais pas de mouvement, et l'air dans lequel je fis ce mouvement n'est déjà plus le même que celui qui m'entoure maintenant. Au moment où j'ai fait le mouvement irrévocable, dans ce moment-là je ne pouvais faire qu'un seul mouvement et quelque mouvement que je fisse, il ne pouvait être qu'un ; le fait qu'au moment suivant je n'ai pas levé la main ne prouve pas que je pouvais ne pas la lever. Et puisque mon mouvement ne pouvait être qu'un seul dans le seul moment de temps, alors il ne pouvait être autre. Pour se le représenter libre, il faut se le représenter dans

le présent, sur la limite du temps passé et futur, c'est-à-dire en dehors du temps, ce qui est impossible.

3° Si grandes que soient les difficultés de la compréhension de la cause, nous n'arrivons jamais à la représentation de la liberté complète, c'est-à-dire à l'absence de la cause. Quelque incompréhensible que soit pour nous la cause de la manifestation de la liberté de n'importe quel acte, qu'il soit nôtre ou étranger, la première exigence de l'esprit c'est la supposition et la recherche de la cause sans laquelle aucun phénomène n'est compréhensible. Je lève la main afin de commettre un acte indépendant de toute cause, mais le fait que je vais commettre un acte qui n'ait pas de cause, est la cause de mon acte. Mais même si nous nous imaginons un homme tout à fait libre de toutes les influences, en n'examinant que son acte du moment présent qui n'est provoqué par aucune cause, nous admettons le reste infiniment petit de la nécessité égal à zéro, et même alors nous n'arrivons pas à la conception de la liberté complète de l'homme, car un être qui n'accepte pas les influences du monde extérieur, qui se trouve en dehors du temps et qui ne dépend pas des causes, n'est déjà plus un homme.

De même, nous ne pouvons jamais nous représenter les actes d'un homme soumis seulement à la loi de la nécessité, sans intervention de la liberté.

1° Si grande que devienne notre connaissance des conditions d'espace dans lesquelles se trouve l'homme, cette connaissance ne peut jamais être complète, puisque le nombre de ses conditions est infiniment grand, de même que l'espace est infini. C'est pourquoi, du moment que *toutes* les conditions des influences de l'homme ne sont pas définies, alors il n'y a pas de nécessité absolue, et il y a une certaine part de liberté.

2° De quelque durée que nous allongions la période de temps depuis le phénomène que nous examinons jusqu'au temps de son jugement, cette période sera finie et le temps est infini. C'est pourquoi, sous ce rapport aussi, il ne peut jamais exister de nécessité complète.

3° De même, quelle que soit la série des causes de n'importe quel acte, nous ne la connaissons jamais toute, parce qu'elle est infinie et, de nouveau, jamais nous n'arriverons à la nécessité absolue.

Mais en outre, si même nous admettons que le reste de la liberté égale zéro et reconnaissons dans un cas quelconque, par exemple d'un homme mourant, d'un embryon, d'un idiot, l'absence complète de liberté, par là, nous détruisons l'idée même de l'homme que nous examinons, car dès qu'il n'y a pas de liberté, il n'y a pas d'homme. C'est pourquoi la représentation de l'acte d'un homme soumis à la seule loi de la nécessité, sans le moindre reste de

liberté; nous est devenue aussi impossible que la représentation d'un acte humain absolument libre.

Ainsi, pour se représenter l'acte d'un homme soumis uniquement à la loi de la nécessité, sans la liberté, nous devons admettre la connaissance d'une quantité *innombrable* de conditions dans l'espace; d'une période *infiniment* grande dans le temps et d'une série infinie de causes.

Pour nous représenter l'homme tout à fait libre, non soumis à la loi de la nécessité, nous devons nous le représenter seul en dehors de l'espace, du temps, et de la dépendance des causes.

Dans le premier cas, si la nécessité était possible sans la liberté, nous arriverions à définir les lois de la nécessité par la nécessité elle-même, c'est-à-dire un contenant sans aucun contenu.

Dans le deuxième cas, si la liberté était possible sans la nécessité, nous arriverions à la liberté complète, en dehors de l'espace, du temps et des causes qui, par cela même qu'elles seraient absolues et non bornées, ne seraient rien, ou le contenu seul sans contenant.

En général, nous arrivons à ces deux bases sur lesquelles se dresse toute la contemplation du monde humain : à l'essence incompréhensible de la vie et aux lois qui définissent cette essence.

La raison dit : 1° l'espace avec toutes les formes que lui donne son contenu, — la matière, — est infini et ne peut être compris autrement.

2° Le temps, c'est le mouvement infini, sans un seul moment de repos, et il ne peut être compris autrement.

3° Le lien entre les causes et les conséquences n'a pas de commencement et ne peut avoir de fin.

La conscience dit : 1° Je suis seule et tout ce qui existe n'est que moi : j'embrasse l'espace ; 2° je mesure le temps qui court par un moment immobile du présent dans lequel je me reconnais vivante : alors je suis en dehors du temps ; et 3° je suis en dehors de la cause car je me sens la cause de chaque manifestation de ma vie.

La raison exprime les lois de la nécessité, la conscience exprime l'essence de la liberté.

La liberté bornée par rien, c'est l'essence de la vie dans la conscience de l'homme. La nécessité sans contenu, c'est la raison de l'homme avec ses trois formes.

La liberté est ce qu'on examine, la nécessité ce qui examine.

La liberté c'est le contenu ; la nécessité, le contenant.

Ce n'est qu'en séparant les deux sources de savoir qui sont en rapport mutuel comme le contenant envers le contenu qu'on acquiert les conceptions qui s'excluent mutuellement et ne sont pas compréhensibles, c'est-à-dire les conceptions de liberté et de nécessité.

C'est par leur union seule qu'on reçoit la repré-

sentation claire de la vie de l'homme. En dehors de ces deux conceptions, aucune représentation de la vie n'est possible.

Tout ce que nous savons de la vie des hommes n'est qu'un certain rapport entre la liberté et la nécessité, c'est-à-dire entre la conscience et les lois de la raison. Tout ce que nous connaissons du monde extérieur, de la nature, n'est qu'un certain rapport des forces de la nature envers la nécessité, ou de l'essence de la vie envers les lois de la raison.

Les forces de la vie de la nature sont en dehors de nous et ne sont pas comprises par nous, et nous appelons ces forces attraction, inertie, électricité, force animale, etc. Mais nous comprenons la force de la vie de l'homme et l'appelons liberté. Et, de même que la force de l'attraction incompréhensible en soi-même, sentie par chaque homme, n'est compréhensible pour nous que dans la mesure où nous connaissons les lois de la nécessité qui la régissent (depuis la connaissance primitive que tous les corps sont pesants jusqu'à la connaissance des lois de Newton), de même, la force de la liberté reconnue par chacun de nous, incompréhensible en soi-même, ne nous est accessible que quand nous connaissons les lois de la nécessité auxquelles elle est soumise (en commençant par cela que chaque homme est mortel, jusqu'à la connaissance économique ou historique de l'homme la plus complète).  
Chacune de nos connaissances n'est que l'adap-

tation de l'essence de la vie aux lois de la raison. La liberté de l'homme se distingue de toute autre force par cela que cette force est reconnue de l'homme, mais, pour la raison, elle ne se distingue en rien de chaque autre force. Les forces de l'attraction, de l'électricité ou de l'affinité chimique ne se distinguent l'une de l'autre que parce que ces forces sont définies différemment par la raison. De même la force de la liberté de l'homme se distingue des autres forces de la nature seulement par la définition que lui donne cette raison. Et la liberté sans la nécessité, c'est-à-dire sans les lois de la raison qui la définissent, ne se distingue en rien de l'attraction, de la chaleur ou de la force vitale. Pour la raison, elle n'est qu'une sensation momentanément indéfinie de la vie.

Et de même que l'essence indéfinie de la force qui meut les corps célestes, de la force de la chaleur, ou de l'électricité, ou de l'affinité chimique, ou la force vitale, de même que tout cela fait le contenu de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la botanique, de la zoologie, etc., de même, l'essence de la force de la liberté fait le contenu de l'histoire.

Mais, de même que l'objet de chaque science c'est la manifestation de cette essence inconnue de la vie, tandis que cette essence elle-même ne peut être que l'objet de la métaphysique, de même la manifestation de la force de la liberté des hommes

dans l'espace, dans le temps et dans la définition des causes fait l'objet de l'histoire, tandis que la liberté elle-même est l'objet de la métaphysique.

Dans les sciences expérimentales, nous appelons lois de la nécessité ce qui nous est connu ; ce qui nous est inconnu nous l'appelons force vitale. La force vitale n'est que l'expression du reste inconnu de ce que nous connaissons de l'essence de la vie. De même dans l'histoire, ce qui nous est connu, nous l'appelons lois de la nécessité et ce qui nous est inconnu, liberté. La liberté, pour l'histoire, ce n'est que la manifestation du reste inconnu de ce que nous connaissons sur les lois de la vie de l'homme.

L'histoire examine les manifestations de la liberté de la vie de l'homme dans ses liens avec le monde extérieur, dans le temps et dans la dépendance des causes, c'est-à-dire qu'elle définit cette liberté comme les lois de la raison. C'est pourquoi l'histoire n'est une science que si cette liberté est définie par ces lois.

Pour l'histoire, reconnaître la liberté des hommes comme une force qui peut avoir de l'influence sur les événements historiques, c'est-à-dire qui n'est pas soumise aux lois, c'est la même chose que, pour l'astronomie, reconnaître la force libre au mouvement des corps célestes.

Cette reconnaissance anéantit la possibilité de l'existence des lois, c'est-à-dire de n'importe quel savoir. Si même il n'existe qu'un seul corps se mouvant librement, alors les lois de Képler et de Newton

sont anéanties et il n'existe plus aucune représentation du mouvement des corps célestes.

S'il existe un seul acte libre de l'homme, alors il n'existe plus aucune loi historique ni aucune représentation des événements historiques.

Pour l'histoire existent les lignes du mouvement des volontés humaines dont une extrémité est cachée dans l'inconnu et sur l'autre extrémité desquelles se déplace dans l'espace, dans le temps et dans la dépendance des causes, la conscience de la liberté des hommes dans le présent.

Plus ce champ du mouvement s'élargit à nos yeux, plus sont évidentes les lois de ce mouvement. Saisir et définir ces lois, c'est le but de l'histoire.

Du point de vue selon lequel la science envisage maintenant son objet, de la voie qu'elle suit pour chercher les causes des événements dans la volonté libre des hommes, l'expression de lois scientifiques est impossible, car nous aurons beau borner la liberté des hommes, aussitôt que nous l'aurons reconnue comme une force indépendante des lois, l'existence de la loi sera impossible.

Ce n'est qu'en limitant cette liberté jusqu'à l'infini, c'est-à-dire en l'examinant comme une quantité infiniment petite, que nous nous convainquons de l'inaccessibilité absolue des causes et alors, au lieu de la recherche des causes, l'histoire prend pour but la recherche des lois.

La recherche de ces lois est commencée depuis

longtemps et ces nouveaux procédés de la pensée que l'histoire doit s'assimiler, s'élaborent en même temps que l'anéantissement auquel marche la vieille histoire en divisant de plus en plus les causes des événements.

Toutes les sciences humaines ont marché dans cette voie. En arrivant à l'infiniment petit, la mathématique, la plus exacte des sciences, abandonne le procédé de division et emploie de nouveaux procédés de la composition des inconnues des infiniment petits. En s'écartant de la conception de la cause, la mathématique trouve des lois, c'est-à-dire la propriété commune à tous les éléments inconnus infiniment petits.

Bien que sous une autre forme, mais dans la même voie de la pensée, ont marché les autres sciences. Quand Newton découvrit les lois de l'attraction, il n'a pas dit pas que le soleil et la terre ont la propriété d'attirer, il a dit que tous les corps, du plus grand au plus petit, ont la propriété apparente de s'attirer l'un l'autre; c'est-à-dire que laissant de côté la question de la cause du mouvement des corps, il a exprimé la qualité commune à tous les corps, depuis les infiniment grands jusqu'aux infiniment petits. Les sciences naturelles font la même chose : laissant de côté la question de la cause, elles cherchent des lois. Dans la même voie se trouve l'histoire. Et si l'histoire a pour objet l'étude du mouvement des peuples et de l'humanité et

non la description des épisodes de la vie des hommes, elle doit, écartant l'idée de cause, rechercher les lois communes à tous les éléments égaux indissolublement liés entre eux et infiniment petits de la liberté.

## XII

Depuis que la loi de Copernic est prouvée et trouvée, la seule reconnaissance de ce fait que c'est la terre et non le soleil qui tourne, a anéanti toute la cosmographie des anciens. On pouvait, en contredisant la loi, retourner à la vieille opinion sur le mouvement des corps et on ne pouvait pas, semblait-il, sans la contredire, continuer l'étude du monde de Ptolémée. Et cependant, même après la découverte des lois de Copernic, le monde de Ptolémée continua pendant longtemps d'être un objet d'étude.

Depuis que pour la première fois un homme a dit et prouvé que la quantité des naissances et des crimes est soumise aux lois mathématiques et que certaines conditions géographiques et politico-économiques définissent telle ou telle constitution de l'Etat, que de certains rapports entre la population et la terre sont des causes de mouvements des

peuples, depuis ce temps se sont anéanties les bases sur lesquelles reposait l'histoire.

On pouvait, en reniant les nouvelles lois, retenir l'ancienne opinion sur l'histoire, mais on ne pouvait pas, semblait-il, sans les renier, continuer d'étudier les événements historiques comme les résultats de la volonté libre des hommes, car, si une constitution quelconque s'établissait ou si s'accomplissait tel et tel mouvement du peuple grâce à certaines conditions géographiques, ethnographiques, ou économiques, alors la volonté des hommes, que nous nous représentons comme établissant cette constitution ou provoquant le mouvement des peuples, ne pouvait plus déjà être examinée comme une cause.

Et cependant, l'ancienne histoire continue d'être étudiée avec les lois de la statistique, de la géographie, de l'économie politique, de la philologie comparée et de la géologie qui, tout simplement, contredisent ce principe.

Longtemps et avec persévérance, dans la philosophie physique, se continua la lutte entre les anciens et les nouveaux courants. La théologie défendait le vieux courant et accusait le nouveau de la ruine de la révélation. Mais quand la vérité eut vaincu, la théologie s'établit sur le nouveau terrain avec la même fermeté.

De même, se poursuit depuis longtemps, avec persévérance, la lutte entre la vieille et la nouvelle

opinion sur l'histoire, et de même la théologie défend le vieux courant et accuse le nouveau de la ruine de la révélation.

Dans l'un et l'autre cas, des deux côtés, la lutte provoque les passions et étouffe la vérité. D'un côté, c'est la lutte de la peur et du regret pour tout l'édifice érigé pendant des siècles, de l'autre, c'est la lutte passionnée pour la destruction.

Il semble aux hommes qui ont lutté contre la vérité naissante de la philosophie physique que s'ils reconnaissaient cette vérité, ce serait la destruction de la foi en Dieu, en la création du monde, en le miracle de Josué fils de Nun ; et aux défenseurs des lois de Copernic et de Newton, à Voltaire par exemple, il semblait que c'étaient les lois de l'astronomie qui détruisaient la religion et il employait comme une arme contre la religion les lois de l'attraction.

De même, maintenant, il semble qu'il suffise de reconnaître la loi de la nécessité pour que se détruise la conception de l'âme, du bien et du mal et toutes les institutions gouvernementales et de l'Église basées sur cette conception.

De même, comme Voltaire, en son temps, les défenseurs non reconnus de la loi de la nécessité emploient cette loi de la nécessité comme une arme contre la religion ; tandis que la loi de Copernic en astronomie, la loi de la nécessité en histoire non seulement n'anéantissent pas, mais même

consolident le terrain sur lequel sont basées les institutions du gouvernement et de l'Église.

Comme autrefois, dans la question de l'astronomie, de même maintenant dans la question de l'histoire toute la différence est basée sur la reconnaissance ou la non-reconnaissance de l'unité absolue qui sert de mesure aux phénomènes sensibles. Dans l'astronomie c'était l'immobilité de la terre, dans l'histoire, l'indépendance de l'individualité, la liberté.

Pour l'astronomie, la difficulté de la reconnaissance du mouvement de la terre consistait dans ce fait qu'il fallait renoncer au sentiment spontané de l'immobilité de la terre et au même sentiment du mouvement des planètes ; de même pour l'histoire, la difficulté de la reconnaissance de la soumission de la personne aux lois de l'espace, du temps et de la cause consiste à renoncer au sentiment spontané de l'indépendance de la personne. Mais de même que pour l'astronomie, la nouvelle opinion disait : « Il est vrai que nous ne sentons pas le mouvement de la terre, mais, en admettant son immobilité nous arrivons à l'absurde et en admettant son mouvement, que nous ne sentons pas, nous arrivons aux lois, » de même pour l'histoire le nouveau courant dit : « Il est vrai que nous ne sentons pas notre dépendance, mais, en admettant notre liberté, nous arrivons à la sottise, et, en admettant notre dépendance du monde exté-

rieur, du temps et des causes, nous arrivons aux lois. »

Dans le premier cas, il fallait renoncer à la conscience de l'immobilité inexistante dans l'espace et admettre le mouvement que nous ne sentons pas ; dans le cas présent, il est nécessaire de renoncer à la liberté qui n'existe pas et de reconnaître la dépendance que nous ne sentons pas.

## APPENDICE

---

### I

L'apparition de *Guerre et Paix* a fait époque dans la littérature universelle ; cependant, si étrange que cela paraisse, le public français qui suit avec tant d'attention le mouvement artistique et scientifique n'a pas eu jusqu'ici la traduction complète de cette œuvre grandiose et devra en prendre connaissance, pour la première fois, dans notre édition des *Œuvres complètes de Léon Tolstoï*. Nous donnerons plus loin quelques indications sur la première traduction française incomplète, et maintenant nous allons tâcher d'esquisser l'histoire de *Guerre et Paix* d'après les documents que nous avons entre les mains.

Comme les lecteurs le savent, d'après les notes du

roman *Les Décembristes*, Tolstoï forma d'abord le projet d'écrire un roman de l'époque du premier mouvement révolutionnaire en Russie, connu sous le nom de « Conjuraison de décembre 1825 ». Il se mit à réunir les matériaux nécessaires et, en même temps, il écrivit l'un des chapitres du roman. Dans ce chapitre il dépeint les sentiments avec lesquels un déporté décembriste, en revenant dans sa patrie, revoit la brillante société mondaine, tandis que lui-même, pendant l'exil s'est complètement déshabitué du monde.

En continuant ses recherches, Tolstoï décrivit Lissia-Gori, domaine du vieux Bolkonski, le vieux prince lui-même et, malgré lui, il fut amené à l'époque de 1812. Ici Tolstoï réunit tout ce qu'il put trouver se rapportant à cette époque. Les matériaux étaient si nombreux que Tolstoï s'y arrêta plus longuement jusqu'à ce qu'il arrivât enfin à 1812. Il fut beaucoup aidé dans ses recherches par les traditions de famille venues jusqu'à lui. Dans son imagination, depuis longtemps se dessinait le caractère de Napoléon. Aussi le plan du roman des *Décembristes* fut-il abandonné et, à sa place, parut le grand ouvrage *Guerre et Paix*, écrit au cours de années 1864-1869. La publication de *Guerre et Paix* commença dans le *Message Russe* (*Rousski Vestnik*) en 1865 (1).

(1) Boulgakov : *Tolstoï et la critique de ses œuvres*.

Pour montrer avec quelle passion Tolstoï lui-même s'adonnait à ce travail, citons quelques extraits de lettres écrites durant la période de la création de l'œuvre *Guerre et Paix*.

Dans une lettre à son ami, le poète Fet, du 17 novembre 1864, Tolstoï écrit : « Je souffre et n'écris rien, mais je travaille avec peine. Vous ne pouvez vous imaginer combien m'est difficile le travail préparatoire du labour profond de ce champ sur lequel je suis forcé de semer. Songer et songer à tout ce qui peut advenir de tous les héros futurs d'une œuvre très grande qui est en préparation, et penser aux milliers de combinaisons possibles pour en choisir une : c'est très difficile. Et c'est à cela que je suis occupé (1). »

Dans une autre lettre de la fin de novembre de la même année, Tolstoï écrit : « Cet automne, j'ai assez avancé mon roman. *Ars longa, vita brevis*, je le pense chaque jour. Si l'on pouvait réussir à faire la centième partie de ce que l'on conçoit, mais on n'en peut faire qu'une dix-millième partie. Néanmoins la conscience que *je peux*, c'est le bonheur des littérateurs. Vous connaissez ce sentiment. Cette conscience, moi, je l'éprouve avec une force particulière (2). »

Dans la lettre du 23 janvier 1865 au même Fet, Tolstoï, avec la timidité d'un écolier qui va à l'exa-

(1) A. Fet. *Mes souvenirs*, II<sup>e</sup> partie, page 49.

(2) A. Fet. *Mes souvenirs*, IV<sup>e</sup> partie, page 52.

men, et, en même temps, la conscience de l'importance de cet acte, parle de la prochaine publication de son roman. « Savez-vous quelle nouvelle je vous dirai de moi ? Quand le cheval me jeta à terre et me fit casser le bras (1) et qu'après l'étourdissement je revins à moi, je me suis dit : Je suis un littérateur. Et je le suis. Mais un littérateur isolé, timide. Ces jours-ci paraîtra la première moitié de la première partie de « L'année 1805. »

« Je vous en prie, écrivez-moi avec plus de détails votre opinion. Votre opinion m'est chère, ainsi que celle d'un homme que j'aime de moins en moins, au fur à mesure que je vieillis, de Tourgueneff. Il comprendra. Tout ce qui a été publié de moi auparavant n'était qu'un essai de plume. Ce qu'on va publier maintenant me plaît bien mieux que les choses antérieures, cependant je le trouve faible mais avec les introductions c'est toujours ainsi. Mais que sera la suite, c'est terrible d'y penser ! Écrivez-moi ce qu'on dira dans les divers cercles que vous connaissez, et principalement quelle sera l'impression sur les masses. Probablement que cela passera inaperçu. Je l'attends et le désire. Pourvu seulement qu'on ne m'insulte pas ; l'injure fait mal (2). »

Le travail préparatoire ne se bornait pas à l'étude des documents historiques et littéraires.

(1) Cet épisode sera conté en détails dans la biographie.

(2) A. Fet. *Mes souvenirs*, II<sup>e</sup> partie, page 59.

Tolstoï se liait avec plusieurs personnes qui se rappelaient l'époque décrite, et il examinait personnellement les endroits où s'étaient passés les événements qu'il décrivait.

« Dans un de ces voyages, nous rapporte S.-A. Bers dans ses *Souvenirs*, pendant l'automne de 1866, Léon Nikolaïévitch arriva à Moscou afin d'aller examiner le champ de Borodino où eut lieu la célèbre bataille de 1812. Il était seul et s'arrêta chez nous. Il demanda à m'emmener. Mes parents y consentirent. Mon enthousiasme était indescriptible. J'avais alors onze ans. Mon père donna à Léon Nikolaïévitch son break de chasse et sa cantine. La route, sans compter dix verstes de chaussée après la ville, était très marécageuse et Léon Nikolaïévitch s'inquiétait beaucoup pour la voiture. Après plusieurs relais nous eûmes l'envie de manger, et alors nous nous aperçûmes que la cantine avait été oubliée; nous n'avions d'autres provisions qu'un panier de raisins qu'on m'avait remis. Léon Nikolaïévitch dit : « Ce qui m'ennuie, ce n'est pas d'avoir oublié les provisions, mais c'est qu'on en sera inquiet et que le domestique sera grondé. » Avec les chevaux de poste, après une journée de voyage, nous arrivâmes près du champ de bataille, à un couvent fondé en souvenir de la guerre. Pendant deux jours Léon Nikolaïévitch parcourut à pied et en voiture le champ où cinquante ans auparavant étaient tués plus de cent

mille hommes et où se trouve maintenant un magnifique monument avec inscriptions d'or. Il prenait des notes et dessinait le plan de la bataille publié ensuite dans le roman. Il me racontait et m'expliquait où se tenaient pendant la bataille Napoléon et Koutousov, mais, alors, je ne comprenais pas toute l'importance de son travail et je m'amusais follement avec le petit chien du gardien du monument. Je me souviens que sur le champ et dans la route nous cherchions des vieillards témoins de la guerre nationale. Pendant la route à Borodino on nous raconta que le gardien du monument avait participé à la bataille et avait reçu cette place en récompense de sa bravoure. Mais nous apprîmes que le vieux était mort quelques mois auparavant. Léon Nikolaïévitch éprouva un grand désappointement. En général, nos recherches étaient infructueuses. Au retour, au dernier relais, nous tombâmes sur un vieux cocher gai qui avait d'énormes chevaux. Quand nous fûmes sortis sur la chaussée, il nous lança à grande vitesse. La soirée était brumeuse, le brouillard était si épais qu'une pareille course n'était pas sans danger; j'étais très énervé, probablement à cause de cette course. Léon Nikolaïévitch le remarqua et me demanda ce que je désirerais dans ma vie. Je répondis : « Je regrette beaucoup de ne pas être votre fils. » Il ne s'étonna nullement, probablement qu'il était habitué à ce que tous les enfants l'aimassent

beaucoup. Et il dit : « Moi, je voudrais... » Je me rappelle vaguement que son désir était d'être compris de ses lecteurs parce qu'il blâmait tous les historiens à cause de l'inexactitude des descriptions trop extérieures des faits, et il prouvait que lui présenterait ces faits sous leur vrai jour parce qu'il en sentait le côté intime (1). »

Enfin le roman paraît. La première partie fut publiée sous le titre *L'année 1805*. Les revues russes furent pleines de critiques relatives à ce roman. Nous ne croyons pas nécessaire de parler de ces critiques, nous noterons seulement que les recueils de la littérature critique russe des œuvres de Tolstoï de V. Zéliniski — qui ne contient que les extraits des meilleurs articles critiques de cette époque — forment quatre grands volumes.

Les appréciations des amis littéraires de Tolstoï ne furent pas d'abord très encourageantes, mais elles étaient contradictoires, par suite sans grande importance.

V. P. Botkine, dans la lettre à Fet du 14 février 1865, écrit :

« J'ai commencé à lire le roman de Tolstoï. Comme il observe avec finesse les divers mouvements intérieurs ! C'est étonnant ! Mais bien que j'en aie lu plus de la moitié, l'intérêt du roman ne se dessine pas encore, de sorte que jusqu'ici ce

(1) Bers. *Souvenirs sur Tolstoï*, p. 49.

sont les détails seuls qui dominent. En outre, à quoi bon ce débordement de conversations françaises ? Il suffit de dire que la conversation avait lieu en français. C'est tout à fait inutile et l'impression produite est désagréable. En général, on remarque chez lui une grande négligence de langage, c'est évidemment une préface, le fond d'un futur tableau. Mais quelque intérêt que présentent ces petits détails, on ne peut s'empêcher de dire que ce fond prend une trop grande place (1). »

Tourgueneff, dans une lettre à Fet, du 25 mars 1866, écrit : « La deuxième partie de 1805 est faible. Comme tout cela est petit et artificiel ! Est-ce que Tolstoï n'en a pas assez de ses raisonnements éternels : Suis-je ou non un poltron ? Et toute cette pathologie de la bataille ? Où sont ici les traits de l'époque ? Où sont les couleurs historiques ? Denissov est assez bien décrit, mais cette figure serait bien pour un dessin sur un fond ; or, le fond manque (2). »

Les lecteurs remarqueront que Botkine reproche à Tolstoï l'abondance du fond et Tourgueneff son absence. Plus tard, dans la lettre à Fet du 8 juin 1866, Tourgueneff s'exprime encore plus crûment : « Le roman de Tolstoï est mauvais non par la contagion du raisonnement : il n'a pas à craindre ce malheur. Le roman est mauvais parce que l'auteur n'a rien

(1) A. Fet. *Souvenirs*, III<sup>e</sup> partie, p. 60.

(2) A. Fet. *Mes Souvenirs*, II<sup>e</sup> partie, p. 88.

étudié, ne sait rien, et que sous les noms de Kou-touzov et de Bagration, il montre de petits généraux contemporains copiés servilement (1). »

Tolstoï lui-même reconnaît quelques défauts de son œuvre et écrit à ce sujet à son ami Fet dont il met l'opinion au-dessus de toutes les autres. Dans la lettre du 7 novembre 1866, il dit :

« Cher ami Afanessi Afanassiévitch, je n'ai pas répondu à votre dernière lettre reçue il y a un siècle et j'en suis d'autant plus coupable que je me rappelle que dans cette lettre vous m'écriviez : « *Irritabilis poetarum gens.* » Eh bien, ce n'est pas moi. Je me rappelle au contraire que je me suis réjoui de votre opinion sur un de mes héros, le prince André, et j'en ai tiré pour mon compte beaucoup de choses instructives. Il est monotone, ennuyeux, et, dans toute la première partie, ce n'est qu'un homme comme il faut. C'est vrai, mais c'est ma faute et non la sienne. Sauf l'invention des caractères, leur mouvement et le choc des caractères entre eux, j'ai encore le plan historique qui complique extrêmement mon travail, et avec lequel, comme il me semble, je ne parviens pas à m'arranger. C'est pourquoi, dans la première partie, je me suis occupé du côté historique, et les caractères restent stationnaires et ne remuent pas. C'est un défaut que j'ai compris clairement par votre lettre,

(1) A. Fet, II<sup>e</sup> partie, p. 55.

et j'espère l'avoir corrigé. Je vous en prie, cher ami, écrivez-moi tout ce que vous pensez de mal de moi et de mes écrits. Ce m'est toujours très utile, et, sauf vous, j'en n'ai personne (1). »

Mais à mesure qu'apparaissent les parties suivantes du roman, le lecteur est de plus en plus captivé et l'opinion des amis change. Tourgueneff écrit à Fet le 12 avril 1869 :

« Je viens de terminer le quatrième volume de *Guerre et Paix*. Il y a des choses insupportables et des choses étonnantes, et ce sont celles-ci qui dominent et qui sont si admirables que jamais personne chez nous n'a rien écrit de meilleur et je doute qu'il ait été jamais écrit quelque chose d'aussi bien. Les volumes I et IV sont plus faibles que le deuxième et surtout le troisième. Le troisième volume est presque entièrement un chef-d'œuvre (2). »

Botkine, dans la lettre du 26 mars 1868, écrit : « Le succès du roman de Tolstoï est en effet extraordinaire. Tous le lisent et non seulement le lisent mais en sont tout simplement enthousiastes. J'en suis heureux pour Tolstoï. Mais des gens de lettres et des militaires le critiquent. Ces derniers disent, par exemple, que la bataille de Borodino est très mal décrite et que le plan donné par Tolstoï est arbitraire et aucunement conforme à la réalité. Les

(1) A. Fet, II<sup>e</sup> partie, p. 106.

(2) A. Fet, *Souvenirs*, II<sup>e</sup> partie, p. 174.

premiers trouvent que l'élément contemplatif du roman est très faible, que la philosophie de l'histoire est faible et superficielle, que la négation de l'influence prépondérante de la personne dans les événements n'est qu'un raisonnement mystique. Mais on dit de tout cela que le talent artistique de l'auteur est hors de discussion. Hier il y avait chez moi un diner où assistait Tutchév, et c'est l'opinion de toute la compagnie que je communique (1). »

Dans la même année 1868, le 9 mars, Tourgueneff écrit à son ami le poète Polonsky : « Le roman de Tolstoï est une chose admirable, mais ce qu'il y a de plus faible en lui, c'est précisément ce qui enthousiasme le public : le côté historique et la psychologie. Son histoire est une magie : des effets avec de petits détails devant les yeux. Sa psychologie est un barbotage mouvementé, capricieux, monocorde. Tout ce qui est du genre descriptif militaire est de premier ordre, et chez nous il n'y a pas un tel maître (2). »

Enfin Botkine écrit à Fet le 9 juin 1869 :

« Ces jours ci nous avons terminé *Guerre et Paix*. Sauf les pages sur la franc-maçonnerie qui sont peu intéressantes et exposées d'une façon ennuyeuse, ce roman, sous tous les rapports, est admirable. Mais est-ce que Tolstoï s'arrêtera à la cinquième partie ? Ce me semble impossible. Quelle

(1) A Fet, *Souvenirs*, II<sup>e</sup> partie, p. 175.

(2) Premier recueil des lettres de Tourgueneff, p. 135.

clarté et en même temps quelle profonde analyse des caractères ! Quel caractère que celui de Natacha et comme c'est bien soutenu ! Oui, tout est admirable dans cette œuvre, tout excite le plus parfait intérêt. Même ses considérations militaires sont pleines d'intérêt, et il me semble que dans la plupart des cas, il a tout à fait raison. Et puis, comme c'est une œuvre bien russe (1) ! »

Ces opinions contradictoires provoquées par le roman de *Guerre et Paix* firent voir à Tolstoï que la majorité du public n'avait pas compris le problème qu'il s'était posé, et cela le força à en donner l'explication. Il l'a fait dans un article intitulé : « Quelques mots à propos de *Guerre et Paix* », qui parut dans la revue *Les Antiquités russes*, année 1888, tome III. Voici cet article :

*Quelques mots à propos du roman « Guerre et Paix. »*

En publiant l'ouvrage auquel j'ai travaillé, exclusivement durant cinq années, dans les meilleures conditions de la vie, je voudrais, dans une préface à cette œuvre, exprimer mon opinion sur elle et par là même prévenir les malentendus qui pourraient exister dans l'esprit du lecteur. Je voudrais que le lecteur ne vît pas et ne cherchât pas dans mon livre ce que je n'ai pas voulu ou su exprimer

(1) A. Fet. *Souvenirs*, II<sup>e</sup> partie, p. 496.

et qu'il fit attention précisément à ce que j'ai voulu exprimer mais que, d'après les conditions de mon travail, je n'ai pas trouvé commode de faire. Ni le temps, ni mon savoir ne m'ont permis de faire tout ce que je m'étais proposé, et je profite de l'hospitalité d'une revue spéciale pour exposer brièvement aux lecteurs que cela peut intéresser l'opinion de l'auteur sur son propre ouvrage.

1° Qu'est-ce que c'est que *Guerre et Paix*? Ce n'est pas un roman, encore moins un poème, ni une chronique historique. *Guerre et Paix*, c'est ce que l'auteur voulut et put exprimer dans la forme qu'il lui a donnée. Une pareille déclaration sur la négligence de l'auteur pour les formes conventionnelles de l'œuvre artistique en prose pourrait sembler de l'orgueil si ce n'était intentionnel, s'il n'y en avait pas d'exemples. L'histoire de la littérature russe depuis Pouchkine non seulement présente beaucoup d'exemples d'un écart pareil des formes européennes, mais même ne fournit pas un seul exemple du contraire. Depuis les *Ames mortes* de Gogol, jusqu'à la *Maison des morts* de Dostoïevski, dans la nouvelle période de la littérature russe, il n'y a pas une seule œuvre artistique qui se soit pliée entièrement à la forme du roman, poème ou nouvelle.

2° Le caractère de l'époque — m'ont dit quelques lecteurs à l'apparition de la première partie de mon roman — n'est pas complètement défini chez

moi. Voici ce que je répondrai à ce reproche. Je sais en quoi consiste le caractère de l'époque qu'on ne trouve pas dans mon roman : ce sont les horreurs de l'esclavage, l'emmurement des femmes, les fustigations des fils adultes, Soltitchikfia, etc. Mais ce caractère du temps que nous nous imaginons ne me paraît pas juste et je n'ai pas eu le désir de l'exprimer. En étudiant les correspondances, les mémoires, les traditions, je n'ai pas trouvé toutes les horreurs de cette époque pires que ce que nous voyons maintenant et avons toujours vu. Dans ce temps on aimait de la même façon, on enviait, on cherchait la vérité, on se laissait entraîner par les passions. Il y avait la même vie compliquée, intellectuelle, parfois même plus raffinée que maintenant, dans toutes les sphères. S'il s'est formé chez nous une opinion du caractère despotique et de la force brutale de ce temps, c'est seulement parce que les traditions, les mémoires, les nouvelles, les romans ont apporté jusqu'à nous les cas les plus extraordinaires de la violence et de la brutalité. De là à conclure que le caractère prépondérant de ce temps était la brutalité, c'est aussi injuste que si un homme, ne voyant derrière la montagne que le sommet des arbres, disait que dans ce pays il n'y a que des arbres. Il y a un caractère de ce temps (comme il y a le caractère de chaque époque) qui découle de l'éloignement plus ou moins grand des hautes sphères des autres classes, de la philoso-

phie qui dominait, des particularités de l'éducation, de l'usage de la langue française, etc. Et ce caractère, j'ai tâché de l'exprimer comme je l'ai pu.

3° L'emploi de la langue française dans une œuvre russe ! Pourquoi, dans mon roman, non seulement les Russes mais même les Français, parlent-ils tantôt russe, tantôt français ? Ce reproche que les personnages pensent et causent en français dans un livre russe est semblable au reproche que ferait un homme en regardant un tableau et y remarquant des taches noires — les ombres, qui n'existent pas en réalité. Le peintre n'est point fautif si les ombres qu'il a faites à un tableau paraissent à quelques-uns une tache noire n'existant pas dans la réalité. Le peintre n'est coupable que si ses ombres sont mal placées et grossièrement faites. En m'occupant du commencement de ce siècle, en présentant les types russes d'une certaine société, de Napoléon et des Français qui prirent une part si directe à la vie de ce temps, malgré moi je me suis laissé entraîner plus qu'il ne le fallait par la forme de l'expression et la manière française de penser. C'est pourquoi, sans nier que les ombres que j'ai faites sont probablement inexactes et grossières, je désirerais simplement que ceux à qui il semblera très ridicule que Napoléon parle tantôt russe, tantôt français, sussent que cela est seulement pour eux une apparence parce qu'ils sont comme un homme qui, regardant un portrait,

ne voit pas le visage avec la lumière et les ombres, mais voit une tache noire sur le nez.

4° Les noms des personnages Bolkonski, Droubetzkoï, Bilibine, Kouraguine, etc., rappellent des noms russes connus. En mettant en contact des personnages fictifs avec des personnages historiques, mon oreille a été choquée d'entendre le comte Rostoptchine causer avec le prince Pronski ou Shelski ou autres personnages aux noms inventés. Bolkonski ou Droubetzkoï, bien que ce ne soit ni Volkonski ni Troubetzkoï, sonnent comme les noms connus des cercles russes aristocratiques. Je ne pouvais inventer pour tous mes personnages des noms qui ne semblaient pas russes à mon oreille, comme Bezoukhov ou Rostov, et je n'ai pu vaincre cette difficulté qu'en prenant au hasard les noms les plus connus pour l'oreille russe en y changeant quelques lettres. Je regrette beaucoup que la ressemblance des noms inventés avec des noms réels ait pu faire croire à quelqu'un que j'avais voulu décrire telle ou telle personne existante, d'autant plus que l'activité littéraire qui consiste à décrire des personnages qui existent ou ont existé n'a rien de commun avec l'activité littéraire qui est la mienne.

Maria Dmitrievna Akhrosimova et Denissov sont les seuls personnages auxquels, involontairement, sans y penser, j'aie donné des noms très voisins de ceux appartenant à deux personnes réelles et charmantes de la société de cette époque.

Ma faute a été causée par le caractère particulier de ces deux personnes. Mais ma faute, sous ce rapport, s'est bornée à la présentation de ces deux personnages et les lecteurs reconnaîtront sans doute qu'en réalité il ne leur est arrivé rien de pareil. Tous les autres personnages sont entièrement inventés et n'ont même pas pour moi de modèles définis dans la tradition ou la réalité.

5° Mon désaccord dans la description des événements historiques avec les récits des historiens ! Il n'est pas dû au hasard, mais il est inévitable. L'historien et l'artiste, en décrivant l'époque historique, ont en vue deux objets tout à fait différents. De même que l'historien aura tort s'il cherche à présenter le personnage historique dans toute son unité, dans toute la complexité de ses rapports envers tous les côtés de la vie, de même l'artiste n'accomplira pas son devoir en présentant toujours le personnage dans son importance historique. Koutouzov ne montait pas toujours un cheval blanc armé de sa longue-vue qu'il dirigeait vers l'ennemi. Rostoptchine ne tenait pas toujours le flambeau pour incendier la maison de Voronof (ce qu'il ne fit même jamais.) L'impératrice Marie Fedorovna n'était pas toujours en manteau d'hermine, appuyée sur le code : seule l'imagination populaire se les représente tels.

L'historien, au point de vue de l'influence d'un individu pour atteindre un certain but, admet les

héros. Pour un artiste, au point de vue des rapports du même individu envers tous les côtés de la vie, il ne peut et ne doit être de héros, il doit y avoir des hommes.

L'historien est parfois obligé, en altérant la vérité, de mettre d'accord tous les actes du personnage historique en vue de la même idée qu'il lui a imposée. L'artiste, au contraire, dans l'isolement même de cette idée voit l'incompatibilité avec son problème et il tâche de comprendre et de montrer non un personnage connu mais un homme.

Dans la description des événements eux-mêmes, la différence est encore plus nette et plus essentielle. L'historien n'a affaire qu'aux résultats de l'événement, l'artiste à l'événement lui-même. L'historien, en décrivant le but, dit : le flanc gauche de telle ou telle armée s'avancait contre tel et tel village, il renversa l'ennemi mais il fut forcé de reculer ; alors la cavalerie mise en mouvement renversa, etc. L'historien ne peut pas parler autrement. Et pourtant, pour un artiste, ces paroles n'ont aucun sens et même ne regardent pas l'événement lui-même. L'artiste, par sa propre expérience ou par les lettres, notes, récits, déduit son opinion de l'événement accompli, et très souvent (l'explication de la bataille), la conclusion sur l'acte de telles ou telles troupes que l'historien se permet de faire est tout à fait contraire à la conclusion de l'artiste. La différence des résultats obtenus s'explique par les sources aux-

quelles l'un et l'autre puisent leurs renseignements. Pour un historien (c'est toujours de la bataille que nous parlons), la source principale, c'est les rapports des chefs particuliers et du général en chef. L'artiste ne peut rien puiser à ces sources, elles ne disent rien pour lui, ne lui expliquent rien. C'est peu : l'artiste se détourne de sources pareilles : il y trouve le mensonge forcé. Il n'est pas besoin de dire que les deux adversaires décrivent presque toujours la bataille d'une façon opposée. Dans chaque description de la bataille il y a nécessairement des mensonges qui découlent du besoin de décrire en quelques mots les actes de milliers d'hommes dispersés sur quelques verstes et qui se trouvent dans l'état moral le plus surexcité, sous l'influence de la peur, de la honte et de la mort.

Dans la description des batailles on écrit ordinairement que telles ou telles troupes étaient dirigées pour attaquer tel ou tel point et qu'ensuite on a ordonné de reculer, etc. Si l'on suppose que cette même discipline qui a plié des dizaines de mille hommes à la volonté d'un seul a eu la même action quand il s'agit de la vie et de la mort, qui-conque a été à la guerre a pu se convaincre que ce n'est pas vrai (1). Et cependant c'est sur cette sup-

(1) Après la publication de la première partie de *Guerre et Paix* et de la description de la bataille de Schœngraben, on m'a rapporté à ce propos les paroles de N. N. Mouraviev-Karski. Ces paroles m'ont fortifié absolument dans ma

position que sont basés les rapports, et sur ces rapports les descriptions militaires. Faites le tour des troupes aussitôt après la bataille, ou le lendemain, ou trois jours après, avant que les rapports ne soient écrits et donnés à tous les soldats, aux chefs grands et petits, et demandez ce qui s'est passé. On vous racontera ce que tous ces hommes ont vu et éprouvé et en vous se formera une impression majestueuse, compliquée, variée à l'infini, pénible et vague, et de personne, encore moins du commandant en chef, vous ne saurez comment l'affaire s'est passée. Mais deux ou trois jours après on dresse les rapports, chacun commence à raconter ce qu'il n'a pas vu, enfin on fait un rapport général d'après lequel se forme l'opinion générale de l'armée. Chacun est heureux d'échanger les doutes et les interrogations contre une représentation mensongère, mais claire et toujours flatteuse. Un ou deux mois après, interrogez un homme qui a pris part au combat et déjà vous ne sentez plus dans son récit le même matériel brutal, vital, qui y était auparavant, mais il raconte d'après les rapports. C'est ainsi que m'ont raconté la bataille de Borodino plusieurs participants intelligents de cette bataille. Tous disent la même chose conviction. N. N. Mouraviev, commandant en chef, a dit que jamais il n'avait lu une plus exacte description de la bataille et que, par expérience, il est convaincu que pendant la bataille il est impossible d'exécuter l'ordre du commandant en chef.

d'après les descriptions inexactes de Mikhaïlovsky-Danilievsky, Glinka et autres. Même les détails, bien que les narrateurs aient été à quelques verstes les uns des autres, sont les mêmes.

Après la prise de Sébastopol, le chef de l'artillerie, Krijanovski, m'envoya les rapports des officiers d'artillerie de tous les bastions et me demanda de faire de ces vingt rapports un seul. Je regrette de n'en pas avoir pris la copie. C'était le meilleur spécimen de ce mensonge naïf, nécessaire, avec lequel se composent les descriptions. Je pense que plusieurs de mes camarades qui ont fait alors ces rapports, en lisant ces lignes, riront en se souvenant comment, par ordre des chefs, ils ont écrit des choses qu'ils ne pouvaient savoir. Ceux qui sont allés à la guerre n'ignorent pas comment les Russes savent faire leur besogne et combien ils sont peu capables de décrire l'affaire avec le mensonge flatteur nécessaire. Tous savent que dans nos armées, cette fonction — écrire les rapports et les relations — est remplie, en général, par les étrangers.

Je dis tout cela pour montrer le mensonge inévitable des descriptions militaires qui servent de documents aux historiens militaires et montrer ainsi la cause nécessaire des différences, entre l'artiste et l'historien, dans l'interprétation des événements historiques. Mais, sans compter ce caractère inévitable de mensonge dans l'expression des événements historiques. j'ai rencontré chez les his-

toriens de l'époque qui m'occupe un style particulier, pompeux (probablement dû à l'habitude de grouper les événements, de les exposer brièvement et de se mettre en harmonie avec le tragique des situations), dans lequel, souvent, le mensonge et les définitions se rapportent non seulement aux événements, mais aussi à la compréhension de leur importance. Souvent, en étudiant les deux principales œuvres concernant cette époque : celles de Thiers et Mikhaïlovsky-Danilievsky, j'ai été étonné que pareils livres pussent être publiés et lus. Sans parler de l'exposé des événements eux-mêmes dans le ton le plus sérieux et le plus important, avec les renvois aux documents diamétralement opposés, j'ai rencontré chez les historiens des descriptions telles, qu'on ne sait si l'on doit rire ou pleurer, quand on pense que ces deux ouvrages sont les seuls monuments de cette époque et qu'ils ont des millions de lecteurs. Je ne citerai qu'un seul exemple du livre du célèbre historien Thiers. Après avoir raconté que Napoléon avait apporté avec lui de faux billets de banque, il dit :

« Relevant l'emploi de ces moyens par un acte de bienfaisance *digne de lui et de l'armée française*, il fit distribuer des secours aux incendiés. Mais les vivres étant trop précieux pour être donnés longtemps à des étrangers la plupart ennemis, Napoléon aima mieux leur fournir de l'argent, et il leur fit distribuer des roubles-papier. »

Ce passage à part frappe par son étourdissante immoralité, — non, je me trompe, — tout simplement par son imbécillité. Mais dans tout l'ouvrage, il ne frappe pas, parce qu'il correspond tout à fait au ton pompeux, général, et qui n'a pas plus de raison d'être.

Ainsi le but de l'artiste et celui de l'historien sont tout à fait différents et le désaccord avec les historiens dans la description des événements et des personnages qu'on remarque dans mon roman ne doit pas frapper le lecteur. L'artiste ne doit pas oublier que la représentation que se fait le peuple des personnages et des événements historiques est basée non sur l'imagination mais sur les documents historiques dans la mesure où les historiens peuvent les grouper. C'est pourquoi, comprenant autrement et se représentant autrement ces personnages et ces événements, l'artiste doit, comme l'historien, se guider au moyen de documents historiques. *Partout dans mon roman où les personnages historiques parlent et agissent, je n'ai pas inventé, je me suis servi de documents qui, assemblés durant mon travail, ont formé une grande bibliothèque de livres dont je ne crois pas nécessaire de citer les titres ici, mais auxquels je puis toujours me reporter.*

6° Enfin la sixième considération, et la plus importante pour moi, touche l'importance minimale, selon moi, ont sur les événements historiques

les personnages que nous appelons les grands hommes.

En étudiant l'époque si tragique où abondent des événements considérables si proches de nous, époque dont les traditions si diverses sont encore vivantes, je suis arrivé à la certitude que les causes des événements historiques qui s'accomplissent sont inaccessibles à notre entendement. Dire (ce qui semble très simple) que les causes des événements de 1812 résidaient dans l'esprit conquérant de Napoléon et dans la fermeté particulière de l'empereur Alexandre Pavlovitch, c'est aussi insensé que de dire que les causes de la chute de l'empire romain consistèrent en ce que tel ou tel barbare conduisit ses peuples à l'Occident, que tel ou tel empereur romain dirigea mal son empire, ou qu'une énorme montagne qu'on creusait tomba parce que le dernier ouvrier y donna le dernier coup de pic.

L'événement où se sont entre-tués des millions de gens, où un demi-million d'hommes furent tués ne peut avoir pour cause la volonté d'un seul homme : de même qu'un seul homme ne peut à lui seul saper la montagne, de même un seul homme ne peut forcer cinq cent mille hommes à mourir. Mais quelles sont donc les causes ? Quelques historiens disent que la cause était l'esprit guerrier des Français, le patriotisme de la Russie. Les autres parlent de l'élément démocratique apporté par les troupes de Napoléon et de la nécessité pour la Rus-

sie d'entrer en relations avec l'Europe, etc. Mais comment des milliers de gens ont-ils commencé à tirer les uns sur les autres, qui le leur a ordonné? Il semble clair pour chacun que personne ne pouvait s'en trouver mieux, au contraire. Mais alors pourquoi ont-ils fait cela? On peut tirer et l'on tire une quantité innombrable de conclusions rétrospectives sur les causes de cet événement insensé, mais le grand nombre de ces explications et la concordance de tous vers un même but ne prouvent qu'une chose : qu'il y a une quantité innombrable de causes et que pas une seule d'entre elles n'est la cause. Pourquoi des millions de gens se sont-ils entre-tués tandis qu'il est reconnu, depuis la création du monde que, physiquement et moralement, c'est mal? Parce que c'était nécessaire, parce qu'en le faisant les hommes ont rempli cette loi naturelle, zoologique, que les abeilles remplissent en s'entre-tuant à l'automne, loi selon laquelle les mâles des animaux se tuent. On ne peut donner d'autre réponse à cette question terrible. Cette vérité est non seulement évidente mais elle est si naturelle à l'homme qu'il ne serait pas besoin de la prouver s'il n'y avait pas en l'homme un autre sentiment et une autre conscience qui le convainquent qu'il est libre, à chaque moment donné, de remplir tel ou tel acte.

En examinant l'histoire du point de vue général, nous sommes absolument convaincus de la

loi éternelle selon laquelle les événements s'accomplissent ; du point de vue personnel, nous sommes convaincus du contraire. L'homme qui tue un autre homme, Napoléon qui donne l'ordre de passer le Niémen, vous et moi en adressant une requête pour entrer au service, en levant et abaissant la main, nous tous sommes absolument convaincus que chaque acte a pour base des causes raisonnables et notre volonté, et qu'il dépend de nous d'agir de telle ou telle autre façon. Et cette conviction nous est propre et chère à tel point que malgré les raisonnements de l'histoire et de la statistique criminelle (qui nous convainquent de l'absence de volonté dans les actes des autres hommes), nous répandons la conscience de notre liberté sur tous nos actes.

La contradiction paraît insoluble. En commettant l'acte, je suis convaincu d'agir par ma volonté ; en examinant tel acte dans le sens de sa part dans la vie générale de l'humanité (dans son sens historique), je suis convaincu que cet acte était prédestiné et inévitable. Où est l'erreur ? Les observations psychologiques sur la capacité de l'homme de sous-entendre rétrospectivement, momentanément, sous le fait accompli, une série de raisonnements soi-disant libres (ailleurs, je l'exposerais en détails), confirment la supposition que la conscience de la liberté de l'homme dans l'accomplissement d'actes d'une certaine sorte est erronée.

Mais la même observation psychologique prouve qu'il y a une autre série d'actes dans lesquels la liberté n'est pas rétrospective, mais momentanée et indiscutable.

Je puis, indiscutablement, en dépit des matérialistes, commettre un acte ou m'en abstenir dès que cet acte ne touche que moi seul.

Indiscutablement, par ma seule volonté, je puis baisser et lever la main, je puis immédiatement cesser d'écrire, vous pouvez immédiatement cesser de lire. C'est évidemment par ma seule volonté et en dehors de tous les obstacles que je me transporte en pensée en Amérique ou que je me pose un problème mathématique quelconque. Je puis, pour essayer ma liberté, lever ma main et la laisser tomber avec force. Je le fais. Mais à côté de moi il y a un enfant. Je lève mon bras au-dessus de lui et je veux le laisser retomber avec force sur l'enfant : *je ne puis pas le faire*. Un chien se jette sur cet enfant, *je ne puis pas* ne pas lever la main sur ce chien. Je me trouve dans le front de l'armée, je ne puis pas ne pas suivre le mouvement du régiment. Dans la bataille, je ne puis pas ne pas marcher à l'attaque avec mon régiment et ne pas fuir quand tous fuient autour de moi. Je ne puis pas, quand, devant le tribunal, je défends un accusé, je ne puis pas cesser de parler ou savoir à l'avance ce que je dirai. Je ne puis point ne pas cligner l'œil contre un coup dirigé sur mon œil.

Ainsi il y a des actes de deux sortes : les uns dépendants, les autres indépendants de ma volonté. Et l'erreur qui fait cette contradiction provient uniquement de ce que je transporte irrégulièrement la conscience de ma liberté (qui légitimement s'étend jusqu'à la plus haute abstraction du moi, de mon existence) sur des actes commis solidairement avec d'autres hommes et qui dépendent de la concordance de volontés étrangères avec la mienne. Il est très difficile de définir les limites du domaine de la liberté et de la dépendance, et la définition de ces limites fait le problème essentiel et unique de la psychologie. Mais en observant les conditions de la manifestation de notre liberté la plus grande et de notre dépendance la plus grande, on ne peut pas ne pas voir que plus notre activité est absolue, moins elle est liée à celle des autres hommes, plus elle est libre. Et inversement. Le lien le plus fort, indestructible, pesant et constant avec les autres hommes c'est ce qu'on appelle le pouvoir, qui, dans son vrai sens, n'est que la plus grande dépendance des autres. Est-ce erroné ou non, mais pendant mon travail, en étudiant les événements historiques de 1805-1807 et surtout ceux de 1812, pendant lesquels cette loi de la prédestination (1) paraît le plus

(1) Il est très intéressant d'observer que tous les écrivains qui ont écrit sur 1812 ont vu dans les événements d'alors quelque chose d'extraordinaire et de fatal.

fortement, je ne pouvais attribuer d'importance aux actes des hommes qui, semblait-il, dirigeaient les événements mais y participaient moins que tous les autres et y introduisaient le moins l'acte humain, libre. L'activité de ces hommes ne m'intéressait que comme l'illustration de cette loi de prédestination qui, selon moi, dirige l'histoire, et de cette loi psychologique qui force un homme qui remplit l'acte le moins libre à se forger une série de raisonnements rétrospectifs afin de se prouver à lui-même qu'il est libre.

L. TOLSTOÏ.

---

Le réalisme intérieur de la vérité artistique pour laquelle travaillait Tolstoï lui donnait la possibilité de reproduire aussi la vérité historique. Le critique russe Bulgakov dans son livre sur Tolstoï, dit : « La réalité de la reproduction de l'époque de la guerre nationale dans tous ses détails est attestée par l'autorité des savants, selon le témoignage d'un homme très compétent sur cette époque, A.-I. Popov. Plusieurs fois dans ses études historiques il puisa des renseignements dans *Guerre et Paix*. Le savant y rencontrait des descriptions entières et des explications des événements tout à fait identiques à celles qui résultaient des documents trouvés pour la première

fois par le savant et que le romancier n'avait probablement jamais vus (1). »

Mais nous sommes loin d'affirmer que tous les militaires fussent satisfaits de la façon dont Tolstoï a décrit la guerre de 1805-1812. G. L. Danilevsky cite l'épisode suivant de sa rencontre et de la conversation qu'il avait eue avec le général A.-S. Norov, un des acteurs de cette guerre. « A la fin des années 50, d'abord dans le *Messageur russe*, ensuite en édition spéciale parut le célèbre roman du comte L.-N. Tolstoï, *Guerre et Paix*. Peu après, dans le *Recueil militaire* parut l'analyse de cette œuvre faite par A.-S. Norov, sous le titre : *Guerre et paix 1805-1812, au point de vue historique et d'après les souvenirs d'un contemporain*. Venu du sud à Pétersbourg en automne 1868, j'ai fait visite à A.-S. Norov qui habitait Pavlovsk et dont, quelques temps au paravant, j'étais le secrétaire. Il m'a lu la critique du roman de Tolstoï.

» Entraîné par la valeur du roman j'écoutais avec dépit les critiques de Norov et discutais avec lui chacune de ses observations. A mes objections Norov répondit une seule chose. — « Moi-même j'ai participé à la bataille de Borodino et fus le témoin oculaire des tableaux que le comte Tolstoï a dépeints si injustement, et personne ne m'en dissuadera. Témoin de la guerre nationale resté vivant, je ne

(1) F.-J. Bulgakov. *Comte L. Tolstoï et la critique de ses œuvres*, p. 69.

pouvais pas, sans que mon sentiment patriotique en fût blessé, lire jusqu'à la fin ce roman qui a la prétention d'être historique. » A cela je répondis à Norov que témoignages des participants des grands événements historiques, ne sont pas toujours plus exacts que ceux des historiens ultérieurs et même des romanciers qui ont accès aux sources les plus larges et les plus variées et qu'entre autres, la vérité artistique de l'œuvre du comte Tolstoï ne dépend pas du tout de ce fait que telle ou telle colonne, pendant la bataille qu'il décrit, se trouvait à droite ou à gauche du chef, etc.

« Norov attaquait surtout un passage du roman. « Le comte Tolstoï, me dit-il, raconte que le prince Koutouzov, en attendant l'armée à Tzarevo-Zaïmitché, était en train de lire un roman de madame de Genlis : *Les Chevaliers du Cygne*. Est-il possible que Koutouzov, ayant devant lui l'armée de Napoléon et se préparant à accepter la bataille avec lui, ait eu le temps non seulement de lire le roman de madame de Genlis mais même d'y penser? »

— « Eh bien, qu'y a-t-il à cela d'impossible? objectai-je au critique. C'était peut-être un calcul de la part de Koutouzov d'encourager son entourage par son calme extérieur. Et en outre, c'est un désir si naturel à chaque homme de calmer les nerfs trop tendus par quelque chose de tout à fait étranger, par la lecture d'un livre, par quelque chose qui n'ait aucun rapport avec la préoccupa-

tion et de se détacher, au moins extérieurement, de la réalité fatale et pénible.

» J'ai cité à Norov des exemples tirés de la vie des grands hommes, de César, de Pierre I<sup>er</sup>, d'Alexandre de Macédoine, etc. Je lui rappelai qu'Alexandre de Macédoine dans la guerre des Perses se reposait en lisant Homère et qu'au milieu des combats avec les nomades asiatiques, il correspondait avec ses amis, en Grèce et leur demandait de lui envoyer les œuvres des dramaturges grecs.

« Enfin, citant à Norov les descriptions des derniers jours d'un condamné, je lui demandai de se rappeler que quelques-uns d'entre eux, quelques heures avant la mort certaine, cherchaient à causer avec les geôliers des théâtres et autres nouvelles du jour ou lisaient avec acharnement leurs poètes favoris.

» — Tout cela est vrai, mon cher, tout cela pouvait arriver, mais avec d'autres gens et d'autres temps, m'objecta Norov.

» Mais nous, en 1812 nous ne cherchions pas d'aventures comme César ou le héros de Macédoine et encore moins cherchions-nous des effets charlatanesques comme les Jacobins guillotins pendant la Révolution française. Avant Borodino, sous Borodino et après, nous tous, depuis Koutouzov jusqu'au dernier sous-lieutenant d'artillerie, comme moi, étions animés d'une seule force suprême et sacrée, de l'amour pour la patrie et, contrairement

au comte Tolstoï, nous envisagions notre rôle comme quelque chose de sacré. Et je ne sais pas comment les camarades auraient envisagé ce fait que l'un de nous eût osé lire un livre et encore un livre français comme le roman de madame de Genlis. »

» Deux mois après la publication de sa critique sur le roman de Tolstoï, A.-S. Norov mourut. En janvier 1869, après ses funérailles, un journal me chargea d'écrire son nécrologue. Quel ne fut pas mon étonnement quand en faisant des recherches pour cet article dans la famille de V.-P. Polevanov, son propre neveu, je tombai par hasard sur un tout petit livre de la bibliothèque de Norov : « *Aventures de Rodrigue Randon, 1784* » Sur le premier feuillet je lus l'inscription suivante de la main de A. S. Norov : « Lu à Moscou, blessé et fait prisonnier par les Français, en septembre 1812. »

» Ce qui lui était arrivé en septembre 1812 était oublié quarante-six ans après par le vieux dignitaire, parce que cela ne concordait plus avec la conception que le temps avait élaborée en lui, Sans doute on ne peut affirmer que Norov ait tenu sous son chevet le roman de *Rodrigue Randon* à Tzarevo-Zaïmitche où Koutouzov lisait le roman de madame de Genlis, mais on ne peut nier et rejeter la supposition que Norov pouvait le lire même sous Borodino avant d'être blessé et qu'il l'ait terminé lors de l'occupation de Moscou par les Français, à l'hô-

pital du prince Galitzine, des fenêtres duquel, selon ses propres paroles, il regardait avec un mépris très profond Napoléon quittant Moscou.

» Ce fait que j'écrivis alors en détail, je le communiquai au comte L. Tolstoï (1) ».

D'autre part nous avons des preuves de la vérité historique avec laquelle sont décrites plusieurs opérations de cette époque et avec quelle intuition, et quel tact Tolstoï leur a fait subir la transformation artistique. Ainsi, par exemple, ce sont les récits des exploits du fameux Figner, pendant la guerre nationale qui ont servi à Tolstoï pour le récit de l'invasion partisane de Dolokhov. Nous le citerons ici pour montrer avec quels matériaux l'auteur a créé son type de partisan.

Le partisan très connu Figner, capitaine d'artillerie, depuis le commencement de la guerre nationale se distinguait par une haine farouche envers Napoléon, haine qui avait même quelque chose de mystique, ce qui était alors à la mode. Chaque jour il allait dans les églises et, les larmes aux yeux, priait Dieu de délivrer la Russie du monstre.

Après l'occupation de Moscou par l'ennemi, Figner, avec la permission du commandant en chef, alla dans la capitale abandonnée, et sous divers travestissements, il prit tous les renseignements qu'il lui fallait, et la nuit, réunissant les ha-

(1) Voyage à Iasnaïa-Poliana. G. L. Danilevsky. *Messenger historique*, vol. XXIII, p. 532.

bitants, il se jetait sur les Français, déchainant le désordre et la tuerie parmi eux. Quand se forma l'armée partisane, Figner reçut un petit détachement avec lequel il harcelait l'armée française. Il se faisait remarquer par une audace extraordinaire dans l'attaque et par la cruauté avec laquelle il traitait les Français. Après la campagne de 1812 on fit circuler beaucoup de récits de ses exploits et voici, entre autres ce qu'écrivit un des officiers (Biskoupsky) qui se trouvait dans son détachement :

« Figner se déguisa plusieurs fois sous l'uniforme français et, profitant de sa parfaite connaissance du français, il obtenait ainsi des renseignements qu'il n'aurait pu se procurer autrement. Une fois, couvert du manteau blanc des cuirassiers français, il amena son détachement à la lisière de la forêt, ordonna à ses soldats de descendre de cheval et dans le plus grand silence possible, il sortit lui-même sur la lisière qui bordait la route et s'arrêta là. Bientôt il entendit les piétinements des chevaux d'un convoi de soldats et sur la route se montra une colonne de cuirassiers français, six sur un rang. Après avoir laissé passer trois escadrons, Figner étant remarqué cria lui-même : « Qui vive ? » Alors un des officiers de cuirassiers se sépara de l'escadron, s'approcha de Figner et, après avoir échangé avec lui quelques paroles, il tourna son cheval et partit au pas dans la forêt. Quand Figner eut rejoint son détachement, aussitôt il

s'avança plus loin et, après avoir marché assez longtemps dans un sentier abandonné, selon l'indication des guides paysans, il sortit de nouveau sur la grand'route, ordonna à tous ses hommes de descendre de cheval et de l'attendre, et lui-même avec deux officiers du régiment polonais des uhlans dont l'uniforme ressemblait beaucoup à l'uniforme français partit sur la grand'route. Ayant franchi la forêt les cavaliers aperçurent à une distance de deux verstes, sur le champ ouvert, près du village, un assez grand campement français. « Allons chez eux », dit Figner, et avec ses camarades, au petit trot il s'approcha du camp. Ils semblaient si à l'aise que les sentinelles ne songeaient point à les arrêter. Arrivé près du régiment des cuirassiers qui, pendant la nuit, avait passé près de son détachement, Figner s'adressa à deux officiers qui se tenaient là, il leur dit bonjour et il engagea une longue conversation pendant que les deux officiers entraînés malgré eux dans une conversation avec les cuirassiers qui les entouraient, se jugeaient perdus. Enfin, il dit adieu aux officiers, tourna son cheval et s'éloigna. Quand il fut à quelques pas il retourna vers ses nouvelles connaissances, leur posa encore quelques questions puis, avec beaucoup de calme se dirigea dans la forêt vers son détachement.

Une autre fois, Figner, avec le lieutenant de husards Orlov qui était dans son détachement, en

uniforme français, alla tout droit dans l'avant-garde de la grande armée où était disposé le quartier général de Murat. Ayant franchi sans être aperçu la ligne des vedettes, Figner s'approcha du pont de la petite rivière qui bordait le bivouac français. La sentinelle lui crie : « Qui vive ! » mais Figner au lieu du mot d'ordre que sans doute il ne connaissait pas, insulta la sentinelle pour son ignorance du service puisqu'elle exigeait le mot d'ordre d'un officier qui contrôlait les avant-postes. La sentinelle confuse laissa passer les partisans dans le camp où Figner, faisant comme chez lui s'approcha des bûchers, se mit à causer avec les officiers, puis, ayant appris tout ce qu'il voulait, revint vers le pont. Là il fit de nouveau une observation à la sentinelle afin qu'elle n'osât pas l'arrêter ; il franchit le pont, alla d'abord au pas et ensuite, quand il fut près de la ligne des vedettes, déjà sous les balles, lui et Orlov s'élançèrent au galop et rejoignirent leur détachement. »

Voilà en partie le canevas qui servit à Tolstoï pour la description de l'invasion des partisans. Les lecteurs verront ce qu'a fait l'auteur de ce récit intéressant mais un peu sec (1).

Récemment un historien de la période de 1805 a découvert le prototype du capitaine Touchine. Voici ce qu'il raconte à ce sujet : « Je me suis arrêté sur

(1) Zélinisky. *Littérature critique russe des œuvres de Tolstoï*, vol. V, page 225.

un des événements de cette époque, précisément sur la bataille de Schoengraben. Quiconque lit la description de cette bataille faite par le grand romancier s'arrêtera assurément avec un grand intérêt sur le type sympathique de l'artilleur décrit dans la personne du capitaine en second Touchine. La simplicité, la bonhomie et la plus grande modestie à côté de la puissance extraordinaire de l'esprit : toutes ces qualités du capitaine en second Touchine représentent le trait caractéristique non seulement d'un ancien type de l'artilleur mais, en général, d'un Russe. Ce que le type de Touchine a de naturel excite envers les Russes une sympathie particulière. Mais si Touchine est intéressant pour chaque lecteur, pour un militaire et surtout pour un artilleur, cet intérêt atteint les plus hautes limites, et ici se pose une question : « Était-ce en réalité un artilleur celui que Tolstoï a dessiné en la personne de Touchine et quelle batterie avait le bonheur d'avoir en ses rangs un pareil héros ». En réponse à cela, selon les données fournies par les archives, nous pouvons dire qu'un tel artilleur exista réellement, c'était le capitaine en second Iakov Ivanitch Soudakov, inscrit sur le registre de la 5<sup>e</sup> batterie de la 10<sup>e</sup> légère de l'artillerie qui s'appelait en 1803 : « Compagnie légère du 4<sup>e</sup> régiment d'artillerie (1). »

En outre, dans le roman de *Guerre et Paix* était

(1) *L'Invalide russe*, 1902, n° 91.

élaborée artistiquement la chronique de famille de l'auteur lui-même. D'après les matériaux biographiques que nous avons recueillis, nous pouvons conclure que la famille des Bolkonski c'est la famille de la mère de Léon Tolstoï, et la famille Rostov, la famille de son père. Sans doute cela ne se rapporte pas à toutes les personnes qui figurent dans le roman, ainsi par exemple l'héroïne Natacha est le portrait d'une personne qui vit heureusement jusqu'à présent. 4

L'œuvre *Guerre et Paix* parut en français en 1884, chez Hachette, sous le titre *La Guerre et la Paix* roman historique, traduit par une Russe. Cette édition en trois volumes n'est pas complète (1), ainsi elle ne contient pas la deuxième partie de l'épilogue et les cinq premiers chapitres de la première partie. Dans divers endroits, des phrases et des pages entières sont omises. Cette édition ne parut qu'après de longues instances de M. Melchior de Vogüé, comme on peut le voir par la lettre du

(1) C'est ainsi, par exemple qu'à la page 38 du troisième volume de l'édition Hachette, le traducteur — ou la traductrice — a placé la note suivante, au commencement de l'épilogue :

« Malgré le talent hors ligne déployé par l'auteur dans l'exposé philosophique de la première partie de cet épilogue, nous avons cru pouvoir l'omettre dans notre traduction, sans inconvénient pour la marche et la clarté du récit. »

5 mars 1902 qu'il nous a adressée, lettre déjà publiée dans le tome II des *Œuvres complètes*, et que nous croyons nécessaire de reproduire ici :

« 5 mars 1902.

» Je vous remercie, monsieur, pour l'envoi du premier volume de la traduction des *Œuvres complètes de Tolstoï*. Je suivrai avec un vif intérêt cette grande entreprise.

» Je vous signale une petite inexactitude dans la préface de M. Birukov. La traduction de *Guerre et Paix* par la princesse Irène Paskevitch n'a pas été imprimée à Paris, mais à Saint-Pétersbourg, imprimerie du *Journal* de Saint-Pétersbourg, par les soins de M. Hovyn de Tranchèse. Si je ne me trompe, quatre cents exemplaires furent envoyés en dépôt chez Hachette. L'édition tirée sur ce texte par la maison Hachette ne fut imprimée à Paris qu'en 1884, après de longues sollicitations de ma part et de longues instances pour qu'il n'y eût point de nouvelles suppressions dans l'œuvre que l'on voulait éditer au début dans un seul volume.

» Agréez, etc.

» E.-M. DE VOGUÉ. »

Il est bon de citer aussi les lettres échangées entre Ivan Tourgueneff, Léon Tolstoï et Gustave Flaubert, à propos de cette traduction de *Guerre et Paix*.

En décembre 1879 Tourgueneff écrivait à Flaubert :

« ... Je vous enverrai sous peu un roman en trois volumes de Léon Tolstoï, que je regarde comme le premier écrivain contemporain. Vous savez quel est dans mon opinion celui qui pourrait lui disputer ce rang. Malheureusement la traduction est faite par une dame russe, et je crains en général les dames qui traduisent, surtout quand il s'agit d'un écrivain aussi énergique que l'est Tolstoï (1)... »

Le 12 janvier 1880, Tourgueneff communique dans une lettre à Tolstoï la réponse suivante de Flaubert :

« 12 janvier 1880.

» Cher Léon Nikolaïevitch,

» Je copie pour vous, avec une exactitude diplomatique, l'extrait de la lettre que M. Flaubert m'a adressée. Je lui ai envoyé la traduction de *Guerre et Paix* (malheureusement assez pâle) :

« Merci de m'avoir fait lire le roman de Tolstoï.  
 » C'est de premier ordre! Quel peintre et quel psychologue! Les deux premiers volumes sont sublimes; mais le troisième dégingole affreuse-

(1) Halpérine-Kaminsky : *Ivan Tourgueneff d'après sa correspondance*. Paris, 1901, page 130.

» ment. Il se répète et il philosophe! Enfin on  
 » voit le monsieur, l'auteur et le Russe, tandis que  
 » jusque-là on n'avait vu que la nature et l'humani-  
 » té.

» Il me semble qu'il y a parfois des choses à la  
 » Shakespeare! Je pouvais des cris d'admiration  
 » pendant cette lecture... et elle est longue!

» Oui, c'est fort! bien fort! »

» Je suppose qu'en somme vous serez content.  
 » *Guerre et Paix* a été envoyé par moi aux prin-  
 » cipaux critiques. Il n'y a pas eu encore d'article  
 » sérieux... Mais trois cents exemplaires sont déjà  
 » vendus. (On en avait envoyé en tout cinq cents  
 » exemplaires) (1). »

Tourgueneff, de son côté, répondit ainsi à Flaubert :

« 21 janvier 1880.

» Mon bon vieux,

« Vous ne pouvez vous imaginer quel plaisir m'a fait votre lettre et ce que vous dites du roman de Tolstoï. Votre approbation fortifie mes idées sur lui. Oui, c'est un homme très fort, et pourtant vous avez mis le doigt sur la plaie. Il s'est fait aussi un système de philosophie à la fois mystique, enfantine et outrecuidante qui a diablement gâté son se-

(1) Recueil des lettres de Tourgueneff. Saint-Petersbourg, 1885, page 354.

cond roman qu'il a écrit après *Guerre et Paix* et où il se trouve aussi des choses absolument de premier ordre. Je ne sais ce que diront MM. les critiques (j'ai envoyé aussi *Guerre et Paix* à Daudet et à Zola), mais pour moi la chose est décidée : « Flaubertus dixit. » Le reste n'a pas d'importance.

» Votre

» IVAN TOURGUENEFF (1). »

La deuxième partie de l'épilogue a paru à part chez l'éditeur Flammarion, dans la collection des Auteurs célèbres, n° 377, sous le titre *Napoléon et la Campagne de Russie*. Plusieurs chapitres de *Guerre et Paix* sont entrés dans l'édition des *Pages choisies des auteurs contemporains (Tolstoï)* publiée chez Armand Colin.

P. BIRUKOV.

(1) Halpérine-Kaminsky : *Ivan Tourgueneff d'après sa correspondance*. Paris, 1901, page 131.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME DE *Guerre et Paix*.

FIN DU TOME DOUZIÈME  
DES OEUVRES COMPLÈTES DU CTE. NICOLAI TOUSTOÏ

IMPRIMERIE DE LAGNE (S. M. S. S. S. R.)

